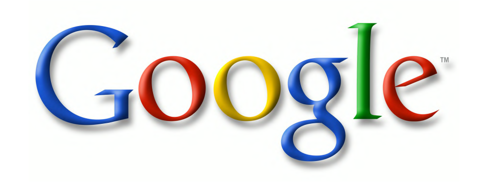
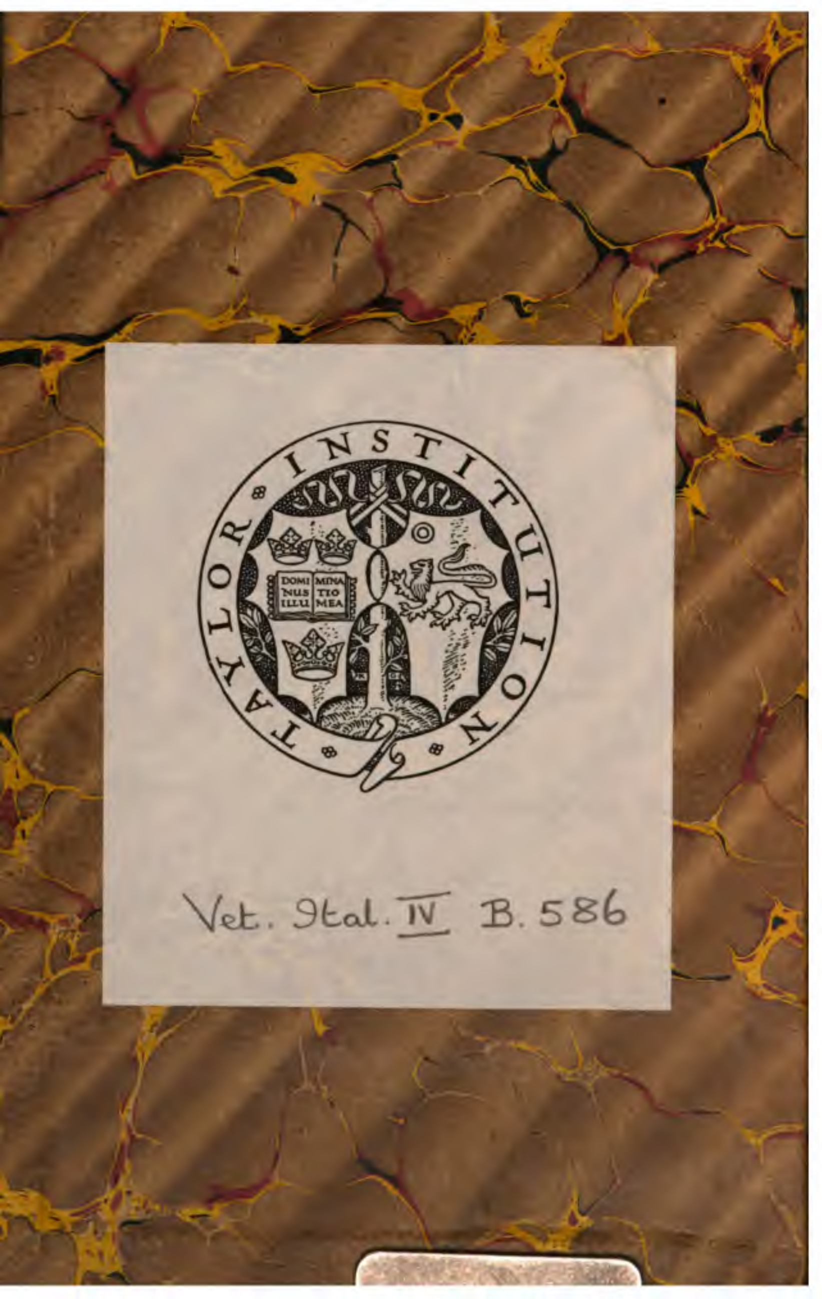
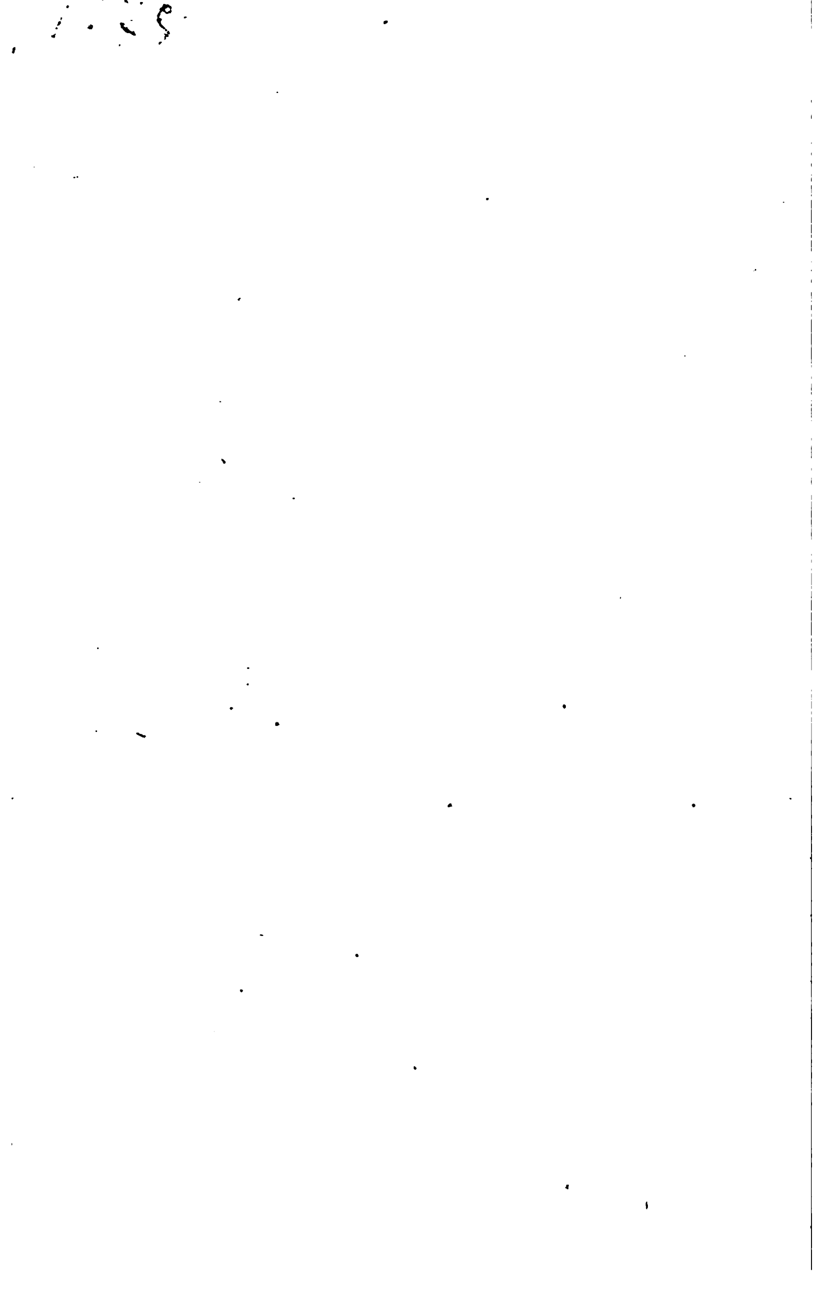






TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA







L'ITALIE AU XVIe SIÈCLE

L'ITALIE

AU XVIe SIÈCLE

ÉTUDES LITTÉRAIRES, MORALES ET POLITIQUES

PAR

A. DE TRÉVERRET
Professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres
de Bordeaux

PREMIÈRE SÉRIE

MACHIAVEL — CASTIGLIONE
SANNAZAR

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1877

PRÉFACE

L'ouvrage dont nous offrons au public la première partie ne sera ni une exposition complète, ni même un précis de la littérature italienne au XVI[e] siècle; mais il pourra guider utilement quiconque désire comprendre et *pratiquer* les *principaux* écrivains de cette période.

Tout le monde sait qu'au XVI[e] siècle les Italiens ont cultivé avec grand éclat la poésie, l'histoire et la politique. Mais combien de personnes lisent assidûment leurs chefs-d'œuvre? Combien contractent avec eux une vraie familiarité? Combien pourraient dire en quels chapitres du *Prince* ou des *Discours* sont contenues les maximes les plus audacieuses ou les plus nobles espérances de Machiavel? Combien soupçonnent — ce qui serait plus essentiel — l'origine, l'entrelacement, le développement successif ou simultané de ces sentiments si complexes? S'avise-t-on souvent, après avoir lu une analyse ou une traduction du *Prince*, d'aller chercher, dans la correspondance

et dans les poëmes satiriques du grand publiciste, tant de variations piquantes et instructives sur les mêmes thèmes?

De nos jours, il s'est fait des livres et des articles où Machiavel était étudié avec talent; mais ces articles une fois lus, beaucoup de gens lettrés s'en tiennent là. Ils n'entrent pas en relation directe avec Machiavel; ils sont bien aises que des critiques habiles leur parlent de cet homme; mais ils hésitent à prendre ses ouvrages en main, craignant de se perdre ou de s'ennuyer avant d'être arrivés, comme on dit, aux bons endroits.

Peut-être réussirons-nous à dissiper en partie cette crainte; car non content d'indiquer au lecteur les plus beaux passages, nous lui fournissons des moyens et des raisons de s'intéresser à ce qui les précède et à ce qui les suit.

Machiavel — que nous venons de nommer — éveille en France une certaine attention par les louanges et les honneurs que l'Italie contemporaine lui a prodigués. Mais qui s'occupe, en ce moment, des poésies légères de l'Arioste et de ses satires? Qui parcourt seulement jusqu'au bout son *Roland furieux*? Et de quels plaisirs on se prive en le négligeant!

Quant à Sannazar et à Castiglione, on les laisse dormir dans l'oubli, sans se douter avec

quel charme ils ont rendu plus d'une idée et d'un sentiment dont le monde moderne a longtemps vécu et vit encore.

Il serait pourtant facile à la jeunesse française — au sortir des études latines — d'apprendre cette langue italienne, si visiblement sœur de la nôtre; et d'agréables heures, des émotions variées paieraient bientôt quelques légers efforts Le XVIe siècle, en Italie, offre un intérêt tout actuel; car il a préparé deux choses dont nos yeux ont été témoins : l'asservissement de la Péninsule et sa délivrance. Oui, en se divisant comme ils l'ont fait, en appelant l'étranger dans leurs querelles, les Italiens d'alors ont mis leur patrie sous le joug. Mais ce crime et ce malheur du XVIe siècle a été, au même moment, déploré chez eux par deux grands hommes. Guichardin, sans garder la moindre espérance, sans entrevoir la moindre ressource, en a tracé le triste récit; Machiavel, cherchant à le prévenir, a demandé tour à tour aux princes et aux républiques de faire l'Italie *une* à tout prix. Ni la tristesse de l'un, ni les exhortations passionnées de l'autre n'ont empêché la catastrophe; mais leurs pages sont restées, et après trois siècles d'attente, ont porté leur fruit au moment propice : l'Italie est *une* et indépendante.

Cette unité, il est vrai, déplaît à plusieurs; mais elle soulevait, dès le XVIe siècle, les mêmes

objections qu'aujourd'hui : en parcourant ce que Machiavel et Guichardin ont écrit sur ce sujet, on croit lire une de nos brochures ou un article de nos journaux.

Tout ce que nous discutons en France sous la menace de la puissance allemande, l'Italie jadis le discuta pendant que trois royaumes voisins s'apprêtaient à fondre sur elle. A Florence surtout, on se demandait sans cesse qui vaut le mieux, de la république ou de la monarchie, du suffrage étendu ou du vote très limité : mêmes questions qu'aujourd'hui, ce semble, mêmes orages et mêmes périls. Et cependant la ressemblance n'est pas complète : dans ces trois siècles, bien des choses ont changé; des idées nouvelles ont surgi; les mots de *monarchie* et de *république* offrent à nos esprits un autre sens. En quoi la signification de ces termes est-elle modifiée? Quelles aspirations et quelles craintes ont remplacé celles qui, jadis, agitèrent les hommes? On le verra si l'on veut bien lire les chapitres où nous étudions le *Prince* et les *Discours*.

Tout le monde a dit ou entendu dire que le sentiment moral avait peu d'empire sur les Italiens de la Renaissance; que chez les plus illustres, il s'était endormi ou étrangement dépravé. Nous ne combattrons pas cette opinion, mais nous chercherons à en bien marquer les

limites. Point de réticences, du reste, dans notre exposition; nous ne tenterons jamais d'idéaliser nos personnages ou de les peindre moins mauvais qu'ils ne furent. Leurs maximes immorales, leurs licencieuses railleries, leurs fantaisies sensuelles nous ont semblé vraiment dangereuses, parce qu'elles ne sont pas surannées, et que, sous d'autres formes — d'ordinaire moins exquises — elles ont aujourd'hui reparu. Mais c'est là un péril que nous regardons en face; nous y opposons les défenses que la conscience et la raison, sincèrement interrogées, fournissent toujours. Mille fois depuis le XVIe siècle, et en mille lieux hors de l'Italie, on a prêché la morale de l'intérêt ou du plaisir; on a regretté le paganisme et nié les obligations gênantes. Il faut, contre ces sophismes-là, s'armer de convictions éclairées autant que sévères; il faut pouvoir dire aux écrivains ou aux parleurs qui les soutiennent: Aucun de vos mérites ne m'échappe; aucune des grâces de votre langage ne me trouve insensible; vous me charmez, et ne m'égarez point; je jouis de vous, et je vous juge.

Pour bien *juger*, il est nécessaire de *connaître;* or, de nos jours, les Italiens ont beaucoup appris sur leur histoire, car ils ont pu fouiller en toute licence les archives, longtemps à demi fermées, de leurs vieux gouvernements. Nous avons profité de ces recherches, et consulté les

derniers documents publiés dans la Péninsule. Pleine lumière sur les faits, mais attachement inviolable aux principes moraux, largeur d'esprit et rectitude de conscience, tel est notre idéal; et si nous ne l'atteignons pas, nous serons fier néanmoins d'y avoir aspiré.

L'ITALIE AU XVIE SIÈCLE

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

Lorsque le grand poète anglais Byron demeurait à Ravenne, et chaque jour se passionnait plus vivement pour l'Italie, il composa une œuvre dont les critiques ont blâmé la rudesse, mais loué l'inspiration. Dans cette *prophétie de Dante*, comme il la nomme, Byron déroule avec un mélange d'admiration et de pitié les tristes et glorieuses destinées des Italiens. « Vous vous êtes divisés, leur dit-il, et l'étranger a pu faire de vous ses esclaves ; vous avez aimé le beau, et d'immortels chefs-d'œuvre attestent encore votre génie. » Or, c'est surtout au XVIe siècle que ces paroles s'appliquent justement ; c'est alors que les étrangers, Français, Espagnols et Germains, envahirent, ravagèrent, asservirent la Péninsule ; c'est alors aussi que les lettres et les arts y prodiguèrent leurs fruits les plus attrayants. Nous étudierons donc dans ce livre le XVIe siècle italien, et nous verrons les faits et les œuvres de ce temps-là commenter sans cesse la double pensée de Byron :

L'Italie se perd par la discorde; elle s'illustre par l'amour du beau.

Oui, les divisions la déchirent et la livrent en proie à l'étranger : comment n'en serait-il pas ainsi? Le jour où le pape Léon III couronna Charlemagne empereur d'Occident, l'Italie reconnut pour son maître suprême, pour successeur légitime de ses Césars, un homme venu des bords du Rhin. Vainement Grégoire VII et tant d'autres pontifes, avec un courage admirable, armèrent la Péninsule contre les souverains allemands, oppresseurs de l'Église; il n'en demeura pas moins vrai que Charlemagne, proclamé empereur par la reconnaissance du Saint Siége, était un Germain; que le Saxon Othon Ier, roi d'Italie en 951, était venu onze ans après, et à la prière d'un autre pape, étouffer une sédition romaine et recevoir le diadème impérial. Ainsi, la papauté admettait en principe que le roi de la Péninsule devait être un empereur germain; et depuis 962 jamais un seul pontife ne reconnut à un Italien le droit de régir toute l'Italie. Le successeur de Pierre, le chef spirituel de la religion catholique, ne voulait près de lui, dans Rome, ni souverain laïque, ni président de confédération; quand il lui fallait consentir à sacrer un roi d'Italie, c'était un Allemand qu'il acceptait, et qu'il se hâtait de renvoyer. Une cruelle expérience faisait craindre à la papauté d'être opprimée par le pouvoir laïque; aussi repoussait-elle de toutes ses forces, de tout son génie la menace d'unité italienne; mais ne croyons pas qu'elle se plût à exciter ou à contempler les

discordes. Point d'unité, mais aussi point de déchirements, tel était le désir et le but des plus saints papes; on les voyait se consumer en efforts touchants pour réconcilier les cités rivales, calmer les orages politiques, effacer les noms de guelfes et de gibelins. Malheureusement on refusait de leur obéir; alors ils appelaient un prince étranger qui leur prêtait son bras et ses légions; et ce fut ainsi que Charles de Valois, frère de notre Philippe le Bel, à l'instigation de Boniface VIII, entra dans Florence et en chassa Dante et ses compagnons. Bientôt ces étrangers appelés par les papes leur devenaient suspects à leur tour; et le Saint-Siége, leur opposant d'autres puissances, les empêchait de rester dans la Péninsule ou de la conquérir tout entière.

Mais, dira-t-on, pourquoi la papauté ne se rendait-elle pas une fois maîtresse de toute l'Italie? Parce que la force matérielle lui manqua toujours et que le caractère sacré de sa mission lui défendait de se former une armée redoutable. Pour s'occuper de guerre, de forteresses et de soldats, le pape et les cardinaux eussent été contraints de faire violence à leurs habitudes et de braver l'opinion publique. Les historiens les moins scrupuleux sont scandalisés, au XVI[e] siècle, de voir Jules II conduire des troupes, dresser des batteries et répandre le sang chrétien. Si, pour ne pas guerroyer eux-mêmes, des pontifes chargent leurs parents de tenir l'étendard de l'Église, on les accuse de népotisme; on crie qu'ils enrichissent et favorisent trop leur famille; on voit en eux des hommes aussi ambitieux que les

gens du monde, et qui pourtant devraient être humbles comme les apôtres. De très bonne heure les Italiens s'habituent à discerner deux personnes dans le pape : le représentant du Christ, devant qui l'on se prosterne pour obtenir absolution et indulgence, et le prince entreprenant, intéressé, dont on peut craindre et réprimer l'ambition. Tout le monde rit des soldats du pape, les appelle *l'opprobre de la milice,* et se réjouit de les voir rentrer battus. Aussi le pape, en Italie, ne parvient-il guère à s'agrandir; que dis-je? il a mille peines à vivre au milieu des barons romains et des seigneurs brigands de la Romagne. Tous les jours quelque spoliateur lui enlève une ville ou un territoire et se joue de ses réclamations; il faut alors que le pape attende des circonstances, de la diplomatie ou de l'étranger le recouvrement de son bien.

Parmi les contrées que depuis le XIe siècle il attribue à son domaine, il en est une dont personne ne lui conteste la suzeraineté : c'est le vaste royaume de Naples. Pensez-vous qu'il le prenne, en effet, pour lui-même, qu'il l'administre et y mette garnison? Nullement; car il sait bien que l'armée pontificale ne viendrait pas à bout de s'y établir; peut-être même ne veut-il pas, au poids si lourd du gouvernement des âmes, joindre celui d'un trop grand empire terrestre. Que fait-il donc? Il investit du royaume de Naples un prince laïque, allemand, français ou espagnol, en ayant soin de ne pas choisir celui qui possèderait déjà la Lombardie. Le pape, enfin, ne peut pas tenir toute l'Italie sous son

sceptre, et il empêche tout autre souverain de la régir et d'y établir l'unité. Aussi ceux qui souhaiteraient qu'elle formât un seul corps, en viennent-ils peu à peu, et même avant le XVIe siècle, à concevoir un amer ressentiment contre le pouvoir temporel des papes.

Cependant, on voit autour de l'Italie s'élever des puissances redoutables, des royaumes guerriers, étendus, compactes, où une seule tête fait tout mouvoir. La France, l'Angleterre et l'Espagne révèrent leurs rois et savent se battre; les cantons suisses et les principautés allemandes sont maintenues en faisceaux par des liens fédératifs, et elles abondent en énergiques soldats : l'Italie seule est divisée, et ne peut pas se créer un seul intérêt commun; les princes s'épient, s'attaquent, se trompent; les républiques de ce pays ne se traitent pas mieux les unes les autres; pas une autorité, pas un principe politique n'est assez reconnu pour arrêter la violence ou neutraliser la perfidie; le plus fort et le plus adroit obtiennent puissance, richesse, admiration. Rien de curieux et d'effrayant comme d'observer ce jeu qui se joue sans cesse entre les princes, les républiques et les partis italiens. D'ardentes convoitises brûlent ces âmes; mais l'expérience, déjà séculaire, de la vie publique leur a appris ce qui a chance de réussir, et ce qui est condamné d'avance à échouer. Ils savent qu'en sautant, comme dit un de leurs publicistes, sur une province ou une dignité, ils risquent de soulever contre eux telle réaction ou tel obstacle. Ils

combinent donc leurs mouvements, calculent les hasards et les chances, dissimulent, divisent, conspirent, se glissent jusqu'à leur proie ou fondent sur elle, et regardent comme le plus grand malheur, non de commettre un crime, mais de manquer un coup. « Il est naturel, disent-ils, de vouloir acquérir, et si on le peut, on le doit. » C'est leur morale : qui n'a pas d'ambition est un misérable à leurs yeux. Le demi-succès efface à moitié un attentat; le succès plein l'efface entièrement. *Faire grand* dans le mal est souvent une bonne chose; car alors les hommes, stupéfaits, admirent et tremblent; il ne reste plus ni infamie ni péril.

Ainsi armés contre les scrupules, les chefs d'État italiens continuent à se tendre des piéges, à se donner de fausses paroles, à s'assassiner quand ils le peuvent, à se haïr et à s'envier. Les nations étrangères, dont chacune se sent forte et *une*, contemplent ce spectacle d'un œil de convoitise; Français, Espagnols, Autrichiens, tous ces grands aigles, à la fin du XVe siècle, sont tentés de fondre sur les éperviers d'Italie, de faire taire leurs querelles et de leur ravir leur butin.

Ce qui encourage l'étranger, c'est que l'Italie, à cette époque, n'a pas une armée nationale. Ces citadins, qui vivent de négoce et d'industrie, aiment peu à exposer leurs jours. Ayant cependant dispute avec tous leurs voisins, ils font marcher et combattre en leur nom des gens dont la guerre est le métier. Ils louent une bande de soldats aventuriers, qu'un condottiere leur amène, et qui s'est

recrutée partout. Florence, par exemple, afin de prendre et d'opprimer Pise, donne 20,000 florins à tel capitaine qui se battra pour elle pendant un an : contrat passé, le capitaine entre en campagne; mais déjà, en vrai mercenaire, il se demande qui lui fera gagner sa vie au bout de l'année. Que les Pisans lui offrent 5,000 florins de plus, il ne fermera pas l'oreille à cette attrayante proposition; s'il a quelque respect pour son honneur, il attendra que le premier bail soit expiré; même il serrera les Pisans d'assez près, pour leur faire apprécier ses talents militaires; puis, le trente et unième jour du douzième mois, sans avoir violé aucune promesse, il passera, avec armes et bagages, chez les Pisans, qui le paient mieux. Il n'était pas rare d'entendre un condottiere dire à son fils : Je reste au service de Venise; toi, va combattre pour les Génois, et notre famille tirera ainsi à elle l'argent et la faveur des deux partis.

Tout s'enchaîne : de pareils hommes voulaient bien vivre de la guerre, mais en mourir le moins possible. Aussi leurs batailles n'étaient point sanglantes : après six heures de lutte, il restait sur le terrain un ou deux morts; et pourquoi se serait-on tué? Par patriotisme? Ces gens-là n'avaient pas de patrie, mais des pratiques qui les payaient. Par haine personnelle? Quelquefois; mais le plus souvent les condottieri ne se haïssaient pas entre eux; ils étaient comme des avocats gagés pour soutenir une cause, et qui s'en vont, après l'audience, dîner amicalement avec leur honorable adversaire. Que les bourgeois de Pise et ceux de Florence se détes-

tent, à la bonne heure; mais leurs condottieri, qui bientôt peut-être s'avanceront côte à côte sous le même drapeau, n'ont nulle raison pour partager cette antipathie des deux villes. Aussi se ménagent-ils les uns les autres avec un soin particulier; ils n'ont garde de gâter un métier aussi lucratif par des excès de courage ou de discipline. Deux troupes mercenaires se rencontrent; elles cherchent à se mettre en désordre, à se désarçonner, à se rompre mutuellement; peut-être feront-elles des prisonniers dont la rançon enrichira les individus; celle qui aura le mieux bouleversé les rangs de l'autre, ou pris le plus grand nombre d'hommes, pillera librement la campagne, s'établira dans quelques châteaux; puis les États ennemis, fatigués de la dépense, concluront une paix ou une trêve, et recommenceront à attendre une bonne occasion de se nuire. A manier les armes blanches les soldats italiens excellent à cette époque; ils vont, comme maîtres d'escrime, former des élèves dans toute l'Europe; mais, encore une fois, ils ont mille raisons pour ne pas pousser trop loin les choses entre eux et pour ne pas s'imposer les grandes gênes de la guerre. Ne demandez donc point que l'hiver ils fassent campagne, qu'ils se gardent avec vigilance, qu'ils élèvent de forts retranchements, qu'ils chassent du camp les aventurières, qu'ils se passent de vin et de maraude, qu'ils se contentent de leur paie et de leur pitance : hommes d'argent et de plaisir, ils ont horreur du sacrifice; ils ne se dévouent à rien ni à personne; quand un peuple ou un souverain paraît

trop bien défendu par l'un d'eux, qu'il se méfie : c'est que le condottiere veut revenir vainqueur et traiter comme il lui plaira ce peuple ou ce souverain livré à sa merci.

On dira peut-être que de telles guerres, aussi nonchalamment conduites, amenaient peu de dépopulation et laissaient bientôt renaître la prospérité publique, comme une herbe à peine fauchée. Cela fut vrai tant que l'Italie ne tourna contre elle que ses propres forces; mais quand un duc usurpateur de Milan eut appelé à son secours notre roi Charles VIII; quand les Italiens recommencèrent à ouvrir aux étrangers les portes de leur pays; quand la furie française, animée par l'honneur et par la passion de servir un roi; quand l'avidité espagnole et germanique, quand l'indigence belliqueuse des Suisses franchirent les Alpes, avec de gros canons, des escadrons rapides sous leurs bardes d'acier, des bataillons serrés et impossibles à rompre, la Péninsule, en discorde et mal armée, ne put se défendre, et ce fut à peine s'il lui resta le droit de choisir son maître. Vainement elle repoussa la pensée d'être esclave; vainement elle essaya de chasser tour à tour les Français et les Espagnols; elle n'y parvenait, nous le verrons, qu'en s'appuyant sur l'un de ses deux ennemis. Pour rejeter François Ier au delà des Alpes, il fallait s'allier avec Charles-Quint; pour échapper à Charles-Quint, il fallait satisfaire au vœu de François Ier, lui céder Naples ou la Lombardie; toujours porter un joug, et un joug étranger : *Per servir sempre, o vincitrice*

o vinta : Victorieuse ou vaincue, je servirai donc toujours! Ainsi gémissait, un siècle plus tard, la malheureuse et souvent coupable Italie : nulle âme noble, dans l'Europe, ne put entendre ce gémissement sans être émue; mais c'est nous, Français du XIXᵉ siècle, qui, plus désintéressés que nos pères, au prix de notre or et de notre sang, l'avons reconquise pour la rendre à elle-même. Que l'Italie, au moins, ne l'oublie jamais!

Ces révolutions journalières, ces invasions, ces batailles, ces crimes qui bouleversèrent la Péninsule de 1494 à 1530, nous ont été racontés et dépeints par deux citoyens de Florence, Machiavel et Guichardin, hommes d'affaires autant qu'hommes d'étude, témoins, acteurs et narrateurs des faits. Mais Guichardin, plus calme, moins nerveux, pesant lentement le *pour* et le *contre,* se borne à expliquer et à déplorer le mal sans en indiquer le remède; Machiavel, patriote irrité, sans conscience, rassemble en deux ouvrages fameux tous les conseils — vertueux ou immoraux — qu'on peut donner aux princes ou aux républiques, et semble dire à ceux qui le liront : « Voilà comment on mène le genre humain, comment on fonde les nations redoutables et indépendantes. Soyez furieux, comme je le suis moi-même, des maux que les barbares infligent à l'Italie; indignez-vous, et mettez-vous à l'œuvre, trompez, gagnez, violentez les hommes, peu m'importe; établissez chez nous république ou monarchie; mais faites-nous, de grâce, pour que l'étranger ne nous foule plus, une Italie *une* et *armée!* »

Ces deux hommes, dont l'un avait treize ans de plus que l'autre, se sont connus, estimés, secondés. Ils diffèrent d'opinion sur des points assez importants; mais ils s'accordent à déplorer que des prêtres inhabiles à la guerre, et surtout des prêtres corrompus, aient prétendu régler les destins de l'Italie. Car, il faut bien l'avouer, les chefs de la religion eurent, à cette époque, tous les vices dont les grands du monde étaient chargés. Le type austère et humble que le Christ avait proposé aux mortels n'était plus, aux yeux de ces Italiens, le véritable type de l'homme. Le raisonnement et la passion ébranlaient de concert la foi et la morale léguées par les apôtres; on revenait avec délices aux voluptés païennes et aux spéculations philosophiques, aux satisfactions libres des sens et de la pensée. Ce mouvement ne datait pas de la veille. Cent ans et plus auparavant, Pétrarque avait eu pour voisins de campagne des jeunes gens hardis qui lisaient beaucoup Aristote dans la traduction latine et le commentaient tout autrement que saint Thomas.

Au xve siècle, on alla plus loin : on lut Platon et Aristote dans le grec; on rechercha avec eux l'origine de l'âme, comment elle s'unit au corps, comment elle l'anime, puis s'en détache, et ce qu'elle devient après la séparation. Dans les jardins de Laurent de Médicis, ces questions-là se débattaient sans cesse et l'on n'y faisait plus intervenir l'Écriture sainte, mais les sages païens. Laurent lui-même, célébrant en beaux vers la gloire divine, chantait plutôt le

Dieu de Platon que la Trinité chrétienne. On prenait en dégoût les termes consacrés par la théologie des premiers siècles; on appelait Dieu le Père *Jupiter Optimus Maximus*, et Dieu le Fils *Apollon* ou *Esculape;* la Sainte Vierge recevait le nom de *Diane.* — Simple mode, direz-vous, pédantisme de langage, sans influence sur le fond des idées. — Erreur; à force de mêler ainsi les termes qui expriment des croyances différentes, on en venait à assimiler Jésus-Christ aux hommes divinisés du paganisme. Dans un sermon prêché devant un pape, l'orateur comparait le sacrifice du Calvaire à celui des Décius, de Curtius, d'Iphigénie; il y rappelait les condamnations injustes de Socrate et de Phocion, d'Épaminondas et d'Aristide. Or, comme il est bien plus facile de comprendre un homme se dévouant pour la justice ou la patrie qu'un Dieu-homme expirant pour le salut du monde, les auditeurs étaient conduits, de comparaisons en comparaisons, à voir dans Jésus-Christ le plus illustre des héros ou des sages immolés par l'erreur ou la méchanceté des peuples. Et tandis que les courtisans des Médicis se délectaient aux rêveries sublimes, mais humaines, de Platon, certain petit sonnet railleur et matérialiste courait de main en main dans les assemblées joyeuses et arrivait jusqu'à nos philosophes. Or, c'était d'eux qu'on s'y moquait, mais non pas au profit des dogmes chrétiens.

« Ces gens, disait le sonnet, qui disputent si » vivement sur l'âme, qui se demandent par où elle » entre, par où elle sort, et comment elle se tient

» en nous, pareille au noyau dans la pêche, ont » étudié de fameuses sottises. Ils nous citent Aristote » et Platon; ils veulent que l'âme repose un jour en » paix parmi les chants, les harmonies, et ils nous » font de tout cela un galimatias qui brouille nos » cervelles. L'âme est tout bonnement dans le corps » comme un raisin confit dans un pain blanc tout » chaud, ou comme une grillade dans un pain fendu. » Et qui croit autre chose a la tête à l'envers; et » ceux qui nous promettent cent pour un nous » donnent des vessies pour des lanternes. Voyez » encore ce fou qui prétend être allé un jour dans » l'autre monde, et qui ne peut plus y retourner » parce qu'il a perdu l'échelle! »

Puis, travestissant la doctrine de l'immortalité, et attribuant au paradis chrétien une grossièreté indigne même du paradis de Mahomet: « Ces gens-là, » dit l'auteur, pensent dans l'autre vie trouver des » becfigues, des ortolans plumés, des vins exquis, » des lits bien douillets, et ils s'en vont à la suite » des moines. Pour nous, Pandolfe, nous nous en » irons dans la vallée noire, sans jamais entendre » chanter *Alleluia!* »

L'auteur de ce sonnet était un jovial compère, un poète qui a fait mieux, du reste; on le nommait Luigi Pulci, et il jouissait d'un bon canonicat. Pour un chanoine, il plaisantait singulièrement.

Croirons-nous maintenant que, dans le palais des papes, l'incrédulité ait osé dire son mot, et que Luther, en voyage à Rome, ait entendu dans la chapelle pontificale, au moment de l'Élévation, des

courtisans murmurer à demi-voix : *Panis es et panis manebis; vinum es et vinum manebis?* Pour affirmer ce fait, Luther est un témoin suspect; mais l'Arioste, qui ne fut point chef de secte ni de parti, mérite, ce me semble, d'en être cru quand il nous dit, comme chose avérée de son temps, que les hommes de lettres avaient la réputation de ne pas admettre la Trinité et d'outrager la morale par des plaisirs beaucoup trop antiques et païens.

Point d'ouvrages, il est vrai, scientifiquement dirigés contre le dogme, point de traités où l'on s'efforce de démontrer que l'Évangile est une légende; le sonnet de Pulci, que je citais tout à l'heure, est adressé à un ami, *pour rire (ad un amico per ridere);* enfin, la controverse anticatholique n'existe pas alors en Italie; mais la morale, où en est-elle, quand pour de l'argent le clergé autorise certains désordres? quand Alexandre VI occupe le Saint-Siége, après avoir acheté les voix des cardinaux? enfin quand il assiste, avec toute sa famille, à des fêtes où tant de choses sont permises et encouragées? Je le sais, nulle classe d'hommes, en ce monde, n'est plus observée et plus calomniée que les prêtres, et nuls prêtres ne l'ont été et ne le sont autant que les papes; j'ajouterai même qu'Alexandre VI ayant reconquis sur de vrais brigands presque tout le domaine de l'Église, s'est attiré un grand nombre d'ennemis qui ont pris plaisir à souiller sa mémoire; et cependant, toute réserve faite, il reste encore contre lui des témoignages, irrécusables à force de calme et

d'indifférence (1). Donc, à voir vivre Alexandre VI comme il vivait, on l'aurait pris pour un homme que les châtiments divins inquiétaient peu; et toutefois, après un terrible malheur de famille, il assembla un jour le consistoire des cardinaux, s'avoua en sanglotant coupable de bien des crimes et digne du coup dont Dieu l'avait frappé; il promit de mieux vivre et de réformer l'Église. S'il avait tenu cet engagement, il épargnait peut-être au catholicisme la douleur de perdre la moitié de l'Europe; mais l'heureux accès dura peu; il se laissa reprendre aux mauvaises passions de sa nature et de son siècle, et il mourut sans avoir corrigé ni les autres ni lui-même.

On l'a dit justement, les Italiens de ce temps-là étaient des païens qui avaient peur d'être damnés. Le dogme de l'Enfer, un peu vague et surtout indulgent chez les anciens, précis et sévère dans notre religion, agissait par moments sur ces imaginations vives avec une force incomparable. Dans toute réunion il y avait quelqu'un qui, se rendant justice au fond du cœur, redoutait les flammes éternelles, et dans toute existence, si désordonnée qu'elle fût, cette frayeur pouvait renaître. En 1478, Florence étant gouvernée par Julien et Laurent Ier de Médicis, on conspira pour les assassiner. On convint de les frapper tous deux, à la même heure, devant le même autel, dans l'église de Santa-Reparata, pendant la messe, quand le

(1) Particulièrement celui de Burchard, évêque d'Ostie.

prêtre communierait. Un jeune homme fut chargé de poignarder Laurent : « Jamais je ne le ferai, » dit-il. — Mais il y a quelques jours tu y consentais. » — Oui, parce qu'alors on devait le faire dans un » festin; maintenant, c'est à l'église, et là, je ne le » puis; homicide et sacrilége, ce serait trop pour » moi. » Il fallut en choisir un autre, qui s'y prit mal et fit échouer le complot.

Voilà comme bien des gens avaient la conscience faite; ils tuaient leur ennemi dans un palais; mais dans une église, ils n'osaient point. Un seigneur bandit dont je reparlerai, Vitellozzo, chargé de crimes, ayant fait longtemps la guerre au pape, est conduit enfin au supplice; il demande en pleurant, à ce même pape, l'absolution. Point de mort irréligieuse ni d'enterrement civil au XVIe siècle en Italie; tel qui s'est toute sa vie moqué des gens d'église, tel qui n'a jamais rien jugé, jamais rien fait avec le sens chrétien, meurt, comme tous ses compatriotes, entre les bras du prêtre ou du moine.

Quand, parmi ces hommes sensuels et irascibles, un prédicateur éloquent s'élève et les menace des châtiments divins, en un moment la face d'une ville, de tout un État, peut changer. L'an 1494, à la voix du dominicain Savonarole, Florence rejette de son sein les Médicis et ces mœurs corrompues qui trop aisément se font complices de la tyrannie; elle devient une république austère et théocratique, un couvent réglé par un enthousiaste. Malheureusement Savonarole abuse de son influence, et, comme il a contre lui la cour romaine, au bout de quatre ans

il succombe; on le condamne à la peine de mort, et ses cendres sont jetées au vent; mais ses prophéties vivent dans plus d'une mémoire; et quand Florence sera assiégée par les soldats de Charles-Quint, les citoyens feront des merveilles, nous dit Guichardin, parce qu'ils se souviendront que Savonarole a promis le triomphe de la république. Dans la Florence du XVI[e] siècle, c'était la république que les prophètes annonçaient; les nôtres ne forment pas les mêmes vœux et n'ont pas la même vision.

Du reste, sur la question du meilleur gouvernement, les Italiens de la Renaissance ne différaient pas moins que les Français d'aujourd'hui; mais il était un sentiment commun à tous, l'amour du beau. Ils aimaient le beau dans leurs cités, qui rivalisaient de magnificence; dans leurs églises et leurs palais; dans leurs bibliothèques splendides, riches de livres et de manuscrits; dans leurs vêtements, que nos peintres et nos costumiers se plaisent si fort à reproduire; dans leurs fêtes religieuses, chevaleresques ou mythologiques, où de toutes parts affluaient les pèlerins, les voyageurs et les curieux. Princes et républiques se faisaient honneur d'encourager les lettres et les arts. Les chefs d'État que leurs occupations ou leur caractère semblaient devoir rendre le plus étrangers à la culture délicate de l'esprit y prenaient, à certaines heures, un vif intérêt. César Borgia (dont nous aurons tant à parler), sans cesse plongé dans les intrigues, les luttes, les forfaits politiques, maniait la plume, non seulement pour rédiger des lettres et des dépêches,

mais pour écrire des vers, tourner des sonnets. Machiavel reproche aux princes italiens d'avoir souvent négligé la milice, surtout cette discipline sévère qui fait les soldats inébranlables; « mais, » ajoute-t-il, ils ne négligeaient pas d'avoir du goût » en matière d'écrits, de savoir faire une fine » réponse, et composer une belle lettre. » Voyez ce duc d'Urbin, neveu du pape Jules II; il accuse un des cardinaux d'avoir laissé prendre Bologne, et sans attendre que le malheureux prélat se soit justifié, en pleine rue, en plein midi, il le poignarde. Quel barbare! dira-t-on; et pouvait-il régner à sa cour la moindre politesse de mœurs et d'esprit? Détrompez-vous : ce brutal, quand il se calme, est un homme aimable, fort instruit, qui prodigue, comme son père, sa faveur à tous les talents; il a même pour premier ministre l'écrivain Castiglione, type du galant homme, à qui nulle pensée exquise ou élevée n'est étrangère.

Vous croirez peut-être qu'Alexandre VI, entre ses honteux plaisirs et les soucis de son ambition, ne trouva point de temps pour s'occuper de tableaux et d'édifices? Erreur : il augmenta le palais du Vatican, le décora avec les tableaux des meilleurs peintres de son époque, et préféra à tous les architectes Julien et Antoine de San-Gallo, les plus distingués qu'il y eût alors. Malheureusement, dans les arts comme dans le reste, il n'évita point le scandale. Sur un tableau que, par son ordre, avait peint Bernard Pinturicchio, on le voyait lui-même, en habits pontificaux, agenouillé devant une vierge

que tout le monde reconnaissait trop bien : « C'est » Julie Farnèse, disait-on; si elle avait été moins » belle et moins aimable, son frère Alexandre ne » serait pas encore cardinal. »

Ce fut là, en effet, le crime de l'Italie au XVIe siècle; elle aima le plaisir autant que le beau et ne fit souvent, du beau même, qu'une des formes de la volupté. Dante, en son poëme sublime, rappelait aux mortels le compte terrible qu'ils doivent à Dieu; Pétrarque, moins sévère, avait encore chanté la gloire, l'amour pur et la vertu; mais l'Arioste — héritier plus direct de Boccace, — l'Arioste, charmeur incomparable d'une société plus sceptique et plus corrompue, amuse de toute chose l'imagination des hommes. Fictions merveilleuses, grandes batailles épiques, voyages, tournois, licencieuses aventures, plaisirs des sens, faiblesses du cœur, travers éternels de l'humanité, rien n'est omis dans son récit immense, pas même les délicates et nobles émotions de l'amitié et du dévouement; mais comme tout y est dépeint avec une complaisance égale, le sens moral, à cette lecture, s'émousse et s'endort peu à peu; on croit encore entendre Horace chanter Glycère et Régulus, les courtisanes grecques et les vieux héros romains. Aimables poètes, épicuriens sans fiel, qui ne se plaisent point aux guerres, aux proscriptions, ni même aux intrigues; qui voudraient voir tout le monde heureux et paisible comme eux, mais qui n'inspireront à personne la résolution de mourir plutôt que de vivre esclave! A tous les pouvoirs, à tous les

talents, l'Arioste dresse un piédestal; tous ses contemporains, célèbres ou puissants, sont comblés par lui de louanges exquises, telles qu'il en voudrait recevoir lui-même; mais un conseil viril et décisif pour le salut de l'Italie, il n'en donne jamais à aucun d'eux. Son but est d'amuser, d'enchanter ceux qui l'écoutent, non de les sauver, ni de les ennoblir.

Du reste, les conseils audacieux et désespérés de Machiavel ne réussissent pas mieux que les fantaisies de l'Arioste à conjurer les malheurs qui s'approchent. L'an 1530 — date fatale pour l'Italie — l'empereur Charles-Quint règne ou dicte la loi à Milan, à Florence, à Naples : dans Rome, qu'il a fait prendre et saccager par ses lansquenets, il rencontre le pape, autorité religieuse qu'il ne saurait anéantir, mais qui ne peut pas non plus, désarmée comme elle l'est, lui arracher la Péninsule. Alors ces deux souverains, renonçant à la lutte, s'entendent pour régler le destin de l'Italie. Au pape et à la famille des Médicis appartiennent Rome et Florence, à l'empereur Naples et Milan; au Nord et au Midi l'Espagnol s'établit et pèse; au centre s'asseoit un despotisme plus indigène ou plus paternel; et l'Italie commence à se reposer, en renonçant à former une nation.

Mais le mouvement artistique ne s'arrête pas; Charles-Quint d'ailleurs aime les arts, et n'a-t-il pas, de sa main impériale, ramassé le pinceau du Titien? Combien de sculpteurs, de peintres, d'architectes paraissent et brillent durant ce siècle

merveilleux, et quelle diversité de caractères et d'aptitudes !

Léonard de Vinci étudie toute chose; il fait des vers et les chante sur la lyre; il s'intéresse au calcul et aux astres; il peint la Joconde et la Cène; il fortifie des villes, jette en bronze un colosse, invente des machines, creuse des canaux, commence vingt chefs-d'œuvre qu'il n'achève pas, initie la France aux jouissances des arts, et meurt chez nous, comblé de faveurs et de richesses par un de nos rois.

Fra Bartolomeo ne veut peindre que pour Dieu; il a suivi Savonarole, et après sa mort s'est fait moine. Les artistes mondains viennent le voir dans son cloître, l'admirent, l'entraînent à Rome, lui montrent les œuvres antiques, et quand il rentre au monastère, il joint aux inspirations de la foi le sens humain et vrai des formes et des couleurs.

Aimable, exempt d'envie, chéri et content de tout le monde, parcourant sans le moindre obstacle une carrière courte, mais triomphante, Raphaël sourit à la vie, sait la peindre sous les traits les plus nobles et les plus doux, et meurt à trente-sept ans, victime de ces faiblesses que chacun lui pardonne sans peine et qui n'obscurcissent pas un moment son génie.

Si Raphaël est en paix avec tout le monde sur ce point comme sur bien d'autres, Benvenuto Cellini lui ressemble peu : cultivant tous les arts, s'enflammant de toutes les passions, celui-là croise le fer ou épaule l'arquebuse avec une égale résolution pour venger une injure ou défendre la patrie. Un jour le

pape, fort irrité, veut le punir d'un meurtre dont on l'accuse : Benvenuto lui montre un de ses ouvrages ; le pontife-roi regarde, admire, s'apaise, et se tournant vers les accusateurs : « Sachez, dit-il, que les hommes uniques dans leur profession ne doivent pas être soumis aux lois, et que Benvenuto est de ces hommes. »

Voilà comment les Italiens d'alors entendaient la police, et même la morale ; pour une belle œuvre, ils pardonnaient tout !

Mais parmi tant d'artistes que le courant de leur siècle emporte avec furie, ou qui s'y laissent doucement entraîner, ou qui s'en écartent sans bruit, un seul, plus grand que tous, résiste, combat, proteste. Ses mœurs sont chastes, son cœur fier et patriotique ; souvent l'âme du Dante passe en lui ; alors il annonce, le pinceau en main, les justices divines, et il semble appeler de ses vœux les tonnerres du dernier jour, qui, en brisant le monde, le purifieront. Gloire, chefs-d'œuvre, amour passionné de l'art, il jette tout, à la fin, aux pieds du Sauveur, et se précipite lui-même dans ses bras divins, ouverts pour nous sur la croix sanglante. Ce peintre, ce sculpteur, cet anatomiste, ce poète, cet ingénieur et ce grand chrétien, qui sculpta Moïse, défendit Florence et peignit le dernier jugement, c'est Michel-Ange.

Il faut, pour bien connaître son génie et son caractère, l'étudier dans ses beaux vers et dans ses lettres, comme l'on étudie Benvenuto dans ses Mémoires et Raphaël dans Vasari. L'art italien au

XVI[e] siècle trouva, en effet, son Plutarque; sans Georges Vasari, l'indispensable et candide biographe, que d'œuvres s'expliqueraient à peine, et quelle lacune nous apercevrions toujours dans l'histoire des mœurs et de l'esprit humain!

Ce fut en 1564 que Michel-Ange quitta la vie : depuis trente-quatre années, l'Italie était sous le joug, mais l'Église s'efforçait de lui rendre la sujétion plus douce et de sanctifier son propre empire. Avertie par la grande révolte du Nord et par les terribles victoires de Luther, de Zwingle et de Calvin, elle s'était réunie à Trente en un concile universel où tous ses dogmes furent définis, toutes ses plaies morales mises à nu, sondées, traitées avec courage. Déjà la sainteté revivait dans l'épiscopat et sur le Saint-Siége : saint Charles Borromée était archevêque de Milan; saint Pie V allait devenir pape; saint Philippe Neri fondait l'Oratoire, et les chrétiens qui voulaient bien vivre retrouvaient des modèles dans leurs pasteurs. On reparlait avec confiance d'une croisade contre les Turcs; Lépante se préparait dans les conseils de Rome, de Venise et de Madrid, et Torquato Tasso, exilé de Naples par Charles-Quint, grandissait à Ferrare, pour chanter bientôt les vieux croisés sur sa lyre respectueuse et pourtant à demi païenne.

Après une vie de gloire, de malheurs et de délire, le Tasse expire en 1595. Alors, la littérature italienne commence à tomber dans un long sommeil qu'interrompront à peine, durant plus de cent années, des jeux frivoles d'imagination, de vaines disputes de

mots et des parades de cour ou d'académie. Voilà ce que l'on gagne à n'être plus libre et surtout à n'être plus une nation. Afin de ne pas porter ombrage au despote ou à l'étranger, il faut penser peu, parler sans rien dire, n'avoir point d'éloquence *dangereuse*, c'est-à-dire d'éloquence *réelle*. Tout au plus vous permettra-t-on d'étudier l'algèbre et les sciences physiques, sous la surveillance du Saint-Office. Malheur aux peuples qui se divisent, qui guerroient contre eux-mêmes en présence de l'étranger; car celui-ci ne tardera pas à leur porter la paix de l'esclavage! Malheur surtout aux sociétés qui s'abandonnent sans réserve à leurs instincts, et qui préfèrent à la justice le plaisir, la beauté ou même le génie!

CHAPITRE Ier

—

Premières Missions de Machiavel.

C'est un esprit complexe et un caractère singulier que Machiavel. Il a écrit le livre du *Prince*, où il donne des conseils pour fonder et conserver les monarchies; mais il a écrit aussi les *Discours* sur Tite-Live, où il indique les moyens d'organiser et de maintenir une république. Il doit surtout sa renommée à ses traités sur l'art de gouverner les hommes; mais il a composé d'amusantes comédies et une nouvelle, où la politique a peu de chose à voir. Il passe pour le plus immoral conseiller des chefs d'État; son nom est devenu celui de la scélératesse habile, mais égoïste; on a entassé des volumes pour le flétrir ou le réfuter; mais on n'en a pas moins accumulé pour le justifier ou l'éclaircir. De nos jours, l'Italie lui élève une statue, et un poète français éminent, M. de Laprade, le maudit en vers indignés. Il se présente ainsi à nous comme un monarchiste républicain, comme un homme sérieux et plaisant, comme un politique sans conscience et un très ardent patriote. Avant de décider, à notre

tour, ce que l'on doit penser d'un tel personnage, étudions ses premières années, voyons-le acquérir son expérience, et se former peu à peu les idées, vraies ou fausses, qui domineront dans ses chefs-d'œuvre.

Né à Florence le 5 mai 1469, Nicolas Machiavel (Niccolò Macchiavelli) appartenait à une famille qui, depuis fort longtemps, remplissait d'assez hauts emplois et prétendait descendre des anciens marquis de Toscane. Il portait dans ses armoiries une croix d'argent sur champ d'azur, avec quatre clous noirs aux angles de cette croix et un cinquième dans le milieu. Son père, quoique d'une fortune médiocre, le fit instruire avec grand soin et préparer à des fonctions administratives et politiques. Quand Charles VIII passa par Florence, le jeune Machiavel, âgé de vingt-quatre ans et demi, put comprendre ce qu'il voyait et dans quelle ère de bouleversements la malheureuse Italie allait entrer. Trois ans plus tard (le 4 décembre 1497), il adressait à un prélat romain une lettre qui, par la forme et le ton, est fort curieuse. Il y réclame un droit de patronage sur la cure de Fagna, située près de Florence; droit qui longtemps avait appartenu aux Macchiavelli, mais dont la puissante famille des Pazzi cherchait à les déposséder. Après un début trop pompeux et même trop métaphysique, le jeune pétitionnaire ajoute : « A mettre dans une juste balance notre famille et » celle des Pazzi, on trouverait que, si elles sont » égales en beaucoup de points, nous l'emportons, » sans nul conteste, en générosité et en grandeur

» d'âme. » Puis, avec une résolution non moins juvénile que son orgueil, il écrivait dans un *post-scriptum* latin : « Je poursuivrai l'affaire jusqu'à » ce qu'elle réussisse *(donec noster hic cercatus* » *felicem habeat exitum)*. Nous sommes des pygmées » qui attaquons des géants ; notre compétiteur peut » tout ce qu'il veut en cour de Rome. Tant mieux ! » Il y aura toujours pour nous autant de gloire à » n'avoir point cédé que de honte pour les autres à » lutter contre nous ! »

Voilà ce même alliage de sentiments bons et mauvais qui chez nous exciteront Beaumarchais à combattre contre tout un corps de magistrats : la conscience de son droit, l'espoir d'abaisser des hommes puissants, la joie de dire qu'on ose se mesurer, tout petit, avec un colosse ; ajoutez-y peut-être l'amour-propre de famille aigri par une longue pauvreté. Quand on ne possède que sa noblesse et qu'on ne se sent pas médiocre, on proteste avec plus d'ardeur contre l'humiliation que la Fortune vous inflige ; il semble qu'en vous faisant pauvre, elle vous ravisse ce qui vous était dû ; on en appelle, pour le recouvrer, à la justice et au talent.

Lorsque cette lettre singulière fut écrite par Machiavel, déjà depuis trois ans le moine Savonarole agitait les âmes et tentait de fonder à Florence une république austère et mystique. Nicolas Machiavel prit d'abord un grand plaisir à l'entendre tonner contre la corruption des prêtres ; rien n'amuse un mondain comme de voir le clergé harcelé par un de

ses membres. C'était d'ailleurs un fait intéressant que cette influence exercée par la parole, et cette guerre qu'un moine déclarait au voluptueux despotisme des Médicis. Mais après les avoir chassés, il restait à maintenir la république, surtout à la maintenir vertueuse et chrétienne, à l'empêcher de retomber peu à peu, par les divisions ou la mollesse, vers ce régime de compression politique et de licence morale, dont les épicuriens de Florence s'accommodaient trop aisément.

Dans cette tâche, le moine échoua : sa police d'inquisiteur, son vandalisme d'anachorète, son acharnement à interdire tout ce que la société florentine aimait le mieux, soulevèrent contre lui mille résistances. On nia ouvertement la divinité de sa mission; un moine franciscain, excité par la jalousie de couvent, osa, en chaire, le traiter d'imposteur. Aussitôt un dominicain appartenant, si je puis dire, à l'état-major de Savonarole, s'engage à prouver par un miracle que son supérieur est envoyé de Dieu : « Je passerai, dit-il, à travers les flammes, » et j'en sortirai sain et sauf; que le franciscain en » fasse autant ! » Le défi s'accepta; quelques-uns disaient bien que Savonarole aurait dû *lui-même* braver le péril, mais on laissa parler ces censeurs et, au jour fixé, on s'assembla sur une des grandes places de Florence. « Je veux, dit le dominicain, » traverser les flammes en tenant le Saint-Sacrement. » — Non, dit le franciscain, ce serait un sacrilége; il » ne faut exposer que vous, et non le corps de Jésus » Christ. » Après quelques heures de dispute, on semble

être tombé d'accord; les torches s'allument; il ne reste plus qu'à mettre le feu au bûcher. Mais pendant la discussion, de petits nuages avaient envahi le ciel; grossis, amoncelés, gonflés d'eau, ils crèvent enfin, et rendent impossible la miraculeuse épreuve.

Savonarole perdit beaucoup à l'avoir seulement autorisée; on l'accusa, non sans quelque apparence, de lâcheté égoïste et de charlatanisme, et ses derniers discours, tout passionnés qu'ils furent, ne le sauvèrent pas des arrêts de la cour de Rome et du supplice que le bras séculier lui infligea.

Machiavel suivit jusqu'au bout cette étrange prédication, et dans une lettre datée du 8 mars 1498 il en rend compte à l'un de ses amis. Là il traite Savonarole d'*imposteur qui se conforme au temps et cherche à colorer ses mensonges*. Plus tard, il conservera pour lui une certaine admiration, mais il l'accusera de deux fautes : la première est de n'avoir pas su s'armer pour forcer les gens à croire malgré eux : « Tout prophète, dira Machiavel, qui reste » sans armes, est perdu : il faut, quand les hommes » cessent de croire, pouvoir les forcer à croire » encore (1). » L'autre faute, que Machiavel reprochera à tous les mystiques, c'est d'attacher une importance exclusive aux bonnes mœurs et aux pratiques religieuses : « Nos péchés, dit-il (2), sont » bien cause des infortunes de l'Italie; mais quels » péchés? L'imprévoyance des princes, les dissen-

(1) *Le Prince*, ch. VI (vers la fin).
(2) *L'Art de la Guerre* (toute la fin du dernier livre).

» sions et le manque d'armée nationale. » Voilà où il en reviendra toujours ([1]); avec de telles idées, on se place bien vite aux antipodes de Savonarole; d'ailleurs, l'humeur railleuse et les mœurs quelque peu libertines de Machiavel ne le rendaient guère propre à rester longtemps dans les rangs de ces hommes austères et attristés qu'on nommait par dérision les *pleurards* (*i piagnoni*).

C'est l'année même où mourut Savonarole que Machiavel, âgé de vingt-neuf ans, remplit sa première mission pour les intérêts de la république. Le 20 novembre 1498, les dix principaux magistrats le chargèrent d'accompagner au camp devant Pise le seigneur de Piombino, condottiere des Florentins.

Singulière fortune que celle de Pise à la fin du xve siècle et au commencement du xvie! Quand Charles VIII, marchant sur Naples, franchit les frontières de Toscane, il obtint d'être admis dans les murs de cette ville, alors soumise à la république florentine. Dès qu'il y fut, les Pisans l'entourèrent, en lui criant: *Libertà! Libertà! caro signore!* » On se jetait à genoux sur son passage; on le suppliait les larmes aux yeux d'affranchir ce malheureux peuple que depuis longtemps Florence opprimait. Il y consentit; mais bientôt il se vit fort embarrassé. Les Florentins disaient : « Nous vous avons *prêté* notre ville de Pise, et d'autres encore; mais elle n'est pas à vous, et vous avez promis de la rendre. » Après de longues hésitations, il se décida à la

([1]) *L'Ane d'or*, ch. v (les deux dernières stances).

restituer : il était trop tard ; les Pisans s'étaient mis en pleine révolte contre Florence, avaient fortifié leurs remparts, gagné par sympathie et par d'autres moyens les principaux officiers français. Bref, Charles VIII mourut avant que Pise eût été réellement rendue à ses maîtres. Son successeur, Louis XII, qui méditait d'attaquer Milan et de reconquérir Naples, comprit qu'il devait s'assurer la bonne amitié des Florentins : « Je ne possède plus » Pise, leur dit-il, mais pour tenir mes engagements » je vous aiderai à la reconquérir. » Un corps d'armée française passe, en effet, les Alpes, s'approche de Pise, s'unit aux Florentins, se croit sûr de vaincre... échoue complètement, et s'en prend alors à la république. « Vous ne nous avez pas donné de vivres; vos soldats sont mauvais, vos intendants incapables; on ne peut rien faire avec vous, Messieurs de Florence. »

Telles furent les récriminations des Français vaincus; ce revers nuisait beaucoup à notre prestige en Italie, Louis XII s'irritait contre Florence, et semblait disposé à se venger sur elle. On était alors en 1500; depuis près de dix-huit mois, Machiavel était devenu secrétaire des dix magistrats principaux; il tenait donc, on peut le dire, la plume du gouvernement; et comme elle resta entre ses mains quatorze ans et demi, on le nomme au delà des Alpes *il Segretario* (le Secrétaire), de même que nous appelons Bossuet l'*Evêque de Meaux*, et Lafontaine le *Fabuliste*. Quoique attaché à l'administration centrale, on pouvait l'envoyer en mission,

parce que son collègue, Marcel di Virgilio, le remplaçait dans les bureaux de Florence. Cette fois, en qualité de commissaire, Machiavel avait assisté aux dernières affaires de Pise; on le chargea donc d'aller en France exposer les faits et justifier ses concitoyens. La tâche était fort difficile; le roi exaspéré contre eux, et leurs ennemis très empressés à envenimer les moindres circonstances. Machiavel écrivit à son gouvernement que les ducats distribués aux conseillers de Louis XII par les Pisans et les Lucquois produisaient un effet terrible, et que Florence ne devait pas s'en reposer uniquement sur son bon droit. « On vous attaque, disait-il, avec de » l'argent; défendez-vous de même et gagnez des » protections. Du reste, le roi ne veut plus écouter » mes apologies; le cardinal d'Amboise, son premier » ministre, refuse de lire le rapport que je lui ai » présenté sur les derniers événements; ils en » reviennent toujours aux trente-huit mille francs » que le roi a payés pour la solde des Suisses. A tout » ce que je dis, on me répond : « Les trente-huit » mille francs! » Donnez-les donc, ou le roi est votre » ennemi. » Florence hésitait, comme les gens qui ont beaucoup déboursé et qui voient le fond de leur sac. Mais Machiavel, dans ses admirables lettres, parut si pressant, si inquiet, si effrayé, qu'on donna les trente-huit mille francs, et l'alliance à demi rompue fut, aux dépens du faible, raffermie pour quelques années.

Trois autres fois encore (en 1502, 1510 et 1511) Machiavel dut aller en France représenter et soutenir

son pays; de ces missions, il subsiste pour nous des monuments pleins d'intérêt : d'abord des lettres diplomatiques, rédigées dans un style précis, courant, nerveux, et où la sagacité du politique s'allie aux nobles soucis du patriote; puis des esquisses lumineuses et spirituelles intitulées : *État de la France et Caractère des Français;* enfin un certain nombre d'idées plus générales sur la constitution et l'histoire de notre monarchie; idées qui resteront toujours présentes à l'esprit de Machiavel et dont il nourrira plusieurs chapitres de son *Prince* et de ses *Discours*.

Que dit-il donc de nous, et comment nous juge-t-il? En somme, il nous aime peu, il nous craint pour l'Italie; et à vrai dire, lorsque nos monarques s'intitulaient rois de Naples et ducs de Milan, un Italien qui ne les aurait pas redoutés eût été bien aveugle, ou bien indifférent à l'indépendance de sa patrie. Machiavel nous accuse d'être intéressés dans nos rapports avec ses concitoyens — plus d'une noble imprudence réfute aujourd'hui ce reproche. Il répète avec tout le monde que nous sommes légers et vaniteux; il prétend que, fort braves au premier choc, nous nous laissons vite décourager.

Nous avons resté pourtant deux années entières autour de Sébastopol, et nous l'avons pris; et dans la dernière guerre nous avons lutté six mois contre une puissance qui, en huit jours, avait eu raison de l'Autriche.

Machiavel, qui plus d'une fois vit le soldat français rançonner l'Italien battu ou intimidé, nous

reproche encore d'être rapaces. Hélas! à cette époque, quel peuple ne l'était pas aux dépens de la Péninsule? Belle et intelligente, mais divisée, mal armée et corrompue, elle donnait à tous la tentation d'abuser d'elle, d'en jouir et de la piller. Machiavel est forcé de reconnaître que parmi les déprédateurs de son pays, nous étions encore les plus gais, les plus sociables, et jusque dans le mal, les moins égoïstes: « Le Français, dit-il, est naturellement » avide du bien d'autrui, qu'il dépense ensuite avec » la même prodigalité que le sien. Il volera pour » manger, pour gaspiller, pour se divertir, souvent » avec celui à qui il a volé; bien différent, en cela, de » l'Espagnol, qui ne vous laisse plus rien voir de ce » qu'il vous a pris. »

A Dieu ne plaise que nous tentions de colorer nos injustices passées; mais il est certain que, depuis près d'un siècle, les peuples même que nous violentons le plus, nous essayons de leur faire quelque bien. Les Espagnols de Charles IV et de Ferdinand VII n'eurent point tort de repousser un roi français; et cependant ce roi français leur apportait ce que nous aimons le mieux, ce qui nous est devenu plus cher que notre vie, la liberté de conscience et l'égalité civile. Oui, voilà près d'un siècle que nous estimons peu les guerres qui ne serviraient qu'à nous-mêmes. Chaque fois que nous dictons la loi, nous stipulons pour l'humanité et pour la civilisation; et si un jour il nous est donné de prendre une

(1) *État de la France.*

glorieuse revanche, nos deux chères provinces, de nouveau réunies à la famille française, ne se diront pas conquises, mais délivrées.

En parcourant la France du seizième siècle, Machiavel remarque qu'on y regorgeait de tout ce qui sert à la nourriture de l'homme, et pourtant, selon lui, l'argent y était rare; et bien que les impôts fussent peu considérables, le peuple trouvait à peine de quoi les acquitter. Un homme qui voulait vendre un muid de grain n'y parvenait que malaisément, parce qu'autour de lui tout le monde en avait à vendre. Une abondance uniforme et sans débouchés étouffait à demi la France. Combien les choses ont changé depuis! Combien les routes, la sécurité publique, les chemins de fer, l'industrie, les libres échanges ont ouvert d'issues aux merveilleux produits de nos terres! Le bon pays et le bon temps pour vivre, que notre pays et notre temps, si le calme régnait dans les esprits, si l'on savait ce que l'on veut et ce qu'il faut avoir, si le doute enfin n'avait pas tout envahi et que l'on pût compter sur le lendemain!

Mais, à l'époque de Machiavel, cette inquiétude n'existait pas chez nous : on discernait très bien où l'on allait, et l'on se sentait heureux d'y aller; on marchait tout droit à la royauté presque absolue, tempérée par des lois anciennes, non par la volonté actuelle de la nation. « Le Français, dit Machiavel (1), » est très doux et très soumis; il aime et respecte ses

(1) *État de la France*, passim.

» rois, et il obéit aussi à ses seigneurs; le plébéien » s'habille très simplement, s'il voulait se vêtir » d'étoffes précieuses, ses seigneurs l'en empêche- » raient. »

On le voit, la subordination était complète : le peuple soumis aux grands, les grands et le peuple à la royauté. Sans la réforme protestante, qui souleva tant de questions et qui offrit aux princes et aux gentilshommes de si beaux prétextes d'indépendance, l'édifice monarchique eût été achevé quatre-vingts ans avant Henri IV et cent trente ans avant Louis XIV. Suivant l'illustre Florentin, les Français révéraient si fort leurs rois que personne ne blâmait ni ne laissait blâmer la conduite du souverain. Quand on disait devant eux : tel acte politique déshonore vraiment la couronne, ils répondaient : « Tout ce que fait le roi convient toujours à » la royauté (1). » J'imagine que cette réponse était surtout opposée par nos ancêtres aux critiques de l'étranger. La nation se personnifiant de plus en plus dans le roi, défendre le roi c'était la défendre elle-même; et lorsqu'un Italien méfiant ou mal satisfait se permettait de censurer Charles VIII ou Louis XII, on comprend que la fierté française repoussât ces reproches même par ce paradoxe : « Tout ce que le roi fait est digne d'un roi. »

Machiavel approuve nos souverains d'avoir établi les Parlements, cours de justice qui tiennent la balance entre la royauté, les grands et le peuple.

(1) *Discours sur Tite-Live*, liv. III, ch. XLI.

Il admire ces lois qui règlent les rapports mutuels des sujets et qui protégent leurs biens et leur vie contre les abus du pouvoir. « Grâce à ces institutions, » dit-il, la monarchie française se tient toute seule » indépendamment du mérite de ses rois, et la » tyrannie n'est point possible [1]. En France les » lois décident tout, sauf l'emploi des troupes et de » l'argent, dont le roi est maître absolu. »

L'emploi des troupes et de l'argent! rien que cela. C'est pourtant chose grave, et qui peut mener très haut ou très bas. Combien de temps encore la nation française devait-elle laisser à ses rois le libre emploi des troupes et de l'argent? Machiavel ne le dit point, bien qu'il pressente qu'un jour l'équilibre pourrait se rompre entre les parlements et le roi, et de grands troubles sortir de cette rupture. Il a fallu trois siècles mêlés de gloire et de honte, de prospérités et de misères, pour amener nos pères à exiger que la nation intervînt dans ses affaires et que les États Généraux, si mal réglés, si peu périodiques, si souvent stériles, devinssent enfin des assemblées constituantes ou législatives, sans lesquelles rien ne se pourrait décider. Ce fut en 1789 qu'on cessa de laisser aux rois la libre disposition de l'argent et de l'armée : on cessa... est-ce bien sûr encore? Nous avons eu, depuis 1789, plusieurs reprises de soumission au despotisme, et voici le double mouvement qui semble devenu naturel à notre pays : abuser de la liberté; puis chercher avec inquiétude un

(1) *Le Prince*, ch. XIX; — *Discours*, liv. I, ch. XIX et LVIII; — *État de la France* (vers la fin).

homme, un seul homme, à qui sans réserve on mette toute chose entre les mains et qui nous dispense de nous gouverner. Ainsi résumée, notre histoire contemporaine est assez triste, je le confesse; mais s'il est vrai que les nations soient guérissables, celle-là guérira le mieux qui ne craindra pas de connaître et d'avouer sa maladie.

Au temps de Machiavel, la France était contente de son chef, et chaque jour son unité devenait plus forte. En Allemagne, où il fut envoyé l'an 1507 pour épier les desseins de Maximilien sur l'Italie, le secrétaire de la république florentine vit une situation très différente. Là l'empereur avait peu de puissance, et son caractère y contribuait, autant que la constitution germanique. Maximilien rêvait les plus grandes choses et n'en disait rien à personne, puis il songeait à exécuter; alors il fallait bien parler, donner des ordres aux uns et aux autres; mais chacun commençait à s'excuser, à discuter avec l'empereur, à le faire changer d'avis; du grand projet il ne restait bientôt plus rien. Maximilien, d'ailleurs, était très pauvre; quand la diète germanique lui accordait un peu d'argent, au bout de quelques jours, libéral et dissipateur, il avait tout perdu ou donné sans savoir comment. Aussi les Italiens l'avaient-ils surnommé *Massimiliano Pochi danari* (Maximilien qui n'a pas le sou), et Machiavel nous a plus d'une fois tracé le piquant tableau de ses velléités, de ses faiblesses et de son impuissance.

Tout besoigneux que fût cet empereur, on redou-

tait ses soldats allemands, rudes batailleurs, nous dit Machiavel, et qui s'exerçaient sans cesse; leurs fêtes étaient des manœuvres guerrières, des réunions où l'on récompensait le plus habile à manier l'arquebuse ou la pique. Chez eux, point de gens faisant métier de se battre : tout homme était soldat; déjà la landwehr existait.

Les villes libres d'Allemagne avaient des manufactures dont les produits remplissaient toute l'Italie; nul goût, d'ailleurs, pour le luxe, les beaux meubles ou les bâtiments; dès qu'un bourgeois avait beaucoup de pain, beaucoup de viande et un bon poêle, il était content, et gardait dans ses coffres les florins d'or qu'un Italien eût dépensés en magnificences. Aussi ces fières cités redoutaient fort peu les siéges; elles avaient des canons sur leurs murs, autant de défenseurs que de citoyens, des provisions et du bois pour un an, et de quoi donner aux artisans beaucoup de travail et un bon salaire. Chose étonnante aux yeux de Machiavel! la religion en Allemagne réglait les mœurs, même politiques; on y tenait son serment, et quand on avait juré de payer exactement sa part d'impôt, on ne songeait pas à tromper le receveur. Une telle probité, dit le secrétaire florentin, n'existe plus qu'en Allemagne et en Suisse; si l'on voulait gâter ces peuples et leur faire perdre toute religion, il n'y aurait qu'à leur envoyer... qui donc? « Le pape et » la cour romaine; car ce sont eux qui, par leurs » exemples, nous ont rendus improbes et irréligieux. » Du reste, ajoutait-il, les désordres de l'Église sont

» devenus si criants, qu'elle est menacée de sa ruine » ou de grands orages (1). »

On pourrait demander ici à Machiavel si ce sont les mauvais papes qui ont corrompu l'Italie, ou si les papes n'ont été mauvais qu'à force d'être Italiens et d'appartenir trop à leur pays et à leur siècle. Quant à la prédiction dont il accompagnait son blâme, elle s'est en partie réalisée : six ans après son passage en Allemagne, les grands orages du protestantisme éclatèrent contre l'Église, et c'est dans le Nord que d'abord ils s'élevèrent; ces peuples qui faisaient de la religion leur grande affaire, qui réglaient par la religion leur morale et leur politique furent, plus que tous les autres, scandalisés des mœurs de Rome, et se crurent, par le scandale, autorisés à la révolte.

Que de réflexions fait naître dans notre esprit la lecture attentive des missions de Machiavel! Mais j'ai hâte d'arriver à celle qui semble lui avoir suggéré ses idées les plus audacieuses sur l'art de fonder une puissance.

Alexandre VI était pape; il voulait abaisser les barons romains et tous les petits seigneurs qui durant le moyen âge s'étaient partagé le domaine de l'Église. Ne pouvant lui-même manier le glaive, il fit choix, pour cette mission, de son second fils César Borgia, né, longtemps avant qu'il fût pape, de son union irrégulière avec Vanozza. César était un homme complet, suivant le type italien du

(1) *Discours*, liv. I, ch. xii.

XVI[e] siècle; beau, éloquent, spirituel, astucieux, aussi fort et aussi adroit d'intelligence que de corps, sachant dompter les chevaux les plus fougueux, fendant du premier coup la tête d'un taureau sauvage et faisant grand'peur à son père lui-même.

Alexandre le nomma gonfalonier ou porte-étendard de l'Église et duc de Romagne; puis il lui fit épouser une fille de Jean d'Albret, roi de Navarre, et obtint pour lui du roi de France le duché de Valentinois. Louis XII, pour acquérir la Bretagne, Milan et Naples, ayant besoin de l'alliance pontificale, consentit à combler d'honneurs le fils du pape, et César en vint à s'intituler, dans ses actes : « César Borgia de *France*, par la grâce de Dieu duc de Romagne et de Valentinois, prince d'Adria et de Vénafre. » Par le fer, le poison, les batailles et les guet-à-pens, cet homme fut bientôt maître des principales villes de Romagne, dont il extermina les seigneurs, ou plutôt les tyrans. La plupart des victimes qui tombèrent sous ses coups ne méritent nullement d'être plaintes; il eut affaire à des bandits, qu'il traita sans scrupules, comme ils l'auraient traité eux-mêmes s'ils l'avaient pu. Je ne doute pas non plus que la Romagne ne gagnât beaucoup à lui obéir et n'eût point lieu de regretter ses anciens maîtres. Toutefois c'était chose peu édifiante de voir un porte-étendard de l'Église conclure des traités pour tromper les hommes, faire périr un enfant de dix-sept ans parce qu'il était fils d'un seigneur ennemi, et se réserver, en vrai sultan, dans

une ville livrée au pillage, les quarante plus belles prisonnières.

Maître de la Romagne, César Borgia voulut, suivant l'expression de Machiavel, sauter sur le duché d'Urbin et même sur le territoire de Florence. Mais la république s'étant plainte, Louis XII mit son *veto* et força le fils du pape à lâcher ses nouvelles conquêtes. Alors César changea de conduite à l'égard des Florentins : il protégea leur commerce dans ses États, et devint pour eux un voisin si important, qu'en octobre 1502 ils envoyèrent près de lui Machiavel, afin de l'observer sérieusement et, s'il se pouvait, de le gagner. Le secrétaire vit de près César Borgia, reçut de lui certaines confidences, fut frappé de l'ordre qui régnait dans sa province, de l'affection que les peuples, longtemps pillés par les autres tyranneaux, commençaient à prendre pour lui, et de l'habileté avec laquelle il savait user de l'alliance française. Tout mécontent que Louis XII avait été des attaques de César sur la Toscane et sur le duché d'Urbin, il continuait à lui envoyer des troupes; aussi Machiavel, rendant compte de la situation, conjura-t-il le gouvernement florentin de ne pas tarder à conclure alliance avec le duc de Valentinois, avec cet homme *armé de Français* et qui devenait chaque jour plus redoutable.

Pendant que le secrétaire résidait à sa cour, César accomplit, sous ses yeux, un chef-d'œuvre de perfidie. Quatre seigneurs, Vitellozzo, Olivier de Fermo, Paolo Orsini et le duc de Gravina, avaient conspiré contre sa puissance : il essaya de les

combattre et reçut un léger échec; aussitôt il a recours aux négociations, proteste à ses ennemis qu'il ne leur en veut nullement, et qu'en gardant le titre de prince, il leur laissera toute l'autorité.

Ils en croient ses protestations, font la paix avec lui, et viennent à Sinigaglia où il leur a donné rendez-vous; mais à peine entrés dans cette ville, il les fait entourer par ses hommes et mener en prison.

Il faut lire, dans la *Légation au duc de Valentinois*, le progrès de ces intrigues, le jeu de ces artifices, le va-et-vient des troupes et des alliés de César Borgia, qui se dispersent, s'éloignent, et disparaissent, pour donner lieu, à ceux qu'il veut tromper, de se confier à lui et de périr.

Il faut y ajouter le résumé historique que Machiavel en a extrait et qui a pour titre : *Comment le duc de Valentinois se délivra de Vitellozzo, d'Olivier de Fermo, de Paolo Orsini et de Gravina.*

Voici en quels termes horriblement froids le dénouement de ce drame est exposé : « On conduisit » ensemble Oliverotto et Vitellozzo dans un endroit » écarté, où on les étrangla. On ne cite d'eux aucune » parole remarquable et digne de leur grandeur » passée. Vitellozzo dit qu'il priait le pape de lui » accorder indulgence plénière pour tous ses péchés; » Oliverotto, en pleurant, accusait Vitellozzo d'être la » cause de tout ce qu'il avait fait contre le duc. On » laissa la vie à Paolo et au duc de Gravina jusqu'à » ce que César fût instruit que le pape avait fait » également arrêter à Rome le cardinal Orsino, » l'archevêque de Florence et le seigneur de

» Santa-Croce. Dès qu'il en eut reçu la nouvelle, il fit » étrangler ses deux prisonniers au château de la » Pieve, le 18 janvier 1503. »

Pas un mot de plus, ni pour louer ni pour flétrir. L'historien de Léon X, l'anglais William Roscœ, a prétendu que Machiavel avait en cette circonstance aidé César de ses conseils. Rien ne le prouve; il est seulement certain qu'il n'a rien fait pour le détourner de ces meurtres, qu'il l'a engagé, au contraire, à n'avoir nulle confiance en ces misérables (1), et que Vitellozzo particulièrement s'étant montré souvent l'ennemi de Florence, Machiavel ne fut point fâché de voir venger ainsi sa république.

Dans des vers remarquables, que nous citerons bientôt, il a appelé César du nom d'hydre et de basilic, ce qui n'est pas tout à fait un éloge. Plus tard, il est vrai, il le proposera comme un modèle de politique; mais quand nous étudierons son livre du *Prince*, dont le septième chapitre est consacré à César Borgia, nous verrons si certains motifs n'expliquent pas (sans la justifier) une telle sympathie.

Quoi qu'il en soit, Machiavel vit cet homme perdre la puissance dont il s'était revêtu. Après la mort d'Alexandre VI, Jules II monta sur le trône pontifical. Alors s'effondra rapidement la fortune de César Borgia. Impatient de dépouiller César et de se faire, comme dira Machiavel, l'héritier de tous ses travaux, Jules II le ménage néanmoins durant quelques jours, l'isole de tous ses adhérents, puis, se sentant

(1) *Lég. au duc de Val.*, lettre X, p. 244. Ed. Buchon, t. II, dans le *Panthéon littéraire*.

assez fort pour l'accabler, il donne ordre qu'on le saisisse et qu'on le ramène d'Ostie à Rome; là il l'oblige à lui céder ses villes et ses châteaux de la Romagne, et l'enferme dans une prison, d'où le fils d'Alexandre parvint à s'enfuir. Au temps de ses prospérités, il prenait pour devise : *Aut Cæsar, aut nihil* (ou César, ou rien). Il fut l'un et l'autre : César du vivant de son père, et rien après qu'il l'eut perdu. Gonzalve de Cordoue, général espagnol, conquérant du royaume de Naples, l'accueillit d'abord assez bien, et l'envoya ensuite en Espagne sous bonne escorte. On l'enferma dans une forteresse, d'où il trouva encore moyen de s'échapper et d'aller combattre en Navarre pour son beau-frère, le roi Jean d'Albret. Peut-être aurait-il pu refaire sa destinée et ramener Louis XII à s'occuper de lui ; mais, au siége de Viana, il mourut d'un coup de feu, et lorsque Jules II déclara la guerre à Venise, puis à la France, ce pontife n'eut pas à craindre de retrouver César au premier rang de ses ennemis.

C'était un pape entreprenant et fier qu'on venait de donner pour successeur à Alexandre VI; et Machiavel, chargé de deux missions près de lui, put étudier, en témoin oculaire, son caractère et sa conduite. Il le vit, dans les premiers jours qui suivirent son avénement, obligé d'amasser des ressources et de retarder ses attaques contre les usurpateurs du domaine de l'Église, frémir d'impatience comme un coursier qui a devant lui la carrière ouverte et qu'un lien irritant retient encore. Trois ans après, Jules II avait su trouver de l'argent et des alliances;

il s'avançait contre les tyrans qui tenaient Pérouse et Bologne; et les menaçant avec une égale vigueur des armes matérielles et des foudres de l'Église, les contraignait de s'enfuir ou de se déclarer ses vassaux. Cette fois encore, Machiavel suivait sa cour, et peignait au gouvernement florentin les ardeurs, les colères et les espérances du vaillant pape.

De 1496 à 1512, le secrétaire fut chargé de trente-trois missions, sans compter les lettres innombrables qu'il écrivait pour des affaires administratives. Toutefois ses grandes occupations lui laissaient bien quelques loisirs; en 1504, pendant de courtes vacances, il fit, en quinze jours, sa première Décennale, récit versifié des événements qui, depuis 1494 jusqu'à la présente année, avaient agité l'Italie.

Cette pièce, que les historiens consultent encore, a le défaut des choses faites un peu vite, et surtout des gazettes en vers : l'intérêt et le style ne s'y soutiennent pas toujours, trop de petits faits veulent y trouver leur place, et plusieurs stances sont prosaïques; cependant la verve d'un vrai poète et le cœur d'un vrai patriote s'y font plus d'une fois sentir.

N'est-ce pas, par exemple, une vive narration que celle de la bataille gagnée par Charles VIII à Fornoue, aux bords du Taro, et qui servit seulement à assurer notre retraite : « Dès que le roi, dit » Machiavel, fut arrivé à Sienne avec son armée, on » le vit, pressé par les événements, tourner ses pas

» vers le chemin qui conduit à Pise. Là, il apprit » les fureurs de Gonzague, et comment ce chef avait » guidé les troupes de la Marche pour le combattre » sur le Taro. Mais ses fiers guerriers, rendus plus » terribles par la colère, heurtèrent avec tant de » furie les troupes italiennes, qu'ils leur marchèrent » sur le ventre et passèrent. Le fleuve paraissait » rouler des flots de sang; son cours était obstrué » par les cadavres, les armes et les chevaux tombés » sous le glaive français. »

Le mot italien (*coltello*) est plus rude. On croit voir une boucherie faite par des gens désespérés, qui n'ont d'autre ressource que de tuer, et qui tuent.

Plus loin, Machiavel, parlant de César Borgia, le représente comme une hydre dont le souffle embrasé se fait sentir à ceux même qu'il n'attaque point. Bientôt les Orsini et les Vitelli, dont les uns portent un ours, et les autres un veau dans leurs armes, se réunissent pour l'assaillir. « Reptiles gonflés de noirs » poisons, dit énergiquement Machiavel, ils se » tournaient les uns contre les autres, se disputaient » leur proie, se déchiraient avec ongles et dents. Le » Valentinois se défendait difficilement, et pour » éviter de tomber sous leurs coups, il se recouvrit » du bouclier de la France. Puis, afin de prendre » ses ennemis dans ses gluaux, il se mit à siffler » doucement, les attirant ainsi dans son repaire, ce » basilic. Et promptement ils tombèrent au piége; » le traître de Fermo, Vitellozzo, et les Orsini, qui » avaient été ses amis naguère, se précipitèrent » d'eux-mêmes dans ses embûches; l'ours y perdit

» plus d'une griffe, et le veau eut la seconde corne » brisée. »

César Borgia se couvre du bouclier de la France; il n'était pas le seul qui agît de même; Florence, nous le savons, attendait de nos rois la restitution de ses forteresses, et Machiavel souffrait vivement de cette situation humiliante. Quelle honte, en effet, d'appeler l'étranger contre ses voisins, contre d'autres enfants de l'Italie!

Aussi raille-t-il avec amertume les Florentins, « qui se tenaient le bec ouvert, espérant que les » capitaines français leur apporteraient la manne » du désert, Pise, Pietra-Santa et d'autres villes » encore. » Ils arrivent enfin, ces capitaines, la lance au poing, et ne rendent rien du tout.

Florence, comme on peut le croire, est le centre des pensées et du récit de Machiavel; c'est à Florence et à son concitoyen Alamanno Salviati qu'il adresse toujours la parole; mais l'Italie entière le préoccupe; ce sont, comme il le dit, ses misères qu'il raconte; elle souffre, et elle a en partie mérité ses douleurs. « Hélas! ajoute-t-il en terminant sa première Décen- » nale, la Fortune n'est pas encore entièrement » satisfaite; elle n'a pas encore mis un terme aux » discordes italiennes; la source de tant de maux » n'est pas encore tarie. Royaumes et puissances ne » sont pas unis et ne peuvent l'être : le pape veut » guérir l'Église de ses blessures; l'empereur, avec » son fils unique, voudrait se présenter au succes- » seur de saint Pierre. Quant au Français, le coup » qu'il a reçu le fait encore souffrir. L'Espagne, qui

» tient maintenant le sceptre de la Pouille, s'en va
» tendant des piéges et des lacs à ses voisins, pour
» ne pas reculer dans ses entreprises. Saint-Marc, à
» la fois craintif et avide, est suspendu entre la paix
» et la guerre, et vous, Florentins, vous désirez avec
» raison recouvrer Pise. Et par tout cela l'on comprend
» sans peine que si, parmi tant de rivaux, un nou-
» veau feu s'allume, la flamme en montera jusqu'au
» ciel. Aussi mon âme tantôt s'anime d'espérance,
» tantôt se courbe sous la crainte, et se consume ainsi
» goutte à goutte. Je voudrais savoir dans quel port
» abordera votre barque si chargée, avec de tels vents.
» J'ai confiance sans doute dans la prudence du
» pilote, dans la solidité des câbles et des ancres;
» mais le chemin du salut serait court et facile si
» vous rouvriez le temple de Mars. » C'est-à-dire si Florence renonçait à ses mercenaires et se faisait une armée nationale.

Peut-on en France, à notre époque, lire sans émotion de tels vers? Quelle ressemblance entre nos inquiétudes et celles de la patrie que servait Machiavel! N'avons-nous pas, comme Florence, notre pauvre barque bien chargée, bien combattue par les orages et bien incertaine du port où elle abordera? Heureusement, le temple de Mars n'a jamais été fermé chez nous, bien que naguère tout le monde n'y entrât point; mais nous le rouvrons aujourd'hui à deux battants, nous le remplissons d'armes et d'hommes; chacun de nous doit y venir; c'est le seul point où, dans nos discordes, nous ayons su nous accorder; c'est la seule ancre que

nous ne brisions pas, et Dieu permettra qu'elle nous sauve !

De la seconde Décennale qu'entreprit Machiavel et qui resta inachevée, je ne dirai ici que deux mots. Il avait désiré la conquête de Pise; mais quand elle fut faite et qu'il voulut la raconter, il n'eut plus le courage de la célébrer comme un triomphe; il rappela, au contraire, tout ce qu'elle avait coûté, et il écrivit ce vers si triste : « Pise a » repris, en pleurant, sa chaîne antique » *(Tornò piangendo alla catena antica)*. Il y avait là de quoi faire rougir Florence de ses victoires fratricides. — Un peu plus loin, effrayé de la promptitude avec laquelle Venise, en 1509, perdit ses provinces, Machiavel reproche aux gouvernants leur imprévoyance : « Le Ciel, dit-il, fait passer vos États » de main en main plus souvent encore que ne » se succèdent le chaud et le froid. Si vous vous » attachiez avec patience à connaître le mal et à » y remédier, *tant de puissance serait enfin ravie* » *au Ciel.* » Mot orgueilleux, mais dont le sens est, je crois, qu'il ne faut « rien laisser à la fortune » de ce qu'on peut lui enlever par conseil et par » prévoyance. » Or, ce grand art de prévenir les coups du sort, Machiavel l'enseignera bientôt, ou tentera de l'enseigner aux princes et aux républiques, lorsque lui-même aura reçu de la fortune des leçons nouvelles, des coups, et des loisirs forcés.

CHAPITRE II

Les disgrâces de Machiavel.

On le reconnaît sans peine en lisant les *Décennales*, Machiavel souffrait de voir sa patrie dépendre humblement de la France. Il y raille, nous l'avons vu, ces Florentins qui, *le bec ouvert*, attendaient que les capitaines de Charles VIII ou de Louis XII vinssent leur apporter la manne du désert. Et dans la quarante-troisième dépêche de sa première légation à Rome, rendant justice au cardinal d'Amboise, ministre de Louis XII, qui s'était fait aimer de tout le monde, il ajoutait malignement : « Ses manières sont plus » simples et plus affables qu'on ne l'espérait d'un si » grand seigneur et d'un *Français*. » Toutefois entre les étrangers qui se disputaient la Péninsule, Florence, trop faible, était contrainte à prendre un parti, à pencher vers l'un d'eux, à se mettre sous sa tutelle : ce fut le roi de France dont elle fit son patron ; et pour ne point s'être détachée de lui, elle eut, comme nous le verrons, à soutenir de rudes assauts, et perdit même sa liberté.

Elle croyait, au contraire, la sauver par cette

conduite; car les événements avaient associé pour elle l'idée de république et celle de l'alliance française. Les républicains de Florence devaient beaucoup à l'invasion de Charles; elle avait aidé à renverser les Médicis, comme les Prussiens, chez nous, ont été cause du détrônement des Bonapartes. Pierre de Médicis ayant favorisé les princes aragonais contre le roi de France, celui-ci s'avança, furieux, sur la Toscane. Pierre, effrayé, consentit alors à céder Pise, à recevoir garnison partout; mais pour le punir de cette lâcheté, ses concitoyens l'expulsèrent. Charles VIII, entrant à Florence, n'exigea point le rétablissement du Médicis; et bien qu'il gardât un peu trop longtemps les places fortes, la nouvelle république, heureuse d'être née et de pouvoir continuer à vivre, n'eut pas grand'peine à le lui pardonner. Vainement Pierre essaya-t-il de remonter au pouvoir par la protection des Français; vainement le vit-on, sous Louis XII, suivre nos armées dans le royaume de Naples, se noyer même dans le Garigliano en voulant sauver deux de nos canons, dont le poids fit sombrer sa barque; nos rois restèrent fidèles à la république florentine, et, en échange de plusieurs milliers de ducats, la défendirent, pendant dix-huit ans, contre les tentatives de restauration.

Mais qu'était-ce que cette république, née le 8 novembre 1494 d'une invasion française, d'un soulèvement populaire et d'un accès religieux d'enthousiasme? Suivant tous les contemporains, c'était la démocratie la plus radicale que l'Italie eût jamais

vue s'organiser. Les villes voisines accusaient même Florence de s'être livrée à la lie du peuple *(alla feccia della plebe)*. N'en croyons rien pourtant; cette démocratie, qui étonnait alors et scandalisait beaucoup de gens, nous paraîtrait aujourd'hui bien oligarchique. Trois mille citoyens tout au plus y jouissaient du droit électoral. Ils composaient une assemblée que l'on nomma le Grand-Conseil, et où l'on ne pouvait entrer qu'à condition de compter vingt-neuf ans révolus (1), de ne rien devoir au trésor public, et d'avoir eu un père, un aïeul ou un bisaïeul revêtu des trois plus hautes magistratures. Ce Grand-Conseil décidait toutes les affaires qui intéressaient l'État entier, et, par un suffrage à deux degrés, choisissait pour un temps très court les chefs de l'administration publique. Voici comment on procédait à ce choix. On tirait d'une bourse les noms d'un certain nombre d'électeurs, dont chacun nommait un magistrat, en ayant soin de ne jamais désigner un membre de sa propre famille. Sur les individus ainsi proposés par les électeurs du premier degré, on consultait les suffrages des trois mille, et celui qui en obtenait la moitié plus un était définitivement élu.

Le Grand-Conseil, ainsi restreint dans le nombre de ses membres, devait remplacer les parlements *(parlamenti)*, assemblées irrégulières, tumultueuses et toujours incomplètes du peuple florentin. Cette

(1) Guich., *Hist. d'Italie*, liv. II, ch. IV, p. 238-249 (édit. Baudry, texte italien); et *Hist. Florent.*, ch. XII, p. 125 (édit. des comtes Guich.; t. III des *Opere inedite*).

république n'a donc jamais connu le vrai suffrage universel, que l'on peut bien appeler *nôtre,* car il est de *notre* siècle et de *notre* pays. Aux États-Unis d'Amérique, l'élection se fait à deux degrés; dans notre première révolution il en fut de même, et l'on distinguait avec soin les citoyens actifs et les citoyens non actifs; en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Prusse, dans l'Italie contemporaine, un certain *cens* est exigé. Athènes et Rome laissaient voter *tous* leurs citoyens, mais les esclaves ne comptaient pas, et ils étaient bien plus nombreux que les hommes libres; sur leurs épaules courbées, souvent sanglantes, ils portaient l'édifice de la société antique, et le corps des citoyens formait à leur égard la plus impérieuse aristocratie. Ainsi le suffrage universel, avec élection *une* et *directe,* appartient au XIXe siècle français : toutes les nations y viendront, je le pense, mais toutes les nations auront été moins pressées que nous, et avant de livrer au peuple la décision de ses intérêts, elles lui auront donné le temps de s'instruire, de voir résoudre plus d'une question qui embarrasse encore les habiles, et de savoir ainsi ce qu'il peut réclamer sans tout détruire et sans se perdre lui-même.

Dans la Florence de Savonarole, quatre cents familles détenaient le pouvoir et formaient le pays légal; afin que les honneurs fussent très partagés entre elles, et qu'aucune n'en jouît trop longtemps, on établit que tous les deux mois il serait procédé à des élections nouvelles : ainsi chacun des plus hauts magistrats (sauf le gonfalonier de justice) n'exerçait

que deux mois ses fonctions, et ne pouvait être réélu qu'à un intervalle très éloigné. Idée bizarre et malencontreuse : personne n'avait le loisir de s'intéresser aux affaires, ni de les étudier sérieusement.

Sûr de laisser à un successeur tout le fruit des meilleures entreprises, on aimait mieux ne rien entreprendre; et que devenait, d'ailleurs, le secret, si nécessaire aux négociations diplomatiques, lorsque tant de personnes tour à tour venaient présider aux relations extérieures et recevaient communication des pièces les plus importantes? Il fallait, comme dit Guichardin, une autorité unique et durable qui veillât constamment sur tout le corps de l'État, et se réservât même certains détails. On nomma donc, en l'année 1502, un gonfalonier perpétuel, sorte de président ou de consul à vie, chargé d'exécuter les décrets du Grand-Conseil, de donner, conjointement avec d'autres magistrats, des instructions aux ambassadeurs, et de faire respecter la justice et la loi dans toute l'étendue du territoire. Celui qu'on désigna ainsi pour tenir jusqu'à sa mort le gonfanon ou étendard de Florence, fut Pierre Soderini, homme doux et modéré, très attaché à la forme républicaine et scrupuleux observateur de la légalité. Chaque fois que le nouveau chef de l'État se vit attaqué par des calomnies ou des conspirations, il n'eut point recours aux rigueurs arbitraires, mais toujours il se présenta modestement au Grand Conseil, jouant, comme on dit, cartes sur table, rendant compte de sa conduite, et demandant

à cette assemblée nationale de défendre moins sa propre personne que la république menacée. Selon Machiavel (1), il épargna trop ses ennemis, il n'osa pas *tout faire pour les supprimer,* « il espéra » qu'à force de temps et de vertu, grâce aussi à » sa bonne fortune et au bien qu'il ferait à quel- » ques-uns de ses adversaires, il surmonterait l'oppo- » sition des envieux; » et il ne savait pas, ajoute le Secrétaire avec cette franchise qui ne nous épargne aucune vérité désolante, « que le temps » ne se laisse point attendre, que la vertu ne suffit » pas, que la fortune varie et que nul bienfait » n'apaise la malignité. »

Soderini avait à lutter contre l'envie républicaine qui le trouvait trop semblable à un roi, et contre le parti des Médicis, qui mendiaient l'appui de l'étranger.

L'étranger! Au XVIe siècle, ce fut le fléau de l'Italie, et ceux même qui dans leurs écrits maudirent le plus son influence se virent contraints de le courtiser. Entre le roi de France, maître de la Lombardie, et la ligue formée contre nous par Jules II, les Espagnols et les Vénitiens, Soderini souffrait de cruelles angoisses; son irrésolution était extrême, et il commit, en ne voulant trahir personne, des actes de faiblesse que Machiavel relèvera plus tard énergiquement, mais qu'il n'a jamais empêchés. Ainsi, lorsque Louis XII eut l'idée de convoquer à Pise un concile qui aurait jugé et

(1) *Discours,* liv. III, ch. XXX. — Cf. *id., ibid.,* ch. III et IX.

peut-être déposé le pape, Soderini n'osa pas refuser au roi de France, l'ancien allié de sa république, le droit d'assembler les prélats dans cette ville soumise à Florence. Et pourtant, pensait-il, si les ennemis de la France triomphaient! si le pape, vainqueur, nous mettait en interdit! si ce concile, très peu approuvé en Italie, était un jour dispersé par la force, ou par son impopularité même! quelle misère serait la nôtre! On nous traiterait d'impies, de schismatiques, et tout le monde, sous ce prétexte, emporterait de nous un lambeau! — Florence envoya donc Machiavel pour insinuer à Louis XII et à ses ministres qu'ils feraient mieux de mettre leur concile ailleurs. Louis s'obstina; Florence céda de mauvaise grâce, et Machiavel fut encore chargé d'aller à Pise faire garder le concile par les troupes de la République; mais on lui recommanda bien de laisser entendre aux prélats qu'il vaudrait mieux se transporter dans une autre ville, à Milan, par exemple, où les Français eux-mêmes les protégeraient. Après quelques hésitations, les prélats le crurent, et le concile fut transféré; les pauvres Florentins poussèrent, à cette nouvelle, un soupir de soulagement. — Mais leurs souffrances n'étaient point finies : la guerre se continua, Louis XII perdit Milan, et la ligue ennemie de la France pressa les Florentins de déposer Soderini, de se joindre à elle et de rappeler tous les exilés. Tourner le dos à la France vaincue, c'était peu honorable, mais on l'eût fait peut-être, si l'on n'eût pas craint davantage cette rentrée des Médicis, qui pouvait, en un jour,

renverser la République. Le Grand-Conseil repoussa ces conditions, et les Espagnols marchèrent sur la ville. Florence était sans armes, ou n'en avait que de mauvaises; ses fortifications tombaient en ruines; les condottieri qu'elle solda pour sa défense furent les moins estimés qu'il y eût alors en Italie. Un corps d'infanterie, que Machiavel, en qualité de commissaire, devait poster à Firenzuola, arriva trop tard et n'empêcha rien. Parvenus sans obstacle à quinze milles de Florence, les Espagnols envoyèrent demander l'éloignement de Soderini et l'admission des Médicis, non comme chefs de l'État, mais comme simples citoyens. Soderini assembla le Grand-Conseil et se déclara prêt à quitter le pouvoir. « Mais » considérez, ajouta le gonfalonier, s'il est vraiment » possible aux Médicis de rentrer parmi nous et de » rester nos égaux. Après avoir longtemps dominé » dans notre ville, ils se sont vus chassés et » dépouillés de leurs biens; ils reviendront pauvres, » irrités, superbes; ils voudront dominer encore, » réparer leurs pertes, se venger; et leur règne » d'autrefois, qu'on appelait tyrannie, nous paraîtra » un âge d'or au prix des rigueurs qu'ils vont » exercer. Et cependant, concluait Soderini, je vous » laisse juges de ce que je dois faire; commandez- » moi; j'abdique pour sauver Florence, ou je défends » avec vous la liberté. » Adressées à des républicains, à des gens compromis naguère dans le soulèvement contre les Médicis, ces paroles étaient fort habiles; elles réussirent, et l'on rejeta de nouveau les propositions des Espagnols. Ceux-ci étaient braves,

aguerris, mais ils manquaient de pain, de canons et d'argent. Ils demandèrent qu'on leur envoyât des vivres et laissèrent entendre qu'à ce prix et moyennant une forte contribution, ils pourraient bien épargner la république.

« C'est bon! se dirent entre eux les ennemis des Médicis; l'étranger cède; il meurt de faim; nous l'exterminerons sans combat et nous garderons la république. » On refusa donc les vivres demandés, ou l'on en fit parvenir trop peu. Mais cette fois les Espagnols, sentant qu'il fallait mourir ou vaincre, pareils à des loups affamés, s'élancèrent sans canon sur la petite ville de Prato, dispersèrent par leur fougue les lâches défenseurs des remparts, prirent la ville, y dévorèrent tout ce qu'ils purent trouver de provisions, et y promenèrent le meurtre, le viol et l'incendie. Soderini ne cédait pas encore; il faisait arrêter, trop tard, les partisans des Médicis, et répétait à ses propres amis : « Nous avons dans Florence seize mille hommes recrutés chez nous; on peut encore ici défendre la république. » Malheureusement, personne ne croyait à la possibilité de cette défense; troupes mercenaires et troupes nationales inspiraient méfiance et mépris; trente jeunes gens de familles notables résolurent d'en finir avec cette résistance d'un homme et d'un parti qui ne voulaient pas se retirer. Ils envahissent en armes le palais public, entourent le gonfalonier et le somment d'abdiquer sa charge. Sur son refus, ils assemblent les magistrats et les pressent de le déposer. Neuf seulement votent dans ce sens.

« Concitoyens, s'écrie Francesco Vettori, ceux qui pensent aujourd'hui sauver le gonfalonier en lui donnant leur suffrage assurent sa perte; car ses ennemis le tueront s'ils ne peuvent le faire déposer. » — Ces mots effraient les magistrats, et Soderini est déclaré déchu. On le fait partir, la nuit, par la route de Sienne pour aller à Rome; mais apprenant que le pape a confisqué ses biens, il se détourne sur Ancône et de là passera jusqu'à Raguse, où il mourra sans avoir revu sa patrie.

Le surlendemain, 2 septembre 1512, Julien de Médicis entre à Florence, et, cinq jours après, la démocratie est modifiée par une loi qui ne satisfait pas encore complètement les partisans de cette famille. Le 14 du même mois, le cardinal Jean, frère de Julien, arrive dans la ville avec des soldats espagnols, et convoque sur la grande place un parlement, où l'étranger en armes se substitue aux vrais citoyens de Florence et fait un plébiscite à la convenance des Médicis : là, le Grand-Conseil est aboli, et tout pouvoir donné à trente-trois personnes que les Médicis avaient nommées. Depuis ce jour jusqu'au mois de mai 1527, ce singulier système de gouvernement subsista : les Médicis, sans être eux-mêmes ni gonfaloniers ni prieurs, dirigeaient tout, parce que les gonfaloniers et les prieurs étaient toujours, en comité secret, désignés par eux à l'avance, et n'exécutaient que leurs volontés.

Et maintenant, que devait faire Machiavel, après avoir vu s'anéantir, sous les coups de l'émeute et de l'étranger, cette République qu'il avait servie

quatorze ans et demi, et tenté, jusqu'à un certain point, de défendre? Il devait se retirer, souffrir courageusement l'oisiveté politique et la privation du pouvoir, et ne rentrer au service de l'État que si les Médicis laissaient renaître la liberté, ou consacraient leur domination par de grands bienfaits.

Disons-le à sa honte : il ne sut point tenir une telle conduite, qui eût exigé de lui trop de désintéressement, de dignité, de *caractère* enfin. Dès les premiers jours qui suivirent la chute de Soderini, il songea à se ménager un retour aux fonctions publiques, ou tout au moins à s'attirer la bienveillante attention des Médicis. Pour cela, il écrivit à une illustre dame le récit de la dernière révolution : « Je vous montrerai, lui dit-il, le triomphe de vos amis et de mes protecteurs ; deux circonstances qui suffisent à effacer tous les motifs de tristesse. »

Mes protecteurs, *padroni miei!* Ce mot italien est le même qu'un domestique emploie pour désigner son maître. Ainsi Machiavel avait hâte de se glisser dans la clientèle des Médicis, et de revêtir, d'abord en secret, leur livrée. Observateur sagace et mécontent de toutes les maladresses que Soderini avait commises, il se tournait bien vite vers les vainqueurs, plus habiles et plus heureux ; et sans avoir tenu lui-même l'instrument qui avait balayé la république, il s'arrangeait, suivant l'expression d'un artisan de coups d'État (1), pour se trouver du côté du manche.

(1) M. de Morny, au 2 décembre,

L'illustre dame à laquelle il écrit n'est pas expressément nommée dans la lettre; on a conjecturé qu'elle pouvait bien être Alphonsine Orsini, veuve de Pierre de Médicis, et mère de Laurent II, l'un des vainqueurs du jour. Les lignes mêmes que je viens de citer attestent que cette personne s'intéressait vivement au triomphe des Médicis, et le ton soumis dont Machiavel lui parle confirme l'hypothèse des commentateurs.

En terminant sa narration, où ne sont pas dissimulées les horreurs commises par les Espagnols, il ajoute ces mots, qui représentent le nom de la grande famille comme un véritable talisman : « On promulgua, dit-il, une loi qui rendait aux Médicis tous les honneurs et dignités de leurs ancêtres, et le calme le plus parfait fut ainsi rétabli dans la ville. Elle espère ne pas vivre moins honorablement sous leur protection que dans les temps passés, lorsque leur père, le magnifique Laurent, de glorieuse mémoire, la gouvernait. »

Rien de plus habile que cette lettre dans son ensemble. On ne saurait apostasier avec moins d'impudence et d'une façon plus délicate; l'auteur y laisse voir une satisfaction tempérée par le souvenir de grands malheurs; il s'abstient de longues flatteries et se garde bien de solliciter; il augure avantageusement, *comme tout le monde,* du nouveau régime; il offre ses hommages, et ne demande pour lui-même que le bonheur de les voir acceptés.

Et toutefois, c'était bien tôt pour présenter ainsi

ses respects aux princes ou à leur mère, après avoir été si longtemps secrétaire de la république. Aussi malgré sa lettre Machiavel fut-il destitué, et d'abord banni pour un an. Cette dernière peine, il est vrai, fut adoucie, et commuée en une défense de mettre les pieds au palais public. Mais pour un homme aussi habitué au maniement des affaires de l'État une telle interdiction n'était guère moins cruelle que l'exil. Avoir été pendant quatorze ans comme chez soi à l'Hôtel de Ville, et ne pouvoir plus même y entrer! quelle disgrâce! quel bouleversement de la vie entière! Un député officiel du second Empire, non réélu en 71, pourrait seul s'en faire une idée.

Là ne s'arrêta point le malheur de Machiavel. Le 21 février 1513, le pape Jules II mourut, et, quelques jours après, un conclave fut formé pour l'élection de son successeur. Le cardinal Jean de Médicis devait se rendre à Rome, lorsque l'on découvrit une conspiration dont le but était de l'assassiner en route, avant qu'il eût franchi la frontière de Toscane. Aussitôt les partisans du gouvernement nouveau soupçonnent ceux qui ont joué les premiers rôles sous le gonfalonier déchu; Machiavel et bien d'autres sont arrêtés, conduits en prison, et, suivant l'usage du temps, interrogés dans les tortures. L'ancien secrétaire de la république avait-il, même après sa lettre à la veuve d'un Médicis, laissé échapper quelque blâme contre les chefs actuels de l'État? Un mot de lui, que nous citerons bientôt, semble le prouver; peut-être aussi suffit-il, pour le rendre suspect, qu'il eût si longtemps tenu la plume

du gouvernement renversé. Quoi qu'il en soit, il fut mis à la question. Six fois de suite on lui infligea les rudes secousses de l'estrapade. Le bourreau lui attacha les mains derrière le dos avec une corde fixée à une bascule, puis il l'éleva au sommet de l'appareil, et le laissa brusquement retomber à un pied du sol, afin que le poids de son corps lui disloquât les membres supérieurs. Il fallait, comme on dit, se bien tenir dans cette épreuve : le moindre aveu, le moindre mot qui en eût l'apparence pouvait faire condamner Machiavel à mort, comme coupable d'homicide et de sacrilége sur la personne du cardinal. Heureusement il sut résister à la douleur; il n'avoua rien, ne fut point condamné, mais resta en prison, où il se demandait avec effroi si l'on recommencerait souvent à le torturer de la sorte. Il eut alors l'idée d'adresser à Julien de Médicis, qu'il savait cent fois plus clément que ses agents et ses flatteurs, un sonnet singulier, qui nous fait songer à Scarron, quand il plaisante, avec des larmes dans les yeux, sur ses propres infirmités. Machiavel parle aussi des souffrances qui l'accablent, de manière à éveiller en nous les sentiments les plus divers: l'horreur, le rire, le dégoût, la pitié. « Julien, écrit-il » au chef des Médicis, j'ai autour des jambes une » paire de chaînes, avec six tours de corde sur les » épaules; mes autres misères [1], je n'en veux pas » parler, puisque l'on traite ainsi les poètes [2]. Ces

[1] Peut-être certaines indispositions dont il est question dans ses *Ambassades*.

[2] Depuis la composition de ses Décennales, Machiavel avait le droit de se nommer ainsi.

» murs sont tapissés d'une vermine énorme, si bien
» nourrie qu'elle semble une nuée de papillons. Jamais
» il n'y eut à Roncevaux, ni parmi les arbres de la
» Sardigna (voirie de Florence), une infection pareille
» à celle de mon délicat logement. Et quel tapage ! Il
» semble que Jupiter et tout l'Etna soulevé tonnent;
» on enchaîne celui-ci, on déferre celui-là, on fait
» jouer les serrures, les clefs et les verrous. Un autre
» crie qu'il est trop élevé de terre. Ce qui me
» tourmente le plus, c'est qu'en dormant, aux
» approches de l'aurore, j'entendis une voix qui
» chantait et disait : « On prie pour vous. » Qu'ils
» s'en aillent au diable, pourvu que votre compassion
» se tourne vers moi, père bienfaisant, et me délivre
» de ces indignes fers ! »

Par quelle entremise Machiavel fit-il parvenir à Julien cette étrange requête? On l'ignore, mais il paraît qu'il n'obtint pas du premier coup sa délivrance. Le père bienfaisant, le dieu libérateur à qui seul la victime voulait se recommander, fit quelques jours la sourde oreille, et sembla croire que le sonnet venait d'un fou, de Dazzo par exemple, Dazzo, cet insensé dont tout Florence parlait alors et qu'il avait fallu lier. Afin de détromper Julien et de le bien convaincre que c'était Machiavel qui souffrait et priait ainsi, l'ancien secrétaire écrivit un second sonnet, non moins original que le premier, et non moins triste sous son air parfois bouffon :

« Cette nuit, je priais les Muses d'aller avec leurs
» douces lyres et leurs doux chants visiter Votre

» Magnificence pour me consoler et lui offrir mes » justifications. L'une d'elles m'apparut et me » confondit en me disant :

— « Qui es-tu, toi qui m'oses appeler? »

» Je lui dis mon nom; mais elle, pour m'outrager, » me frappa au visage et me ferma la bouche en » s'écriant :

— « Tu n'es point Nicolas, mais le Dazzo, puisque » l'on t'a lié pieds et jambes et que tu restes là » enchaîné comme un fou. »

» Je voulais dire mes raisons; elle me répondit :

— « Va joindre les bouffons avec ton histoire dans » les poches. »

» Magnifique Julien, au nom du Dieu tout » puissant, soyez garant que je ne suis point le » Dazzo, que je suis moi... »

Voilà, certes, un curieux détour pour demander à être traité en homme honnête et sérieux, à être enfin reconnu pour ce que l'on est, et délivré des fers qu'on n'aurait jamais dû porter. Il y avait dans une telle requête je ne sais quoi de piquant et d'inattendu qui aurait pu plaire au prince le plus blasé sur les sonnets élogieux ou suppliants. Julien était bon, généreux, si indulgent pour ses adversaires, que son frère, le cardinal Jean, devenu le pape Léon X, jugea bientôt convenable de lui conseiller la retraite et une sorte d'abdication en faveur de son neveu Laurent. Machiavel avait songé, du reste, à se faire recommander près du pape lui-même par un de ses amis, Francesco Vettori, qui, ayant tourné casaque à propos et pris

part au coup d'État du 31 mai contre Soderini, avait été nommé ambassadeur à Rome. Vettori allait donc intercéder pour lui, lorsque Julien, prévenant cette nouvelle recommandation, le délivra, mais avec ordre de quitter Florence au bout de quelques jours et de rester un an, comme banni, aux environs.

« Je suis sorti de prison, écrit alors Machiavel à Vettori ; j'en suis sorti à la joie universelle de la ville. Le sort a tout fait pour m'accabler, mais grâce à Dieu, le péril est passé et j'espère n'y plus retomber, et parce que je *serai plus prudent* (1), et parce que les temps changeront : on deviendra plus généreux et moins défiant.....

» Recommandez-moi au souvenir de Sa Sainteté ;
» s'il est possible qu'on m'emploie à quelque chose
» ou pour elle ou pour les siens, je croirai faire
» honneur à vous, et du bien à moi. »

Que dirons-nous de ce *post-scriptum?* Les pieds tout rouges des fers qu'au nom des Médicis on leur a fait porter, le corps demi-brisé par les tortures qu'au nom des Médicis on lui infligea, Machiavel demande à servir ; et qui? Les Médicis eux-mêmes ! — Depuis mars 1513 jusqu'à mai 1521, presque toutes ses lettres expriment ce désir, et montrent clairement qu'il y eut quatre choses au monde dont Machiavel ne sut jamais se passer : les plaisirs, l'argent, les fonctions et la politique.

Les plaisirs ! A peine délivré, il les recherche avec

(1) Ces mots semblent prouver que Machiavel avait critiqué le gouvernement ou s'était compromis, même sans prendre part au complot, par ses relations avec les conspirateurs.

ardeur, et c'est chez des courtisanes, nous dit-il lui-même, qu'il va chaque jour *reprendre des forces : Ogni di siamo in casa qualche fanciulla, per riaver le forze.* — Une procession passe dans les rues; il la regarde du haut d'une fenêtre mal famée, et il écrit : « Je gagne ainsi du temps, jouissant du reste de la vie qui me semble un songe. » Il a une femme légitime, une fille, quatre fils et quarante-cinq ans; tout cela ne l'empêche pas de voisiner, à la campagne, avec une dame charmante, et de dépeindre à Vettori le bonheur que l'amour lui accorde ou lui promet. « Écrivez-moi sur ce sujet seul, dit-il un jour; des autres questions, vous en causerez avec ceux qui les estiment plus et qui les entendent mieux que moi. A toutes ces affaires contemporaines, je n'ai jamais trouvé que du dommage; dans le reste, j'ai toujours rencontré le plaisir. » Et il exhorte l'ambassadeur à suivre sans respect humain un pareil exemple; à faire de son palais une Cythère, même pis encore, et à braver le *qu'en dira-t-on.* « Quiconque est sage le jour, écrit-il, ne passera jamais pour un fou la nuit; il n'en sera que plus estimé; on dira de lui : c'est un homme universel. Nos lettres parlent de tout, de sérieux, de bagatelles; mais qui pourrait nous en blâmer? Nous imitons en ce point la nature : elle est variable; varions comme elle. Quand on l'imite, on ne saurait être repris. »

Voilà l'homme qui de ses traits piquants transpercera les prêtres et les moines; qui livrera leurs mœurs à la risée publique, qui montrera, dans ses

comédies, toutes les sensualités s'abritant sous le froc. Et voilà comme vivent le plus souvent les gens qui *s'amusent* des dépravations du clergé.

A qui aime le plaisir il faut des écus : Machiavel n'en posséda jamais beaucoup. Son patrimoine était modique; aussi, chaque fois qu'on l'envoya en ambassade, au bout de quelques jours il se plaignit d'être à sec et demanda un complément d'indemnité. Toute sa correspondance diplomatique est entremêlée de semblables lamentations; un jour même il osa écrire : « Envoyez-moi de l'argent, ou laissez-moi rentrer à Florence; car je vous ferai observer que, de notre temps, ce n'est pas pour ruiner ses affaires, mais pour les améliorer qu'on travaille. » — Cette profession de foi est peu magnanime quand il s'agit de servir son pays; mais si Machiavel ne fut point un Fabricius, ne nous hâtons pas trop néanmoins de le regarder comme un homme cupide. L'histoire reconnaît que Florence payait mal ses ambassadeurs, et qu'elle fut obligée de faire des lois pour contraindre ses citoyens à accepter des missions onéreuses. Ajouterai-je que les républicains fidèles, — l'historien Varchi, par exemple, qui préféra l'exil au service des Médicis, — tout en détestant Machiavel, en l'accusant de vices politiques et privés, de défection, de libertinage, de gourmandise, d'irréligion, ne lui reprochent pas d'avoir jamais tenté de s'enrichir aux dépens de l'État? Oui, Machiavel est sorti les mains nettes de son emploi administratif; aussi la privation du traitement de secrétaire le laissa-t-elle en proie à une gêne

excessive, à une véritable détresse. Voyant que les maîtres de Florence ne se décidaient pas à lui confier la moindre tâche, à lui faire gagner par son travail la moindre somme, il écrivit, désespéré : « Je resterai donc au milieu de mes haillons, sans trouver un homme qui se souvienne de mes services, ou qui croie que je puisse être bon à quelque chose. Il est impossible que je demeure plus longtemps dans un tel état; je me consume, et je crois que, si Dieu ne se montre pas plus favorable, je serai forcé un jour de quitter la maison, et de me placer comme receveur ou secrétaire d'un *connestabile* (capitaine d'infanterie commandant à 300 hommes) si je ne puis faire autre chose, ou j'irai me planter dans quelque désert pour enseigner à lire aux enfants, en abandonnant ici *ma brigade,* qui s'imaginera que je suis mort. Elle sera plus heureuse sans moi; je lui suis à charge, étant accoutumé à la dépense et ne sachant point ne pas dépenser. Je ne vous écris pas pour vous engager à prendre de l'embarras pour moi, mais seulement pour me soulager, et ne plus rien dire sur ce sujet, aussi odieux qu'il est possible.

— Eh bien ! lui répondit Vettori, venez à Rome; vous logerez à l'ambassade, nous vous procurerons... tout ce que vous aimez.

— Non, disait Machiavel, je n'irai point là-bas; j'y trouverais le cardinal Soderini, frère de l'ancien gonfalonier; il faudrait le voir, et pour me punir de mes relations avec cette famille, on m'arrêterait ici, au retour, ou l'on ne m'emploierait pas... Hélas !

ajoutait le malheureux, mêlant, comme un mendiant, la flatterie aux lamentations, faut-il que parmi les prospérités dont jouit la magnifique famille des Médicis et parmi les splendeurs dont brille toute la cité, on me laisse seul pleurer sur les ruines de Pergame ! »

C'est là qu'il en revient toujours; il lui faut des *fonctions*, ou il mourra d'ennui, d'inanition intellectuelle. Que de ressources pourtant il avait dans son esprit, et comme il aurait dû se passer aisément de politique et d'affaires à manier ! Quel causeur ! quel poète satirique ! quel génie comique ! quel conteur de nouvelles ! Par son esprit il obtenait que le riche Donato le laissât chauffer son feu, et que la belle Riccia lui sourît ; par son esprit il enchantait les sociétés joyeuses de Florence; il dressait des statuts bizarres pour une compagnie de bons vivants; il composait de gracieuses sérénades, des chants de carnaval pleins de lascives équivoques; il faisait jouer sa *Mandragore*, et subissait les tracasseries des cantatrices et des acteurs. Tout cela ne suffisait point à l'occuper, ni à lui faire oublier sa politique ; et certes nous devons le comprendre, nous, Français du XIXe siècle, qui *politiquons* au théâtre, qui applaudissons ou sifflons *Rabagas* pour des raisons fort peu littéraires; nous, dont l'Académie, toute peuplée d'hommes d'État, à chaque séance solennelle juge à nouveau nos révolutions. Machiavel, hors de la politique, pouvait briller, se faire un grand nom, comme Voltaire dans la tragédie; mais la politique le rappelait toujours à elle; c'était sa passion

dominante, la plus enracinée par une longue habitude, la plus féconde, pour lui, en espérances, comme elle l'avait été en misères et en disgrâces.

D'autres citoyens de Florence, pour oublier Savonarole et Soderini, se jetaient dans le commerce et dans la manufacture; ils faisaient leurs propres affaires, ne pouvant plus faire celles de leur pays. « Mais moi, écrivait Machiavel à son ami l'ambassadeur, la fortune a voulu que je ne puisse raisonner ni sur l'art de la soie ni sur l'art de la laine; et ne sachant converser ni de gains ni de pertes, je suis forcé de me taire ou de parler politique. » Tous deux alors commençaient à échanger de longues dissertations sur l'état de l'Europe, sur les projets des souverains, sur les périls de l'Italie. Curieuse correspondance que celle de ces habiles gens, moralement gâtés par un siècle corrompu, peu scrupuleux sur les défections, mais aimant encore leur patrie et rêvant aux moyens de sauver l'indépendance, si menacée, comme ils le disent, par les fureurs et les convoitises d'au delà des monts (*la cupidigia ed il furor oltramontano*).

Raisonnements, historiettes, galanteries, on trouve de tout dans ces lettres, où la netteté la plus pratique s'assaisonne de sel florentin.

Et entre toutes, il en est une, qu'on cite toujours quand on interprète Machiavel : je la citerai moi-même après tant d'autres; car je n'en sais pas qui fasse mieux connaître au sein de quels sentiments, élevés ou misérables, sont nés les chefs-d'œuvre de cet homme.

Le 10 décembre 1513, Machiavel, encore banni, vivait à la campagne, et lorsqu'une affaire personnelle l'obligeait de venir à Florence, il lui fallait en obtenir, pour quelques heures, la permission.

« J'habite donc ma villa, écrivait-il à Vettori; et » depuis mes derniers malheurs, je ne crois pas, en » tout, avoir été vingt jours à Florence. Jusqu'à » présent, je me suis amusé à tendre de ma main » des piéges aux grives; me levant avant le jour, je » disposais mes gluaux, et j'allais, chargé d'un paquet » de cages sur le dos, semblable à Géta lorsqu'il » revient du port chargé des livres d'Amphitryon. » Je prenais ordinairement deux grives, mais jamais » plus de sept. C'est ainsi que j'ai passé tout le mois » de septembre. Cet amusement, tout sot qu'il est, » m'a enfin manqué, à mon grand regret; et voici » comment j'ai vécu depuis : je me lève avec le » soleil; je vais dans un de mes bois que je fais » couper; j'y demeure deux heures à examiner » l'ouvrage qu'on a fait la veille, et à m'entretenir » avec les bûcherons qui ont toujours quelque maille » à partir, soit entre eux, soit avec leurs voisins.....

» Lorsque je quitte le bois, je me rends auprès » d'une fontaine, et de là à mes gluaux, portant avec » moi soit le Dante, soit Pétrarque, soit un de ces » poètes appelés *minores*, tels que Tibulle, Ovide » et autres. Je lis leurs plaintes passionnées, leurs » transports amoureux; je me rappelle les miens, et » je jouis un moment de ce doux souvenir. — Je » vais ensuite à l'hôtellerie, qui est située sur le » grand chemin; je cause avec les passants, je leur

» demande des nouvelles de leur pays, j'apprends un
» grand nombre de choses, et j'observe la diversité
» qui existe entre les goûts et les imaginations de
» la plupart des hommes. Sur ces entrefaites arrive
» l'heure du dîner; je mange en famille le peu de
» mets que me fournissent ma pauvre petite villa et
» mon chétif patrimoine. Le repas fini, je retourne
» à l'hôtellerie; j'y trouve ordinairement l'hôte, un
» boucher, un meunier et deux chaufourniers: je
» m'encanaille avec eux tout le reste du jour, jouant
» à *cricca* ou à *tric trac;* il s'élève mille disputes;
» aux emportements se joignent les injures, et le
» plus souvent c'est pour un liard que nous nous
» échauffons et que le bruit de nos querelles se fait
» entendre jusqu'à San-Casciano.

» C'est ainsi que, plongé dans cette ignoble exis-
» tence, je tâche d'empêcher mon cerveau de se
» moisir; je donne ainsi carrière à la malignité de la
» fortune qui me poursuit; je suis satisfait qu'elle
» ait pris ce moyen de me fouler aux pieds, et je
» veux voir si elle n'aura pas honte de me traiter
» toujours de la sorte. Le soir venu, je retourne
» chez moi, et j'entre dans mon cabinet; je me
» dépouille sur la porte de ces habits de paysan
» couverts de poussière et de boue, je me revêts
» d'habits de cour, et, habillé décemment, je pénètre
» dans le sanctuaire des grands hommes de l'anti-
» quité: reçu par eux avec bonté et bienveillance,
» je me repais de cette nourriture qui seule est faite
» pour moi et pour laquelle je suis né. Je ne crains
» pas de m'entretenir avec eux, et de leur demander

» compte de leurs actions. Ils me répondent avec
» courtoisie, et pendant quatre heures j'échappe à
» tout ennui, j'oublie tous mes chagrins, je ne crains
» plus la pauvreté, la mort même ne m'épouvante
» plus, je me transporte en eux tout entier.

» Et comme le Dante a dit : « Il n'y a point de
» science si l'on ne retient ce qu'on a entendu, »
» j'ai noté tout ce qui, dans leur conversation, m'a
» paru de quelque importance; j'en ai composé un
» opuscule *de Principatibus*, dans lequel j'aborde
» autant que je puis toutes les profondeurs de mon
» sujet, recherchant quelle est l'essence des princi-
» pautés, de combien de sortes il en existe, comment
» on les acquiert, comment on les maintient et pour-
» quoi on les perd; et si mes rêveries vous ont plu
» quelquefois, celle-ci ne doit pas vous être désa-
» gréable; elle doit surtout convenir à un prince,
» et spécialement à un prince nouveau : voilà pour-
» quoi je dédie mon ouvrage à la Magnificence de
» Julien. Filippo Casavecchia l'a vu; il pourra vous
» rendre compte de la chose en elle-même et des
» discussions que nous avons eues ensemble; toute-
» fois, je m'amuse encore à l'augmenter et à le
» polir...

» C'est le besoin auquel je suis en proie qui me
» force à le publier; car je me consume, et je ne
» puis rester longtemps encore dans la même position
» sans que la pauvreté me rende l'objet de tous les
» mépris. Ensuite je voudrais bien que ces seigneurs
» Médicis commençassent à m'employer, ne dussent
» ils d'abord que me faire retourner des pierres : si je

» parvenais une fois à me concilier leur bienveillance,
» je ne pourrais me plaindre que de moi; quant à
» mon ouvrage, s'ils prenaient la peine de le lire, ils
» verraient que je n'ai employé ni à dormir ni
» à jouer les quinze années que j'ai consacrées à
» l'étude des affaires de l'État. Chacun devrait tenir
» à se servir d'un homme qui a depuis longtemps
» acquis de l'expérience. On ne devrait pas non plus
» douter de ma fidélité; car si jusqu'à ce jour je l'ai
» scrupuleusement gardée, ce n'est point aujourd'hui
» que j'apprendrais à la trahir; celui qui a été probe
» et honnête homme pendant quarante-trois ans
» (et tel est aujourd'hui mon âge), ne saurait changer
» de nature; et le meilleur garant que je puisse
» donner de mon honneur et de ma probité, c'est
» mon indigence. »

Quel singulier mélange d'abaissement et de fierté! Comme Machiavel sent le prix de son expérience et de ses services! et comme il grandirait encore à nos yeux, s'il comprenait ce que vaut la pauvreté soufferte sans murmure et pour une conviction! Oui, l'on a eu raison de dire que le *Prince* de Machiavel était un livre de circonstance, destiné à relever la fortune de son auteur, en lui gagnant les bonnes grâces d'un chef d'État; et néanmoins dans la manière dont il le conçoit, le polit, le nourrit de pensées, ne voit-on pas bien autre chose encore que le besoin de l'homme et l'inspiration du moment? Si le livre n'est fait que pour plaire à Julien, à quoi bon étudier avec tant d'intérêt toutes les formes de principautés, même celles qui

s'éloignent le plus de la sienne? Évidemment Machiavel veut composer un bel ouvrage, digne d'instruire la postérité.

D'ailleurs, le *Prince* n'est pas le seul livre qu'il doive à ce commerce des grands hommes d'autrefois. A force de s'entretenir avec les Romulus, les Camille, les Scipions, il écrira ses discours sur Tite-Live; et qu'aura-t-il appris de ces héros, pour nous le redire? Comment se forme une nation puissante, comment s'arment et se disciplinent les hommes qui veulent rester indépendants; comment, sous les Romains, l'Italie devint *une*, et loin d'être asservie à l'étranger, régna sur lui. Voilà ce qu'il aura lu dans l'histoire : et combien de fois il laissera comprendre qu'il regrette de ne point vivre en un temps et en une république où les citoyens firent de si grandes choses, et où leurs ennemis tremblaient devant eux! Malheureusement, cette dépravation dont sa vie nous a donné tant de preuves, ce manque de conscience et de sens moral que nous avons eu à déplorer en lui, se mêlera à ses meilleurs élans, et empêchera toujours son patriotisme de pouvoir s'appeler une vertu.

CHAPITRE III

Les Satires de Machiavel.

Il y a plaisir et profit à lire les poésies de Machiavel : elles nous aident à connaître son caractère, ses sentiments, ses accès d'humeur et de gaieté; elles nous familiarisent avec un certain nombre de pensées importantes, que ses ouvrages en prose développent sous d'autres aspects, et qui semblent lui avoir tenu au cœur; enfin elles ont, par elles-mêmes, un vrai mérite, et sans élever leur auteur au nombre des plus grands poètes, elles le placent avec honneur au second rang. Voltaire, ce juge si difficile en fait d'esprit et de malice, estime beaucoup l'*Ane d'or* de Machiavel et s'étonne qu'on ne le connaisse pas davantage. « Les dictionnaires qui en » parlent, ajoute-t-il, disent que c'est un ouvrage de » sa jeunesse; il paraît pourtant qu'il était dans l'âge » mûr, puisqu'il parle des malheurs qu'il a essuyés » *autrefois* et *très longtemps*. » Voltaire a raison sur ce point, et pour confirmer son assertion, nous pourrions citer une lettre datée du 17 décembre 1517, et où Machiavel mentionne l'*Ane d'or* comme un

ouvrage encore sur le métier. Or, sa disgrâce dura de 1512 à 1521. Donc il était en disgrâce lorsqu'il le fit et comptait plus de quarante-huit ans.

Le titre de ce poëme n'est point nouveau : un Grec, nommé Lucius et natif de Patras, avait déjà, au Ier siècle après J.-C., composé en prose un roman de l'*Ane*, qui nous est parvenu, abrégé par Lucien. Quelques années plus tard, vers la fin du IIe siècle, l'Africain Apulée reprenait en latin le même récit, le développait avec complaisance, et trouvait moyen d'y enchâsser une véritable perle, l'*Histoire de l'Amour et de Psyché*. Pour relever le mérite de son âne, il le fit d'or, et lui donna cette épithète d'*aureus* qui, dans la langue latine, signifie très souvent précieux, incomparable; témoin l'*aurea mediocritas*, la *médiocrité d'or*, tant vantée par Horace. L'*âne d'or*, c'est donc l'âne sans pareil, l'âne comme on en voit peu; disons-le tout de suite, comme l'on n'en a jamais vu; car c'est un homme changé en âne par l'erreur d'une magicienne. A ce singulier animal, âne par le corps, homme par la pensée, arrivent mille aventures, tristes, joyeuses ou sensuelles, qui nous amusent, mais où la satire n'a qu'une faible part.

Le récit de Machiavel, au contraire, est, dès son début, annoncé comme une œuvre de raillerie et de médisance.

« J'ai été, nous dit-il, changé en âne, et sous » cette forme, j'ai beaucoup souffert et beaucoup vu. » Je connais le monde tel qu'il est, et tel qu'il est je » vais le dépeindre. Tant pis pour qui se fâche ! rien

» ne m'empêchera de parler, pas plus que les coups
» de bâton n'empêchent un âne de braire. J'ai
» maintenant, comme cet animal, la peau dure et
» l'esprit têtu : vous savez qu'à Sienne, toute la ville
» voulut, un jour, en faire boire un dans la fameuse
» fontaine Branda; lui ne le voulait point, et c'est
» tout au plus si l'on parvint à lui mettre une
» goutte dans la bouche. Comme cet âne, je ne ferai
» que ce qui me plaira. Si l'on a peur de moi, et si
» l'on ne se soucie pas de recevoir deux coups de
» pied et une pétarade, le mieux n'est pas de me
» battre, mais de ne pas m'approcher. On s'étonnera
» peut-être qu'après quelque temps de patience et
» de discrétion, j'en revienne à mes habitudes de
» médisance et me remette à mordre celui-ci et
» celui-là : écoutez cette petite histoire qui vous
» expliquera ma conduite. Il y avait naguère à
» Florence un jeune homme atteint d'un singulier
» mal. Au beau milieu des rues, sans rime ni raison,
» il se mettait à courir comme un fou. Le père
» consulta mille savants, tenta mille moyens de le
» guérir; rien n'y faisait, tous y perdaient leurs
» peines. Enfin un charlatan se chargea de cette
» cure; il mit sous le nez du jeune homme je ne
» sais combien de fumigations, il lui tira beaucoup
» de sang de la tête, et le rendit à sa famille en
» assurant l'avoir guéri. Cependant il recommanda
» de le faire pendant quatre mois accompagner; si
» la tentation lui revenait, dit-il, on lui adresserait de
» bonnes paroles, on le prierait de se respecter un peu,
» et cela suffirait pour le retenir. En effet, durant

» plus d'un mois, le jeune homme sort avec deux
» de ses frères et ne fait pas la moindre escapade;
» on admirait son air digne et modeste. Mais un
» jour, arrivant à cette rue *dei Martelli*, bien
» droite, bien spacieuse, bien attrayante pour un
» coureur, ses cheveux commencent à se hérisser;
» la pensée de reprendre son galop tourne et retourne
» comme un moulin dans sa cervelle; il jette son
» manteau; il s'écrie : « Le bon Dieu lui-même ne
» me retiendrait pas » et le voilà qui court et qui
» ne guérira jamais. — J'ai fait comme lui, dit
» Machiavel, j'ai voulu me défaire de mon vieux
» penchant à médire; j'ai fermé les yeux aux défauts
» d'autrui; j'ai tâché de me distraire par d'autres
» pensées; je me suis, de bonne foi, cru guéri. Mais
» le temps maudit où nous vivons me présente tant
» de vices et tant de travers, que je ne peux plus
» m'empêcher de les voir; la matière est trop belle
» et vous tente de railler, comme la rue *dei*
» *Martelli* vous tente de courir. Je raille donc, et
» les plus glorieux ne gagneront rien; aussi bien
» que les autres, ils tomberont sous mes coups. »

Après cette déclaration de mauvaise humeur et ce petit apologue parfaitement conté, Machiavel entre dans son sujet, et va nous apprendre comment il a pu devenir un âne. Empruntant sans scrupule une allégorie du Dante, il se représente égaré dans une forêt sombre, qui n'est autre chose que la vie avec toutes ses peines. Tandis qu'il cherche sa route et ne peut la retrouver, il entend retentir un son formidable et voit paraître une éblouissante lumière. Ce

qui résonne, c'est un cor; ce qui brille ainsi, c'est une lanterne, dans la main d'une charmante personne qui conduit un bizarre troupeau. Lions, renards, ours, cerfs, loups et sangliers se pressent sur ses traces, et si quelqu'un d'entre eux s'est égaré dans la profondeur des bois, le cor et la lumière le rappellent bientôt vers ses compagnons. La bergère, jeune et jolie, aperçoit à peine Machiavel, qu'elle le salue par son nom, en souriant d'un air malin. Dans cette rencontre, c'est lui qui rougit, ce n'est pas elle; et tout en se rassurant, il éprouve quelque embarras. « Je suis, reprend la Nymphe, une suivante de Circé; les animaux que je guide au pâturage ont été, comme toi, des hommes; et vois! ils t'entourent, ils te considèrent, quelques-uns même te lèchent les pieds; ils t'ont reconnu et ils plaignent ton sort. Il te faut mourir de faim dans cette forêt, ou venir avec moi. Si ma maîtresse t'apercevait, elle fixerait sur toi son regard et te changerait en animal. Pour qu'elle ne puisse te voir, confonds-toi avec cette troupe, et marche à quatre pattes derrière moi. »

Machiavel obéit, et se traînant avec peine entre un cerf et un ours, suant de fatigue et tremblant de peur, tâtant à chaque moment ses bras, ses mains, ses genoux, pour vérifier s'il n'a pas encore changé de poil ou de peau, il traverse à gué un fossé bourbeux et pénètre dans un grand castel, où sont les étables de Circé. Chacune des bêtes rentre en sa cellule; tout le troupeau disparaît peu à peu, et le nouveau venu se trouve seul avec la Nymphe : « Bon

gré mal gré tu subiras nos lois, dit-elle; tu deviendras un de ces animaux; tu seras un âne; tout ce que je puis faire pour toi, c'est de différer ta métamorphose et de t'y préparer en te prenant sous ma protection. L'ingratitude et la haine te poursuivent; tes misères ne sont pas finies; aie courage néanmoins; tu te sentiras fier, un jour, de raconter tes épreuves aux autres hommes. »

Rappelons-nous maintenant la fameuse lettre du 10 décembre 1513; les efforts de Machiavel « pour empêcher, dit-il, son cerveau de se moisir »; cette existence abrutissante à laquelle il est ou se croit condamné; ses entretiens, ses jeux, ses querelles avec des gens grossiers dont la société l'*encanaille;* ces loisirs, si pesants pour lui, et son horreur du désœuvrement et de la nullité politique : nous comprendrons ce que signifient, dans son poëme, les étables de Circé et la métamorphose en âne. Jamais il ne s'est hébété; son génie, au contraire, a gagné beaucoup à se trouver en face de lui-même, à se recueillir, à travailler sur ses quinze ans d'observation et d'expérience; mais il a craint qu'il n'en fût autrement, et que la disgrâce, l'éloignement des affaires ne le plongeât dans la stupidité.

Ses lettres nous l'apprennent encore; il a, pour oublier les soucis de l'ambition, appelé à son aide des plaisirs peu avouables, et qu'un père de famille plus que tout autre doit s'interdire. Eh bien! son poëme conserve la trace de ces faiblesses, chez lui trop habituelles : la nymphe de Circé, qui le protége et le guide, est peut-être, littérairement, une remi-

niscence de Béatrice; mais, moralement, combien elle en diffère! Chez la Béatrice du Dante, tout est pur, saint et sublime; la Nymphe amie de Machiavel semble plutôt une de ces complaisantes personnes qu'il allait voir au sortir de prison. Elle le console comme la Riccia et la Sandra l'ont consolé, et sa présence donne lieu à de voluptueuses peintures, touchées avec une grâce que possède bien rarement la plume austère ou guerroyante des publicistes. Rien ici ne rappelle, je veux bien l'avouer, les monstres de la débauche antique, si longuement décrits dans l'*Ane d'or* grec ou romain; mais c'en est trop encore pour un lecteur qui désire être respecté, surtout pour un Français qui sait combien de hontes et de désastres les lettres peuvent préparer à un peuple en chatouillant ses sens ou en flattant sa frivolité.

La nuit se passe, et Machiavel, n'ayant point vu Circé, n'est pas encore changé en âne. Durant le jour suivant, sa consolatrice le quitte pour aller conduire le troupeau; il reste seul dans la chambrette, et à quoi pense-t-il? A ce qui l'occupe sans cesse dès que personne n'est là pour le distraire : il rêve politique, élévation et chute d'empires; il se demande pourquoi les nations se maintiennent, brillent ou succombent; et voici, en peu de mots, comment il résout ce problème : C'est l'ambition, dit-il, qui perd les États; on veut trop posséder et l'on se fait des ennemis; on inspire l'inquiétude ou le ressentiment; ceux que l'on a vaincus ou qui redoutent votre attaque se redressent contre vous

et vous écrasent. Le plus sûr serait d'être brave, habile à se défendre, mais peu jaloux d'accroître son territoire, comme furent longtemps Sparte, Athènes et Venise; on échapperait ainsi durant des siècles à tous les dangers : malheureusement il y a un cercle fatal que les corps politiques sont obligés de parcourir. Une nation, à force de valeur, accable ou intimide ses ennemis; elle se néglige, elle tombe dans la mollesse; elle a le loisir de se diviser et n'a plus le courage de se battre. Si, dans cette période de corruption naissante, l'étranger la frappe, mais ne l'anéantit pas entièrement, l'expérience de ses malheurs peut l'aider à se relever; elle redevient brave, grande, puissante, et derechef court le risque de s'amollir.

Ces mêmes idées reparaîtront sous nos yeux dans les *Discours* de Machiavel, et c'est alors surtout que nous songerons à les juger, car nous les y verrons soutenues de toutes leurs raisons. Ici le publiciste poète se contente de les indiquer en vers énergiques et précis. De tous ceux qui, après le Dante, ont employé les stances de trois vers ou *terzine*, nul, mieux que Machiavel, ne leur conserve ce caractère de vigueur et de franchise. Si l'éclat poétique lui manque par moments, la force bien souvent y supplée, et l'intérêt du fond ne lui fait jamais défaut.

Après avoir exposé, comme nous l'avons vu, sa théorie du cercle perpétuel parcouru par les nations, Machiavel se souvient du remède que Savonarole et les mystiques proposaient à la décadence. « Nous

péchons trop, disaient ces hommes pieux, par l'usure et par l'impureté; voilà pourquoi Dieu nous punit; revenons à la loi divine, faisons pénitence et le Ciel nous protégera. » Machiavel eût voulu qu'on joignît à ces bons sentiments l'organisation d'une forte armée nationale; Florence, attendant l'invasion autour d'une chaire où parlait un moine, ne lui paraissait pas assez bien défendue : « Sans doute, » reprend-il dans l'*Ane d'or*, c'est chose mortelle » pour les royaumes, c'est leur destruction, que » l'usure et les péchés où la chair nous engage; et » la cause de leur grandeur, ce qui les maintient » élevés et puissants, ce sont, je le crois aussi, les » jeûnes, les aumônes, les oraisons. Pourtant il est » des hommes plus sagaces et plus sages qui pensent » qu'à les ruiner le péché ne suffit point, ni la » sainteté à les conserver. Croire que, sans nous, » Dieu combattra pour nous, et se tenir oisifs et » agenouillés, c'est une erreur qui a perdu plus d'un » royaume et d'un État. Les prières sont bien » nécessaires, et fou serait complètement celui qui » interdirait au peuple les cérémonies et les dévotions » qu'il aime, car de là naissent l'union et le bon » ordre, et de l'union vient la prospérité. Mais que » personne n'ait assez peu de cervelle pour compter, » si sa maison penche, que Dieu la sauvera sans » y mettre un autre étai; car il mourra écrasé sous » la ruine. »

Dans cette mesure, l'idée est juste : « Aide-toi, le Ciel t'aidera, » répètent tous les gens sensés; mais l'on peut ajouter (ce que Machiavel soupçonnera

plus tard) [1] qu'un homme formé par la religion à mener une vie humble et chaste, s'il joint à ces vertus le zèle pour sa patrie, sera invincible sous les drapeaux; car ni les privations qui lassent, ni les plaisirs qui énervent ou déciment une armée, ni les tentations d'indiscipline ne pourront rien sur lui; et quelque obstacle, inanimé ou vivant, qu'il rencontre, il saura le combattre comme il s'est combattu lui-même, sans ménagement, sans frayeur et sans repos.

Après la dissertation politique, Machiavel reprend son récit, et se représente conduit par sa Nymphe protectrice dans une salle immense où des animaux de toutes sortes sont rassemblés. Ces animaux, qui ont été des hommes, expriment par leur forme même le caractère qu'ils avaient parmi nous. Ainsi les lions furent jadis des mortels fiers et généreux, les loups des hommes avides, les ours des hommes grossiers et violents, les cerfs et les lièvres des poltrons. Les lions sont les plus nobles de tous; mais d'Italie, dit Machiavel, il n'en vient plus guère. En revanche, l'Italie fournit beaucoup de farceurs et de gens à cerveau timbré, comme ce Baraballo de Gaëte, poète ridicule que Léon X fit promener en triomphe sur un éléphant, et dont l'image nous apparaît, sculptée au-dessus de la porte de cette grande ménagerie.

Une fois entré, Machiavel observe les bêtes les plus curieuses du monde : un chat très prudent et

[1] V. *L'Art de la Guerre*, passim.

de bonne race qui, pour avoir trop voulu attendre, laissait échapper sa proie et restait moqué; un dragon toujours agité qui se tournait tantôt à droite, tantôt à gauche; un renard malfaisant et insupportable qu'on n'avait pas encore pu prendre au filet; un chien corse qui perd son temps et qui aboie, comme un sot, à la lune; un limier qui aurait de la valeur, s'il n'était pas devenu aveugle; un lion qui, persuadé par de mauvais conseils, s'est laissé arracher les ongles et les dents; certains animaux mutilés qui avaient perdu leur queue ou leurs oreilles et se tenaient tout cois et tout honteux; une girafe qui baissait le cou devant chacun, et un ours fatigué qui ronflait dans un coin; une souris furieuse d'être si petite et qui, pour se donner de l'importance, allait mordiller tantôt les uns, tantôt les autres; un cerf toujours craintif et changeant sans cesse de chemin; un âne éreinté qui ne pouvait plus même porter son bât; une grosse vilaine bête à poil roux qui, de près, n'était qu'un bœuf sans cornes et, de loin, paraissait un cheval.

Ici Voltaire dit avec raison que les allusions abondent et que, si nous en avions la clef, nous verrions se déployer en un amusant tableau toute l'Italie du temps de Machiavel. Malheureusement on est réduit à des conjectures; on peut se figurer, par exemple, que le renard malfaisant qui échappe à tous les piéges, est le roi d'Espagne Ferdinand dont Machiavel a plusieurs fois, en termes semblables, dépeint les ruses et le succès constant; le lion qui s'est rogné les dents et les ongles, c'est peut-être

François Ier réconcilié avec Léon X; le bœuf sans cornes, c'est peut-être Soderini, l'ancien gonfalonier de Florence, si débonnaire et si désarmé en présence de ses ennemis; mais, encore une fois, on n'en est pas sûr, et mille autres hypothèses pourraient également se soutenir. La satire de Machiavel conserve pourtant un vif intérêt, celui qui s'attache aux travers éternels de l'humanité. Il y aura toujours parmi nous des lions qui se laissent couper les ongles, des souris furieuses d'être petites, et des girafes niaisement obséquieuses qui baissent le cou devant chacun. L'auteur nous parle aussi d'un paon au riche manteau qui se pavane, se promène et ne s'inquiète pas si le monde va sens dessus dessous. Ce paon était peut-être un prince italien du xvie siècle; mais c'est encore tel petit-maître ou telle coquette que nous connaissons; ce serait même la France entière, si elle se contentait de voir les nations étrangères accourir à ses fêtes et à l'inauguration de ses théâtres. Mais, Dieu merci, la France aspire à un rôle plus glorieux que de faire la roue devant l'univers; elle veut que sa voix soit de nouveau écoutée et puissante dans les conseils où se discute la cause du droit et du progrès.

Machiavel nous représente encore « un animal si varié de couleur et de forme qu'on ne peut pas dire ce qu'il est; » image fidèle de beaucoup de gens après beaucoup de révolutions.

Un peu plus haut, le satirique nous parlait d'un chien braque, qui s'en va flairant tantôt un animal, tantôt un autre, comme s'il était en quête de son

maître. Que de Français, sans le savoir, imitent ce bizarre animal! « Il nous faut un homme, disent-ils, » à qui nous remettions sans réserve nos destinées; » un homme qui fasse un coup d'État, qui nous » débarrasse de la liberté et nous tienne sous » une main de fer; mais quel sera cet homme? » sera-ce tel chef de faction? ou de dynastie? ou » d'armée? » Chaque fois que j'entends tenir ce langage, je ne puis m'empêcher de me dire : voilà le braque de Machiavel; il cherche son maître, il flaire encore; il ne l'a pas trouvé, mais il en veut un!

Parmi les animaux que la Nymphe de Circé montre au malicieux Florentin, celui qui attire le plus son attention par sa grosseur et sa saleté, c'est un porc gras, du poids de trois cents livres. « Cause avec lui, dit la Nymphe à Machiavel; il te comprendra, te répondra même. Fais-lui savoir que s'il veut redevenir homme, je peux lui accorder cette faveur. » Machiavel s'approche, en effet, de l'animal, et lui offre de revenir à la condition humaine. Là-dessus le porc, sans quitter sa litière, lève son groin tout barbouillé de boue et d'ordure, et reconnaissant le visiteur, qui fut jadis son concitoyen, il l'écoute en silence, le mufle entre-bâillé, les dents découvertes. Quand Machiavel a fini son petit discours, l'autre se dresse sur ses quatre pieds, et lui réplique par un impétueux plaidoyer en faveur des animaux contre l'homme. En le lisant, on voit défiler mille arguments qui, du temps de Machiavel, n'étaient déjà plus nouveaux; il y en a de Pline, de Lucrèce, de

Juvénal, de Plutarque, car l'historien des hommes illustres a fait aussi un dialogue, intitulé *Circé*, où l'on entend Ulysse exhorter le cochon Gryllus à reprendre la forme humaine. Mais, bien qu'ici Machiavel vive d'emprunts, il donne à tout ce qu'il prend un tour vif et fougueux, qui nous intéresse à son paradoxe : « Je ne sais, dit son pourceau, d'où » tu arrives; mais si tu n'es venu que pour me » retirer d'ici, tu peux t'en aller à tes affaires. Vivre » avec vous!... Je ne le veux pas, je le refuse; et » je vois bien que tu es dans cette erreur où je » vécus moi-même si longtemps. L'amour-propre, » ô hommes, vous persuade qu'il n'y a rien de bon » hors de l'humaine espèce; mais si tu m'écoutes » un instant, je me fais fort de te prouver le » contraire. La prudence est, dit-on, la première » des vertus. Eh bien! qui est le plus prudent, de » l'homme ou de l'animal? Sans autre maître que » la nature, nous discernons la bonne herbe de la » mauvaise; nous quittons un climat contraire pour » en chercher un qui nous convient mieux. Vous » autres, vous voyagez aussi, mais par ambition ou » par avarice, et vous allez, pour gagner de l'argent, » vous jeter dans les périls et vivre dans le mauvais » air. Qu'est votre force, auprès de la nôtre? Devant » le taureau, le lion, l'éléphant, vous n'osez pas » seulement paraître. Des cœurs invincibles et » généreux, vous en voyez bien parmi nous : il est » des bêtes qui aiment mieux mourir que de rester » en cage ou dans les chaînes. Parlerai-je de votre » tempérance? Nous autres animaux, nous ne

» demandons pour nourriture que celle que le Ciel » fait naître sans l'aide d'aucun art; mais vous, » humains, vous voudriez avoir ce que la nature ne » peut faire. Vous ne vous contentez pas, comme » nous, d'un seul aliment; mais, pour mieux satis- » faire vos désirs avides, vous allez en chercher » jusqu'au fin fond de l'Orient. Les fruits de la terre » ne vous suffisent pas encore; vous descendez dans » le sein de l'Océan pour vous rassasier de ses » dépouilles. Et, comme la nature nous traite mieux » que vous! elle nous prodigue ses biens; elle vous » les fait mendier. Tout animal, parmi nous, naît » vêtu et protégé contre les rigueurs de l'air: » l'homme seul vient au monde sans défense; il n'a » ni cuir, ni plumes, ni épines, ni toison, ni soies, » ni écailles, qui lui servent de bouclier. Il commence » sa vie par des pleurs, par des cris rauques et » plaintifs; c'est une pitié de le voir alors. Il croît » ensuite; mais sa vie est bien courte, si on la » compare à celle d'un cerf, d'une corneille ou d'une » oie. La nature vous a donné la main et la parole; » mais elle vous a donné en même temps l'ambition » et l'avarice, qui annulent son premier bienfait. » A quelles misères vous soumet d'abord la nature, » et ensuite la fortune, avec ses fausses promesses! » Nul animal n'a la vie plus fragile et un plus ardent » désir de vivre, nul n'est plus que vous troublé » par la crainte et emporté par la colère. Un porc » ne nuit pas à un porc, ni le cerf à un autre cerf; » l'homme seul tue l'homme, son semblable, il le » crucifie, il le dépouille. Et tu veux que je

» redevienne *homme*, étant exempt de toutes les
» misères que j'ai souffertes pendant que j'étais
» *homme?* S'il en est un parmi vous qui semble
» heureux, content, presque un dieu, ne te laisse
» pas tromper à l'apparence; moi, dans ma fange,
» je vis plus heureux que lui, parce que, sans
» penser à rien, je m'y baigne et je m'y vautre. »

Ainsi s'exprime ce pourceau éloquent et déterminé. Que lui réplique Machiavel? Et que devient-il à son tour? Ne devait-il point être changé en âne et nous conter ses aventures? Il nous l'avait annoncé au début; mais il ne tient pas sa promesse. Le poëme s'arrête à la fin du VIIIe chant, et le lecteur en reste sur un vers énergique, mais qui ne dénoue pas le récit et ne satisfait point la curiosité. Machiavel, en somme, n'est poète qu'à certaines heures de grand loisir. Peu lui importe de laisser incomplets ces sortes d'ouvrages; il ne les compose que faute de mieux, c'est-à-dire faute d'affaires et de négociations; il n'en attend ni le rétablissement de sa fortune, ni la meilleure partie de sa gloire.

Malgré la demi-négligence avec laquelle il s'en occupe, ses qualités d'écrivain s'y font sentir, son esprit y pétille, et le résultat de son travail rapide peut soutenir la comparaison avec les œuvres des moralistes et des satiriques les plus distingués. Le sujet, ou si l'on aime mieux, l'*épisode* qu'il traite au VIIIe chant de l'*Ane d'or*, a tenté deux de nos grands auteurs. Dans une de ses fables, Lafontaine nous montre Ulysse exhortant ses compagnons à reprendre la figure humaine que Circé consent à

leur rendre. Variété, grâce et bonne humeur sont répandues dans ce dialogue, qui ne ressemble plus guère au réquisitoire un peu tendu et un peu acide de Machiavel. Dom pourceau n'y joue point de rôle, mais, tour à tour, y paraissent un lion, un ours et un loup. Le lion refuse les offres de son ancien chef.

— J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque.
Je suis roi : deviendrai-je un citoyen d'Ithaque?
Tu me rendrais peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'état.

Du lion, Ulysse passe à l'ours :

— Comme te voilà fait !

lui dit-il,

je t'ai vu si joli!
— Comme me voilà fait! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre,
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse, mes amours.
Te déplais-je? va-t-en; suis ta route, et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse;
Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état.

Le loup n'accueille pas mieux la proposition qu'on lui fait :

— Quitte ces bois,

lui avait dit Ulysse,

et redevien
Au lieu de loup, homme de bien.
— En est-il? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière :

Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étais homme, par ta foi,
Aimerais-je moins le carnage?
Pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous.
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme :
Je ne veux point changer d'état.

Comme le ton s'est élevé tout à coup dans ces derniers vers! quelle véhémente et pathétique brusquerie! et qu'il faut peu d'efforts à notre bon Lafontaine pour passer du rire à l'éloquence!

Cette fable était, nous le savons, destinée au duc de Bourgogne : peut-être, pour ne pas offenser la délicatesse du jeune prince, l'auteur avait-il voulu écarter l'image, peu gracieuse, du pourceau. Eh bien! Fénelon, chargé d'instruire le petit-fils de Louis XIV, tout grand seigneur, tout prêtre et tout précepteur qu'il était, y mit moins de façons; il reprit, à cet égard, l'hypothèse de Plutarque et de Machiavel, et fit causer ensemble Ulysse et le pourceau *Gryllus* (en langue grecque, le *grognon*). Chose singulière! Fénelon a su prêter à cet animal des mots plus verts et plus gaulois que ceux de Lafontaine lui-même. Ulysse ayant reproché à Gryllus sa laideur et sa saleté : « Vous avez beau dire, répond Gryllus, je ne veux pas redevenir homme : le métier de cochon est bien plus joli. Il ne faut ni cuisinier, ni barbier, ni tailleur. Pourquoi me rengager dans les besoins des hommes? »

— « Mais, reprend Ulysse, vous ne comptez donc pour rien la poésie, l'éloquence, cet art de persuader?... — Je ne veux persuader personne, réplique Gryllus, et je n'ai que faire d'être persuadé. Retournez à Ithaque : la patrie du cochon se trouve partout où il y a du gland. Régnez, revoyez Pénélope, punissez ses amants. *Ma Pénélope est ma truie.* »

En somme, des quatre auteurs, Lafontaine est le plus aimable, Plutarque le plus froid (malgré le mérite d'avoir eu la première idée), Fénelon le plus vif, s'il s'était soutenu : malheureusement ses vivacités sont passagères; sa charmante prose traîne un peu, ou descend trop au niveau des enfants; Machiavel, dans l'ensemble, conserve sur lui l'avantage, et n'est vaincu que par Lafontaine, un de ses grands admirateurs.

De toutes les poésies morales que la disgrâce et la politique ont inspirées directement au Florentin, nous venons de lire la plus gaie; les autres sont encore intéressantes, mais le chagrin et la mauvaise humeur y dominent. Et voyez quelle différence les sentiments religieux peuvent établir entre deux douleurs, dont le motif semble d'abord être le même! Dante et Machiavel, dans leurs vers, ont peint tous deux la puissance de la fortune; tous deux avaient à se plaindre de ses rigueurs, et néanmoins Dante ne la maudit pas. Il la représente comme un des premiers agents de Dieu. Les astres, dit-il, ont des anges qui les meuvent d'après des lois fixées par le Créateur; et de même les choses humaines sont conduites, de là-haut, par un Esprit

céleste qui ne fait qu'exécuter les desseins du Souverain Maître, impénétrables à notre sens. Ses actes sont sages, et l'on a tort de les blâmer. « Du reste, les murmures et les imprécations n'altèrent pas la sérénité du divin ministre; il fait tourner sa sphère et il est heureux; comme les autres anges, il jouit de la présence et de la vue de son Dieu. » Et c'est ainsi que Dante, ce grand chrétien, malgré son naturel irascible et passionné, voyant dans la fortune l'action de la Providence, condamne ceux qui blasphèment contre elle.

Pour Machiavel, qui jamais ne juge les choses du point de vue religieux, la fortune devient un être malfaisant, plein de caprices, qu'elle se réjouit de contenter aux dépens de l'homme. Elle appelle tout le monde à son palais; rien de plus aisé que d'entrer chez elle; mais une fois qu'on s'y trouve, par où et comment sort-on? C'est elle qui le décide, au gré de sa fantaisie. Elle semble être comme certaines femmes, plus faciles pour ceux qui les battent le plus; l'audace la séduit, la conquiert; encore n'est-on jamais bien sûr, même avec de l'audace, de ne pas se voir un jour trahi. Sur tous les murs de son palais, elle a fait peindre les portraits et l'histoire de ses favoris successifs: « Parmi les plus » heureux, nous dit le poète, apparaissent en un » même tableau Alexandre et César. Ce double » exemple prouve combien plaît à celle-ci, combien » la charme quiconque la heurte, la pousse ou la » chasse devant soi. Et cependant l'un d'eux ne » parvint pas au port désiré; l'autre expira, couvert

» de blessures, au pied de la statue de son ennemi...
» Viennent ensuite un nombre infini de gens qui,
» pour tomber plus lourdement à terre, étaient montés
» bien haut avec la fortune. Avez-vous vu à quelle
» élévation s'envole un aigle tourmenté par la faim
» et par un long jeûne? Avez-vous vu comme il
» emporte avec lui une tortue, afin que retombant
» ensuite, et brisée par la force du coup, elle le
» repaisse de sa chair morte? Ainsi, quand la
» fortune élève un homme, ce n'est pas pour qu'il
» reste dans ces hauteurs, c'est pour qu'il tombe,
» et la réjouisse de ses larmes. »

De pareils vers, on le voit bien, respirent tout le ressentiment d'une disgrâce. Machiavel accuse de ses malheurs et la fortune et l'*ingratitude;* à cette dernière, il consacre tout un *capitolo* ou chapitre poétique, sorte de satire et de peinture morale.

L'ingratitude, selon lui, a trois degrés ou, pour parler le langage des Muses, trois flèches empoisonnées dont elle perce les cœurs : tantôt les hommes avouent le bienfait, mais ne le récompensent point; tantôt ils osent le nier, sans faire de mal au bienfaiteur; tantôt enfin ils se tournent contre lui, ils le mordent et le déchirent. « Et c'est là, dit
» le poète, la flèche la plus mortelle, celle dont la
» pointe perce jusqu'à l'os. »

Machiavel ajoute que l'ingratitude règne surtout dans le cœur des souverains, et quand le peuple est souverain, dans le cœur du peuple : « Le peuple est
» même, dit ici Machiavel, d'autant plus ingrat
» qu'il sait moins. »

Cette opinion, contraire à la démocratie, n'a pas toujours été soutenue par l'auteur. Dans ses *Discours* en prose sur Tite-Live [1], il traite avec beaucoup plus de sang-froid la question de l'ingratitude, et se montre plus porté à excuser ce vice. En vers, il glorifie sans réserve Scipion, cette victime de l'ingratitude romaine; en prose, il prouve que Scipion eut quelques torts et mit en péril la liberté. En vers (nous l'avons entendu), il affirme que le peuple est plus souvent et plus cruellement ingrat; en prose, il dit que les rois le sont davantage. Enfin ses *Discours* sur Tite-Live sont plus républicains, ses *capitoli* plus monarchiques. Et cependant la république avait été pour lui moins ingrate que les Médicis. Elle l'avait fait son secrétaire, et maintenu dans ce poste pendant plus de quatorze ans : les Médicis, auxquels il venait de dédier son livre du *Prince*, le laissaient, au contraire, languir sans emploi. Et les envieux qui l'écartaient de la faveur, tant désirée, de Laurent, n'étaient-ils pas plutôt des courtisans que des républicains fidèles à leurs principes? Peut être l'auteur soupçonnait-il les républicains de vouloir lui enlever le fruit de sa défection, et de faire parvenir indirectement des bruits défavorables sur son compte. Peut-être voulait-il, dans la pièce qui nous occupe, flatter un peu Laurent, et le gagner par cette flatterie même. Quoi qu'il en soit, la conclusion s'adresse également à ceux qui seraient tentés de consacrer leurs efforts aux princes ou aux

(1) *Discorsi*, liv. I, ch. XXVIII et XXIX.

républiques : « Souvent, dit le poète, on s'épuise à servir, et des meilleurs services on ne recueille qu'une vie misérable ou une mort violente. Donc, tant que l'ingratitude vivra, chacun doit fuir les cours et les gouvernements; car il n'est point de voie qui mène plus vite l'homme à pleurer ce qu'il désira, après l'avoir obtenue. »

Ainsi parlent toujours les gens que la fortune a précipités du faîte : fuyez les honneurs, nous disent ils, ne recherchez point les fonctions publiques; et ils n'ont rien plus à cœur que d'y remonter. Souvent, comme Machiavel, la pauvreté les pousse à solliciter de nouveau; souvent aussi, c'est l'ambition toute seule, cette passion terrible que, dans son dernier *capitolo,* le Florentin analyse et dépeint.

L'ambition, selon lui, est très naturelle à l'homme; il ne peut même pas s'en corriger; mais il doit savoir s'en servir, et joindre à ce désir de puissance et d'accroissement un instinct fier et belliqueux, l'amour et l'habitude de la guerre. Les Français sont ambitieux, mais ils savent se battre; les Italiens le sont aussi, mais ils n'ont point d'armée. Or, l'ambition sans armes ou sans discipline livre une nation en proie à ses voisins. De là, les maux de l'Italie, si énergiquement burinés par Machiavel; de là, ces fils immolés aux bras de leurs pères, ces familles contraintes d'émigrer, ces mères pleurant sur le déshonneur de leurs filles, ces membres humains qui remplissent et souillent les rivières et les fossés; ces visages toujours sombres ou éperdus à la nouvelle des malheurs qui s'approchent. L'Italie ne sait pas

se battre; elle est à la fois ambitieuse et lâche (*ambiziosa e vile*).

Et Machiavel, mêlant la douleur et la colère, ne veut admettre pour son pays aucune excuse : « Si » quelqu'un, dit-il, accuse la nature de ne point » faire naître dans l'Italie une race aussi fière, aussi » endurcie qu'ailleurs, je réponds que ce prétexte » ne saurait nous absoudre ni seulement atténuer » notre faute : où manque la nature, l'éducation doit » suppléer. Par là, l'Italie a fleuri jadis, et pour con- » quérir l'univers, sa fière éducation lui donna assez » d'audace. Et maintenant (si c'est vraiment vivre » que de vivre au milieu des pleurs) elle vit écrasée » sous ses ruines, et sous le destin que lui a fait sa » trop longue oisiveté. Saint Marc [1] vient d'apprendre » à ses dépens, et peut-être en vain, qu'il devait tenir » à la main non plus le livre, mais l'épée. »

Machiavel a raison : tant que l'ambition dévorera les peuples, qui ne saura point se battre sera perdu. Cependant l'expérience a montré que le livre, pour guider le glaive, est nécessaire, et que la guerre étant aujourd'hui une science profonde, il faut tenir l'un et l'autre en ses mains. Prenons donc le livre et le glaive; armons-nous maintenant et instruisons-nous, non pour détruire chez nos voisins leur *unité*, à laquelle ils ont peut-être autant de droits que nous-mêmes à la nôtre, mais pour n'être réduits à craindre ni la science, ni le courage, ni l'*unité* d'aucune nation.

[1] Protecteur et personnification de Venise.

CHAPITRE IV

—

Théâtre de Machiavel. — Belphégor.

La plus originale, la plus amusante et la mieux faite des comédies de Machiavel, c'est la *Mandragore;* mais comment en parler avec détail et précision à un lecteur qu'on veut respecter ? Peut-on analyser et commenter une pièce qui a pour sujet une femme partagée entre un amant et un mari, et partagée de telle façon que l'époux en est enchanté et contribue de la meilleure foi du monde à perpétuer son déshonneur ? Excellent Nicias, naïf docteur en droit, sans clientèle, mais non sans patrimoine ; comme on se joue de sa crédulité et de ses plus légitimes désirs ! Il souhaite ardemment d'être père ; il lui tarde de tenir dans ses bras un héritier de sa fortune ; aussi quelqu'un lui parle-t-il des merveilleuses vertus de la mandragore. On lui conseille d'offrir à sa femme une potion... Mais chut ! laissons de côté cette scandaleuse intrigue, et ne disons de la *Mandragore* que ce qu'on en peut dire décemment.

La *Mandragore* fut jouée au mois de décembre

1515, et le prologue dit qu'on aurait grand tort de reprocher à l'auteur la frivolité de ses occupations : « Il ne lui est pas permis, ajoute-t-il lui-même, de » montrer ses talents dans d'autres travaux; ses » premiers efforts ne lui ont rapporté aucun fruit, » et pour adoucir un peu le poids de ses tristes » jours, il n'a que ces vaines pensées... Du reste il » ne faut pas trop se risquer à médire de lui; car » il excelle à ce métier et n'a guère coutume » d'épargner personne. »

Toutes ces plaintes, tous ces grognements de chien renvoyé, mais hargneux, qui jappe sans cesse et voudrait mordre, s'entremêlent bizarrement à de courtes flatteries, dont l'objet semble être un des Médicis, peut-être même le pape Léon. C'est le ton ordinaire de Machiavel, lorsqu'il pense trop à ses disgrâces et nous en parle; c'est moins digne que le silence, moins plat que l'adulation vulgaire, et cela produit, en somme, une impression étrange, de tristesse plutôt que de sympathie. L'état de Machiavel est une sorte de maladie, mais dont il faut l'accuser autant que le plaindre.

Un traducteur a supposé que cette comédie remonte à 1504, parce qu'il y est dit en propres termes : « Deux ans sont écoulés depuis le passage du roi Charles VIII à Florence. » Mais cet argument est de peu de valeur, car un poète comique a toujours le droit d'avancer ou de reculer l'époque d'un événement fictif. A lire le *Gendre de M. Poirier*, une des plus belles comédies du XIXe siècle, on se croirait sous le règne de Louis Philippe (puisque M. Poirier veut devenir pair de

France); et cependant la pièce fut jouée en 1849. De même Machiavel a pu donner à l'histoire qu'il met sur la scène une date légèrement antérieure à la représentation et même à la première ébauche de l'œuvre.

Quoi qu'il en soit, l'intrigue de la *Mandragore* est une *nouvelle* digne de Boccace, et très agréablement conduite en cinq actes. Bien qu'à la fin du quatrième le succès de certaines ruses soit déjà fort assuré, il y a encore une foule de petits détails que l'on apprend avec grand plaisir au cinquième, et le dénouement, s'il était plus brusqué, perdrait beaucoup de sa gaieté scandaleuse. Ainsi nous n'aurions pas le divertissement d'entendre annoncer par un moine qu'il va dire l'office d'actions de grâces pour remercier Dieu du bon tour qu'on vient de jouer à Messer Nicias; et nous ne verrions pas cette curieuse procession d'un mari trompé, d'une femme infidèle, d'un séducteur triomphant, d'une belle-mère sans mœurs et sans esprit, de deux rusés valets et d'un religieux cupide, se rendant à l'église, tous heureux, tous ravis, pour entonner le *Te Deum.* Avec le *Décaméron* de Boccace et quelques comédies semblables à celle-ci, on arrive bien vite à endormir une société dans sa corruption, à lui faire considérer le vice comme une récréation permise, et le déshonneur des époux comme un mal purement imaginaire, qui n'en est même plus un si on sait le prendre du bon côté.

Demanderez-vous à Machiavel pourquoi il cherche ainsi à égayer les gens par la licence la plus

extrême? Il vous répondra (dans la préface de sa *Clitie*) qu'il y a trois sources d'amusement, et pas davantage. L'une est la médisance, l'autre la sottise, l'autre la peinture de l'amour: médire, il ne le veut pas ici; inventer de sots personnages, c'est permis et possible, mais encore, dans une pièce, tous ne peuvent-ils pas être des sots; reste l'amour : il faut bien s'en servir et le peindre d'une façon plaisante. Excuses médiocres, qui marquent une certaine insuffisance de l'auteur ou un dérèglement de la société. Molière a bien prouvé qu'on pouvait créer des types généraux, élevés au-dessus de tout soupçon de médisance ou de satire personnelle; et quoiqu'il ait cédé aussi plus d'une fois à la tentation de licence, jamais il n'est allé aussi loin que Machiavel; jamais il n'a dépouillé l'amour de tout voile; jamais il n'a mis en scène une histoire qui ne pût honnêtement se raconter.

Il est vrai que Molière vivait chez une nation et dans un siècle plus disciplinés. Les convenances faisaient loi en France; le décorum s'établissait, réglé par la cour et par le prince, et les femmes, qui furent reconnues comme législatrices du beau monde, forcèrent les écrivains à parler d'elles et de leur puissance en termes vrais, enjoués, délicats, sans les ennuyer ni les faire rougir. Il n'en est pas de même à Florence, et Machiavel ne se sent guère imposer par son public une loi de décence ou de réserve.

Ajouterai-je qu'autour de lui les hommes s'étudiaient les uns les autres plutôt pour s'exploiter en

ambitieux ou en fripons, que pour connaître et classer à la façon des moralistes les phénomènes constants de la nation humaine? Aussi n'a-t-il guère peint de ces ridicules à la fois déterminés et universels, que chaque pays et chaque siècle reproduisent : l'avarice, par exemple, la misanthropie, la coquetterie, la vanité du savoir et de la naissance. Son Callimaque est un jeune homme sensuel et rusé qui abuse d'un niais crédule, et ce niais (le docteur Nicias) n'a pas d'autre travers que d'admettre tout ce qu'on lui affirme, et de ne s'apercevoir jamais qu'on se moque de lui. C'est un enfant de cinquante ans au moins, fort heureux d'être riche (car il n'aurait jamais su gagner un sou), et qui brûle d'être père de famille, comme un marmot brûle d'obtenir un jouet ou d'endosser un bel habit neuf. En leurrant ce désir, qui est devenu une idée fixe, on fera de lui ce qu'on voudra; une fois amené sur la pente des sottises, il y glissera délicieusement, persuadé qu'il marche à son but. Pour tirer de sa bouche d'amusantes naïvetés, il suffit de lui faire une question qui flatte un peu son amour-propre : — « Vous n'avez jamais voyagé, Messer Nicias? lui » demande un valet gouailleur. — Pardon; je suis » allé à Pise, même à Livourne. Et vous y avez vu » la mer! — Oh! tu peux bien le croire que je l'ai » vue! — La mer! combien de fois est-ce plus grand » que l'Arno? demande le valet d'un air ingénu et » curieux. — Que l'Arno? reprend Messer Nicias, » tout heureux d'instruire un ignorant; elle est » quatre fois, non! plus de six fois, plus de sept fois

» plus grande, et l'on ne voit que de l'eau, de l'eau, » de l'eau *(acqua, acqua, acqua).* »

Parmi ces personnages, tous dupeurs ou dupés, il en est un qui trompe au nom des plus saintes choses; c'est le moine, c'est frère Timothée. Jamais homme ne s'appliqua mieux à faire de dévotion métier et marchandise. Toute piété qui ne rapporte rien n'a aucune valeur à ses yeux; il faut chauffer la religion du public, parce qu'elle rapporte. Voyez-le se lever de bon matin, et changer le voile de la Madone : personne ne lui a commandé de le faire, mais c'est pour cela qu'il le fait : il faut bien que ses soins suppléent à la négligence de ses confrères. Il n'y a que lui, dans le couvent, qui comprenne bien les intérêts. Que de fois il a répété : Tenez la Madone propre, nettoyez les lampes et allumez-les; organisez tous les samedis de longues processions chantantes; dites à vos pénitents de faire des vœux à cette image! Hélas! personne n'y songe, les cœurs se refroidissent et l'argent ne vient plus au monastère. Comme on entendait mieux les choses dans l'ancien temps! Comme on entretenait le zèle! comme on faisait pulluler les ex-voto, les petites images et les cierges! Combien d'offrandes arrivaient à la Madone, en passant par la main des frères! C'était le bon temps, et frère Timothée est le seul qui nous en retrace quelque ombre.

Sa clientèle est encore très nombreuse, et les femmes, il le dit lui-même, en sont la partie la plus charitable et la plus ennuyeuse tout ensemble. Elles l'accablent de questions, le tracassent de leurs scru-

pules, n'ont jamais fini de le faire causer. C'est exténuant; mais quel parti prendre? elles sont si charitables! il faut toujours en revenir là, et, pour avoir le miel, supporter les mouches. D'ailleurs il y a quelque plaisir à être l'oracle que l'on consulte sur toute chose. « Pensez-vous, mon Père, dit une dame à Timothée, que l'âme de mon mari soit en purgatoire? — Oui, ma fille, oui. — Hélas! j'en doute. Il ne valait pas grand'chose, mais pourtant, le pauvre homme, je ne voudrais pas qu'il fût damné. — Non, ma fille, rassurez-vous. Dieu donne toujours le temps de se repentir. — Mon Père, pensez-vous que le Turc passe cette année en Italie? — Oui, si vous ne priez pas. — Que Dieu nous vienne en aide: ce sont des diables que ces Turcs, et j'ai une peur affreuse d'être empalée. — Puis, avec cette mobilité des têtes qui ne raisonnent point: Mon Père, je vous quitte, dit-elle brusquement, j'aperçois dans l'église une femme qui a quelque chose à moi, je vais lui parler; » et la voilà qui court, oubliant le Turc et son mari défunt.

Si frère Timothée se bornait à affirmer ce qu'il ne sait pas sur le salut d'une âme ou sur la descente prochaine des Turcs, il n'y aurait encore que demi mal; le pis est qu'il se fait souvent casuiste, et concilie à sa façon les vices des hommes et la loi divine. Saint Paul disait: Ne faites pas même un léger mal pour un grand bien. Timothée n'est pas de cet avis; il trouve toujours moyen de démontrer que le mal projeté n'est presque rien, le bien qu'on veut procurer immense, et que l'honneur

de Dieu et l'amour du prochain exigent que bravement on passe outre. Du reste, pour obtenir de ce moine l'approbation d'un désir immoral, on ne manque jamais de lui apporter ce qu'on appelle des aumônes, c'est-à-dire quelques bons ducats, qu'il dépensera en œuvres saintes... ou autres. Pour les distinctions subtiles, les principes à double tranchant, les intentions adroitement dirigées, les maximes générales adoucies les unes par les autres et aboutissant, avec une infaillible régularité, à satisfaire les passions humaines, frère Timothée peut être reconnu comme un ancêtre légitime des casuistes ingénieux et relâchés de Pascal. Je voudrais pouvoir le montrer par une ou deux citations; malheureusement, les problèmes qu'on lui pose ne sont pas de ceux qu'il est permis de rapporter. Pascal, sectaire profondément chrétien, aussi ardent à soutenir la plus pure morale qu'à diffamer les adversaires du jansénisme, prend soin d'écarter certaines questions où les épicuriens trouveraient trop d'amusement et les âmes chastes trop de scandale. Ce sont précisément ces questions-là que Machiavel étale, retourne sous toutes leurs faces, et fait décider par son moine à la grande joie des voluptueux. Le séducteur et ses complices gagnent si complètement le frère Timothée, le font si bien tremper dans leur conspiration, qu'il en est lui-même ébahi; pourtant il se rassure en pensant que tout le monde aura intérêt à tenir la chose secrète : d'ailleurs on lui a déjà porté une abondante aumône, et on lui promet bien davantage; il a affaire à des gens riches et cossus;

les ducats vont rouler et servir à la gloire de Dieu. Frère Timothée, comme on le voit, n'est pas seulement l'arrière-grand-père du casuiste des *Provinciales;* il est aussi le quadrisaïeul de Basile; à genoux, comme lui, devant un écu, il vend ses oracles, ses conseils, même son assistance effective, et pour qui le paie il abuse de tout.

Voilà le moine de la *Mandragore;* celui de la troisième comédie, intitulée par les commentateurs *Frère Alberigo,* est moins cupide peut-être, mais plus sensuel et plus cafard; sous prétexte de réconcilier les époux, il porte chez eux le déshonneur, et l'on peut dire que ces deux misérables satisfont, à l'abri du froc, toutes les passions que le Tartufe laïque de Molière couvrira du manteau décent de l'hypocrisie.

Dans cette application de Machiavel à peindre le moine sous une figure à la fois odieuse et comique, y aurait-il, comme nous disons aujourd'hui, une idée sociale, une tentative de révolte contre la domination des hommes du cloître? Évidemment il leur est peu favorable, et quoiqu'il trouve la religion utile pour établir l'ordre et l'union dans les cités, il n'aime pas beaucoup que l'on se règle par leurs conseils; dans les statuts qu'il dresse pour une Société de joyeux vivants, il recommande aux messieurs et aux dames de ne pas se confesser en dehors de la semaine sainte, et de choisir, s'il est possible, un confesseur aveugle et d'oreille dure. Toutefois, à en juger, par un passage remarquable de ses *Discours sur Tite-Live* (L. III, c. I), il estimait

un peu plus le moine que le prêtre, et surtout que le haut clergé. Selon lui, les moines ont sauvé la religion, et la sauvent encore. Ils ont fait pour elle ce que les Fabius et les Catons firent pour la république romaine; ils l'ont rappelée à son principe, et comme retrempée dans sa source.

« Saint François, dit-il, et saint Dominique ont préservé la religion d'une ruine complète. Par la pauvreté dont ils firent profession, et par l'exemple du Christ qu'ils prêchèrent, ils en ranimèrent les sentiments déjà presque éteints dans les cœurs. Les nouveaux ordres qu'ils établirent furent très puissants, et empêchèrent que la religion ne fût perdue par les mœurs licencieuses des prélats et des chefs de l'Église. Ces ordres vivent encore pauvrement; et ils ont tant d'influence sur le peuple par la confession et la prédication! Elle leur a servi à lui persuader qu'il était mal de médire de ceux qui font mal; qu'il est bon et utile de leur rester soumis, et de laisser à Dieu le soin de punir leurs égarements. Aussi les prélats, ne redoutant pas cette punition divine, qu'ils ne voient ni ne veulent croire, se conduisent le plus mal qu'ils peuvent. »

Ce dernier mot contre les prélats est terrible; mais comment ne pas remarquer le témoignage que Machiavel rend aux moines? Ils vivent encore pauvrement, nous dit-il *(vivendo ancora poveramente)*. Pour demeurer d'accord avec ses comédies, il aurait dû ajouter que les moines ne valent pas mieux, au fond, que les évêques. Il ne le dit pas; il les juge et

probablement les connaît meilleurs qu'il ne s'amuse à les peindre sur le théâtre. Là, reprenant la tradition mondaine de Boccace et des autres conteurs de *nouvelles*, il donne en pâture aux gens de plaisir, à demi assujettis par un reste de foi, à demi révoltés par leur malice et leurs passions, le moine ridicule ou dépravé.

Mais, dira-t-on peut-être, tout est-il faux dans cette peinture? n'exista-t-il jamais un moine pareil à Timothée ou au frère Alberigo? Assurément il en exista, comme il y eut un Marat parmi les amis du peuple, un Néron parmi les Césars, un Sardanapale parmi les rois d'une dynastie séculaire. Mais quel parti, quelle société, quelle famille voudrait être jugé d'après ses plus mauvais membres? L'homme épris de Dieu et de tout ce qui nous attache à lui, l'homme qui par son humble austérité confond l'orgueil et la sensualité païenne, qui plus tard gagne sa vie en défrichant la solitude et prodigue aux pauvres son superflu, qui civilise les peuples autour de lui, jette aux violents un frein moral, sauve, comme dans une arche, la pensée humaine menacée par l'inondation des Barbares, voilà le vrai type du moine, et toutes les railleries passées et présentes ne l'empêcheront pas d'avoir existé. Que dis-je? il existe aujourd'hui, avec une mission un peu différente, une influence moins universelle, mais pour montrer encore au monde que toute passion, en nous, peut être vaincue.

Quant aux indignes, de quelque ordre qu'ils se disent, et de quelque robe qu'ils se couvrent,

laissons-les tomber, sans les plaindre, sous la raillerie ou la flétrissure. Regrettons seulement que leurs censeurs n'aient pas été mieux armés que Machiavel contre les faiblesses dont ils les accusent. Un moine corrupteur, flagellé par un mari infidèle, par l'ami des courtisanes florentines, est-ce là un spectacle bien utile aux mœurs? — Au vice caché, me dites vous, nous préférons encore un vice plus franc. — Peut-être; mais c'est toujours le vice, et le meilleur des deux ne vaut rien. A tous ces libertins qui, de leur propre autorité, se font les délateurs ou les fléaux des moines, on peut toujours redire la maxime du grand comique français :

Il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire.

Mais ni Machiavel ni ses pareils n'ont sincèrement détesté le mal; ils s'en sont amusés, en ont diverti le monde et souvent doublé le scandale qu'ils avaient l'air de dénoncer.

Nous venons de voir avec quel esprit le publiciste florentin maniait la satire sur la scène et dans des poésies assez étendues; regardons-le maintenant prendre sa place auprès des plus malins et des plus habiles conteurs. S'appropriant en maître une légende orientale qui depuis longtemps courait l'Italie et dont on ne savait même plus l'origine, il en forma la fantastique et piquante nouvelle de *Belphégor*.

Les Arabes contaient qu'un bûcheron, nommé Ahmed, voulant se défaire de sa femme, acariâtre

et jalouse, ou tout au moins lui donner à réfléchir, l'avait fait descendre dans une citerne et lui avait dit, en s'éloignant : « Reste-là jusqu'à ce que je te délivre. » Au bout de quelque temps, Ahmed espère que la leçon lui profitera, et, pour l'aider à sortir, il lui jette une corde; mais au lieu de sa femme il retire, devinez qui? un génie, qui s'était attaché à la corde et qui semblait ravi de remonter. « Quel service tu m'as rendu! s'écrie cet être » surnaturel. Je suis un des génies qui ne peuvent » s'élever dans l'air; j'avais fait de ce puits mon » habitation, lorsqu'un autre génie, mon ennemi » probablement, y a fait descendre la plus méchante » des femmes, qui n'a cessé de me faire enrager » depuis que je l'ai eue pour compagne. Enfin, tu » m'en as délivré, et je veux te récompenser à ma » manière. J'irai prendre possession d'une fille du » roi des Indes; tu viendras me chasser de son corps, » et cette cure te sera bien payée. » En effet, le brave bûcheron exorcise la princesse et on la lui donne en mariage. Bientôt après le génie va s'emparer d'une fille de l'empereur de la Chine. Ahmed est appelé, car sa réputation avait fait le tour de l'Asie; il trouve le même génie, mais peu disposé, cette fois, à se laisser chasser de sa nouvelle résidence. — « Je ne sortirai pas, criait-il par la » bouche de la possédée. — Eh bien! ne sors pas, » répond tranquillement Ahmed; je ne viens pas te » déranger, mais seulement implorer ton assistance. » — Et pourquoi? demande le génie. — Tu te » rappelles, dit le bûcheron devenu prince, cette

» femme avec laquelle tu as passé quelques heures » dans une citerne. — Oui; eh bien! quoi? cette » femme? — Cette femme était la mienne; et la » voici qui me réclame, qui veut me reprendre... » Bon génie, prête-moi ton secours. — Mon secours! » s'écrie l'autre. Dieu me garde de me retrouver » jamais avec une pareille femme! Ahmed, je n'y » saurais que faire, et je me sauve immédiatement. » Disant ces mots, le génie s'en alla; la princesse de la Chine fut délivrée, et Ahmed retourna aux Indes, dans les États du roi son père. Le nom seul d'une femme acariâtre et la crainte de la revoir avaient donc suffi pour mettre le génie en fuite.

Telle est l'idée première que Machiavel reçoit d'un inventeur tout à fait inconnu de lui. Il s'en empare, l'ajuste à nos croyances et à nos mœurs, et l'embellit singulièrement.

Au début de son petit conte, nous voyons les princes de l'Enfer tenir conseil, et Satan leur poser une question des plus délicates. « Tous les hommes » mariés qui descendent dans notre empire accusent » leur femme de les avoir fait damner. Ce reproche » adressé au sexe féminin est-il vrai? et devons-nous » sévir contre les femmes avec plus de rigueur? Il » faut le savoir; car tant que nous n'aurons pas » fait d'enquête, nos jugements pourront être » blâmés, et je tiens, moi Satan, à la réputation de » mon royaume et de mes tribunaux. »

Là-dessus on délibère, et l'on décide qu'on enverra sur terre un démon pour s'en informer. Belphégor, archidiable, et jadis archange, est désigné pour

cette mission qu'il accepte un peu malgré lui. On lui donne cent mille ducats, et on lui enjoint, aussitôt qu'il sera chez nous, de prendre femme et de rester dix ans assujetti aux passions et aux misères humaines; au bout de ce temps, il doit revenir en enfer et rendre compte de ses expériences conjugales.

On lève la séance, et le démon Belphégor part, comme un ambassadeur florentin du XVI[e] siècle, avec ses instructions, son indemnité de voyage, ses diablotins qui doivent lui servir de valets, et un peu de mauvaise humeur contre ses confrères qui l'ont chargé d'une aussi chanceuse mission.

C'est justement à Florence qu'il s'en va d'abord; un capitaliste comme lui, ayant cent mille ducats en poche, ne pouvait mieux se loger que dans cette ville, si indulgente, dit Machiavel, pour ceux qui font grossir leur trésor par l'usure. Il s'établit au faubourg d'Ogni-Santo, prétend être Espagnol et avoir gagné sa fortune en Orient, se fait appeler Roderigo de Castille, se montre riche, libéral, magnifique; bel homme d'ailleurs et d'environ trente ans, que de parents le voudraient pour leurs filles! Entre toutes celles qu'on lui offrait, il en choisit une fort belle qu'on appelait Mademoiselle Onesta, fille d'Amerigo Donati. Elle était noble, aussi noble que possible, mais pauvre, et n'apportait pour dot qu'un père, une mère, trois sœurs à marier et trois grands frères. La noce fut splendide, car l'infortuné Belphégor s'humanisait au point de prendre goût à toutes les pompes de ce monde et de dépenser un

argent fou pour être honoré et applaudi. Il eut de plus le malheur d'aimer sa femme, d'être pris sérieusement par les yeux et par le cœur, d'être enchaîné comme un esclave et de ne pas pouvoir souffrir un seul instant qu'elle parût avoir le plus petit déplaisir. Or, cette femme de diable était aussi une diable de femme, orgueilleuse comme Lucifer; que dis-je? bien plus que lui; Roderigo Belphégor, qui a intimement connu l'un et l'autre, assura, depuis, que sa femme surpassait Lucifer en orgueil.

Quand Onesta eut compris le pouvoir que sa beauté lui donnait sur Roderigo, elle devint insupportable. A la plus légère résistance, elle faisait des scènes, accablait d'injures son mari, ne voulait jamais croire que ce qu'elle désirait fût impossible. Pour la couvrir de bijoux et de parures, pour lui faire suivre rigoureusement les modes qui, dans Florence, changent tous les jours, de grosses sommes furent dépensées. Puis il fallut que le mari adoptât toute la famille, aidât son beau-père, mariât les sœurs, mît les frères dans le commerce et dans l'industrie, envoyât l'un vendre du drap en Orient, l'autre des soieries en Occident, et fît du troisième un batteur d'or. En temps de carnaval et à la Saint Jean, époque de fêtes et de repas splendides, Onesta voulait que son mari surpassât tout le monde en magnificence, afin de se placer elle-même au premier rang. Et si, avec toutes ces concessions, il avait pu obtenir le repos! Mais non : l'insolence de sa femme remplissait d'orages la maison; les domestiques

qu'il avait amenés de là-bas aimèrent mieux retourner en enfer que de servir une pareille maîtresse. Bientôt le bruit se répand que Roderigo est ruiné; il s'enfuit par la porte de Prato; ses créanciers en masse le poursuivent. Vainement il est à cheval et croit avoir sur eux un peu d'avance; les fossés qui coupent le pays l'obligent à quitter sa monture; il court comme il peut, à pied, à travers champs; il va être pris, lorsqu'il aperçoit un paysan, nommé Giovanni Matteo, qui revenait d'apporter à manger à ses bœufs. « Cache-moi, lui dit-il, je te récompenserai bien. » L'autre y consent, le cache sous du fumier, et Roderigo échappe à ceux qui le cherchent.

Toute cette peinture de la vie conjugale et des misères qu'une femme orgueilleuse peut vous causer est un véritable chef-d'œuvre, dont la légende asiatique ne contenait pas le moindre germe; chaque détail est amusant, et Machiavel les doit tous à lui-même et à son observation assidue des réalités qui l'entourent. On ne saurait mieux peindre les exigences dont une honnête femme est capable, ni mieux prouver que, pour le bonheur conjugal, plus d'une vertu est nécessaire.

Sur tous ces traits, brillants d'une éternelle justesse, la marque florentine est empreinte; aujourd'hui encore on peut suivre l'entrée presque triomphale de Roderigo dans Florence, son établissement dans tel faubourg, sa fuite par telle porte, sa course à travers les fossés; et comme l'auteur suppose que le fugitif s'est caché dans une métairie

appartenant à telle grande famille, il serait peut-être possible, en consultant les vieux cadastres, de retrouver le lieu de sa retraite.

Enfin le début même du conte sent de fort loin son Machiavel. Satan y parle en monarque sérieux, qui sait gouverner un empire et veut prouver à tous qu'il s'y entend. Il fait des phrases solennelles, périodiques, telles que l'on en faisait beaucoup au Grand Conseil, et telles qu'il en tombe encore aujourd'hui du haut des trônes de l'Europe devant les deux Chambres assemblées.

Notre bon Lafontaine, racontant cette histoire à son tour, l'aborde plus gaiement et semble traiter la chose moins comme une affaire d'État que comme un sujet de satire et de curiosité railleuse.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faisait passer ses sujets en revue.
Là confondus, tous les états divers,
Princes et rois, et la tourbe menue
Jetaient maint pleur, poussaient maint et maint cri,
Tant que Satan en était étourdi.
Il demandait en passant à chaque âme :
Qui t'a jetée en l'éternelle flamme?
L'une disait : Hélas! c'est mon mari.
L'autre soudain répondait : C'est ma femme.
Tant et tant fut ce discours répété
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :
Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art et de prudence,
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.

Le prince ayant proposé sa sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce diable était tout yeux et tout oreilles,
Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles;
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.

Ce Belphégor de Lafontaine, appelé Roderigo à Florence, tarde plus que l'autre à se mettre en ménage; il semble reculer devant l'expérience personnelle. Lorsqu'enfin il se décide à demander Honesta [1] en mariage, celle-ci, loin de témoigner le moindre empressement, lui fait attendre longtemps le *oui* qu'il sollicite; elle le traite, toute pauvre qu'elle est, avec hauteur; elle le ruine à demi en fêtes et en cadeaux préliminaires; elle ressemble à certaines précieuses du XVII[e] siècle qui obligeaient leurs prétendants à leur faire une cour de dix années.

Que la couleur florentine de l'original soit en grande partie effacée par Lafontaine, il n'y a rien là d'étonnant ni de blâmable, notre poète ayant su remplacer de tels détails par d'autres, plus appropriés à nos mœurs. Mais ce qui est remarquable, c'est que son Belphégor n'est jamais épris d'Honesta. Il la courtise d'abord, et puis l'épouse afin de remplir sa commission, de compléter son expérience; mais il ne devient jamais un homme perdu d'amour; il reste diable et diable moqueur. Lorsque le notaire,

[1] Nous changeons d'orthographe avec les auteurs eux-mêmes. La lettre *h* existe à peine dans la langue italienne, et Machiavel écrivait : *Ones a*.

avec son contrat, vient le marier, il rit tout bas de cette cérémonie :

Hé quoi ! dit-il, on achète une femme
Comme un château ! Ces gens ont tout gâté.

Et Lafontaine ajoute de son chef :

Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès, en prenant le revers.
Les *si*, les *car*, les contrats sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers ;
N'espérez pas que jamais elle en sorte.

Voyez-vous comme Lafontaine intervient, comme il raisonne, réfléchit, disserte ? Machiavel, au contraire, ne se permet pas une seule digression ; il raconte toujours ; il nourrit sa narration de détails instructifs pour notre conduite, mais qu'il nous laisse le soin de commenter. Aussi ne trouverez-vous pas une seule lacune dans son récit ; nul passage faible ou médiocrement coloré ; enfin une plus juste proportion que dans la satire narrée de Lafontaine.

On a conjecturé que son Onesta était une copie de sa propre femme. Rien absolument ne le prouve : il n'y a pas, dans toute la correspondance de Machiavel, un seul mot qui paraisse un reproche fait à sa femme. Il écrit bien à l'un de ses fils : « Tâchez de dépenser, tous ensemble, le moins possible ; » mais les lignes qui précèdent et celles qui suivent ce mot prouvent que c'est simplement une recommandation. D'ailleurs, ne s'accusait-il pas lui-même d'être

un incorrigible dépensier, qui aggravait les charges de sa propre famille? Non; Machiavel, à notre connaissance, n'a rien écrit contre sa femme; il ne la hait pas, ne la diffame pas; il se borne à la négliger, et, comme on dit, à lui faire des traits. Son Belphégor n'agit pas de même; il adore sa femme, et ne la trompe point. Pourquoi donc chercher dans cette nouvelle la moindre allusion au ménage de l'auteur? Chez Lafontaine, c'est autre chose : l'allusion est palpable, et notre mauvais mari de fabuliste érige en théorie ce qu'il a lui-même pratiqué, l'infidélité flagrante et la tolérance réciproque.

Solennités et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats.
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout : le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuse, tout passe;
Chez les amants tout plaît, tout est parfait;
Chez les époux tout ennuie et tout lasse :
Le devoir nuit; chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sans doute, si les sottises se bornent à faire de temps en temps une emplette superflue; mais s'il s'agit de tolérer les débats de l'Amour et de l'Hymen, grand merci de la perfection dont Lafontaine se contente : nous n'aurions pas, comme lui, le talent de la vanter en jolis vers; nous n'aurons pas, en revanche, la faiblesse de l'accepter dans notre vie.

Mais revenons au Roderigo de Machiavel. Nous

l'avons vu, caché par un paysan, échapper aux mains de ses créanciers. « Je te récompenserai, » dit-il à cet homme, et voici comment : Je suis un » diable envoyé sur terre et je dois y rester dix ans. » Pour compléter mon temps de résidence parmi les » hommes, j'entrerai dans un corps humain; tu » viendras pour m'exorciser; je décamperai, et l'on te » paiera comme si ta science avait fait le miracle. »

Peu de temps après, le bruit se répand que la fille d'un riche Milanais est possédée, que le démon est en elle, parle par sa bouche, débite du latin, révèle les péchés les plus secrets; tous signes auxquels on reconnaissait, en ce temps, la réalité d'une possession diabolique. Giovanni Matteo (le paysan qui avait sauvé Roderigo-Belphégor) accourt et délivre la jeune fille; car le démon veut bien lui faire la grâce de décamper à sa parole. On lui avait promis cinq cents ducats. « Ce n'est pas mal, lui dit Belphégor avant de partir; mais il n'y a pas encore là de quoi te faire riche pour toute ta vie. Je vais te procurer un plus gros gain. Je quitte cette fille et saisis celle du roi de Naples. On t'appellera, et je décamperai de nouveau. » Ainsi dit, ainsi fait; le diable et l'exorciste étant compères, la royale possédée est bientôt guérie; mais avant de s'en aller, Belphégor déclare à son homme qu'il ne lui doit plus rien et ne se laissera plus chasser par lui. Matteo, comblé de biens par le roi de Naples, est devenu riche; il ne se soucie plus d'exorciser personne, et revient à Florence jouir de sa fortune. Tout à coup l'on apprend qu'une fille du roi de

France est possédée par un démon. Matteo tremble d'être appelé; car si on le mande et que Belphégor, comme il l'en a menacé, ne veuille plus lâcher sa proie, quelle confusion pour lui, pauvre exorciste, et peut-être quel châtiment! Le roi de France, en effet, lui envoie un messager, et sur son refus, il demande aux magistrats de Florence qu'on force cet homme à partir. Pour ne pas se brouiller avec un aussi grand roi, on lui expédie Matteo. Mis en présence de la princesse et sommé de la guérir sous peine de la potence, le Florentin s'approche de la possédée et parle au démon, qui lui oppose le refus le plus formel.

Que va-t-il faire? Selon Lafontaine, ayant déjà presque la corde au cou, il improvisera un moyen de salut; un petit bruit et un petit mot lui suffiront.

Il dit tout bas qu'on battît le tambour.. ..

Dans Machiavel, le paysan médite à loisir un dernier effort; il se garde bien d'oublier l'essentiel, mais il l'entoure d'un grand appareil et il inflige au diable un solennel et public affront. Il prie le roi de faire dresser devant le parvis Notre-Dame un magnifique échafaudage, où il siégera au milieu de toute sa cour et où la princesse sera amenée. Derrière l'estrade on cachera des musiciens prêts à donner du cor, des cymbales, de la cornemuse, dès que l'exorciste lèvera son chapeau.

Voilà un dénouement préparé à grand orchestre, un spectacle pompeux qui frappe l'imagination. A la rigueur pourtant c'était peu nécessaire. Pour

faire croire au démon que Madame Onesta courait après lui, le roulement de tambour et un mensonge de Matteo étaient bien assez. Ce qui donne le plus de prix à cette scène de Machiavel, c'est son développement dramatique, c'est la résistance fanfaronne du démon qui ne soupçonne pas quel tour le manant lui réserve.

« Quand Roderigo vit cette foule immense et tout » cet appareil, il se dit en lui-même, avec surprise : » — Quel est donc le dessein de ce misérable » manant? Croit-il me faire peur avec toute cette » pompe? Ne sait-il pas que je suis accoutumé à voir » les magnificences du ciel et les fureurs de l'enfer? » Je le châtierai comme il le mérite.

» Giovanni Matteo s'étant approché de lui et » l'ayant supplié de vouloir bien sortir : — Oh! oh! » répondit-il, tu as eu là une excellente idée. » Qu'espères-tu faire avec tout ce grand appareil? » Crois-tu par là te dérober à ma puissance et à la » colère du roi? Vilain manant, tu n'éviteras pas » d'être pendu. — L'autre le supplia de nouveau, et » Roderigo ne lui répondit que par des injures. Alors » Giovanni Matteo, jugeant inutile de perdre plus » de temps, donna le signal avec son chapeau, et » les gens qu'il avait chargés de faire du bruit se » mirent à sonner de leurs instruments et s'avan- » cèrent vers l'échafaudage avec une rumeur qui » s'élevait jusqu'au ciel. A ce tapage, Roderigo » ouvrit de grandes oreilles; et ne sachant ce que » cela voulait dire, il demanda, plein de trouble, à » Giovanni Matteo, ce que signifiait ce tumulte.

» Giovanni Matteo, feignant une grande terreur, lui
» répondit aussitôt : — Hélas ! mon cher Roderigo,
» Dieu me pardonne, c'est ta femme qui vient te
» trouver ! — Ce fut merveille de voir à quel point
» Roderigo s'épouvanta en entendant prononcer le
» nom de sa femme ; sans réfléchir s'il était possible
» ou probable que ce fût elle, sans répondre un mot,
» il s'enfuit tout tremblant, délivrant ainsi la jeune
» fille, et aimant mieux retourner en enfer rendre
» compte de ses actions que de se soumettre de
» nouveau aux ennuis, aux désagréments, aux
» dangers du joug matrimonial. »

Et comme pour faire contraste avec le luxe un peu superflu de la scène précédente, Machiavel ajoute ces quatre lignes d'une sobriété vraiment exquise, et qui résument tout, sans avoir l'air d'être un résumé : « Ainsi Belphégor, de retour aux enfers,
» put rendre témoignage des maux qu'une femme
» amène avec elle dans une maison, et Giovanni
» Matteo, qui en sut plus que le diable, s'en revint
» bientôt tout joyeux chez lui. »

Cette fin vaut beaucoup mieux que celle de Lafontaine. Après la fuite de Belphégor, il le représente rentrant aux enfers et adressant son rapport à Satan ; puis il conclut en son propre nom ; il tire la morale de l'histoire ; il parle encore après avoir tout dit. Machiavel, ayant évité une pareille faute, et créé presque de rien l'histoire entière de Belphégor, reste, je crois, vainqueur dans cette lutte, si féconde pour nous en plaisirs.

Poète satirique, auteur de lettres et de comédies,

conteur de nouvelles, l'illustre Florentin s'est élevé bien haut dans tous ces genres. Ce n'est pourtant là que la moindre partie de sa gloire, ou, si vous aimez mieux, de sa réputation : comme Voltaire, on le rencontre, pour l'admirer ou le maudire, souvent pour l'admirer et le maudire en même temps, sur presque toutes les voies où s'élance l'esprit humain.

CHAPITRE V

Le Prince.

Jamais livre ne fut plus diversement jugé que le *Prince* de Machiavel. Les uns, s'en tenant aux premières apparences, n'ont su y voir qu'un code abominable de perfidie et de despotisme, une œuvre immorale et funeste, dont le diable s'est même un peu mêlé; d'autres ont déclaré que Machiavel, ancien fonctionnaire d'une république, et persécuté au nom des Médicis, ne pouvait pas donner aux princes des conseils sincères pour l'élévation et le maintien de leur pouvoir; son intention serait donc toute contraire, et il aurait voulu, en montrant aux peuples les crimes sur lesquels repose la monarchie, leur inspirer l'horreur de ce gouvernement. Oui, si nous en croyons Rousseau, le *Prince* est le livre des républicains; c'est le portrait du monstre qu'ils détestent; ils doivent le contempler pour ranimer leur haine, et c'est à eux qu'il est offert : Machiavel enfin n'a démasqué les forfaits et les artifices royaux que pour aider les nations à déjouer et à perdre les rois. D'autres critiques ont encore vu

bien autre chose dans le livre du *Prince;* suivant le jurisconsulte Lerminier, Machiavel y aurait donné carrière à son humeur de poète comique; il se serait moqué des princes en ayant l'air de les conseiller, et son ouvrage ne serait qu'une ironie, un éclat de rire sardonique et bizarre.

Voilà ce que l'on a dit du *Prince;* où est la vérité dans ces jugements contraires? Pour la trouver, le plus court chemin ne serait-il pas de les oublier d'abord et de lire, sans aucune prévention, le célèbre livre de Machiavel? Nous connaissons la vie de l'auteur, ses lettres, l'histoire de sa patrie; gardons ces souvenirs dans notre mémoire; ils nous éclaireront mieux que mille dissertations.

J'ouvre le *Prince,* et je remarque qu'il est dédié à Laurent de Médicis, neveu de Julien et de Léon X, et chef demi-officiel de la république florentine. Julien, qui devait d'abord recevoir cette dédicace, a quitté depuis peu le timon des grandes affaires; il s'est retiré à Rome, et Laurent lui a succédé, soutenu par son oncle, le souverain pontife, qui l'a créé duc d'Urbino et général des troupes de la Sainte Église.

Machiavel parle à ce prince en solliciteur malheureux, mais qui a conscience de valoir quelque chose : « Quand du haut de votre puissance, lui dit-il, vous abaisserez vos regards sur les lieux que nous habitons, vous connaîtrez que je souffre, sans l'avoir mérité, une grande et continuelle malignité du sort... Je désire ardemment vous voir parvenir à cette grandeur que votre fortune et vos qualités

vous promettent; et bien que mon œuvre soit indigne de vous être présentée, j'espère que votre bonté la fera accepter de vous : je ne puis d'ailleurs vous offrir un don plus précieux que de vous mettre en état de comprendre en peu d'instants ce que j'ai connu et compris moi-même en tant d'années, au prix de tant de peines et de périls. »

Il fait bon d'avoir respiré, quelque temps au moins, un air libre, et d'avoir vécu sous un régime où la volonté d'un seul homme n'absorbe pas celle de tous les autres. Assurément Machiavel ne fut point un grand caractère; pour échapper à la pauvreté et à l'inaction politique, il se décida vite à l'apostasie; et toutefois, en présence des vainqueurs et des puissants, il ne se courbe qu'à moitié; il se recommande aux princes, mais ne s'annule pas devant eux. Il leur laisse même entendre que son expérience, chèrement achetée, leur manque, et que sans lui, sans ses conseils, il leur serait bien difficile d'atteindre à la grandeur qu'ils ont droit d'espérer. Non, Machiavel n'est point de ces courtisans qui attribuent aux souverains la science infuse; il ne ressemble pas à ce jurisconsulte qui, ayant pris la peine de rédiger un code pour Justinien, déférait à l'empereur toute la gloire de ce grand ouvrage, et lui disait : « Seigneur, pendant que vous me parliez, je craignais de vous voir enlever au ciel; tant vos lumières sont surhumaines; tant votre intelligence est angélique! » Ainsi s'expriment les hommes, quand depuis cinq cents ans la meule du despotisme tourne sur eux;

mais à Florence, en 1516, après cinq siècles au moins d'orageuse liberté, un génie sagace comme Machiavel peut se plier à tout plutôt qu'à une si plate idolâtrie.

Du reste, la dédicace du *Prince* est assez courte, et l'auteur, abordant rapidement son sujet, divise les principautés en plusieurs espèces d'après la manière dont elles ont été acquises. En premier lieu, il étudie la principauté héréditaire, celle que le souverain tient d'une longue suite d'aïeux et qui, selon Machiavel, est facile à conserver. « Il suffit, en effet, dit-il, que le prince ne s'écarte pas de l'ordre établi par ses ancêtres, et cède à propos aux événements; avec une habileté ordinaire, il se maintiendra toujours dans ses États, à moins qu'il n'en soit dépouillé par une force infiniment supérieure; et dans ce cas-là même, pour peu que l'occupant éprouve des revers de fortune, il se rétablit : *E privato che ne sia, quantunque di sinistro abbia lo occupatore, lo racquista.* »

Lisez cette dernière phrase dans le texte italien; vous comprendrez ce que Machiavel sait faire de cette langue, comment son style rapide suit les mouvements de sa pensée, et comment sa pensée elle-même suit et retrace les mouvements réels des choses. Rien de plus pittoresque que ce mot *racquista*, jeté tout à la fin de cette légère période. Il semble qu'on voie le souverain héréditaire, désarçonné par un choc imprévu, saisir bien vite l'instant propice, sauter de nouveau et se remettre en selle sur son coursier.

« Nous avons en Italie, continue l'auteur, l'exemple
» du duc de Ferrare, qui n'a résisté aux Vénitiens en
» 1484 et au pape Jules II en 1510, que parce qu'il
» était ancien souverain de ce duché. Le prince
» naturel, ayant moins d'occasion et de nécessité de
» vexer ses sujets, en doit être plus aimé; donc, si
» des vices extraordinaires ne le font point haïr, il est
» tout simple qu'ils aient de l'inclination pour lui.
» Dans l'ancienneté ou la longue durée d'un gou-
» vernement, se perdent ou les souvenirs ou les
» occasions d'un changement; car chaque mutation
» laisse des pierres d'attente pour une nouvelle. »

Eh bien! Français du XIXe siècle, est-ce vrai que chaque révolution sert à en préparer une autre, et qu'un peuple longtemps habitué à une dynastie héréditaire, dès qu'il a dérogé à son antique loi, roule, comme au hasard, sans savoir où se fixer? Notez qu'ici Machiavel n'examine point la question de droit; il ne se demande pas si l'autorité monarchique *doit* venir de Dieu ou du peuple; si elle *doit* être conférée par tous les citoyens ou par une élite; il ne le sait pas, et ne s'en inquiète nullement. S'il ne nous disait point dans un autre chapitre qu'il cherche ce qui *est* et non pas ce qui *doit être,* nous le devinerions néanmoins dès ce début. L'essentiel, à ses yeux, n'est ni le *droit* ni le *devoir,* mais le *fait.* Une royauté héréditaire a de grands avantages pour le prince; elle est facile à conserver et à reconquérir; les exemples le prouvent et la raison l'explique : voilà où s'en tient Machiavel; sa politique est expérimentale, fondée sur les phéno-

mènes que l'on constate et qui se lient entre eux étroitement.

Voulez-vous conquérir et garder une province? Demandez-vous de quelle nature est le pays que vous convoitez et quelles ressources vous avez entre les mains : suivant les circonstances, vous trouverez des obstacles et des facilités diverses. S'agit-il d'une nation accoutumée à la monarchie? Tâchez, dit Machiavel, d'éteindre la race de ses monarques; tant qu'il en restera un rejéton, vous pourrez craindre qu'autour de lui on ne se rallie contre vous. Est-ce une cité libre depuis des siècles? Il faut la détruire, dit-il encore, et en disperser les habitants. Sparte a voulu jadis épargner Thèbes et Athènes : Thèbes et Athènes lui ont échappé; Rome, plus rigoureuse, a détruit Carthage et Numance : leur territoire lui est resté. En avait-elle le droit? Ce n'est point là le sujet du livre écrit par Machiavel : ce qui est sûr, c'est qu'elle l'a fait, et qu'elle s'en est fort bien trouvée. Machiavel le rapporte, l'explique, et conclut intrépidement que si l'on veut subjuguer les cités libres, le seul moyen est de les renverser.

Qu'un moraliste examine si la conscience permet aux princes victorieux de déposséder les vaincus pour établir des colonies; Machiavel se borne à constater que les colonies militaires furent infiniment utiles aux Romains; quant aux gens chassés de leurs terres, ils sont en général peu nombreux, dispersés et pauvres; donc on n'a pas à en tenir compte. « Il faut, dit-il avec un esprit inexorable,

gagner les hommes ou se défaire d'eux. Ils peuvent se venger des offenses légères; des offenses graves ils ne le peuvent pas. Or, l'offense faite à un homme doit être telle que le prince n'ait pas à en redouter la vengeance. » — Conclusion naturelle : ceux qu'on ne peut gagner, il faut en finir avec eux, et frapper fort pour qu'il n'y ait pas de revanche.

Je demande au lecteur de me pardonner une comparaison un peu triviale, mais qui fera comprendre à quel point de vue d'utilité et de succès pratique Machiavel se place ordinairement. Si vous demandiez, en certains pays, comment on engraisse certaines volailles, on vous dirait : c'est en leur clouant les pattes sur une planche et en les étouffant presque à force de nourriture. — Ah! quelle barbarie! quelle horreur! Je ne ferai jamais pareille chose. — Alors vous n'aurez point de foies gras. — De même, si le disciple de Machiavel veut se récrier contre la dureté de ses conseils, le Florentin lui répliquera : Vous ne garderez point vos conquêtes.

Avec quelle rigoureuse logique et sur quels lumineux exemples cette politique des faits est développée dans le quatrième chapitre du *Prince!* Là, Machiavel analyse la conduite que notre roi Louis XII a tenue au delà des Alpes, et il nous force d'avouer qu'en faisant de telles imprudences, il ne pouvait manquer d'être chassé d'Italie. Figurez-vous un habile joueur d'échecs examinant une partie qu'on vient de jouer; comptant les maladresses, les pions avancés à tort, les pièces découvertes mal à propos, et prouvant qu'une pareille marche condui-

sait tout net à l'*échec et mat*. Voilà Machiavel jugeant le roi de France; on pourrait lui appliquer le mot que Fénelon a dit de Polybe. Il nous démontre, *par une espèce de mécanique*, que telle nation devait succomber, que tel gouvernement devait périr. Mais comme Machiavel est un écrivain bien plus alerte et bien plus vif que Polybe, comme il sait peindre autant que démontrer, sa *mécanique* offre un intérêt piquant qui ne laisse place ni à la fatigue ni à l'ennui. On peut se scandaliser de ce qu'il affirme, mais on ne saurait se détacher de sa discussion. Et le scandale d'où provient-il? De l'indifférence que l'auteur conserve pour la justice et la moralité des actes. Il blâme, non pas en raison des droits violés, mais en raison des disgrâces qu'on s'attire. « Rien de plus naturel, nous dit-il, que de vouloir acquérir de nouveaux États, et si Louis XII pouvait le faire, il le devait; mais il avait grand tort de le vouloir à tout prix et de se perdre pour gagner un royaume de plus. »

Ce royaume, nous le savons, est celui de Naples. Louis XII avait aspiré à le conquérir; pour l'envahir avec sécurité, il s'appuya sur le pape Alexandre VI et lui fit mille concessions; puis il sollicita l'alliance du roi d'Espagne et partagea d'avance sa conquête avec lui. Grâce à ce concours formidable, il écrasa sans peine le roi de Naples; mais il se vit bientôt après dépossédé par ses deux infidèles alliés, Alexandre VI et Ferdinand V. Lui-même les avait rendus puissants, et ce furent eux qui le chassèrent: « Ainsi en sera-t-il toujours, dit Machiavel; la règle

est générale, ou ne souffre que bien peu d'exceptions: quiconque en aide un autre à devenir puissant se ruine; car enfin cette puissance, il la lui procure ou par l'habileté ou par la force, et l'une et l'autre sont bientôt suspectes à celui qui est devenu puissant. »

Voilà donc le conseil qu'un Italien nous donne: ne rendre jamais puissant un de nos voisins. Nos anciens rois excellèrent à suivre cette règle; toutes les nations qui nous entourent, ils les empêchèrent de s'agrandir ou s'attachèrent à les tenir divisées. La dynastie d'Autriche-Espagne étendait sa main sur l'univers; nos rois aidèrent la Hollande à secouer son joug et à former près de nous une petite république, qu'ils combattirent dès qu'elle voulut trop dominer. Ils disputèrent l'Italie à l'Espagne; contraints, au XVIe siècle, de la laisser asservir, et asservir par d'autres que par nous, ils ressaisirent, deux cents ans plus tard, l'occasion de lui donner des princes moins dépendants, mais toujours aussi nombreux; ils la maintinrent ainsi divisée, impuissante et nulle au point de vue politique. L'Allemagne, en ce temps-là, répugnait à l'unité; nos rois l'aidèrent à faire triompher sa répugnance, et l'on vit, pour atteindre ce but, Henri II et Louis XIV favoriser au-delà du Rhin les protestants qu'ils persécutaient en France. « Chez nous, pensaient quelques-uns de nos rois, les protestants rompent l'unité, et c'est un mal dont nous ne voulons pas pour nous; chez les Allemands, ils la rompent aussi, mais c'est un mal dont nous voulons

bien pour les autres. Point de grands États à nos côtés; faisons la France compacte, et morcelons tous ses voisins. » Ils y parvinrent, et il faut bien reconnaître que nos intérêts y ont gagné. Grâce à cette politique, nous ne fûmes la proie de personne; on nous envia, mais on ne put rien contre nous.

Depuis, un sentiment nouveau est né dans nos cœurs et nous a ouvert d'autres voies. Une sympathie de plus en plus profonde nous a liés aux peuples qui vivent à côté de nous. Quand l'Italien se plaignait du néant où le réduisait la division, nous gémissions sur sa détresse; quand l'Allemand chantait : Où est ma patrie, parmi tant d'États? nous partagions sa mélancolie. « Nous avons une patrie, disions-nous, et elle est *une;* défenseurs du passé ou de l'esprit moderne, nous sommes fiers de cette unité; c'est le seul point où nous tombions d'accord; c'est la seule gloire que nul parti n'ose disputer à nos anciens rois. Et nous empêcherions les autres d'acquérir un pareil bonheur? nous les condamnerions au morcellement éternel? pour n'avoir point à les redouter, nous les forcerions de rester faibles? Pauvres Allemands et Italiens qui n'avez pas encore de patrie, hâtez-vous donc de vous en faire une; soyez grands, comme nous le sommes nous-mêmes, par l'étendue et l'unité du territoire; devenez en cela semblables à nous; mais souvenez-vous que vous le serez devenus par notre neutralité ou notre secours. »

Ainsi fut fait; parmi les nations étrangères, les unes furent aidées par nous à conquérir leur unité;

les autres la conquirent sans rencontrer notre opposition; nous créâmes enfin (ce que défend Machiavel) des États puissants autour de nous. Mais à peine maître de lui-même, à peine sûr de son existence, l'un de ces États nous a écrasés et les autres l'ont laissé faire. Aussi beaucoup de Français veulent maintenant bien du mal à ce qu'ils nomment la *politique de sentiment*. Ils aimeraient, par vengeance et pour notre sécurité, à voir se morceler de nouveau l'Allemagne et l'Italie; ils ne seraient même pas fâchés si un châtiment exemplaire tombait sur la Grèce et sur l'Amérique qui, jadis affranchies par nous, ne se sont pas déclarées en notre faveur. Ils nous conseilleraient enfin de fermer l'oreille désormais à toutes les plaintes des peuples étrangers, et de ne plus accorder le moindre bienfait sans être sûrs qu'on ne le tournera pas contre nous. Ce serait chose prudente, je l'avoue, et Machiavel verrait dans ce retour de l'opinion une bonne application de la maxime citée plus haut; mais voici qui est plus généreux et qui est peut-être aussi prudent : ne point souhaiter de mal aux autres, ne pas regretter ses bienfaits, mais déplorer et relever ses propres faiblesses. Si les Allemands nous avaient vus aussi forts, aussi bien armés, aussi prêts qu'eux-mêmes à la guerre, auraient-ils osé nous envahir? Et s'ils l'avaient osé, serait-ce impunément?... N'imposons donc plus à personne la division ou la nullité; mais imposons-nous l'instruction, le courage et même la concorde. De

cette façon, nous serons forts entre les forts; et nous le serons avec plus de mérite; car dans les éléments de notre force, on ne pourra plus compter ni le malaise, ni la faiblesse, ni l'oppression d'autrui.

Qu'il y ait dans Machiavel mille vérités de fait admirablement vues et formulées, personne ne le contestera; mais ces vérités de fait sont précisément celles qui changent avec les siècles. Voyez, par exemple, son opinion sur la manière dont le conquérant doit se conduire envers les grands et envers le peuple. « Quand le peuple est ennemi du prince, nous dit-il, le pis que le prince puisse en craindre, c'est d'être abandonné de lui; quand les grands le détestent, au contraire, il ne doit pas seulement craindre qu'ils l'abandonnent, mais qu'ils s'avancent pour le renverser; car les grands, ayant plus de clairvoyance et d'astuce, se hâtent toujours de chercher leur salut et de gagner quelques bons postes auprès de celui qu'ils croient capable de vaincre... » Rien de plus exact au temps de Machiavel; c'est ainsi que les princes d'Aragon et Charles VIII lui-même ont perdu Naples : la haute noblesse agissait contre eux; le peuple se contentait de ne pas les défendre. A cette époque, c'étaient les grands qui faisaient les révolutions; en est-il de même aujourd'hui? Les princes, même héréditaires, n'ont-ils à craindre du peuple que l'abandon? Le peuple ne fermente-t-il pas comme jadis la noblesse féodale? Ne lit-il pas tout ce qui s'écrit pour la défense ou l'exagération de ses droits? Ne se coalise-t-il pas? Ne prend-il pas le fusil? Ne dresse-t-il

pas des barricades? Ne s'enferme-t-il pas dans des places fortes? Ne brûle-t-il pas des capitales? — Ce n'est pas le peuple, me dira-t-on, qui fait tout ce mal; c'est la populace égarée ou corrompue, c'est la lie du genre humain. — A la bonne heure; mais il demeure vrai que, de nos jours, cette lie s'agite et se fait craindre tout autrement qu'au siècle de Machiavel.

« Il est, dit-il encore dans le même chapitre, bien plus facile et honorable de contenter le peuple que les grands; les grands ne sont pas satisfaits tant qu'ils n'*oppriment* pas; le peuple ne demande qu'à ne pas être *opprimé.* » Être opprimé! Encore un mot dont le sens change bien avec les siècles. Ne pas être opprimé, à l'époque de Machiavel, c'était pour l'ouvrier recevoir le salaire convenu; pour le marchand, c'était faire son commerce sans qu'on le volât ou l'accablât d'impôts. Mais aujourd'hui pour bien des prolétaires, ne pas être opprimé c'est ne pas voir un plus riche que soi; c'est proscrire la concurrence, anéantir le capital; faire du monde politique et moral une table rase; détruire armée, magistrature, religion; proclamer et mettre en pratique l'athéisme et l'anarchie. Du temps de Machiavel, on se plaignait souvent d'être opprimé par tel prince ou telle classe d'hommes; aujourd'hui l'on se plaint de la société entière; on tire sur elle, on la mine quinze ou vingt ans, puis au bout de cette période on tente de la faire sauter. Il est vrai qu'après l'explosion, les gens recommencent à vivre mille fois plus commodément qu'au

XVI[e] siècle; villes éclairées au gaz, police bien faite et routes très sûres, voyages à la vapeur, correspondance en six heures avec l'autre bout du monde; photographies à dix sous la pièce; journaux illustrés à deux sous; tout cela manquerait, si nous revenions au temps de Machiavel, et nous nous trouverions alors si dépourvus, que nous ne sentirions pas le bonheur d'être délivrés des théories sociales. Chaque siècle a ses biens et ses maux; et les phénomènes moraux qui les font naître varient tellement, que la politique expérimentale demeure tôt ou tard en arrière. Témoin ces phrases de Machiavel sur les prétentions du peuple et des grands; elles ont été vraies en Europe; elles ne le sont plus; elles ne peuvent plus servir de guides aux chefs d'État; elles ne conservent qu'une valeur historique.

Mais cette valeur est considérable, et jointe au mérite soutenu du style, elle fait vivre plus d'une page souvent citée. Parlant des principautés que l'on fonde avec l'aide des armes d'autrui, Machiavel raconte, au septième chapitre, l'histoire de César Borgia, qui, soutenu par des troupes françaises et l'autorité pontificale de son père, s'était créé un vaste État dans la Romagne. Rien n'égale la méthode, la clarté et la verve de toute cette exposition; un enthousiasme étrange l'anime et circule à travers les divisions les plus précises, les 1°, les 2°, les 3°, etc... C'est net et catégorique comme une dissertation d'école, et en même temps on y respire la satisfaction d'un grand connaisseur qui observe

un travail très complexe, très bien fait, illuminé, si je puis dire, de temps à autre, par des coups de maître. Plus d'une fois, dans ce chapitre et dans le treizième, Machiavel déclare qu'il ne saurait trop vanter César Borgia. Ne nous méprenons pas pourtant sur les sentiments que le fils d'Alexandre VI avait inspirés à l'ambassadeur florentin. Lorsque César fut tombé du faîte, Machiavel se montra pour lui impitoyable comme la destinée. Il écrivit à son gouvernement : « Le duc de Valentinois n'est plus » rien, et le nouveau pape, qui le déteste, serait » bien heureux qu'on l'en défît. Il va passer sur » votre territoire ; vous pouvez le laisser libre ou » lui donner le dernier coup. Ne consultez que vos » intérêts. »

Ainsi put-il parler de César Borgia déchu ; mais quelques mois auparavant, quand vivait Alexandre VI, la situation de ce même César avait été singulièrement heureuse. Quiconque avait besoin du pape se trouvait engagé à soutenir son fils, ou du moins à le laisser faire. Or, tous les souverains catholiques avaient sans cesse besoin du pape, et toute l'Europe alors était catholique. Cette puissance pontificale, constamment opposée à l'unité italienne, favorisait pourtant César Borgia et croyait grandir avec lui. Donc, en se conduisant avec art, en changeant d'alliances à propos, en se formant peu à peu une armée qui fût à lui, César pouvait un jour accomplir de grandes choses, former de la Péninsule un seul corps et en expulser l'étranger. Si haut qu'il s'élevât, il était sûr, tant que son père vivrait, de ne pas se

heurter contre l'éternel obstacle. Machiavel (nous le verrons bientôt) faisait des rêves pour l'Italie, et César avait chance de réaliser ces rêves. Laurent de Médicis, à qui le livre du *Prince* est dédié, se trouve, treize ans après, dans une situation analogue; il est neveu du pape Léon X, et celui-ci, qui n'a que quarante et un ans, pourrait garder longtemps la tiare, et, par esprit de famille, laisser faire l'unité. Borgia est mort; vive Médicis! Voilà une seconde occasion de fonder une monarchie qui s'étendra des Alpes à la Sicile. Ce que Borgia n'a pas fait, Médicis l'achèvera peut-être; l'exemple de l'un peut servir à l'autre, puisque l'un et l'autre ont le Saint-Siége pour eux. Ne soyons donc pas trop surpris de voir Machiavel insister si vivement sur les mérites et les grands desseins de César Borgia; ce fils d'Alexandre était, en un sens, le prédécesseur du neveu de Léon. Aussi, comme Machiavel fait entendre à Laurent qu'il faut saisir les occasions heureuses, et, quand on est appuyé par un pape, se hâter d'en tirer parti avant que la mort vous l'enlève!

« Tous les projets de César auraient réussi, lui dit-il, et avaient déjà commencé à s'exécuter la même année où Alexandre mourut. Il acquérait tant de force et de réputation qu'il se serait soutenu par lui-même, sans dépendre de la fortune ou de la puissance d'autrui. Mais Alexandre VI mourut cinq ans après que César eut commencé à tirer l'épée. Il laissa son fils avec le seul État de la Romagne bien consolidé; toutes ses autres conquêtes étaient abso-

lument en l'air, entre deux puissantes armées; lui-même malade presque à la mort. Et toutefois le duc avait tant d'habileté et de courage, il connaissait si bien les hommes qu'il devait s'attacher ou perdre; les fondements qu'il avait su jeter en peu de temps étaient si solides, que s'il n'eût pas eu ces deux armées contre lui, ou qu'il eût été bien portant, il eût encore surmonté tous les obstacles.

» La preuve que ces fondements étaient bons c'est que la Romagne lui fut fidèle et l'attendit pendant plus d'un mois, où il fut, quoique à demi mort, en sûreté dans Rome; les Baglioni, les Vitelli, les Orsini s'y étaient rendus, mais ils n'osèrent pas le poursuivre. Il parvint, sinon à faire élire celui qu'il voulait pour pape, du moins à empêcher qu'on n'élût celui qu'il voulait écarter. Si, dans le temps qu'Alexandre mourut, il n'eût pas été malade, tout lui aurait été facile. Il me dit, le jour où Jules II fut nommé, qu'il avait pensé à tous les obstacles qui pouvaient naître à la mort de son père, et qu'il y avait remédié; mais qu'il n'avait pas prévu qu'à sa mort il serait lui-même en danger de mourir.

» En rassemblant toutes ces actions du duc, ajoute » Machiavel, je ne saurais lui rien reprocher; et il » me paraît mériter qu'on le propose, comme je l'ai » fait, pour modèle à tous ceux qui, par fortune » ou par les armes d'autrui, sont arrivés à la » souveraineté. Avec la grandeur de son courage et » la hauteur de ses vues, il ne pouvait se conduire » autrement, et le seul écueil qu'il ait trouvé, ce

» fut la brièveté de la vie d'Alexandre et sa propre
» maladie.

» Seulement il y a lieu de le reprendre quant à
» l'élection de Jules II. Ne pouvant pas, comme je l'ai
» dit, faire nommer celui qu'il voulait, il pouvait du
» moins donner l'exclusion à un autre; or, il ne devait
» jamais consentir à l'exaltation d'un des cardinaux
» auxquels il avait nui, ou qui, devenus pontifes,
» auraient eu à le redouter; car les hommes nous
» offensent ou par haine ou par crainte. Ceux qu'il
» avait blessés étaient, entre autres, Saint-Pierre
» aux Liens, Colonna, Saint-Georges, Ascagne. Tous
» les autres, venant à être élus, avaient à le craindre,
» excepté celui de Rouen et les Espagnols... Le duc
» devait donc d'abord essayer de faire nommer un
» Espagnol, et s'il ne pouvait y réussir, il fallait
» qu'il consentît à la nomination de l'archevêque de
» Rouen, et jamais à celle de Saint-Pierre-aux-Liens.
» Croire que chez les grands personnages les services
» nouveaux fassent oublier les anciennes offenses,
» c'est une erreur. Le duc se trompa donc lors de
» cette élection, et fut lui-même la cause de son
» irréparable ruine. »

Il s'est trompé, il s'est perdu; voilà le dernier mot du chapitre. César Borgia a cru regagner un ennemi; c'était mal connaître les grands et les politiques; aussi son erreur lui est-elle retombée sur la tête comme le couteau d'une guillotine, et Machiavel semble le pousser au supplice avec la froideur expéditive du bourreau. Jadis il désira le triomphe de César; mais puisque cet homme s'est

trompé, tant pis pour lui! il est inutile de le pleurer; il ne reste plus qu'à faire comme lui ce qu'il a bien fait, et à se garder de son erreur.

Dans toutes les actions de Borgia, Machiavel dit lui-même qu'il ne voit rien à reprendre, si ce n'est l'illusion qui l'a perdu. Perfidies, crimes, trahisons, rien de tout cela ne lui paraît blâmable tant que le succès n'est pas compromis, tant que *le prince* marche vers son but. Il est vrai qu'au chapitre suivant, il fait au sentiment moral une concession; il reconnaît que, devenir prince uniquement par des crimes, c'est acquérir la puissance et non la gloire; et toutefois il lui en coûte de ne pas mettre au rang des grands hommes certains scélérats qui ont bien mené leur barque. Pourquoi, en effet, les exclurait-il de son Panthéon, puisque, plus haut, il nous disait sans sourciller : « Il est très naturel et très ordinaire » de désirer faire des conquêtes, et si l'on tente des » conquêtes possibles, on en sera loué toujours et » non blâmé? » Après de telles paroles, toutes les restrictions viennent trop tard; et le droit outragé proteste contre un livre où l'on nous fait entendre qu'en matière d'acquisitions, tout ce qui est *possible* est *permis*, et même approuvé.

Oui, la conscience du lecteur honnête souffre du peu de ménagements que Machiavel a gardé pour elle; mais il est une partie de son œuvre où il la laisse, pour ainsi dire, en repos; il est des pages que les plus scrupuleux, les plus loyaux peuvent parcourir sans se récrier; ce sont celles qui prescrivent des règles à l'organisation militaire des États.

Ici encore l'auteur, suivant sa coutume, divise et classe avec soin tous les faits. Il reconnaît d'énormes différences entre une armée mercenaire aux gages du prince, une armée auxiliaire formée de troupes alliées, une armée mixte, à demi étrangère et nationale, et celle enfin qu'il appelle une armée *propre*, commandée par le prince lui-même et ne dépendant que de lui. Les deux premières, il les déteste; la troisième lui plaît un peu plus; la quatrième a toutes ses prédilections.

Le prince qui se fait défendre par des soldats étrangers ressemble, dit Machiavel, au jeune David, que Saül voulait revêtir de ses armes. Quand le vaillant pasteur eut endossé l'armure du roi, il se sentit si mal à son aise, qu'il aima mieux s'en dépouiller et marcher contre Goliath avec une fronde et un coutelas; armes légères, sans doute, mais qui du moins étaient à lui. « Les armes étrangères, poursuit l'auteur, ne valent rien; ou elles vous tombent de dessus les épaules, ou elles vous pèsent, ou elles vous serrent. »

Le prince doit être à lui-même son premier soldat; le métier de la guerre est vraiment le métier royal. Tous ceux qui ont pensé aux plaisirs plus qu'aux armes, ont perdu leurs États; et ceux qui ont su combattre en ont gagné. François Sforza, pour avoir porté le glaive, était devenu duc de Milan; et ses enfants, pour l'avoir déposé, de ducs qu'ils étaient, sont devenus simples particuliers.

Un prince qui n'est point guerrier s'avilit; car il n'y a point de proportion entre l'homme armé et

l'homme sans armes; aussi est-il absurde que celui-ci commande et que celui-là obéisse. Il ne peut y avoir pour le maître désarmé repos ni sûreté parmi des serviteurs en armes; les uns ayant du mépris, l'autre des soupçons, il est impossible qu'ils agissent d'accord. Un prince étranger à l'art militaire ne peut ni être estimé de ses troupes ni se fier à elles.

« Que le souverain s'exerce donc à la guerre, que dans ses chasses et ses promenades, il étudie la disposition des lieux, les vallées et les hauteurs, les marais et les fleuves, les moyens d'attaque et de défense. Qu'il lise l'histoire des grands capitaines et les imite. Qu'en temps de paix, il ne demeure pas oisif, mais fasse provision de telles connaissances pour s'en servir dans l'adversité; ainsi, quand la fortune changera, elle le trouvera prêt à repousser ses coups. »

Or, est-ce là ce que les princes d'Italie avaient fait, au XVIe siècle? N'avaient-ils pas, au contraire, préféré les molles délices aux rudes exercices du soldat? Et les condottieri, devenus les arbitres de la Péninsule, relevaient-ils, au moins, par leur vaillance l'honneur des armes italiennes? S'étaient-ils rendus redoutables aux étrangers qui tenteraient de passer les Alpes? Hélas! ils ne se redoutaient même pas entre eux, et ils ont, nous dit Machiavel, rendu l'Italie « esclave et méprisée ».

L'Italie esclave et méprisée! Voilà ce que le secrétaire florentin ne peut souffrir. Racontez-lui des crimes abominables et que l'ambition a inspirés : sa conscience restera muette; l'esprit de calcul et

d'observation politique parlera seul chez lui; il se demandera si ces crimes ont eu du succès, s'ils ont amené leur auteur à son but. Mais quand vous lui citez un trait d'indiscipline, de mollesse ou d'ignorance militaire, il le dénonce à l'Italie, au monde, à la postérité; il consent à voir sa patrie perverse, mais il ne la voudrait ni faible ni vaincue; il considère les intérêts italiens comme beaucoup de gens traitent les leurs, sans scrupule en face d'eux-mêmes, avec hauteur et fierté devant les autres : son patriotisme est réel, mais capable de tout pour se satisfaire; et nous avions raison de dire que ce n'était point en lui une *vertu,* mais une *passion.*

CHAPITRE VI

Le Prince (suite et fin).

Nous voici parvenu au cœur du plus célèbre ouvrage de Machiavel, à cette partie du *Prince* où il enseigne la conduite qu'un monarque doit tenir envers ses sujets et ses alliés.

Deux théories, qui aujourd'hui se partagent le monde, font dériver l'autorité de deux sources bien différentes. Suivant l'une, le pouvoir royal vient de Dieu ; quand le succès et le temps ont passé sur une dynastie, elle a reçu la sanction divine, et c'est un sacrilége de la renverser, une hérésie de contester son droit. Suivant l'autre, la nation, consultée tout entière ou dans son élite, peut seule créer un monarque légitime; elle peut le déposer si elle en est mécontente, choisir une autre dynastie, et même n'en plus choisir du tout, si elle trouve que les dynasties ne la gouvernent pas comme elle l'entend.

Ces deux théories, toutes contraires qu'elles sont, conduisent néanmoins leurs partisans à reconnaître que le prince a des devoirs envers son peuple. Un monarque de droit divin ne rendra compte qu'à

Dieu; mais ce Dieu est un juge inévitable et infaillible. Quant au monarque élevé par la volonté nationale, il n'est que le premier agent de ses concitoyens; il se rend donc coupable lorsqu'il fait ses affaires et non celles de la nation; lorsqu'il néglige sa tâche, ou prétend l'accomplir sans consulter ceux qui la lui ont commise; et de ses crimes ou de ses folies il doit répondre, lui ou ses ministres, à la nation légalement représentée. Obligations générales envers le peuple et culpabilité du prince qui les enfreint, voilà deux vérités que l'on ne conteste pas dès qu'on admet la loi morale et le libre arbitre. Mais Machiavel, jusqu'à l'avant-dernier chapitre de son livre, ne se place pas à ce point de vue; il s'occupe seulement de chercher comment le monarque peut se maintenir, quels dangers le menacent et quelles défenses il y opposera. En opprimant le peuple, on se fait des ennemis, et si nombreux qu'on ne saurait leur échapper; donc il ne faut pas opprimer le peuple : c'est là, en abrégé, son raisonnement, et l'unique mobile qu'il propose au prince. Quant au plaisir tant célébré par l'auteur du *Télémaque*, et que l'on trouve à rendre les hommes bons et heureux, Machiavel dans ces onze chapitres (du XIVe au XXIVe inclusivement) semble prendre à tâche de nous en désabuser. Ce genre humain, qu'il faut connaître et manier pour devenir et rester prince, le publiciste florentin en a la plus triste opinion :

CHAP. XVII. — « Les hommes, nous dit-il, sont » en général ingrats, inconstants, prompts à fuir

» les périls, hypocrites et avides de gagner; tant » que vous leur faites du bien, ils sont tout à vous, » ils vous offrent leur sang, leur argent, leur vie et » leurs enfants, quand le besoin est encore éloigné; » dès qu'il approche, ils vous tournent le dos. Et le » prince qui se sera fondé tout entier sur leur parole » sans s'être assuré d'autres ressources, tombera; » parce que les amitiés qu'on achète à prix d'or » sans y joindre la grandeur et la noblesse de » courage, on devrait les avoir, mais on ne les a » pas, et dans les temps de nécessité on ne peut s'en » servir... Les hommes hésitent moins à offenser » celui qui se fait aimer que celui qui se fait » craindre; on nous aime et l'on tient à nous parce » que l'on est notre obligé; mais ce lien-là, vu la » méchanceté des hommes, se rompt au moindre » choc de l'intérêt personnel; la crainte, au » contraire, se maintient par l'appréhension du » châtiment, qui ne nous abandonne jamais. Le » prince, néanmoins, doit faire en sorte que, s'il ne » gagne pas l'amour des hommes, il évite la haine; car » il n'est pas incompatible d'être à la fois craint et » non haï. Il obtiendra toujours ce double avantage » en s'abstenant du *bien* et des *femmes* de ses sujets » et de ses concitoyens. S'il lui faut verser le sang » il ne doit le faire qu'avec des raisons manifestes et » suffisantes pour le justifier, mais surtout s'abstenir » du bien d'autrui, parce que les hommes oublient » plus vite la mort de leur père que la perte de leur » patrimoine. »

En bonne morale, l'homicide est pire que le vol;

mais dans la politique positive et sans conscience qui calcule l'impression produite sur les sujets, et les mouvements où cette impression peut les porter, un homme mort n'est qu'un homme mort; il ne se vengera pas lui-même et l'on ne prendra guère la peine de le venger (1); un homme vivant, dépouillé de son bien et désireux de le reconquérir, est mille fois plus dangereux; donc, aux yeux de cette politique, un meurtre n'est qu'un *crime* et souvent un *crime utile;* un vol, qui laisse vivre la victime irritée, est une *faute;* et selon Machiavel, Fouché et Talleyrand, une *faute* est toujours pire qu'un *crime.*

Nous Français, qui ne lisons guère Machiavel dans nos classes, nous apprenons d'un autre auteur plus honnête et moins misanthrope, combien la perte d'une fortune est difficile à supporter; La Bruyère nous le dit et nous l'explique en ces termes : « Il n'y » a qu'une affliction qui dure, qui est celle qui vient » de la perte des biens; le temps, qui adoucit toutes » les autres, aigrit celle-ci; nous sentons à tous » moments, pendant le cours de notre vie, où le » bien que nous avons perdu nous manque. » *Il n'y a que cette affliction qui dure!* Mot déjà bien pénible pour une âme délicate, qui sent que l'argent ne devrait pas occuper cette place unique dans nos amours et nos regrets; et toutefois La Bruyère nous épargnait encore; il évitait un parallèle trop cru entre la plus sainte des affections terrestres et l'attachement intéressé au patrimoine. Mais Machiavel

(1) Cf. *Discorsi,* liv. III, chap. VI.

ne connaît pas ces ménagements; d'ailleurs il est forcé par son sujet de préciser les catégories et les exemples. Il s'agit de rigueurs politiques pouvant mécontenter les hommes et attirer des vengeances sur le prince. Or, à cette époque, en Italie, les chefs d'État s'efforçaient, par les meurtres, les supplices, la confiscation, d'effrayer toutes les résistances ou de supprimer les obstacles. Mais, d'autre part, la *vendetta* était considérée comme un devoir impérieux; on méritait tous les affronts quand on ne punissait point l'assassin de ses parents. Eh bien! même dans cette Italie où la vengeance fraternelle et filiale était, pour ainsi dire, une religion, Machiavel ose nous déclarer « qu'on oublie plus vite le meurtre » d'un père que la perte d'un patrimoine. »

Mais dit-il vrai? Peut-être: il n'y a point de bassesse égoïste dont l'âme humaine ne soit capable; et parmi les grands écrivains, quelques-uns, comme La Rochefoucauld, Machiavel, Swift et lord Byron, semblent s'être chargés de nous les faire toutes connaître et de nous les jeter sans cesse au visage. Chaque fois qu'on nous les révèle ou qu'on nous les répète ainsi, elles nous causent une certaine douleur; notre premier mouvement est de les nier; mais bientôt rentrant en nous-mêmes, ou rappelant à notre mémoire les expériences et les histoires les plus authentiques, nous nous convainquons que ces bassesses sont en effet dans le cœur de l'homme. Et quand nous l'avons reconnu, nous devenons plus tristes encore. Pourquoi? Parce que nous sentons bien que nous ne devrions point tomber si bas. Mais

sentir cela, n'est-ce point déjà se relever? N'est-ce point concevoir un meilleur état moral, et aspirer à valoir mieux que nous ne valons? La Rochefoucauld, Swift, Machiavel nous font souffrir; bon signe! c'est que notre conscience vit encore; c'est qu'elle proteste contre une partie de nos penchants, et nous avertit de les vaincre. Intéressés, faibles et inconstants, nous le sommes tous à certaines heures; mais nous devons et nous pouvons cesser de l'être. Que les moralistes les plus misanthropes nous accablent de dures vérités; tant que nous les trouverons dures, il y aura de la ressource en nous-mêmes; le jour où sans la moindre peine nous reconnaîtrions nos bassesses, il faudrait désespérer de nous.

Du reste ces mots *bassesse, méchanceté, scélératesse (cattività, tristezza, scelleraggine)* se lisent souvent dans les écrits de Machiavel; nous avons droit, par conséquent, de lui demander ce qu'ils veulent dire, de les analyser, s'il refuse de le faire lui-même, et de retrouver sous ces mots l'idée de devoir; car rien ne serait bas ou méchant si rien n'était bon ou élevé; rien ne serait criminel s'il n'y avait dans notre cœur une loi gravée qui réprouve le crime.

Malheureusement, Machiavel ne prend pas la peine de remonter jusqu'à ce principe, et ce n'est jamais sur une base vraiment morale qu'il appuie ses meilleurs conseils. Il en est de lui comme du philosophe Épicure, qui recommandait à ses disciples la sobriété, la modération, la recherche austère des

plaisirs intellectuels; on aurait cru, à certains moments, qu'il n'y avait plus de différence entre ses préceptes et ceux de Zénon. De même il y a des chapitres de Machiavel que le meilleur roi ne saurait trop relire. Ici le publiciste florentin recommande à son prince de ménager l'argent du peuple. (Ch. XVI.) « Laissez les courtisans, lui dit-il, vous traiter » d'avare, et ne vous exposez pas, en vidant vos » coffres, à la nécessité de les remplir par de lourds » impôts. La libéralité plaît à quelques-uns; la » fiscalité écrase et irrite tout le monde. » Ailleurs il conseille d'encourager les arts, de laisser se développer le travail et le négoce, de se montrer affable avec dignité aux grandes corporations municipales. On pourrait, de semblables avis, composer un recueil très honnête, presque édifiant; on l'a même fait; un brave jurisconsulte du dernier siècle a rédigé une compilation intitulée l'*Esprit d'un homme d'État*, où il n'entre que des maximes de Machiavel. C'est agréable à lire et très moral; mais ce n'est pas le vrai Machiavel; car il y manque une foule de choses que le secrétaire florentin a écrites, et le principe d'où il fait tout découler est ici pudiquement dérobé aux lecteurs. Épicure disait à ses disciples : « Point d'orgies, car vous ruineriez » votre santé et votre repos. » Pareillement, Machiavel dit à son prince : « Point d'oppression ni d'insolence; » car on se révolterait contre vous et vous tomberiez. » Soyez cruel au début, pour vous faire craindre, » pour écarter les grands obstacles; mais ne le soyez » pas toujours; car on n'y tiendrait plus, et l'on se

» déferait de vous. » Tout cela est exact et fondé sur des faits; mais dans tout cela, où l'idée du devoir se retrouve-t-elle? Je ne vois partout que l'intérêt et les calculs de la prudence. Machiavel donne au prince la recette pour réussir, pour arriver au trône, pour s'y conserver, et il la donne sans attendrissement et sans scrupule. A peine de temps à autre s'excuse-t-il légèrement de choquer l'opinion commune; à ces précautions oratoires succède bientôt une effrayante franchise.

Et c'est surtout au chapitre XVIIIe que toute l'immoralité du publiciste, tout son machiavélisme (comme a dit la postérité) se concentre, s'accumule et, s'exhalant de chaque parole, nous révolte par l'impudence des conseils, nous stupéfie par la justesse brutale des observations, et nous charme presque, il faut bien l'avouer, par l'ingénieuse précision du style et les pittoresques images.

Lisons tout ce chapitre, que déjà plusieurs fois l'auteur lui-même nous annonçait; lisons-le sans adoucissement ni suppression; nous le devons, sous peine d'ignorer Machiavel.

CHAP. XVIII. « *Comment les princes doivent garder » leur foi.* — Combien il est louable à un prince » de maintenir sa parole, et de se conduire loyale- » ment et sans astuce, chacun le comprend; et » toutefois on le voit par l'expérience de notre siècle, » les princes qui ont fait de grandes choses sont » ceux qui ont tenu peu de compte de la bonne foi » et qui ont su par leurs finesses faire tourner la » tête des hommes; ceux-là ont à la fin surpassé les

» autres qui se fondaient sur la loyauté. Vous devez » donc savoir qu'il y a deux manières de combattre, » l'une par les voies légales, l'autre par la force. La » première appartient aux hommes, la seconde aux » bêtes; mais comme souvent la première ne suffit » pas, il faut recourir à la seconde. Il est donc » nécessaire à un prince de savoir bien faire la bête » et l'homme. Ce point a été enseigné à mots » couverts par les anciens, qui écrivent qu'Achille » et beaucoup de princes de l'antiquité furent confiés » au centaure Chiron, qui les élevait sous sa disci- » pline. Ils avaient donc pour précepteur un être » moitié bête, moitié homme, et cela voulait dire » qu'un prince doit savoir revêtir l'une et l'autre » nature, et que l'une sans l'autre ne peut durer. » Un prince, étant donc obligé de savoir agir à la » façon des bêtes, doit imiter le renard et le lion; » oui, l'un et l'autre, parce que le lion ne se défend » pas des piéges, et que le renard ne se défend pas » des loups. Il faut, par conséquent, être renard » pour deviner les piéges, et lion pour effrayer les » loups. Ceux qui s'en tiennent simplement au rôle » du lion, ne s'y entendent pas. »

Jusqu'ici on pourrait encore interpréter favorablement cette doctrine; il est permis d'être fin et prudent, permis de ruser à la guerre, et surtout d'employer la force quand votre adversaire en fait usage. Mais voici venir d'autres maximes qui ne se prêtent plus à des commentaires aussi orthodoxes.

« Un prince prudent, poursuit Machiavel, ne doit » donc pas observer sa parole quand cette fidélité

» tournerait contre lui, et que les raisons qui l'ont
» déterminé à promettre n'existent plus. Si les
» hommes étaient tous honnêtes, ce précepte ne
» vaudrait rien; mais comme ils sont méchants et
» ne garderaient pas eux-mêmes leur parole envers
» vous, vous n'avez pas à la garder envers eux.
» Jamais un prince, d'ailleurs, ne manqua de raisons
» pour colorer une infraction à sa parole. »

Rien de plus commode, on le voit, pour mettre sa conscience à l'aise. Que, votre adversaire rompant le premier ses engagements, vous vous croyiez libre à votre tour, c'est chose assez juste, ce me semble; mais dire d'avance : mon adversaire est un coquin capable de me tromper dès qu'il le pourra; donc j'ai hâte de le tromper moi-même, sans attendre qu'il m'ait prévenu; n'est-ce pas perpétuer entre les hommes l'état de guerre et le règne de tout ce qui n'est point le *droit?* Un prince ou un particulier imbu de semblables maximes peut-il conserver le moindre scrupule? L'opinion publique elle-même ne l'arrêtera pas; car Machiavel a pris soin de l'avertir qu'il trouvera toujours un prétexte pour pallier un manque de foi.

« On en pourrait donner, ajoute-t-il aussitôt, une
» infinité d'exemples modernes, et montrer combien
» de conventions, combien de promesses ont été
» rendues nulles et vaines par l'infidélité des
» princes : à celui qui a su le mieux faire le renard
» les choses ont le mieux réussi. Mais il est néces-
» saire, quand on emploie la ruse, de la savoir bien
» colorer, et d'être habile à dissimuler et à feindre;

» les hommes sont si simples, ils obéissent si bien » aux nécessités présentes, que celui qui trompera » trouvera toujours des gens disposés à se laisser » tromper. Parmi les exemples récents il en est un » que je ne veux point taire. »

Quel sera cet exemple insigne? où Machiavel ira-t-il le prendre? Très haut, en vérité, et chez le souverain même que la perfidie doit déshonorer le plus, chez un pape.

« Alexandre VI, nous dit-il, ne fit jamais autre » chose que tromper les hommes; il ne pensa jamais » à autre chose, et trouva toujours le moyen de le » faire. Il n'y eut personne au monde qui affirmât » avec plus d'énergie, personne qui promît avec de » plus forts serments et qui observât moins ses » promesses; et cependant toutes ses fourberies lui » réussirent, parce qu'il connaissait bien ce côté de » la vie humaine. Donc, à un prince il n'est pas » nécessaire de posséder toutes les qualités susdites » (c'est-à-dire la loyauté, la franchise, la justice); » mais il est bien indispensable qu'il paraisse les » posséder. J'oserai même dire qu'à celui qui les » possède et qui y reste toujours fidèle, elles sont » funestes; mais à celui qui paraît les avoir, elles » sont utiles; il est bon, par exemple, de paraître » compatissant, plein de bonne foi, humain, reli- » gieux, intègre; il est même bon de l'être, mais » d'avoir l'esprit tellement disposé que, lorsqu'il » ne faudra plus l'être, vous puissiez et sachiez » prendre la route contraire. Et l'on doit, sur ce » point, comprendre qu'un prince, et surtout un

» prince nouveau, ne peut observer toutes ces » règles qui font qu'un homme est regardé comme » honnête; car souvent il se trouve, pour maintenir » sa puissance, dans la nécessité d'agir contre la » bonne foi, contre la charité, contre l'humanité, » contre la religion. Voilà pourquoi il doit avoir » l'âme disposée à tourner selon les exigences des » vents et de la fortune changeante; il doit, comme » je l'ai dit plus haut, ne pas s'écarter du bien, s'il » le peut, mais savoir s'engager dans le mal, s'il y » est forcé. »

Ici une objection se présente : Que pensera-t-on d'un tel souverain? Ne s'apercevra-t-on pas de ses méfaits? N'en viendra-t-on pas à le mépriser, à le haïr, à voir en lui l'ennemi public, à se liguer contre lui, à l'écraser? — Machiavel a pourvu à ce péril comme aux autres, et voici la recette qu'il donne pour y échapper. « Un prince doit avoir grand soin » qu'il ne lui sorte de la bouche rien qui ne soit » empreint des cinq qualités susdites; il faut, à le » voir et à l'entendre, qu'il paraisse tout clémence, » tout bonne foi, tout intégrité, tout humanité, tout » religion. Rien n'est plus nécessaire que de paraître » posséder cette dernière vertu, parce que les » hommes, en général, jugent plus avec les yeux » qu'avec les mains; chacun peut voir, peu savent » toucher. Tout le monde voit ce que tu parais être, » peu de gens touchent et sentent ce que tu es, et » ce petit nombre n'ose pas s'opposer à l'opinion de » la multitude, qui a, pour la soutenir, la majesté » souveraine. Dans les actions des hommes, et sur-

» tout dans celles des princes, contre lesquelles il n'y
» a pas d'appel et de jugement, c'est à la fin (au
» résultat) que l'on regarde. Qu'un prince s'inquiète
» donc uniquement de vivre et de maintenir sa
» souveraineté; les moyens seront toujours jugés
» honorables, et loués de chacun. Le vulgaire se
» laisse toujours prendre aux apparences et aux
» résultats des choses, et dans le monde il n'y a que
» du vulgaire; le petit nombre » — c'est-à-dire les habiles, qui savent voir, comme on dit, le dessous des cartes — « n'est écouté que lorsque la multitude
» n'a plus où se prendre. Certain prince de ce
» temps-ci, qu'il ne convient pas de nommer, ne
» prêche jamais autre chose que la paix et la bonne
» foi, et il est grand ennemi de l'une et de l'autre;
» et l'une et l'autre, s'il les eût observées, lui auraient
» enlevé plus d'une fois puissance et réputation. »

Ce dernier monarque que l'auteur ne nomme pas, c'est, à ce que l'on pense, Ferdinand le Catholique, déjà représenté, dans la première *Décennale* et dans l'*Ane d'or*, comme un renard impossible à prendre. Quoi qu'il en soit, nous connaissons maintenant le *prince* de Machiavel : homme capable de tout, sachant pratiquer, simuler et trahir toutes les vertus, tendant vers le succès tous les ressorts de son être, hypocrite parfait et guerrier terrible, *renard* et *lion,* déjouant ou repoussant tous les dangers, méprisant, abusant, exploitant la sottise publique, et mettant en action le fameux mot de Lucain : *Humanum paucis vivit genus* (le genre humain ne vit que pour quelques-uns).

Aussi ce chapitre xviiie a-t-il fait soupçonner, plus que tous les autres, une intention ironique chez son auteur. Machiavel, a-t-on dit, se moque des souverains : pour leur donner sérieusement de tels conseils, il faudrait être sûr qu'eux seuls les liront : du moment que d'autres verront ces pages, l'immoral secret sera comme éventé, et le vulgaire, c'est-à-dire tout le monde, sachant que les monarques le méprisent à ce point, leur rendra haine pour mépris et déjouera toutes leurs tentatives. Or, le livre du *Prince,* quoique non imprimé du vivant de Machiavel, a passé, manuscrit, sous les yeux de bien des gens; il l'a montré lui-même à plus d'un ami; par conséquent, il a rendu publics et dérisoires les étranges conseils qu'il y donne. Loin d'armer les monarques contre le genre humain, il les livre, démasqués et impuissants, à la haine et aux coups des peuples.

Ce raisonnement pourrait nous paraître vraisemblable si nous ne lisions jamais que le xviiie chapitre; mais nous nous souvenons d'avoir lu le ive. Là l'écrivain énumérait, sans la moindre nuance d'ironie, toutes les fautes politiques commises en Italie par Louis XII, et comptait au nombre de ces fautes certains actes de loyauté. « On m'alléguera » peut-être, disait-il alors, les promesses que » Louis XII avait faites aux Vénitiens et au pape; » mais je dirai bientôt comment les princes doivent » observer leur parole. » Ces mots nous faisaient attendre un chapitre spécial; Machiavel, en effet, l'a écrit; c'est le xviiie, et nous venons d'y voir

comment les princes ne *doivent pas tenir* leur parole, comment Louis XII, par conséquent, *aurait dû* tromper le pape et Venise. Donc, tout se tient et tout est sérieux dans cette politique où le devoir n'est rien, et où le résultat seul compte pour quelque chose.

Et maintenant, je le demande, un monarque ou un ambitieux quelconque pourrait-il se nourrir d'aliments plus malsains que les maximes énoncées tout à l'heure? Quand Jules César, marchant à grands pas vers l'empire, rencontrait sur sa route l'obstacle de la morale, il répétait un mot que le poète Euripide a mis dans la bouche d'Etéocle : « S'il faut violer le droit, violons-le pour régner; en » tout le reste, soyons justes. » Après avoir cité ce trait, César se sentait plus à l'aise, plus confirmé si je puis dire, dans son habile immoralité (1). De même l'on a vu des chefs d'État ou de parti secouer leurs scrupules ou repousser les conseils honnêtes avec des phrases de Machiavel. — La bonne foi, Sire, s'oppose à telle action. — Peut-être; mais les raisons que j'ai eues pour promettre n'existent plus, et je violerai mon serment. — Sous quel prétexte, au moins? — J'en saurai bien trouver un; l'on n'est jamais à court de raisons spécieuses pour colorer un manquement de foi. — Mais vous êtes le premier à rompre. — Mon adversaire romprait de même s'il le pouvait; pourquoi serais-je plus honnête que lui? Pour me ruiner et lui faire plaisir? — Mais que

(1) Cic., *de Offic.* lib. III, c. 23. — Eurip., *Phœniss.*, v. 524-525.

pensera-t-on de votre conduite? — Beaucoup de bien, si je réussis; les hommes sont dupes des apparences et du succès. — Oui, le vulgaire; mais les habiles? — Le vulgaire, c'est tout le monde, et les habiles ne peuvent rien quand tout le monde, séduit, ébloui, égaré, approuve un prince et le soutient.

Ainsi raisonnent, tout haut ou tout bas, les lecteurs intéressés du XVIII[e] chapitre. Ces abominables maximes poussent les ambitieux, comme dit un de nos poètes, « sur le penchant où leur cœur est enclin; » ils trouvent quelque grandeur à se dégager ainsi de ce qu'ils appellent le préjugé moral; ils sont fiers d'être justifiés par un maître si habile, si ingénieux, si éloquent. Machiavel, d'ailleurs, semble avoir pour lui les faits, l'expérience, la réalité. A côté de lui les politiques honnêtes paraissent des rêveurs, qui ne veulent pas connaître le monde tel qu'il est, et qui se coulent à fond en le supposant tel qu'il doit être.

Et sa doctrine pourtant est vulnérable, et lui-même nous laisse découvrir le point où on peut la frapper. « Il faut, dit-il, *paraître* loyal, intègre, compatissant, religieux surtout. » — Mais, reprendra le philosophe, pourquoi donc faut-il le *paraître?* Pourquoi le genre humain ne se décide-t-il pas à bien accueillir la déloyauté, la dureté de cœur, l'irréligion? Pourquoi, en face du monde tel qu'il est, concevons-nous l'idée de ce qu'il devrait être? Posons ce problème résolûment et descendons, pour l'éclaircir, dans les abîmes de la conscience humaine;

peu à peu nous verrons se dégager des ombres la notion de l'acte *obligatoire*, de l'acte qu'il faut accomplir en dépit de tous les périls. Bientôt vient à notre aide la grande armée spiritualiste, conduite par les Platon, les Kant et les Jouffroy, et grâce à elle nous reconquérons ces vérités que le sophisme et la passion obscurcissent, mais qu'ils n'éteindront jamais. Oui, Machiavel, par ce simple aveu qu'il *faut paraître bon et honnête*, ouvre une voie à la réfutation : seulement il a bien soin de ne pas se réfuter, et de ne proposer à l'homme que le succès, c'est-à-dire l'acquisition et surtout le maintien du pouvoir.

Ainsi pensaient déjà les sophistes de la Grèce et leurs ambitieux élèves : « Par des mensonges habiles, disait Gorgias; par une rhétorique pleine d'art, on domine les peuples, on devient tout puissant, on fait ce qu'on veut et l'on reste impuni. » — Là-dessus Socrate reprenait : « L'impunité du crime est le pire malheur pour le coupable; car elle l'empêche de guérir par l'expiation. Les juges d'ici bas ne sont pas d'ailleurs les seuls juges; c'est devant Dieu, et non devant les hommes, qu'il faut être absous. »

Machiavel ne nie point cette morale de Socrate, mais il l'exclut entièrement de la politique, comme les positivistes excluent Dieu de la science; il la déclare inutile ou dangereuse à la prospérité du prince, et à la fin du XVIIIe chapitre, il félicite un monarque perfide de ne pas s'être laissé détrôner par trop de respect pour sa parole. Quand de pareilles

choses sont dites ainsi, sans contre-poids, elles ont peu de peine à démoraliser les âmes. Une vertu qui porte malheur est vite abandonnée par des gens que l'on dresse à calculer en tout l'intérêt de leur ambition. L'élève de Machiavel, avide de puissance, tourne le dos à la bonne foi, comme une jeune fille éprise de luxe et de bien-être renonce à garder sa pudeur. Elle se vend, et les bijoux lui viennent; l'homme d'État se parjure, et conquiert la puissance : l'un et l'autre ont du savoir-faire, et Machiavel les approuvera.

Il prend, comme nous venons de le voir, ses exemples chez tous les peuples; dans le même chapitre il vante les mensonges heureux d'un pape et d'un roi d'Espagne. Ailleurs il blâme ou admire les rois de France; il examine la conduite des Grecs et des Romains; il n'y a pas jusqu'au sultan qui ne pût puiser des leçons dans son ouvrage. Et l'on comprend que certaines pages en soient plus spécialement consacrées aux Médicis. La situation de cette famille était alors très singulière. Laurent II la représentait à Florence, et dominait sur sa ville natale sans y porter un titre officiel. Il devait être tenté de jeter le masque, de se faire proclamer dictateur ou prince, et d'exercer sans déguisement une autorité absolue. Au IXe chapitre, Machiavel l'avertit qu'un tel pas serait dangereux, mais qu'il vaudrait mieux le faire pendant la paix que d'attendre un moment de crise. — « L'essentiel, » ajoute-t-il, c'est d'arranger les choses pour qu'en » tout temps et en toute circonstance les citoyens

» aient besoin du prince; à cette condition, ils lui
» seront fidèles. »

Rappelons-nous que Laurent était neveu du pape Léon X, que son oncle lui avait donné le duché d'Urbin, le commandement des soldats de l'Église et l'alliance de François Ier. Nous comprendrons alors le sens de ce conseil; il veut dire : Servez-vous de vos autres États, appuyez-vous sur vos autres soutiens, tirez parti de vos ressources extérieures en sorte que Florence, si elle veut subsister, soit obligée de vous demeurer soumise.

Du reste, à mesure qu'on avance dans ce livre, l'intérêt se concentre sur l'Italie, si longtemps divisée et victime de ses discordes. Machiavel reproche aux princes italiens leur imprévoyance et leur mollesse: pourquoi n'ont-ils pas su former une armée valeureuse, obéissante, disciplinée? Vainement allèguera-t-on la puissance de la fortune, l'impossibilité de prévoir ou de prévenir ses vicissitudes; Machiavel croit qu'elle peut beaucoup, mais que le courage et la prudence des hommes ne peuvent pas moins. « La fortune, dit-il, gouverne
» peut-être la moitié de nos actions; mais elle nous en
» laisse bien gouverner l'autre moitié; il ne faut pas
» que notre libre arbitre périsse... Je la compare »
— ajoute-il en vrai poète — « à un fleuve impétueux
» qui, dans ses moments de colère, change les
» plaines en lacs, renverse les arbres et les édifices,
» enlève d'ici une portion de terrain et va la porter
» là-bas; chacun fuit devant lui, chacun cède à sa
» fureur sans pouvoir y résister; mais bien qu'il

» soit si redoutable, il n'est pas impossible aux
» hommes, en temps de calme, de prendre des
» mesures prudentes, d'élever des remparts et des
» digues, en sorte que le fleuve, venant plus tard
» à croître, coule dans un canal ou fasse moins de
» ravages. Il en est ainsi de la fortune : elle montre
» sa puissance là où le courage de l'homme n'est
» point préparé à lui résister ; elle tourne toutes ses
» attaques sur le point où elle sait qu'il n'y a, pour
» la retenir, ni digues ni remparts. Et si vous
» considérez l'Italie, ce théâtre de vicissitudes, ce
» pays qui a donné le branle à tous les mouvements
» du monde, vous verrez que c'est une campagne
» sans aucune digue, sans aucun rempart. Si la
» valeur y avait préparé des défenses, comme en ont
» l'Allemagne, la France et l'Espagne, cette inon-
» dation y aurait amené moins de changements;
» peut-être même ne serait-elle jamais venue. »

Et maintenant, à qui appartient-il de refouler les inondations, d'élever les digues, de délivrer et de protéger la Péninsule? A la famille de Médicis, dit Machiavel; car en ce moment (vers 1516), elle a la fortune pour elle; tout l'engage et tous veulent l'aider à faire de grandes choses.

Ici commence ce XXVIe et dernier chapitre du *Prince*, merveille d'éloquence et de patriotisme, pages étonnantes et curieuses que le littérateur, l'historien, le psychologue ne se lasseront jamais de relire. Ce Machiavel, si attaché naguère à l'observation des faits positifs, rêve maintenant pour son prince, pour Florence, pour l'Italie, une gloire et

une prospérité nouvelles. Il reconnaît que, jusqu'à ce jour, chaque espérance de salut a été trompée; que l'Italie, couverte de blessures, perd son sang par toutes ses veines; qu'elle demande à Dieu un rédempteur, un bras et une intelligence capables de mettre fin « aux ravages de la Lombardie, aux pillages et aux rançonnements de Naples et de la Toscane. »

Mais l'heure est enfin venue, le rédempteur est désigné; tombée au dernier degré de misère, plus asservie qu'Israël en Égypte, plus opprimée que les Perses sous le joug des Mèdes, plus divisée qu'Athènes avant Thésée, l'Italie a maintenant Laurent de Médicis, qui peut, s'il le veut bien, devenir son Moïse, son Thésée, son Cyrus. Citoyen, poète et publiciste, l'auteur appelle et chante la délivrance, et en même temps il démontre qu'elle est possible. « Ces grands hommes que je vous ai cités, dit-il à » Laurent de Médicis — ces libérateurs des nations — » furent rares, merveilleux, mais ils furent hommes, » et chacun d'eux eut l'occasion moins favorable » que vous ne l'avez. Leur entreprise fut moins juste, » moins facile; Dieu leur fut moins propice qu'à » vous. Ici est la justice, car toute guerre néces- » saire est juste; et il y a humanité à prendre les » armes quand on ne peut plus espérer qu'en elles. » Ici tout se dispose à vous aider; et quand il existe » de telles dispositions, il reste peu de difficulté, » pourvu qu'on suive la marche des grands hommes » que je vous ai offerts pour modèles. Et puis Dieu » a fait, en votre faveur, des choses sans exemple :

» la mer s'est ouverte, une nuée vous a marqué la
» route, l'eau a jailli de la pierre, la manne a plu du
» ciel, tout a concouru à votre grandeur; le reste,
» c'est vous qui devez le faire. Dieu ne veut pas
» tout achever lui-même, pour ne pas nous enlever
» le libre arbitre et cette part de gloire qui nous
» revient. »

Noble langage, n'est-ce pas, et que ne faisaient guère attendre les vils conseils donnés tout à l'heure au prince sur la nécessité de *paraître religieux?* Mais nous ne sommes plus au XVIIIe chapitre; ici Machiavel, hâtant de tous ses vœux la délivrance de sa patrie, poursuit sa course à travers l'idéal et le réel. Il songe tout haut, il conseille, il raisonne. L'essentiel, à ses yeux, est de former une armée; les Italiens sont bons duellistes, ils ont la force, la ruse, l'adresse; ils sont mauvais soldats, faute de discipline. Une armée italienne, composée de gens qui croient savoir, et qui, pour cette raison, n'obéissent pas, est perdue dès qu'elle ne mêle pas à ses rangs des Suisses, des Allemands, des Français, des Espagnols, véritables fléaux de l'Italie. Mais enfin ces troupes étrangères possèdent-elles toutes les qualités? Nullement; car on les a vues à l'œuvre; on sait que les unes sont pauvres en cavalerie, les autres solides mais pesantes, les autres agiles mais faciles à rompre. Il y a donc quelque chose à faire, quelque chose de nouveau, de meilleur, d'*italien,* et ce sera Laurent qui saura le faire, et qui, maître de troupes supérieures, délivrera la Péninsule.

« Il ne faut pas, s'écrie Machiavel, laisser passer » cette occasion; il faut qu'après tant de siècles » l'Italie voie apparaître son rédempteur. Je ne » saurais dire avec quel amour il serait reçu dans » toutes ces provinces qui ont subi ces inondations » étrangères, avec quelle soif de vengeance, quelle » foi obstinée, quelle pieuse ardeur, quelles larmes! » Est-il une porte qu'on osât lui fermer? un peuple » qui lui déniât l'obéissance? L'envie s'opposerait- » elle à lui? Et quel Italien lui refuserait son » hommage? Ils ont tous horreur et dégoût de cette » domination barbare. *Ad ognuno puzza questo* » *barbaro dominio.* »

Trois siècles et demi ont passé sur cette page; le rêve d'unité et d'indépendance a mis tout ce temps à s'accomplir. Quand les contemporains la lurent, et surtout quand Laurent mourut (en 1519) les uns sourirent sans doute, les autres soupirèrent de voir un homme sagace comme Machiavel s'abuser aussi étrangement dans ses vœux et ses espérances et croire possible et prochain l'*impossible*. Mais la page est restée, avec quelques *canzoni* de Pétrarque, des chants du Dante, un sonnet de Filicaja, d'énergiques tirades d'Alfieri, et les générations qui admiraient ces chefs-d'œuvre rêvaient toujours unité, indépendance. L'étranger lisait à son tour, s'attendrissait, s'enflammait, se repentait; et en vertu de cette maxime : « Fais à autrui ce que tu souhaiterais » pour toi-même, » il a plaint l'Italie esclave et divisée, il l'a aidée à changer son destin, il l'a rendue indépendante et *une*. Voilà ce que peuvent les

grands écrivains; quand ils n'ont pas pour eux leur siècle, ils en ont d'autres, et ils les donnent à leur patrie. La semence qu'ils jettent, bonne ou mauvaise, est lente à germer quelquefois; mais le plus sûr moyen de se tromper, c'est d'affirmer qu'elle ne germera jamais.

Oui, Machiavel a, par cette page, beaucoup aidé à la délivrance de l'Italie; et même il a failli (chose plus difficile encore!) se faire absoudre de son immoralité. Ne voyez-vous pas, a-t-on dit, que cet homme-là est un grand citoyen? Il veut mettre toute l'Italie entre les mains d'un chef unique parce qu'elle se meurt de discorde et de morcellement. Il confie à Laurent de Médicis une recette pour faire l'unité; mais il lui impose en même temps de grands devoirs envers l'Italie. Il veut le voir prince souverain, dictateur obéi de tous, à condition qu'il chassera l'envahisseur et lui fermera le retour. Après tout, les gens qu'il lui enseigne à tromper, à tuer ou à vaincre, sont des ennemis ou des tyrans de la Péninsule; tout moyen est bon pour briser ses fers, comme pour défendre sa vie.

Le dernier mot du *Prince*, a-t-on dit encore, est dans ce xxvie chapitre; là, le politique sans scrupule disparaît et ne laisse plus voir que le patriote. Et pourquoi donc l'Italie garderait-elle des mesures envers des gens qui n'en ont point gardé? Pour voler Naples et Milan, les étrangers ont-ils écouté leur conscience? L'Italien est-il donc tenu de l'écouter pour les leur reprendre? Machiavel

a raison de le dire, nulle cause ne fut jamais plus juste que celle de l'Italie envahie et opprimée.

Il a raison, je le reconnais, mais à condition de se contredire. Ayant affirmé au IVe chapitre que toute conquête *possible* est *louable* et *doit* se faire, il n'a plus le droit d'invoquer la justice. Les étrangers pouvaient piller la Péninsule; ils l'ont pillée; il faut les louer de l'avoir fait. Le monde est au plus fort et au plus adroit; que l'Italie redevienne la plus puissante, la plus avisée des nations, elle pourra sans remords, en vertu du principe machiavélique, les opprimer et violer ses serments. Les licences qu'elle se permettra n'auront d'autre frein que le danger de se perdre, de crouler, comme dit Machiavel *(di rovinare)*. La politique purement expérimentale vous amène toujours à de telles conclusions; le patriotisme peut s'y joindre, mais un patriotisme sans scrupule, qui doit, au lieu de la sympathie, exciter la méfiance de tous. Arrière ces principes qui permettent, après avoir délivré sa patrie, de conspirer pour elle contre le genre humain!

Enfin, puisque Machiavel nous y invite, prenons les hommes tels qu'ils sont, et demandons-nous quelle partie de son livre dut faire la plus vive impression sur tant de monarques qui l'ont lu. Figurons-nous Charles IX, Henri III ou leur mère, ces assidus lecteurs de Machiavel, se promenant dans les galeries du Louvre ou de Fontainebleau, l'œil fixé sur ces pages où ils croient apprendre à régner. Tant que Machiavel leur conseille de savoir

tromper et de ne pas reculer devant un forfait utile, ils l'écoutent avec intérêt, ils le remercient presque de comprendre si bien ce qu'ils appellent leurs nécessités politiques, et d'autoriser par ses raisonnements le secret désir de leur cœur. Mais lorsqu'ils en arrivent à cette exhortation patriotique, que peuvent-ils y voir? Une déclamation italienne tout étrangère à leurs besoins, pleine d'allusions aux affaires d'un autre pays et d'un autre temps; quelque chose de superflu, qu'on lit une fois à peine et où l'on ne revient pas. Les maximes générales applicables en tout lieu, voilà ce qu'ils préfèrent, et ce qu'ils se répètent à eux-mêmes; pour eux, le Machiavel patriote n'existe pas, mais le Machiavel immoral est leur conseiller. Il leur apprend qu'un prince ne doit pas toujours garder sa foi, qu'il doit être lion et renard, s'engager à propos dans le crime pour s'agrandir ou se préserver. C'est là le fruit de leur lecture; et l'honnête homme a droit de dire, en les voyant étudier Machiavel : Nous pouvons nous attendre à tout; le roi et la reine-mère consultent leur mauvais livre.

CHAPITRE VII

—

Les Discours sur Tite-Live.

Si le *Prince* de Machiavel a été pendant trois siècles plus connu et plus étudié que tous les autres écrits du même auteur, il ne faut pas s'en étonner; ce livre est court, parfaitement *un*, et il s'adresse à des monarques. Chacun sait par expérience que dans les ouvrages sérieux la brièveté et l'unité de composition attirent ou retiennent puissamment les lecteurs; et comme d'ailleurs l'Europe, durant ces trois siècles, fut monarchique, le *Prince* de Machiavel sembla toujours répondre à l'état actuel des gouvernements. Mais aujourd'hui que ces monarchies européennes se transforment ou se défont, n'y a-t-il pas un intérêt nouveau à lire ses *Discours* sur Tite-Live et sur la république romaine?

Ils sont le fruit de ces études qu'il nous dépeignait si éloquemment dans sa fameuse lettre de 1513; ils naquirent de ses entretiens avec les grands hommes des siècles antiques. Une date certaine prouve qu'en 1517 il y travaillait encore: au chapitre x du livre II il parle d'une guerre entre les Florentins et le duç

d'Urbin François-Marie. Or, cette guerre eut lieu en 1517. Du reste, il renvoie constamment son lecteur du *Prince* aux *Discours*, et des *Discours* au *Prince*, en employant toujours le temps passé du verbe: « Nous *avons traité* ailleurs des républiques, dit-il; » nous *avons parlé* des princes dans un autre livre. » Cette forme ne semble-t-elle pas indiquer que la composition des deux ouvrages fut en grande partie simultanée, mais que le plus long des deux, c'est à dire les *Discours*, fut aussi terminé plus tard?

Comme le *Prince*, ils sont précédés d'une dédicace, mais qui ne s'adresse plus à un monarque. Cette fois Machiavel offre son œuvre à deux amis, Zanobi Buondelmonte et Cosimo Ruccellaï, qu'il déclare préférer de beaucoup à bien des princes. « J'ai voulu, » dit-il, déroger à l'usage commun des écrivains » qui dédient toujours leurs œuvres à quelque » prince, et qui, aveuglés par l'ambition et la » cupidité, le louent de toutes les vertus, tandis » qu'ils devraient le blâmer de tous les vices. Mais » pour ne pas tomber dans cette faute, j'ai choisi » non ceux qui sont princes, mais ceux qui, par tant » de bonnes qualités, mériteraient de l'être; non pas » des hommes qui peuvent me combler de dignités, » d'honneurs et de richesses, mais qui voudraient le » faire, s'ils le pouvaient. »

Noble et délicat langage, je l'avoue; mais que les faits démentent singulièrement. Quoi! pourrions nous dire à Machiavel, tu te vantes de ne pas dédier tes œuvres à des monarques; et ton *Prince*, à qui l'offrais-tu? A *Laurent II de Médicis*, maître de

Florence par le secours de l'étranger. Il est vrai qu'en le lui dédiant, tu n'as pas trop prodigué la flatterie; mais dans certaine lettre, écrite à l'ambassadeur Vettori et destinée à passer entre les mains des Médicis, tu n'as pas manqué de faire ta cour et de louer la conduite de Laurent. Ah! sans doute il n'est pas libéral à ton égard; il te fait attendre les dons et les emplois; il te laisse dans la disgrâce et dans l'inaction politique; voilà pourquoi tu grondes contre les princes... en te tenant prêt à les servir.

De cette belle, mais mensongère dédicace, passons à l'introduction de l'ouvrage; nous y verrons l'intention de l'auteur très nettement déclarée par lui. On imite, dit-il, l'antiquité en toute chose, sauf en politique. Poètes et artistes copient les modèles qu'elle nous a légués; les médecins même s'en tiennent aux aphorismes de Galien et d'Hippocrate. Seuls, les hommes d'État ne songent pas à imiter les actions des Romains. Il semble que ces merveilles de gouvernement soient devenues impossibles à reproduire, et qu'il n'y ait nulle leçon à en tirer. Eh bien! je veux prouver le contraire; je veux faire connaître les Romains et entraîner nos hommes d'aujourd'hui sur leurs traces.

Dans tout le cours de son ouvrage, Machiavel restera fidèle à ce dessein. Prenant en main la première décade (ou les dix premiers livres) de Tite-Live, il étudiera l'ancienne Rome et passera en revue les faits de son histoire pour instruire et pour exhorter les modernes. Voyez, dira-t-il, comme le sénat sut se décider franchement dans telle affaire;

voilà les résolutions nettes, qui sauvent et fortifient les républiques. Est-ce ainsi que l'on se conduit à Florence? Tout y est faible, au contraire, tout y est incertain; et il en citera des preuves historiques. Ailleurs il opposera la discipline romaine à l'insubordination des Italiens, le courage patriotique des troupes nationales de Rome à la mollesse vénale des condottieri. Toujours des faits, des applications et des conclusions pratiques.

Et le lecteur ne tarde pas à reconnaître en quoi Machiavel, auteur des *Discours*, se rapproche ou s'éloigne de Montesquieu, écrivant sur la grandeur et la décadence des Romains. Le Florentin analyse la méthode par laquelle Rome a conquis le monde, et sur la conduite du sénat, sur l'organisation de l'armée, sur l'influence de la religion et son alliance avec la politique, sur les querelles de la plèbe et de la noblesse, il dit mille choses justes et lumineuses, que Montesquieu retrouvera lui-même ou répètera à sa manière. Mais Montesquieu, dans sa *Grandeur et Décadence*, restera plus historien, et constatera les faits sans les contraindre à fournir sans cesse une leçon actuelle. De temps à autre, il comparera les peuples modernes aux peuples antiques; mais on verra clairement que son but n'est pas de refaire les Romains. Le livre de Montesquieu enfin sera une étude; celui de Machiavel est un acte politique, une tentative de résurrection nationale.

Chose remarquable! dans les Considérations sur la grandeur et la décadence romaines, notre compatriote

ne cite jamais le Florentin; mais dans l'*Esprit des Lois*, il le nomme à plusieurs reprises, et, tout en le combattant, l'appelle un *grand homme.* Sur les Romains, d'ailleurs, Machiavel et Montesquieu, malgré la diversité de leur but, sont presque d'accord. Tous deux acceptent sans contrôle la grande tradition historique de Polybe, de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse. Ils croient à la personnalité de Romulus et de Numa; ils ne recherchent pas l'origine du patriciat; ils ne se demandent point si une guerre n'aurait pas, dans des temps reculés, asservi les habitants des sept collines, et si les patriciens ne seraient pas les conquérants, et les plébéiens le peuple conquis. Toutes ces questions n'ont guère été soulevées qu'au commencement de notre siècle; et malgré les incertitudes qu'elles nous laissent, elles ont donné lieu à bien des recherches et à des découvertes curieuses et confirmées. L'histoire, chez nous, est en progrès comme les autres sciences; si Machiavel et Montesquieu revenaient au monde, ils se trouveraient, comme Descartes et Newton, bien distancés, non par notre génie, mais par nos expériences et nos études; et simplement pour être venus après eux, nous aurions mille choses à leur apprendre.

Du reste, ce qui a fait un peu de tort aux *Discours* de Machiavel, ce n'est pas l'ignorance de certains détails, ni même de certaines lois de l'histoire, mais l'apparente incohérence des chapitres qui composent l'œuvre. Chacune de ces courtes dissertations se lit avec un plaisir réel; pas une ne fatigue ni ne

semble oiseuse; mais on se demande bien souvent pourquoi elles occupent telle ou telle place. A des remarques purement politiques, il en succède d'autres sur l'armée; puis la politique reparaît, puis on recommence à s'occuper de stratégie. Voici, par exemple, les titres de cinq chapitres qui se suivent immédiatement [1]. « I. Faut-il, dans une bataille, » laisser l'ennemi s'épuiser, ou l'attaquer d'abord » avec furie? II. D'où vient que dans une cité » certaines familles ont pendant longtemps les mêmes » mœurs? III. Un bon citoyen doit, par amour de la » patrie, oublier les injures privées. IV. Quand on » voit faire une grande faute à un ennemi, on doit » soupçonner quelque piége. V. Une république, » pour rester libre, a besoin chaque jour de mesures » nouvelles. » Tout cela vaut la peine d'être examiné; mais comment tout cela se tient-il? Les *Discours* de Machiavel auraient-ils été composés, comme les *Essais* de Montaigne, au jour le jour et sans méthode? Pas tout à fait, et je puis dire qu'une expérience personnelle me l'a démontré. J'ai lu d'abord les *Discours* au hasard, en les détachant les uns des autres; aujourd'hui je prenais le dernier chapitre, après-demain le sixième, etc. Je comprenais passablement ces dissertations séparées; mais quand je les ai lues à la suite, je les ai comprises beaucoup mieux. Il y a donc une chaîne qui les relie; chaîne légère, parfois imperceptible, jamais rompue. Le premier livre, en général, traite du gouvernement

(1) Liv. III, ch. XLV-XLIX.

de Rome; le second, des moyens qu'elle prit pour s'agrandir, et le troisième, de ceux qu'elle employa pour se conserver. Le premier livre pourrait donc s'intituler : *Rome chez elle;* le second : *Rome aux prises avec les autres peuples;* et le troisième : *Rome en face des révolutions.* Mais ne pressez pas trop le sens de ces trois titres; n'exigez pas que Machiavel s'enferme successivement dans une de ces trois enceintes et ne repasse pas souvent de l'une dans l'autre; permettez-lui tantôt d'enchaîner ses idées suivant un ordre vraiment logique, tantôt de les juxtaposer par une sorte d'association arbitraire et superficielle.

Quelle que soit sa méthode, je l'ai dit tout à l'heure, il vous intéressera toujours; mais distinguons deux sortes d'intérêt : l'un qui nous laisse calmes, l'autre qui nous agite, ou du moins nous préoccupe. Quand Machiavel discute si les Italiens modernes, contrairement à l'usage romain, font bien d'élever des forteresses et de négliger la discipline; quand il démontre la supériorité de l'arme blanche des anciens sur l'artillerie du XVIe siècle; quand il explique avec sagacité certains effets de l'ambition, de l'avarice ou de l'envie, nous admirons son expérience, la hardiesse et l'obstination de sa pensée, le tour qu'il donne à ses arguments, les beaux coups de pointe et de taille qu'il applique à ses adversaires. Comme le sujet de tels débats n'est point frivole, nous ne prenons pas en pitié l'art du jouteur qui déploie tant d'adresse, de force et d'invention; nous l'admirons, et c'est en réalité cet

art même qui nous attache le plus vivement. Machiavel a tort peut-être de déprécier les forteresses et l'artillerie, mais il a tort avec bien du talent, et pour le plus grand nombre d'entre nous, c'est l'essentiel; soit qu'il se trompe sur ces points, soit qu'il pense juste, nos convictions, notre existence morale n'en seront pas atteintes. Mais lorsqu'il met en parallèle la royauté et la république, le paganisme et la religion chrétienne, la justice et l'intérêt politique, aujourd'hui surtout où de pareilles questions passionnent les souverains et les peuples, où l'avenir de tous et de chacun semble y être renfermé, on ne peut plus l'écouter sans émotion, sans prendre parti pour ou contre lui, ou sans être jeté dans une incertitude qui parfois fait vraiment souffrir.

Voyons d'abord ce qu'il pense de la république. Il approuve les Romains de l'avoir adoptée, et d'y avoir fait à l'élément démocratique une large part. Quand on veut, nous dit-il, grandir comme cette nation, il faut avoir un peuple nombreux et prêt aux plus fières entreprises. Or, un peuple nombreux ne se laisse pas asservir; et d'ailleurs il se battrait mal pour une patrie qui ne lui accorderait aucun droit. Rome l'a compris; et que personne ne vienne me dire : Il eût mieux valu annuler la plèbe, pour n'avoir pas de dispute avec elle et n'être pas contraint de lui accorder des tribuns. Si les dissensions intérieures de Rome ont amené la création du tribunat, ce fut pour cette république un bonheur; car les patriciens, sans cet obstacle, auraient vite asservi et paralysé la plèbe; et Rome serait devenue

comme l'oligarchique Venise, qui ne peut pas consolider son empire sur la terre ferme, et qui, en une campagne, perdit ses petits États. — On objectera peut-être à Machiavel que le peuple romain, avec sa loi agraire, périodiquement remise aux voix par les tribuns, s'est forgé le joug des Césars : La liberté de Rome, vous répond-il, devait périr, comme toutes les choses humaines; avec la loi agraire et les tribuns, elle n'a succombé qu'au bout de quatre siècles; avec une aristocratie sans frein, elle eût éte perdue en quelques années.

Ces idées, qu'on retrouve en partie chez Montesquieu, ne blesseront encore que modérément les monarchistes. Ils accorderont peut-être à Machiavel que la république, à demi populaire, fut pour Rome le meilleur gouvernement; mais ils n'aimeront pas à lui entendre dire d'une façon générale et absolue qu'un peuple est d'ordinaire plus sage, plus constant, plus honnête qu'un prince. Oui, Machiavel l'affirme aux chapitres XXIX, LVIII et LIX du livre Ier; et comme il sait que cet éloge de la sagesse et de la constance du peuple pourra sembler un paradoxe, il n'en est que plus animé à faire triompher une thèse aussi hardie.

« L'un et l'autre, dit-il (le peuple et le prince), » ont besoin d'être réglés par les lois; un prince qui » peut faire ce qu'il veut devient fou; un peuple qui » peut faire ce qu'il veut n'est point sage. » Notons en passant cette nuance d'expression : un prince... est fou *(è pazzo)*... un peuple... n'est point sage *(non è savio)*. Cette forme négative voudrait atténuer les

torts du peuple; l'artifice est visible, gardons-nous d'une surprise. « Si donc, ajoute Machiavel, on » parle d'un prince soumis aux lois et d'un peuple » enchaîné par elles, on verra plus de vertu chez le » peuple que chez le prince. Si on les suppose tous » deux sans frein, on verra que le peuple commet » moins de fautes, et des fautes plus réparables. » Qu'un peuple, en effet, s'abandonne à la licence » et au tumulte, un homme de bien peut lui parler » et le ramener facilement dans la bonne voie; mais » à un prince méchant personne ne peut parler; il » n'y a de remède que le fer (1) *(non vi è altro » rimedio che il ferro)*. »

La phrase est superbe d'énergie; mais est-il vrai qu'un peuple se laisse ramener si facilement au bien? Lorsque tant de gens le haranguent, ou de vive voix ou par écrit, est-ce toujours le plus sage qu'il écoute? Dans le même chapitre, Machiavel répond : Oui; — mais que de fois, sous nos yeux, les événements ont répondu : Non! — « Quand un » peuple, dit-il encore, est entièrement sans frein » *(è bene sciolto)*, ce que l'on craint, ce ne sont pas » les folies qu'il fait, ce n'est pas le mal présent, » mais celui qui en peut sortir; car du sein de cette » confusion il peut s'élever un tyran. » Phrase fort belle, comme la précédente, et très pittoresque dans sa construction; les mots *un tiranno*, rejetés à la fin, font image et semblent évoquer le spectre de la tyrannie. Mais quoi! lorsqu'un peuple furieux

(1) Liv. I, chap. LVIII.

massacrait aux prisons tant de victimes seulement *suspectes;* lorsque ce même peuple, armé de fusils et de piques, venait demander la tête des Girondins parce qu'ils n'étaient pas encore républicains à sa manière, en ces jours de meurtre et d'horreur, on ne redoutait pas le mal présent, on ne craignait que le tyran à venir, le tyran possible? et l'on ne s'inquiétait pas des 80,000 tyrans du faubourg? Hélas! c'est le contraire qu'il faudrait dire ici : bien loin de craindre le tyran à venir, on commençait tout bas à le souhaiter, on se préparait à lui baiser les mains, à porter son trône sur les épaules, pourvu qu'il fût un peu moins sauvage et fît rentrer dans l'ombre tous ces brigands. Machiavel a raison de dire qu'un prince ou un peuple perd le sens quand il n'est point soumis aux lois; mais il devrait s'en tenir à cette maxime, dont nous avons encore grand besoin, et ne pas attribuer aux folies du peuple une innocuité que l'histoire dément.

Il *devrait,* disons-nous... mais nous avons tort peut-être de le blâmer si rudement sur ce point. Les exemples que je viens de citer, il ne les avait jamais vus; et pouvait-il les pressentir? Si instruit que l'on soit des événements passés, si habile qu'on se montre à présager l'avenir, on subit toujours fortement l'impression du siècle où l'on vit. Or Florence, en 1517, ne connaissait qu'à peine nos périls et nos angoisses; elle ne redoutait que la tyrannie d'en haut; elle n'apercevait pas l'armée des prolétaires montant à l'assaut de la société, s'emparant quelquefois de positions redoutables d'où

elle jette la flamme dans la citadelle; puis, quand elle est débusquée de ces hauteurs, recommençant à menacer, à se promettre des revanches, à creuser des mines souterraines. Le peuple que Machiavel avait vu à l'œuvre, c'étaient 3,000 citoyens tout au plus, gens triés avec soin, ayant beaucoup à perdre dans une subversion totale. Quand ce peuple chassa les Médicis, il avait répandu peu de sang; depuis le supplice de Savonarole (qui ne pouvait lui être entièrement attribué), il s'était montré tour à tour négligent ou brouillon, plutôt que cruel; dans ses rapports avec l'étranger, il avait souvent trahi sa faiblesse. Ses fautes et ses sottises étaient rarement farouches, et l'on craignait bien moins le règne de cette bourgeoisie que la rentrée des Médicis. Armées étrangères, plébiscites tumultueux, exils et supplices, vengeance et compression, voilà ce qu'amenaient avec eux les Julien, les Laurent et Léon X lui-même. La liste des victimes que cette famille a faites, même sous les règnes les plus cléments, est effrayante de longueur. Ne soyons donc pas étonnés si Machiavel redoute avant tout pour sa patrie la cruauté systématique et l'oppression organisée par un tyran.

L'histoire de l'Italie ancienne et moderne expliquera encore d'autres paroles de Machiavel que notre histoire, à nous, contredirait.

Dans le chapitre IIIe du livre II, il semble un peu confondre la liberté politique et l'indépendance nationale : cependant il appelle *libres* les anciennes cités toscanes parce qu'elles *n'avaient point de monarques;*

et il donne à Rome le même nom après qu'elle s'est, dit-il, *délivrée* de ses *rois;* nous sommes donc autorisés à croire que ces éloges, parfois fougueux, de la liberté sont en grande partie des éloges de la république. Eh bien! selon lui, les richesses venant de la culture ou de l'industrie se multiplient davantage dans les cités libres; parce qu'étant plus sûr de les conserver et d'en jouir, on les acquiert plus volontiers.

Est-ce là ce qui se passe chez nous? N'avons-nous pas vu, au contraire, après des coups d'État qui confisquaient la liberté, les fonds publics monter aussitôt, l'argent circuler et produire, le paysan piocher et gagner double? Quand les gens qui n'ont rien semblent près d'être au pouvoir, ceux qui possèdent, chez nous, tremblent et n'osent travailler; ils demandent qu'on les protége, qu'on les débarrasse même du souci d'être libres; une fois rassurés contre les convoitises du prolétaire, ils se remettent à l'œuvre, ils s'enrichissent, ils s'engraissent dans la servitude. Mais alors ils commencent à s'en dégoûter, ils cherchent à détendre leurs liens, ils redemandent la liberté, jusqu'à ce que de nouveau elle leur fasse peur. Comme nous le disions il y a un moment, le danger qui nous menace d'en bas trouble constamment nos esprits; à Florence et dans les cités voisines celui d'en haut semblait plus effrayant. Lisez le dialogue de Guichardin sur l'expulsion des Médicis; vous y verrez de quelle façon ces princes, sortis pourtant de la classe bourgeoise et commerçante, traitaient la bourgeoisie et le commerce.

Redoutaient-ils une famille, ils l'accablaient d'impôts, de charges publiques; ils l'exilaient et s'emparaient de ses biens. Deux maisons voulaient-elles s'unir par un mariage; si le Médicis régnant les croyait hostiles et dangereuses à son pouvoir, il mettait son *veto,* et l'alliance ne se faisait point. Attaquer en justice un ami du gouvernement était chose périlleuse ou inutile; on ne gagnait pas son procès contre un favori des Médicis. Nulle tyrannie plus tracassière, plus constamment mêlée aux actes des citoyens, plus propre à gêner la vie privée, à contrarier les entreprises et le négoce. Voilà les maux dont la bourgeoisie de Florence voulait se délivrer en chassant les Médicis, et voilà pourquoi Machiavel allègue, en faveur de la république, bien des raisons qui ne sont plus les nôtres.

Ses préférences, d'ailleurs, n'ont rien d'exclusif. Dans ces *Discours* même où la république est élevée si haut, il donne tour à tour des conseils aux États populaires ou aux princes. *O repubblica,* dit-il sans cesse, *o principe.* C'est ce qui nous déconcerte à la première lecture; nous nous demandons où Machiavel voudrait mener les nations, et s'il est, en définitive, monarchiste ou républicain. A force de le lire, on se rend mieux compte de cette pensée *ondoyante et diverse,* et l'on y découvre un point fixe. Ce point, c'est l'unité et l'indépendance italiennes. Qu'un monarque ou une république chasse de la Péninsule l'étranger et la discorde, Machiavel y applaudira. Comment un souverain pourrait le faire, il l'a montré dans le traité du *Prince;* comment un

peuple s'en rendrait capable, il l'enseigne dans ses *Discours*. Mais l'Italie étant déjà pleine de princes, Florence même en ayant un, il est probable, pour Machiavel, que cette mission, si elle est accomplie, le sera par un prince. Aussi les deux formes de gouvernement se présentent-elles sans cesse à son esprit. S'il pouvait choisir, il préférerait la république, copiée sur le modèle romain, équilibrée entre le sénat et les tribuns, telle qu'on la vit durant deux beaux siècles, depuis Camille jusqu'aux Gracques. Faute de celle-là, il accepterait une monarchie tempérée, comme celle de France, par des lois et des parlements. Si les lois manquent, il désirera que la sagesse du prince y supplée; et si le prince enfin abuse de son pouvoir, il l'excusera encore, n'en doutez point, pourvu qu'il délivre l'Italie.

Toute nation ne sera pas, selon lui, capable ou digne de la république. Là où règne une grande inégalité, où beaucoup de gentilshommes soutiennent leurs priviléges, il conseille d'établir un roi dont la main ferme contienne les grands; là où l'égalité est extrême, où les priviléges n'existent plus, il est d'avis de former une république, et sur ce point encore Montesquieu l'approuvera. Nous avons pourtant, de nos jours, quelques monarchies d'où le privilége seigneurial est bien exclu; à peine un faible cens, exigé des électeurs, y oppose une digue à la pure démocratie; la Belgique, la Hollande, l'Italie sont dans ce cas. Il est vrai que le flot républicain vient battre le pied de ces trônes constitutionnels; puisse-t-il ne pas trop tôt réussir à les

renverser, afin que ces peuples aient le temps de s'instruire, d'apprendre ce qu'ils doivent vouloir, et ne soient pas exposés, comme d'autres que nous savons, à s'enfuir un jour tout tremblants dans les bras d'un maître absolu!

Une nation, disent encore Machiavel et Montesquieu, est impropre à la république du moment qu'elle s'est *corrompue.* Tous deux prononcent souvent ce mot de *corruption*, et bien que Machiavel ne l'ait pas défini, on voit clairement qu'il entend par là le défaut ou la perte des vertus politiques; et ces vertus ne sont autre chose que le dévouement à la liberté et à la patrie, le sacrifice des goûts et des avantages personnels à la gloire et à l'intérêt de l'État. Rome a grandi parce que ses citoyens respectaient ses lois, sa discipline, sa religion; parce que chacun était plus ambitieux pour la patrie que pour lui-même. Voyez ce qui se passe à Venise, dit Machiavel : un noble qui a servi comme général ne veut plus servir comme lieutenant, quoique le bien public l'exigeât; à Rome, un Fabius, un Scipion commandaient et obéissaient tour à tour dans la même armée; au premier comme au second rang, leur expérience, leur talent, leur courage appartenaient à leur pays. Animé par de tels exemples, Machiavel écrit de nobles chapitres, qui réchauffent notre patriotisme. Mieux vaut, pensons-nous en les lisant, être le plus humble membre d'un grand peuple que le chef d'une nation méprisée.

Mais avec Machiavel, il ne faut pas s'attendre à garder longtemps pures les généreuses émotions;

lui-même les trouble après les avoir excitées, et laissant reconnaître en lui l'homme d'un autre siècle et l'homme sans scrupule, à ce double titre il force notre pensée à se séparer de la sienne.

Et d'abord, à l'origine de sa république, nous trouvons la violence, le mensonge, le coup d'État. Un seul homme, nous dit-il [1], doit créer les institutions d'un peuple libre; à plusieurs on ne fonde rien, car les opinions sont trop divergentes. Les bonnes lois une fois promulguées, que le législateur laisse le pouvoir à un plus grand nombre; la multitude, ayant reconnu les avantages de son œuvre, persistera à la maintenir. — Mais, demande le législateur ou celui qui se croit digne de l'être, si l'on me refuse l'autorité sans bornes, indispensable pour fonder mes lois? — Si on vous la refuse, répond Machiavel, prenez-la de force. On la refusait à Romulus : il tua, pour l'acquérir, son collègue et son frère; les magistrats de Sparte la refusaient à Cléomène : il les massacra. Le but de ces grands hommes étant louable, ils sont dignes d'excuse; *la fin justifie les moyens.*

La voilà donc établie, cette république, par une *excusable* violence; il reste à la faire vivre, et pour cela Machiavel nous dit qu'il est indispensable d'enrichir le trésor public et de maintenir pauvres les particuliers [2]. C'est l'idée antique, célébrée unanimement par les historiens et les poètes de

(1) Liv. I, chap. IX.
(2) Liv. III, chap. XXV.

Rome : *Privatus illis census erat brevis; commune magnum.* (Chez eux la fortune privée était petite; la fortune publique était grande.)

Notez ce verbe *erat* (à l'imparfait) : nos pères *étaient* ainsi ; nous *sommes* tout autrement, et tous les regrets du monde n'y feront rien; la vieille disproportion ne se rétablira point entre la bourse des individus, petite et plate, et celle de l'État, profonde et gonflée. Machiavel lui-même se demande comment les Romains atteignaient cet étonnant résultat : une *cité* riche et des *citoyens* pauvres. La loi agraire, dit-il, prouve bien que de bonne heure les citoyens tendaient à s'enrichir, puisqu'il fallait leur interdire l'usurpation des terres publiques, et que cette loi, souvent ravivée, retombait toujours en désuétude ou faisait jeter les hauts cris. Il y a là quelque chose d'étrange; les premiers Romains étaient pauvres, et leur trésor public bien garni ! Comment donc pouvaient-ils s'y prendre?

Aujourd'hui ce mystère a été mieux pénétré; les économistes, étudiant l'histoire, et les historiens, se faisant économistes, ont découvert que le trésor romain se remplissait par la guerre et par le pillage. De bonne heure, les patriciens, et même les plébéiens devenus magistrats, se trouvant tout près du trésor, voulaient, comme lui, s'enrichir; de là ces terres, conquises par tous et usurpées par quelques-uns; de là ce Licinius Stolon qui, tribun, fait défendre les usurpations; consul, en commet à son tour, et au sortir du consulat, est condamné par sa propre loi. Rien de mieux constaté que l'impor-

tance de la fortune chez les Romains; dès le second siècle après la fondation de la ville, les citoyens sont divisés d'après leur revenu annuel, et les plus riches, en vertu de certains arrangements, ont plus de voix et d'autorité. Des querelles d'argent, de prêts et d'usure mettent sans cesse aux prises patriciens et plébéiens. Tant que Rome pille des peuples dépourvus d'industrie, elle est peu aisée et forcément sobre; quand elle pille le monde et surtout l'Orient, elle fait ce qui jadis lui était impossible : elle remue des monceaux d'or et jouit à outrance.

Mais, quelle que soit l'histoire de la richesse romaine, je le demande, qui voudrait aujourd'hui voir l'État opulent et les citoyens pauvres? Au seul énoncé de cette antithèse, l'idée nous paraît monstrueuse. L'État n'a que deux sources où il puise : la bourse des citoyens, ou la conquête. Si les citoyens ont peu de chose, comment l'État leur prendrait-il beaucoup? Compter sur la conquête est bien hasardeux; la plupart coûtent aujourd'hui plus qu'elles ne rapportent; notre Algérie ne nous enrichira que le jour où nos colons s'y seront faits riches. L'État peut, il est vrai, abuser des citoyens, leur prendre beaucoup et leur laisser peu; mais ce serait, comme dit Montesquieu, couper l'arbre pour cueillir les fruits. Par ce moyen, on les aura tous, même les plus haut placés, les plus inaccessibles; mais l'année suivante, on n'en aura plus.

Dès le XVIe siècle, l'expérience faisait comprendre cette vérité. Guichardin nous l'apprend : les Médicis, furieux de l'opposition qu'ils rencontraient parmi les

négociants, auraient voulu les ruiner tous; mais ils craignaient de tarir ainsi les revenus publics, et par conséquent de se ruiner eux-mêmes.

Souvenons-nous enfin que Machiavel nous a vanté la forme républicaine comme plus propre à enrichir les citoyens; et le voilà qui, dans d'autres chapitres, veut sérieusement les appauvrir. Tantôt il nous représente ces républicains cultivant à l'envi les intérêts privés et publics; tantôt il leur ordonne d'acquérir peu, et d'immoler par conséquent l'intérêt privé. D'où vient une telle contradiction? De la différence qui existe entre les sociétés antiques, que l'on admire, et les sociétés modernes, où l'on vit. Quand Machiavel parle d'enrichir les citoyens, il juge en Florentin, en homme des siècles nouveaux; quand il parle de les appauvrir au profit de l'État, il retombe sous le joug de ces idées grecques et romaines, que les anciens eux-mêmes ont rarement réalisées. Entre ces deux voies, nous n'hésiterons point. Aussi bien il en est des siècles ainsi que des fleuves : vous pouvez en remonter le cours pour observer l'une et l'autre rive; mais vous ne sauriez les contraindre à revenir avec vous vers leur source. Et quand on propose, comme Machiavel, un système aussi suranné que d'appauvrir les individus pour grossir l'épargne publique, à ceux qui vous demandent comment cela se peut faire, on est forcé de répondre : Je ne sais pas.

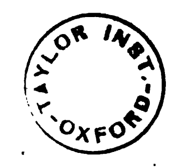
Dirai-je maintenant combien le moraliste des *Discours* ressemble au moraliste du *Prince?* S'il paraît souvent plus honnête, s'il recommande même

des vertus, c'est que son point de vue est changé; mais sa croyance au devoir et au droit n'est pas plus forte. Macaulay a raison de le dire : *Le peuple ambitieux* de Machiavel n'a pas plus de scrupules que son *prince ambitieux*. La fourberie, aux yeux du Florentin, ne déshonore pas une nation, pourvu qu'elle s'exerce au nom de tous sur l'étranger; il est impossible, dit-il, de grandir sans ce moyen-là; donc la fourberie est nécessaire, et mieux elle est couverte, comme celle des Romains, plus elle est louable. Défendre la patrie avec honte ou avec honneur, par des moyens justes ou injustes (¹), c'est encore une maxime insérée dans les *Discours* et dont l'immorale franchise nous étonne. Enfin, au même chapitre où l'auteur célèbre le plus éloquemment les bienfaits de la liberté, il nous déclare que la pire destinée est d'être asservi à une nation républicaine; car, dit-il, le propre d'une république est d'énerver et d'affaiblir, pour s'accroître elle-même, tous les autres corps.

La voilà donc cette cité antique, que Machiavel voudrait voir revivre, égoïste, jalouse, écrasant les peuples étrangers, et se réservant à elle seule l'avantage et la gloire d'être libre. Vainement me dira-t-on qu'il a loué ailleurs la clémence des Romains à l'égard des tribus latines. Ce n'est pas la clémence qu'il loue, c'est l'habileté; il trouve fort beau que la cité romaine n'ait pas effarouché ses voisins, et qu'elle ait su, comme l'oiseleur, les attirer vers elle pour les mettre en cage.

(¹) V. liv. III, ch. XL.

Mais c'est là un genre de mérite que notre pays et notre siècle semblent de moins en moins admirer et que nos républicains surtout font profession de détester hautement. Jouir de la liberté pour en exclure les autres est, à leurs yeux, un crime irrémissible ; à cet égard ils ont raison, et nous aimons à espérer que la république de Machiavel, armée contre toutes les nations et forte, si je puis dire, de son égoïsme collectif, ne sera jamais celle de la France !



CHAPITRE VIII

Quelques opinions de Machiavel (Italie, Religion, Progrès).

C'est dans les *Discorsi* qu'il faut chercher ce que pense Machiavel sur les questions les plus intéressantes pour l'esprit humain; je devrais dire, pour les sociétés humaines; car, dans ce livre, rien n'est détaché de la politique, et l'auteur ne perd jamais de vue son dessein de relever un peuple. Laissant de côté ses observations relatives à la forme du gouvernement, à la conduite des capitaines, au jeu de telle ou telle passion dans les républiques ou les monarchies, examinons ses idées les plus générales sur les trois choses que tout penseur sérieux place au premier rang : la destinée de son pays, la religion et le sort de l'humanité.

Son pays, Machiavel le trouve bien malheureux d'être morcelé comme il l'est, et il accuse de ce morcellement l'Église ou, si nous aimons mieux, les papes; car ici le dogme et l'autorité spirituelle ne sont point en cause. L'acte d'accusation reste

politique, mais il est empreint d'amertume, d'ironie et de patriotique colère.

« Nous avons, dit Machiavel au XIIe chapitre du » livre Ier, une grande obligation à l'Église; nous » lui devons notre ruine; car elle a tenu et tient » encore l'Italie divisée. Et vraiment aucune contrée » ne fut jamais unie ou heureuse si elle ne se réduit » tout entière à l'obéissance d'une république ou » d'un prince, comme il est advenu à la France et à » l'Espagne. Et la cause pour laquelle l'Italie n'en » est pas au même point et n'est pas gouvernée » par une république ou un prince unique, c'est » l'Église, et l'Église seule; car ayant résidé en » Italie et occupé dans la Péninsule un domaine » temporel, elle n'a jamais été assez puissante, assez » valeureuse pour pouvoir s'emparer du reste de » ce pays et s'en faire reine; et d'autre part, malgré » sa faiblesse, lorsqu'elle craignait de perdre son » domaine temporel, elle a été en état d'appeler » toujours un étranger puissant pour la défendre » contre celui qui serait devenu trop puissant en » Italie. On l'a vu autrefois, et par bien des expé- » riences, quand elle se servit de Charlemagne pour » chasser les Lombards, qui déjà étaient presque » rois de toute l'Italie, et de nos jours, quand elle » enleva aux Vénitiens leur puissance avec l'aide » des Français, et chassa ensuite les Français avec » l'aide des Suisses. L'Église n'étant donc pas assez » forte pour s'emparer de toute l'Italie et n'ayant » jamais permis à un autre de la prendre, a été » cause que cette contrée n'a jamais pu se réunir

» sous une seule tête; elle a eu plusieurs princes et
» plusieurs seigneurs, et de là une telle désunion et
» une telle faiblesse que l'Italie est réduite à devenir
» la proie, non-seulement des Barbares puissants,
» mais de quiconque vient l'assaillir. Et tout cela,
» nous autres Italiens, nous le devons à l'Église, à
» elle seule. »

Voilà le réquisitoire de Machiavel. Pour être justes, reconnaissons d'abord que les dominateurs de l'Italie, Ostrogoths, Lombards, empereurs byzantins ou allemands, ont mille fois opprimé l'Église, corrompu les évêques, enfermé et battu les papes; que par conséquent le Saint-Siége avait mille raisons de ne pas vouloir qu'un seul maître s'emparât de toute l'Italie et vînt y habiter près du Vatican. Ajoutons que si cette contrée put secouer le joug des empereurs germains, elle le dut aux souverains pontifes. Les Grégoire VII, les Alexandre III, les Innocent III et les Innocent IV, qui étaient eux-mêmes Italiens, délivrèrent à la fois l'Église et leur patrie. Malheureusement l'indépendance ne suffisait pas à la Péninsule; il lui fallait encore une forte union. Innocent III tenta de la lui donner; il existe une lettre de lui, où il déclare que l'autorité des pontifes est supérieure à celle des rois, et que, le chef de la religion résidant en Italie, la suzeraineté de tous les États chrétiens a son siége dans cette contrée. En conséquence Innocent III promet à toutes les cités italiennes de les soutenir et de les protéger, et, non content d'établir l'union entre elles, il voudrait, on le voit, porter dans sa main le sceptre religieux et temporel de

l'univers. C'était demander trop, et les plus puissants pontifes ne purent jamais tant obtenir. Pour lier en un faisceau les cités d'Italie, il fallait les défendre non seulement par des bulles, mais encore par le glaive; or, un pape guerrier fut toujours une anomalie. Ils le sentirent si bien qu'ils se donnèrent des vicaires temporels, laïques, mais étrangers, ayant mission de batailler pour eux. Charles d'Anjou, frère de notre saint Louis, fut le plus illustre de ces vicaires. Le pape se réjouit d'abord de ses triomphes; mais lorsque Charles sembla près de dominer toute l'Italie, la cour romaine en eut peur à son tour et se mit à pencher vers les Germains. Ce système de bascule, que tant de catholiques ardents maudissent chez nous, fut sans cesse employé par les papes en Italie. Ne tenant pas eux-mêmes l'épée, ils tremblaient toujours qu'un seul prince ne voulût la tenir auprès d'eux.

Du temps de Machiavel, un souverain pontife fut à la fois guerrier et patriote : Jules II souhaitait chasser les Barbares d'Italie; il ne parvint qu'à nous en expulser, en poussant contre nous les Suisses et les Espagnols. Louis XII perdit Milan; Ferdinand garda Naples. Qui gagnait l'Italie en indépendance et en unité? Vainement Jules II assistait aux canonnades; ses troupes à lui n'étaient que des bandes mercenaires, et les moins bonnes de la Péninsule; force lui fut de recourir aux étrangers : les Suisses le rançonnèrent, les Espagnols se firent maîtres. Deux ans après la mort de Jules, nous prîmes notre revanche, et Machiavel eut raison de dire que

l'Italie était toujours une campagne sans digues et sans remparts.

Son contemporain et ami, dont les idées diffèrent souvent des siennes, François Guichardin, a commenté quelques chapitres des *Discours*, et, chose remarquable, il a élevé contre l'unité italienne presque les mêmes objections qui servent encore aujourd'hui à l'attaquer. Guichardin reconnaît d'abord, avec Machiavel, que le Saint-Siége s'y est opposé; mais il ajoute : Fut-ce un mal pour l'Italie? Elle ne pouvait être *une* qu'à la condition de voir absorber toutes ses cités par une monarchie ou une république. Dès lors, plus d'émulation, plus de vie ardente et spontanée, plus de villes florissantes et partout répandues; un seul État eût prospéré en assujettissant les autres.

Tel est l'avis de Guichardin; et qui de nous n'a pas entendu renouveler cet argument? Heureuse Italie, disait-on, qui possède tant de capitales! A Naples, à Turin, à Florence, à Modène, à Parme, à Lucques même, il y a une cour, et depuis des siècles; et toutes ces villes, se croyant souveraines, se sont ornées comme à l'envi. Dès qu'elles seront villes ordinaires, elles cesseront de se faire belles.

Raison frivole, en vérité, quand on est entouré de voisins redoutables, et que l'on a pour maîtres au nord les Autrichiens, au centre et au midi des princes que soutient l'Autriche. D'ailleurs, ce grand travail de construction et d'art n'était-il pas maintenant bien achevé? L'indépendance des villes et des principautés, la division poussée à l'extrême

n'avait-elle pas porté dès longtemps tous ses fruits? Dans ces capitales si multiples voyait-on, de nos jours, s'élever, comme jadis, un Michel-Ange, un Raphaël et un Titien? Fallait-il craindre d'en éteindre la race? Eh! qui donc en Europe tenait le premier rang, dans les lettres et dans les arts? La France, où l'on se plaint pourtant que tout est uniforme et centralisé; la France dont les écrivains et les artistes, depuis Malherbe jusqu'à Musset, depuis Germain Pilon jusqu'à David d'Angers, se forment, se développent ou s'inspirent à Paris. Ils n'y sont pas tous nés, mais ils y vont tous, et tout ce qui est grand, tout ce qui dure y est allé. La centralisation n'étouffe donc pas le génie, et l'unité nationale l'étouffe encore moins. Dites, j'y consens, que Sienne et Pise n'auraient pas de si beaux édifices, si elles n'eussent jadis été capitales; mais enfin elles les ont, ces palais et ces églises, et libres ou esclaves, elles ne savent plus en faire de semblables, parce que cette source d'inspiration est bien tarie. Laissez-les donc, dans les arts, jouir de leur passé, et donnez-leur la joie nouvelle d'être appelées membres d'un grand peuple. Bordeaux aime mieux être française que capitale du duché d'Aquitaine; Florence aime mieux être italienne que capitale de la Toscane.

— Mais Guichardin ajoute, comme nos modernes ennemis de l'unité, que le Saint-Siége n'est pas la seule cause du morcellement. « L'Italie, nous dit-il, n'a jamais été *une* que sous les Romains; et combien de siècles, de peine, de sang il a fallu pour réaliser ce prodige! — Rien de plus vrai; la forme de l'Italie,

son défaut de centre géographique augmentent toutes les difficultés, qu'on n'a pas manqué de faire ressortir. Comment voulez-vous, disait-on, qu'un Napolitain s'associe avec les Piémontais ou les Lombards? — Mon Dieu! répliquaient les Italiens, comme les Gascons s'associent aux Normands; ils diffèrent entre eux, et pourtant ils sont Français. — Oui, mais l'action du temps et de la royauté les y a conduits insensiblement; tout s'est fait chez nous peu à peu. — Et chez nous, disait l'Italien, tout se fera vite; nous avons aujourd'hui les télégraphes et les chemins de fer; de plus, nous serons assez raisonnables pour nous soumettre à une royauté; la république nous rejetterait peut-être dans le fédéralisme communal; l'empire absolu nous ferait regretter les franchises des municipes et les privilèges de province; une monarchie constitutionnelle nous vaudra mieux, et nous nous y tiendrons longtemps. Enfin, ajoutait-il, si la France le voulait bien, Naples ne croirait plus obéir à Florence, ni le Midi s'assujettir au Nord. Donnez-nous cette ville éternelle que Pétrarque nommait « Rome, notre tête » (*Il capo nostro Roma*).

Mais ici deux droits se trouvaient en présence, et ils n'ont pas encore cessé d'y être. Une nation a droit de se former; un chef de religion a droit d'être libre. Le moyen qu'on avait trouvé pour assurer la liberté des papes, c'était leur pouvoir temporel; en trouvera-t-on un autre qui la garantisse de même, et qui surtout les convainque qu'ils sont libres? J'ose l'espérer; et quand certain peuple persécuteur s'est

plaint récemment des encycliques et a demandé à l'Italie d'en interdire la publication, je me suis réjoui d'entendre l'Italie répondre : « Chez moi, la pensée religieuse est sans entraves, lors même qu'elle semble se tourner contre moi. »

Le jour où les soldats du royaume italien ont pénétré dans la Rome pontificale, tout le monde savait qu'ils venaient détruire le pouvoir temporel du pape, mais que nulle haine ne les animait contre le pasteur du troupeau catholique. Machiavel n'eût pas exigé tant de franchise dans les intentions, ni tant de ménagements pour une personne sacrée. Un pape fait prisonnier, et même tué en trahison, lui eût semblé une chose grande et heureuse, une de ces glorieuses scélératesses qu'il faut parfois savoir commettre. L'an 1505, Jules II s'avançait sur Pérouse où régnait le tyran Jean-Paul Baglioni. Le pape enjoint à ce misérable de reconnaître ses droits sur la ville et de l'y admettre en qualité de seigneur. La France, à cette époque, soutenait hautement le Saint-Siége; Jean-Paul épouvanté céda, et ouvrit les portes à Jules II. « Alors, dit Machiavel, avec cette » audace et cette résolution que chacun connaît, le » pape n'attendit point que le gros de ses troupes » vînt le rejoindre et le protéger; il entra désarmé » dans la ville, bien que Jean-Paul y fût avec beau- » coup de gens qu'il avait réunis pour sa défense. » Ainsi, emporté par cette furie qu'on lui voyait en » toute affaire, Jules II, avec sa simple garde, se » mit aux mains de son ennemi; puis il l'emmena » à sa suite, laissant à Pérouse un gouverneur qui

» devait en répondre à l'Église. Les hommes sensés
» qui accompagnaient le pape remarquèrent la
» témérité de Jules et la lâcheté de Jean-Paul; ils ne
» pouvaient comprendre comment celui-ci n'avait
» pas fait une chose qui lui eût assuré une éternelle
» réputation; comment il n'avait pas, du même
» coup, accablé son ennemi et ravi un riche butin,
» le pape ayant avec lui, ce jour-là, tous les
» cardinaux et tout leur luxe. Impossible d'admettre
» qu'il se fût abstenu par bonté ou par scrupule de
» conscience, car dans le cœur d'un scélérat qui avait
» déshonoré sa sœur et tué ses neveux et cousins
» pour régner, nulle pitié, nul respect ne pouvaient
» se faire sentir; mais on conclut que les hommes
» ne savent être ni honorablement criminels ni par-
» faitement bons; quand une méchanceté a en elle
» de la grandeur, ou présente un côté généreux, ils
» ne savent pas y entrer. Ainsi Jean-Paul, qui
» comptait pour rien d'être publiquement incestueux
» et parricide, ne sut pas, ou pour mieux dire, n'osa
» pas, en ayant une juste occasion, tenter une
» entreprise où chacun eût admiré son courage, et
» après laquelle il eût laissé de lui un souvenir
» éternel. Il aurait été le premier qui montrât aux
» prélats comme on doit peu estimer quiconque vit
» et règne comme eux, et il eût fait un acte dont la
» grandeur eût couvert toute l'infamie et tout le
» péril qui pouvaient s'y attacher. »

En vérité, écrire de pareilles lignes, c'est n'avoir plus une lueur de sens moral, c'est être aveuglé par la haine au point de confondre toutes les notions

d'honneur. Quoi! Jean-Paul Baglioni, qui ne représente ni l'indépendance italienne, ni la volonté d'une nation, mais l'ambition la plus égoïste, promet au pape de le recevoir comme seigneur, et mettrait ensuite la main sur lui! Sans doute on en parlerait jusqu'à la fin des siècles, mais cette renommée-là qu'est-elle? l'immortalité de la honte. Machiavel, d'ailleurs, n'exagère-t-il pas les facilités de ce crime? La France de Louis XII était là, prête à punir la perfidie de Jean-Paul, à lui arracher son butin. Le tyran de Pérouse n'eût même pas abattu ainsi le pouvoir temporel des papes; il en aurait ravivé le prestige; car tout ce qui tombe sous une main trop vile, le monde bientôt s'empresse à le relever.

Mais, dira-t-on, Machiavel n'avait-il pas contre le Saint-Siége d'autre raison de haine que la politique? N'était-il pas hostile ou incrédule à la mission, même religieuse, des papes? — Il ne l'a jamais avoué; et l'on ne trouverait pas dans toutes ses œuvres un seul mot contraire aux dogmes catholiques. Il raisonne parfois sur Moïse comme sur un chef d'État ordinaire, et cependant il reconnaît en propres termes que Moïse *parlait avec Dieu*. Pense-t-il tout bas autre chose? Peut-être; mais il ne le dit pas. Loin de nier le surnaturel, Machiavel admet les présages et croit à ces miracles, à ces révélations [1] qui, selon tant d'historiens antiques ou modernes, ont précédé les grands événements;

[1] *Disc.*, liv. I, chap. LVI.

il suppose que, dans l'espace, vivent des esprits supérieurs à l'homme, et qui, touchés de pitié pour nous, nous avertissent de nos périls. Idée indémontrable, croyance superstitieuse, mais que l'on peut avoir sans cesser d'être catholique. En somme, ce n'est pas sur les mystères, mais sur la morale que Machiavel est en désaccord avec l'Église. Déjà, dans sa comédie de la *Mandragore*, il faisait dire à l'un de ses personnages : « Si je ne réussis pas à contenter » mon désir, que m'arrivera-t-il? de mourir et d'être » damné! Bast! Il y a en enfer tant d'honnêtes » gens, que je ne dois pas avoir honte d'être avec » eux. » Manière piquante et assez hardie de marquer qu'on ne juge pas la moralité des actes d'après les règles établies par le prêtre.

Et maintenant, du théâtre, où l'esprit mondain se déploie, Machiavel rentre dans son cabinet; là, il relit les annales de Rome : il voit tout ce que ce peuple a fait avec la religion; le respect du serment; la discipline militaire fondée sur une promesse sacrée d'obéissance; la concorde, le bon ordre et l'énergie guerrière maintenus jadis par la crainte des dieux. Ah! si le soldat italien, dira plus tard Machiavel dans son traité de l'*Art de la Guerre*, pouvait être amené par la religion à se bien conduire et à se bien battre! Si, au lieu de blasphémer les saints dans des jurons presque sauvages, il craignait de les offenser, et s'abstenait ainsi de pillage ou de débauches, comme l'Italie remonterait à son rang! comme nous aurions des armées sérieuses, vraiment utiles à la patrie!

Oui, la religion, employée comme frein ou comme aiguillon pour réprimer le désordre et stimuler le courage, plaisait beaucoup à Machiavel. Une nation qui perd la crainte de Dieu est, selon lui, bien menacée de sa ruine, et, dans ce cas, elle a besoin d'un prince qui supplée par la crainte humaine à l'absence de religion. Mais comme un prince énergique ne vit pas toujours, au bout de quelque temps la ruine différée arrive. Il faut donc à l'œuvre du législateur des bases qui durent plus longtemps que les hommes; et la religion est une de ces bases.

Détachez de pareilles maximes, ne pensez plus ni à la *Mandragore*, ni aux mœurs de Machiavel, ni à ses conseils de déloyauté, fort aisément vous le prendrez pour un pieux publiciste, un de Maistre, un Donoso Cortès, proclamant que l'absolutisme est devenu nécessaire en Europe, parce que les impies et les indifférents ne savent plus se commander à eux-mêmes. Mais non; Machiavel n'est qu'un politique; il voudrait que l'on pût se servir du christianisme pour relever ou soutenir l'Italie, mais il n'aime pas sincèrement cette religion. Il y a même une vertu chrétienne qui lui paraît nuisible à l'énergie des nations; cette vertu, c'est l'humilité.

Examinant, au chapitre II, du livre II de ses *Discours*, pourquoi les Romains rencontrèrent tant de peuples obstinés à défendre leur liberté, et pourquoi dans les temps modernes cet amour de la liberté ne se rencontre plus, il cherche ainsi à l'expliquer :

« Je crois que cela vient de la même cause qui
» rend aujourd'hui les hommes moins vaillants;

» cette cause, c'est la différence entre notre éducation » et celle des anciens, et cette différence tient elle-» même au caractère de notre religion, si éloigné de » la religion antique. Le christianisme, nous ayant » montré la vérité et la vraie voie, nous fait moins » estimer l'honneur du monde; tandis que les païens » qui en tenaient grand compte et qui avaient placé » là leur souverain bien, étaient, dans leurs actions, » beaucoup plus fiers. »

Machiavel, il faut l'avouer, use d'un étrange procédé envers le christianisme. Il lui décerne un grand éloge avant de le mettre en accusation. « Notre religion, dit-il, nous a montré la *vérité* et la » *vraie voie*... Aussi nous rend-elle moins vaillants. » Lorsque, dans un livre destiné à raviver la valeur et la puissance d'un peuple, on associe ensemble l'idée de la *vraie voie* et celle d'une diminution de courage, on inspire à ses lecteurs le désir de quitter cette *vraie voie* chrétienne, où l'homme s'affaiblit, pour retourner à la fausse voie païenne, où il devient courageux et redouté. Évidemment le tour employé par l'auteur est une perfide précaution oratoire. Mais comment va-t-il démontrer que le paganisme rendait les anciens plus fiers?

« Cela peut se voir, nous dit-il, par un grand » nombre de leurs institutions, et tout d'abord par » la magnificence de leurs sacrifices, comparés à » l'humilité des nôtres : dans notre culte règne une » pompe plus délicate que grandiose, mais on n'y » voit aucune action énergique ou farouche. Chez » eux ne manquaient ni la magnificence ni la pompe,

» et il s'y ajoutait l'acte du sacrifice, tout plein de
» sang et de férocité; on y égorgeait une multitude
» d'animaux, et ce spectacle, terrible par lui-même,
» rendait les hommes semblables à lui. Outre cela,
» la religion antique ne béatifiait que les mortels
» comblés d'une gloire mondaine : les capitaines
» d'armées, par exemple, et les chefs de républiques.
» Notre religion a plus glorifié les hommes contem-
» platifs et humbles que les hommes actifs. Elle a
» placé le souverain bien dans l'humilité, l'abjection,
» le mépris des choses humaines; la religion antique
» le plaçait dans la hauteur d'âme, la force du corps
» et toutes les autres choses qui peuvent rendre les
» hommes très vaillants. Et si notre religion exige
» que vous ayez en vous quelque énergie, c'est
» plutôt pour souffrir que pour faire des actions
» fortes. Cette manière de vivre semble donc avoir
» rendu le monde faible, et l'avoir livré en proie aux
» scélérats qui peuvent en toute sécurité le gouverner,
» voyant comme la plupart des hommes, afin d'aller
» en paradis, pensent plus à supporter les coups
» qu'on leur inflige qu'à les venger. Oui, l'on dirait
» que le monde s'est efféminé, que le Ciel a déposé
» les armes : mais sans doute cet effet tient plutôt à
» la lâcheté des hommes, qui ont interprété notre
» religion dans un sens favorable à l'oisiveté et non
» à la valeur; car, s'ils considéraient combien la
» religion même permet d'exalter et de défendre sa
» patrie, ils comprendraient qu'elle veut que nous
» aimions, que nous honorions cette patrie, et que
» nous nous préparions à savoir la défendre. »

J'ai cité le texte jusqu'au bout, avec la restriction et l'aveu qui le termine. Machiavel dit bien que le christianisme n'est point ennemi du sentiment patriotique; mais il le dit en quelques mots très courts, assez froids, et peu proportionnés à la longueur, à l'âpreté de l'accusation. Il veut bien croire que le patriotisme est compatible avec la religion du Christ; mais pour former des républicains et des braves, surtout des braves actifs et entreprenants, il compterait davantage sur le paganisme; et trois cents ans avant nous, il soutient, ce que tant de gens aujourd'hui répètent, que le christianisme (surtout sous sa forme catholique), courbe les âmes et les rend très dociles à supporter la tyrannie.

A ceux qui tiennent ce langage je poserai une simple question : L'amour de la liberté, dans notre âme, s'appuie-t-il sur l'orgueil ou sur le sentiment du droit? S'il s'appuie sur l'orgueil, la religion du Christ lui retire en effet ce soutien; s'il est fondé sur le sentiment du droit, bien loin de l'affaiblir, il le développe, il l'arme, suivant les nécessités, d'une ardeur inextinguible ou d'une indomptable patience.

Ah! je l'avoue, lorsque les premiers chrétiens se laissaient égorger sans révolte, sans murmure, il semblait bien que leur calme héroïsme abandonnât le monde aux scélérats. Mais ce calme même conquit l'univers; il devint évident pour tous que nulle ambition terrestre, nul désir de bouleversement n'avait animé les disciples du Christ; et l'on s'unit à eux, parce qu'il n'était pas possible de détester

toujours des hommes qui chérissaient leurs propres bourreaux.

Les Césars qui se firent chrétiens trouvèrent un grand mot dans saint Paul : « Le roi a reçu le glaive pour frapper les méchants; » et ce mot seul les obligeait à ne pas laisser, comme dit Machiavel, la terre en proie aux scélérats. Saint Louis baisait le pavé des temples; mais quand un de ses barons tyrannisait le peuple, le roi, au nom du Christ, châtiait le noble oppresseur. Saint Louis redoutait le péché mortel; mais il ne craignait ni le glaive ni la peste de l'Orient. Et voyez comme à cette époque l'Église, démentant par avance la calomnie de Machiavel, poussait le peuple aux *actions fortes*. Quand les pèlerins venaient se plaindre au pape d'avoir été rançonnés par les Turcs, le pape répondait-il : Souffrez le martyre, comme les premiers chétiens? Il leur disait : Appelez-nous tous aux armes, conduisez-nous à Jérusalem, et que la force fasse cesser l'injustice.

Alors aussi, dans son traité sur le gouvernement des princes, saint Thomas cherchait s'il était permis de se soulever contre un tyran; et il approuvait qu'une nation reconquît son droit par les armes. Le vrai rebelle, disait-il en propres termes, c'est le tyran, puisqu'il se révolte contre la justice et les lois. Il est vrai qu'un particulier ne doit pas seul, le fer en main, s'élever contre le tyran; mais un peuple, ou le Sénat qui le représente, en a le droit: Rome a bien fait d'expulser les Tarquins, et le Sénat de condamner Néron à mort.

Ainsi parle saint Thomas, et c'est là le langage d'un fier chrétien, que sa soumission à Dieu ne courbe guère devant les puissances humaines. Malheureusement, des faits trop compliqués et certaines circonstances fatales peuvent obscurcir le droit au point que la religion ne lui vienne plus en aide. Figurez-vous un partisan de la liberté florentine et de l'indépendance italienne s'entretenant, au temps de Léon X, avec un prêtre ou un religieux dévoué au Saint-Siége.

« Laurent de Médicis, lui dit-il, nous gouverne mal; et d'ailleurs, qui l'a élevé? L'étranger, oui l'étranger seul, avec une poignée de jeunes libertins.

— Prenez garde, mon fils, répondra le prêtre; c'est le pape lui-même qui a fait introniser les siens par l'Espagnol; tout ce qu'on tentera contre les Médicis sera tenté contre le Saint-Père.

— Eh bien! réplique le libéral du XVIe siècle, les Médicis sont Italiens, et nous pouvons, sans trop de honte, les avoir pour maîtres; mais qu'ils suivent le conseil donné par Machiavel; qu'ils nous unissent sous leur dictature, et nous délivrent de l'étranger; la liberté veut bien, cette fois, s'immoler à l'indépendance nationale.

— Mon fils, le pape serait heureux de vous délivrer; mais comment pourrait-il combattre les Espagnols qui ont restauré sa famille? Peut-être en s'alliant avec la France...

— C'est cela même; en cédant à François Ier le duché de Milan et le royaume de Naples; toujours admettre l'étranger sur notre sol, chasser les démons

par Belzébuth !... Pourquoi le pape ne décide-t-il pas que l'étranger n'a nul droit sur l'Italie ?

— Mon fils, ce serait une doctrine bien nouvelle. Léon III n'a-t-il pas couronné Charlemagne, Jean XII Othon Ier, Adrien IV Frédéric Barberousse, en les proclamant empereurs des Romains ?

— Voilà de vieilles histoires, reprend le libéral; quand Léon X ferait du nouveau en notre faveur, où serait le mal ?

— Hélas ! mon fils, il serait dans la colère des rois, qui prétendent bien garder un morceau de notre Italie; François Ier, imitant Louis XII, nous convoquerait un concile gallican; Ferdinand, si bon catholique, se plaindrait amèrement de l'ingratitude du pape, et lui contesterait une foule de petits droits : nominations aux bénéfices, revenus des églises et des abbayes. Il s'unirait peut-être à l'empereur Maximilien pour susciter un antipape. Le Saint-Père ne peut pas faire ce que vous voudriez, ce qu'au fond du cœur il voudrait.

— Eh bien ! nous nous passerons de son aide; nous déclarerons que nous, Italiens, nous sommes trop fiers pour obéir à l'étranger.

— Vous en appelez à l'orgueil, mon fils ?...

— Non, mais au droit; et puisque l'Église ne peut en ce moment le soutenir...

— Vous agirez sans elle, n'est-ce pas ? et même contre elle; car elle s'opposera à un mouvement qui la brouillerait avec tous les rois, et menacerait peut-être sa souveraineté sur Rome. Vous n'aurez point le peuple avec vous; le peuple se résigne à

souffrir ce que le pape endure lui-même; le peuple est moins orgueilleux que vous.

— J'entends; vous avez brisé le ressort qui pouvait encore nous sauver; vous leur prêchez d'être humbles et dociles, et l'étranger abuse de cette docilité: mais que faire donc, mon père, quand on naît sous un joug dont la religion ne vous délivre pas?

— Souffrir avec patience, mon fils; il y a, dans le sacrifice de nobles espérances, plus de courage souvent que dans la révolte. Esclave ou libre d'ailleurs, on peut conquérir le ciel, et si nous sommes en prison sur la terre, du moins nous n'y serons pas longtemps. »

Voilà le cercle douloureux où les meilleurs catholiques italiens furent, pendant trois siècles, contraints de tourner. Et maintenant, prenez un homme comme Machiavel, déjà peu disposé, par ses mœurs et ses études, à goûter la morale chrétienne, et vous comprendrez tout ce qui s'amasse en lui de haine, souvent injuste et calomnieuse, contre l'Église de Rome. Il ose, par exemple, accuser notre religion d'avoir voulu détruire les monuments antiques. Toutes les sectes, suivant lui, agissent de même; toutes s'efforcent d'anéantir les traces de celles qui les précédèrent. Le paganisme dut persécuter, jusque dans ses moindres vestiges, le culte qui avait dominé avant lui; et « saint Grégoire » pape et les autres chefs de la religion chrétienne » vinrent à leur tour poursuivre avec obstination » tous les souvenirs de l'antiquité, brûlant les œuvres » des poètes et des historiens, brisant les images,

» saccageant enfin tout ce qui pouvait nous retracer
» la moindre ombre des temps antiques. »

L'accusation est vive, comme on le voit; discutons-la avec plus de calme que Machiavel n'en a mis à la lancer.

Dans les dernières années du VIe siècle après Jésus-Christ, le pape Grégoire le Grand apprit qu'un évêque nommé Didier enseignait à quelques personnes le latin classique et leur faisait lire les œuvres des plus grands poètes de Rome. Il craignit que tant d'expressions et d'images païennes ne fussent trop peu convenables à la gravité d'un prélat, et enjoignit à Didier de cesser un tel enseignement. « La même bouche, lui écrivait-il, ne peut prononcer » tour à tour les louanges de Jupiter et celles de » Jésus-Christ. » N'oublions point qu'à cette époque le culte des faux dieux n'était pas encore éteint dans toute l'Europe, et qu'un péril présent de rechute ou de révolte excitait les alarmes du saint pontife. Six siècles se passent, et vers 1150 Jean de Salisbury, sans citer ses témoins, vient nous apprendre que Grégoire le Grand détruisit tout ce qu'il put de monuments antiques, arcs de triomphe, statues, restes du Capitole, ne voulant pas, disait-il, qu'on regardât les débris de la Rome païenne, mais seulement les reliques et les portraits des saints. Il aurait même, à en croire la tradition, brûlé la bibliothèque palatine où se trouvaient tant d'œuvres du beau siècle d'Auguste. Enfin on fit à Grégoire le Grand toute une légende d'Érostrate chrétien que Machiavel reproduit à la fois sans mesure et

sans discernement. Quelle perfidie dans ces simples mots : *Gli altri capi della nostra religione* (les autres chefs de notre religion)! Nommez-les donc, ces chefs du christianisme si grands ennemis des lettres païennes! Ce ne sont pas les papes de la Renaissance, tellement épris de l'antiquité que le protestantisme a crié au scandale; ce ne sont pas les fondateurs des immenses collections de Rome, ni ces moines bénédictins, obligés par leur règle de copier des manuscrits et n'admettant point d'exception contre les manuscrits païens; ce ne sont pas ces prêtres, ces évêques, ces reclus qui seuls conservaient le goût et le souvenir des chefs-d'œuvre, quand la barbarie inondait la terre. Sans l'invasion germaine nous n'aurions rien perdu, peut-être; mais sans l'Église et les moines, nous perdions tout. Ne nions pas certains excès de zèle très passagers, mais n'allons pas non plus peindre les chefs du christianisme comme animés d'une rage de destruction. Pour tout ce qui ne blesse pas la conscience, ils ont été en tout temps *conservateurs*.

Malheureusement, Machiavel patriote en veut à l'Église; et ne sachant plus être juste envers elle, il lui impute toutes les décadences de l'Italie. Si l'esprit militaire a péri dans la Péninsule, c'est notre religion, dit-il, qui en est cause; et dans son traité de l'*Art de la Guerre* (1), il entreprendra de le prouver. Là il tiendra le langage qu'aujourd'hui les fanatiques de tous les partis font entendre. Chaque

(1) Liv. II, chap. II.

jour des gens nous disent : Notre pays de France n'est pas encore assez malheureux; il faut qu'il souffre davantage, qu'il soit plus baigné de sang, plus couvert de plaies; alors il se tournera vers son sauveur; il se fera guérir avec un docile empressement.

De même Machiavel trouve que l'Italie n'a pas encore assez souffert par l'invasion des étrangers; qu'elle ne souffrira même jamais assez pour se décider à bien combattre. Le christianisme, dit-il, rend les guerres trop humaines; les villes sont sûres d'être épargnées; elles paient rançon, reçoivent un autre maître, et continuent de vivre. Aussi dès les premières attaques parle-t-on de capituler; on se confie à la charité du vainqueur, à cette miséricorde que la religion prescrit. Mais dans les temps antiques et païens, on n'avait point de grâce à espérer; si l'on ne savait pas se défendre on était certain de périr; aussi comme on se défendait! Quelle énergie guerrière dans cette Numance, dans cette Corinthe que les Romains ont écrasées! Les luttes, en ce temps-là, étaient à outrance; les hommes plus forts et plus grands de corps et d'âme.

Voilà où le patriotisme désespéré conduit cet esprit pénétrant : à déplorer que les peuples modernes s'épargnent trop après la victoire, et que, grâce à une telle clémence, la sujétion puisse paraître acceptable! Tout à l'heure il vantait les massacres d'animaux, les sacrifices sanglants, très propres, disait-il, à rendre le courage *actif* et *farouche;*

pourquoi ne pas demander encore plus? Pourquoi ne pas rétablir l'amphithéâtre et les combats de gladiateurs? Machiavel, je l'avoue, n'en parle jamais, non plus que de l'esclavage domestique, imposé par la guerre et perpétué par les lois anciennes; et toutefois l'implacable passion de dompter les hommes conduit fatalement à de telles horreurs. Cette liberté, si bien défendue jadis par quelques-uns, les trois quarts de l'humanité en étaient exclus; le jour où la religion dit aux hommes qu'ils sont tous frères, ceux qui étaient libres le furent un peu moins peut-être, mais ceux qui étaient esclaves ne le furent plus. De l'esclave qui est une *chose,* au serviteur qui est un *homme,* un intervalle immense existe, et franchir cet abîme fut le plus grand des progrès.

Mais le progrès, Machiavel n'y croit point; il professe même à cet égard une doctrine semblable à celle que Descartes enseignera en mécanique. Il y a toujours, suivant Descartes, une égale somme de mouvement dans le monde; mais il se manifeste davantage sur tel ou tel point. De même, il y a toujours, selon Machiavel, une égale quantité de bien et de mal sur terre, mais elle se répartit différemment. Le monde (en son ensemble) reste toujours le même; ce sont les provinces du monde qui varient. La valeur, *la virtù,* c'est-à-dire l'énergie heureuse, exista d'abord en Assyrie, puis chez les Mèdes, puis en Italie et à Rome; après l'empire romain il n'y en a pas eu d'autre qui ait rassemblé autant de valeur en lui-même; ce qu'il en possédait jadis s'est fractionné

et a formé de grandes nations : les Francs, les Turcs, les Allemands. « Et aujourd'hui, c'est-à-dire en 1517, on voit trop bien que l'Italie est au plus bas, qu'elle possède la moindre somme de valeur. « J'aurai donc » le courage, ajoute l'auteur avec éloquence, de dire » ouvertement ce que je pense des siècles antiques » et du nôtre, afin que les âmes des jeunes gens qui » liront mes écrits puissent fuir le mal présent et se » préparer à imiter le passé, dès que la fortune leur » en offrira l'occasion; car c'est l'office d'un honnête » homme, quand la malignité des temps et du sort » ne lui a pas laissé accomplir un certain bien, de » l'enseigner aux autres, pour que beaucoup le » comprennent, et que l'un d'eux, plus aimé du » Ciel, le réalise. »

On ne lit point de telles paroles sans être ému; car on y sent battre le cœur d'un patriote; mais au fond, que signifient-elles? Qu'il faut ramener la prospérité et la force en Italie, aux dépens des autres nations. Créer un bien nouveau n'est pas possible (Machiavel l'a dit); il s'agit donc uniquement de déplacer le bien qui existe; il s'est porté hors de la Péninsule; il faut l'y faire revenir et en appauvrir autrui.

Voilà l'espoir et le vœu de Machiavel; ce n'est plus le nôtre : nous voulons augmenter dans le monde la somme de bien; nous voulons à la fois qu'elle s'accroisse et se répande, et que chaque peuple vive plus juste et plus heureux. Nous ne mesurons pas la valeur d'une nation à la crainte qu'elle excite, à l'empire qu'elle peut exercer. Si

l'Espagne, ne dominant plus sur l'Europe et sur l'Amérique, était plus riche et mieux gouvernée qu'au XVIe siècle; si la guerre civile y cessait et que les iniquités sociales y fussent moindres, l'Espagne, réduite à ses frontières, serait en progrès sur le XVIe siècle. Machiavel reconnaît lui-même que les Hongrois ont amélioré leur pays au point qu'ils ne sont plus tentés d'en envahir d'autres. Eh bien! c'est ce qu'il nous faut, et ce que le monde verra un jour! Chaque pays, à force de lumières et de justice, sera devenu meilleur, et ne songera plus à croître par la faiblesse ou l'abaissement d'autrui.

Nous tendons vers ce but à travers mille tempêtes; mais sur la route se vérifie le vers si mélancolique de Virgile :

Multa *tamen suberunt priscæ vestigia fraudis.*

Elles reparaissent sous bien des formes, les vieilles convoitises et les vieilles haines. Tel peuple, agrandi par la guerre, se fait un jeu de tourmenter les autres, de régenter leur politique, de leur enjoindre la persécution. Il faut échapper à cette tyrannie, et d'abord l'éluder, pour la faire cesser un jour. Or Machiavel en certains chapitres enseigne à repousser le joug ennemi, à s'imposer l'ordre, la discipline, le sacrifice pour être fort, et voilà comment nous, que le progrès passionne et qui aimons l'humanité, nous pouvons recevoir quelques utiles leçons d'un homme incrédule au progrès et qui n'aima que sa patrie.

CHAPITRE IX

**Rentrée de Machiavel aux affaires.
Ses Histoires florentines.**

Les ouvrages de Machiavel qui viennent de nous occuper ont tous (à l'exception de *Belphégor*) été composés dans la disgrâce. Depuis la chute de la république florentine, l'ancien secrétaire des Dix ne pouvait parvenir à se faire employer. Vainement écrivait-il : « Je voudrais que les Médicis consentis» sent à se servir de moi, ne fût-ce que pour rouler » une pierre. » Vainement leur dédiait-il le *Prince*, en y insérant quelques louanges; vainement encore il leur rendait hommage dans le prologue de la *Mandragore ;* on faisait jouer la pièce; on lisait sans doute le livre; mais on ne confiait aucune charge, aucune mission à l'auteur. Cet éden des fonctions publiques dont il est, à ce qu'il semble, si pénible d'être exclu, lui demeurait toujours fermé. Enfin Laurent II de Médicis, qui peut-être était plus que tout autre prévenu contre Machiavel, mourut en 1519, et au commencement de l'année suivante, le pape Léon X, son oncle, fit demander au grand publiciste quelle

forme de gouvernement on devait, à son avis, introduire dans Florence. — La question était délicate pour un homme qui voulait de l'emploi et qui, par conséquent, craignait de déplaire. Mais ne pas répondre étant peu respectueux, et ce silence pouvant s'interpréter fort mal, Machiavel prit la plume, et le plan qu'il proposa nous est parvenu. — A Florence, dit-il, on compte trois classes de gens : les grands, la classe moyenne, et le dernier ordre (¹). Pour satisfaire les deux premières classes, appelez-les aux magistratures, aux comités des Soixante-Un, des Deux-Cents et des Dix-Huit; mais le dernier ordre, la masse des citoyens, vous ne la contenterez jamais qu'en rouvrant la salle du conseil des Mille, ou tout au moins des Six-Cents, et vous lui accorderez le droit de nommer aux magistratures secondaires. Pour être sûr encore que vos amis seuls obtiendront même ces charges subalternes, désignez huit scrutateurs qui dépouilleront les scrutins en secret et qui donneront des voix à leur gré, ou plutôt au vôtre. En public on n'exclura personne, mais à huis clos on remaniera les suffrages, et de la sorte vous ne mettrez au pouvoir que vos partisans. Et Machiavel ajoute avec esprit : « Évitez les dégoûts » et les périls; laissez l'État s'administrer par lui- » même, de façon que Votre Sainteté n'ait besoin » que de tenir ouverte *la moitié d'un œil.* »

(¹) Ce dernier ordre évidemment ne comprend pas les prolétaires. Machiavel n'a garde de proposer le rétablissement du Grand Conseil des Trois-Mille; or ce Grand Conseil, si libéral, n'admettait pas dans son sein les gens sans avoir.

A première vue, ce plan produit sur nous deux impressions, d'ordinaire peu compatibles : il nous fait rire, et il nous indigne. Les prestiges de la candidature officielle sont ici de beaucoup dépassés. On ne recommande pas les candidats; on les nomme soi-même, on frelate *à la main* le suffrage des électeurs. Accorder dans ces conditions le droit de vote à six cents personnes, n'est-ce pas une infâme comédie? et n'y avait-il pas plus de franchise à n'appeler auprès de soi que quelques conseillers, voués corps et âme au gouvernement?

Ainsi le pense un des plus éminents critiques de Machiavel (1); reste à savoir pourtant quelle fut ici la vraie intention du Secrétaire. N'aurait-il pas voulu élever, aux yeux de ses concitoyens, un de ces simulacres qui rappellent la liberté absente, qui la font regretter, qui en nourrissent le désir, et dès la première occasion, tombent pour céder la place à la réalité? En appelant peu de gens aux affaires, les Médicis habituaient Florence au régime absolu, où tout se fait chez le maître. En rétablissant un conseil de mille ou de six cents personnes, Machiavel élargissait le cercle; il empêchait que la bourgeoisie se désintéressât de la chose publique; il réservait enfin à la liberté une chance de résurrection. Il est vrai que les Médicis, heureux, puissants, non encore ébranlés, n'auraient pas voulu qu'on leur parlât de Grand Conseil ni d'assemblée nombreuse et libre; aussi Machiavel leur propose-t-il une assemblée

(1) M. Nourrisson, *Machiavel*, 1 v. in-12. Didier, 1875, p. 157-158.

restreinte et choisie par eux; mais cette concession peut mener loin; que dis-je? elle peut les ruiner tout à fait. Au moindre obscurcissement du ciel (l'expérience nous l'a bien appris), une nuance d'opposition se dessinera parmi ces six cents élus du pouvoir; à mesure que grossira le nuage, l'opposition ira croissant, elle se tournera vers la masse, s'appuiera sur elle, et le régime despotique disparaîtra, parce qu'on n'aura pas perdu l'habitude de connaître et de discuter les affaires.

Voilà ce qu'espérait peut-être Machiavel, et ce que craignaient les Médicis. Aussi le plan ne fut-il pas adopté; on continua de gouverner au moyen de comités restreints, et l'on se tint prêt, selon les circonstances, à se faire soutenir par l'Espagnol ou le Français.

Pour l'ancien secrétaire de la république, être consulté par le pape, c'était un signe favorable, un présage de retour aux emplois. L'année suivante en effet (le 12 mai 1521), Machiavel reçut un de ces ordres qui depuis longtemps ne lui étaient plus adressés : « *Niccolò, tu cavalcherai...*, disait le message; Nicolas, tu monteras à cheval et tu t'en iras à Carpi... — Pourquoi? — Pour y régler certaine affaire entre la cité de Florence et des moines, et pour y choisir un prédicateur. » Petite mission, en vérité; mais quand on ne sait point se passer des fonctions publiques, on est bien heureux d'y rentrer même par une porte un peu étroite.

Guichardin, ami de Machiavel, était alors cent fois plus haut placé; il gouvernait la Romagne au nom

du pape. Aussi écrivait-il à l'auteur du *Prince* des lettres où il le plaisantait sur l'humble tâche qui lui était confiée. Lorsque je songe, lui disait-il, à vos missions d'autrefois auprès des monarques et à celle d'aujourd'hui auprès des moines, je me rappelle le spartiate Lysandre, si souvent général en chef, et nommé par Agésilas simple distributeur des viandes de l'armée. Voilà comme l'histoire nous démontre qu'il n'y a rien de nouveau ici-bas. Et Machiavel, entendant raillerie, lui répondait : « Votre archer à cheval, qui est venu m'apporter une lettre de vous et qui m'a salué jusqu'à terre, a produit ici un effet surprenant. Mon hôte a pensé, que recevant un tel message, j'étais dans le secret des grandes choses qui se passent, que vous les saviez de première main et que je les apprenais de vous. Aussi l'on me fait fête et l'on me sert des repas copieux; je mange ici comme six chiens et trois loups (la gourmandise était, ne l'oublions pas, un des péchés de Machiavel). Après avoir, bouche béante, tourné autour de votre archer, on s'est approché de moi, attendant des nouvelles, et je leur ai montré, pour les satisfaire, le traité que l'empereur vient de conclure. Comme ils ont ouvert de grands yeux! Quand je n'aurai pas de nouvelles semblables, je leur laisserai croire que j'en ai, et je conserverai ainsi mon importance et mes bons repas. Ayez donc soin de m'envoyer vos lettres toujours par un archer à cheval, et s'il se peut, qu'ils m'arrivent essoufflés, tout en sueur, lui et sa monture, comme si les affaires les plus urgentes vous contraignaient de me le dépêcher. — Je n'y

manquerai pas, répondait le gouverneur; vous allez recevoir un exprès qui servira à vous faire becqueter ce soir une tourte de plus. Vous, de votre côté, remplissez bien votre office, observez les moines de près, étudiez leurs constitutions, comparez-les à vos formes politiques; faites votre profit de tout; sucez, en quelque sorte, cette république des sandales. »

Et Machiavel, quelques jours après, soutenant le même ton de gaieté, déclare qu'il remarque en effet au monastère bien de scoutumes dignes d'attention, et qu'il y fait aussi provision de comparaisons amusantes. « Si je veux un jour, dit-il, parler d'un grand silence, je dirai : Ils étaient plus calmes que ne le sont des moines... quand ils mangent. »

Dans ces lettres datées de 1521, nous apprenons que le cardinal Jules de Médicis avait chargé Machiavel d'écrire les annales de Florence et de la famille dominante. L'ancien Secrétaire parle à Guichardin du travail auquel il se livre, et des craintes qu'il éprouve de déplaire en blâmant, ou de mentir en louant avec excès. Si nous possédions toutes les lettres échangées entre eux, nous saurions mieux comment l'ouvrage fut préparé, et jusqu'à quelle profondeur l'auteur poussa ses études historiques. Malheureusement, la correspondance offre des lacunes; plus d'une fois Guichardin dut répondre, et nous n'avons pas sa réponse. De là un peu d'obscurité sur la manière dont ce travail fut conçu. Machiavel n'a-t-il consulté que les historiens? A-t-il fouillé les archives de Florence? Il les avait naguère

à sa disposition; y est-il rentré depuis sa disgrâce, et le cardinal lui a-t-il ouvert libéralement toutes les sources d'information? Machiavel lui-même a-t-il eu le courage d'en écarter la poussière et d'y puiser? Aujourd'hui que l'histoire est une science autant qu'un art, le public éclairé ne pardonne guère à quiconque s'avise de l'écrire, sans s'être fait érudit et chercheur, et sans avoir fouillé les documents.

Machiavel a-t-il bien rempli cette condition; a-t-il même tenté de la remplir? On ne le sait: il est seulement certain que vers la fin de l'année 1525 il recevait cent ducats d'honoraires, et que Jules de Médicis, devenu le pape Clément VII, n'était pas trop mal satisfait de ses jugements sur la famille régnante.

L'histoire de Florence, ou, pour traduire littéralement le titre italien: les *Histoires florentines (Storie Fiorentine)* furent sans doute achevées, ou bien près de l'être, à cette époque. Telles que nous les avons maintenant, divisées en huit livres qui racontent les vicissitudes de la cité depuis son origine jusqu'en 1492, elles ont essuyé bien des critiques, ayant toutes pour unique objet l'exactitude matérielle du récit. Les uns font observer que Machiavel dissimule une partie des violences ou des rigueurs qui ont cimenté la puissance des Médicis; les autres l'accusent d'avoir mal compulsé les registres des délibérations publiques et attribué souvent à tel personnage des actions ou des idées qui ne furent pas les siennes.

Nous qui connaissons mieux l'histoire générale

du monde que le détail des révolutions de Florence, nous pouvons, dès le premier livre, signaler des erreurs ou des assertions téméraires. Ainsi Machiavel accuse Stilicon, ministre et général romain, d'une trahison qui n'est nullement prouvée; plus loin, il raconte la querelle des Investitures de façon à nous laisser croire que Henri IV, empereur d'Allemagne, fut contraint d'implorer sa grâce aux pieds du pape Alexandre II; le nom de Grégoire VII n'est prononcé qu'une fois par l'historien, et il l'est trop tard; la vérité historique eût exigé que Machiavel représentât la querelle comme engagée par Alexandre II, et nous montrât ensuite l'empereur agenouillé devant Grégoire VII; de cette façon, les rôles seraient rétablis.

Il vient de paraître à Florence une remarquable histoire de cette république; l'auteur est M. Gino Capponi, homme aussi versé dans les annales de son pays que Guizot le fut dans les nôtres. Or M. Gino Capponi ne s'acharne pas à relever toutes les fautes de Machiavel, mais à propos d'une inexactitude de cet auteur, il déclare que le Secrétaire a écrit l'histoire *à la course*. Un tel jugement, tracé par une telle plume, est sans appel, et nous nous garderons bien de le contredire; mais tout en passant condamnation sur la valeur proprement *historique* du livre, nous nous réserverons le droit d'en admirer la forme, et de l'admirer avec passion.

Il est peu de lectures plus intéressantes et plus agréables que celle des *Histoires florentines*. Dès le début, on sent tout le progrès que l'érudition et la

critique avaient faits depuis Villani. Machiavel écarte la légende des origines de sa patrie; il ne nous montre pas, comme ses prédécesseurs, Catilina ou l'imaginaire Florinus épousant la reine Bélisée dans la cathédrale de Fiésole; il nous dit simplement que Florence fut jadis une colonie fésulane et romaine, un marché établi en plaine par les habitants de la colline, et une ville de vétérans, dotés de champs et de maisons par Sylla, leur général. Donc si Machiavel doit, dans le cours de son ouvrage, manquer plus d'une fois à l'exactitude, il est sûr, du moins, qu'il prend tout d'abord le ton d'un historien sérieux; j'ajouterai même qu'il le soutient jusqu'à la fin et n'admet pas un seul fait invraisemblable. Ses mensonges ou ses erreurs ne nous blessent pas au premier aspect, et s'il a quelque part un peu pallié les torts de la famille qui le payait pour écrire l'histoire, il a su néanmoins éloigner de son langage les apparences de la flatterie. Aucun des Médicis n'est par lui canonisé, et le rôle politique des papes reçoit de lui plus de blâme que d'éloge. Avec la même vigueur que dans les *Discours*, il les accuse d'avoir divisé l'Italie et d'être, parmi tous les princes, ceux auxquels on peut le moins se fier. Comment de semblables paroles se trouvent-elles dans un ouvrage qu'un pontife avait commandé? Comment se fait-il encore que, quatre années après la mort de Machiavel, Clément VII ait permis au libraire François Blado d'imprimer à Rome les *Histoires*, le *Prince* et les *Discours* de Machiavel? Singulière époque, en vérité, que celle où Léon X

fait jouer devant toute sa cour la licencieuse *Mandragore*, et où son successeur, sans la moindre restriction, sans le moindre avertissement donné aux fidèles, laisse publier trois ouvrages politiques qui traitent si mal et la morale universelle et le pouvoir temporel du Saint-Siége!

Plus tard, il est vrai, sous Paul IV, la Congrégation de l'Index flétrira le *Prince*, les *Discours* et les *Histoires*, et ne permettra de réimprimer ce dernier livre qu'à condition d'y faire certaines corrections. Mais en 1559, on s'éloignait des temps de Machiavel; le concile de Trente était réuni; l'Église raffermissait sa discipline, sarclait son champ, si je puis dire, et réparait les brèches qu'une période de désordre avait ouvertes dans ses haies et ses murailles. Je le répète, les *Histoires florentines*, bien loin de ressembler à une œuvre de flatterie, prennent quelquefois, à l'égard des papes, le ton acerbe d'un pamphlet (1). Du reste, en racontant les querelles du sacerdoce et de l'empire, Machiavel ne se montre ni guelfe, ni gibelin; il maudit l'immixtion du Saint-Siége dans la politique, et l'orgueil des empereurs germains qui opprimèrent la Péninsule; ici encore il laisse bien voir qu'il souhaiterait l'Italie *une* et indépendante, sous une seule république ou sous un seul prince *laïque*.

Comme presque tous les personnages forcément nommés dans cette histoire avaient laissé à Florence

(1) La dédicace seule est louangeuse, et pouvait-il en être autrement? Une pièce de ce genre ne fait point corps avec l'ouvrage, et c'est l'ouvrage que nous jugeons ici.

des descendants, il était difficile de raconter le passé sans éveiller les susceptibilités de famille. Comment parler d'un assassinat, d'un coup de main violent ou d'une émeute provoqués jadis par un Albizzi, un Strozzi ou un Ridolfi ? Comment dire qu'un Guicciardini, furieux d'être calomnié, avait presque trahi la république ? Il y a tout autour de Machiavel des gens qui portent encore ces noms, et qui demeurent, ainsi que les patriciens de l'ancienne Rome, fidèles à la mémoire et aux opinions de leurs parents. Afin d'adoucir les blessures qu'il lui faudra faire à leur amour-propre, l'auteur invoque une raison digne de son temps et de la dépravation morale qui régnait alors en politique. « Mes prédé-
» cesseurs, nous dit-il dans sa préface, ont osé à
» peine raconter nos divisions intestines : s'ils ont
» été retenus par la crainte d'offenser la mémoire de
» ceux dont ils avaient à parler, ils se sont trompés
» et ont fait voir qu'ils connaissaient bien peu
» l'ambition des hommes, et ce désir de perpétuer
» le nom de leurs aïeux et le leur. Ils n'ont pas voulu
» se rappeler que beaucoup de ceux à qui l'occasion
» échappe d'acquérir un nom par des actions louables
» s'efforcent encore de l'obtenir par des actions
» dignes de reproches. Ils n'ont pas considéré que les
» faits où quelque grandeur semble attachée, tels
» que sont ceux qui ont pour objet le gouvernement
» des États, de quelque manière qu'on les exécute,
» et quel qu'en soit le résultat, semblent toujours
» procurer à leur auteur plus d'honneur encore que
» de blâme. »

Ainsi, les crimes politiques ne sont point des crimes; selon Machiavel, ils échappent à la censure par la grandeur des faits où ils sont mêlés. Les hommes tiennent à se rendre et puissants et célèbres; dès qu'ils ont gagné ces deux points, ils ne s'inquiètent plus si leur conscience approuve les moyens employés. — Il est certain qu'aujourd'hui même où l'on discute scrupuleusement la légalité des actes, un méfait politique n'entraîne pas, aux yeux de tous, la même ignominie qu'un crime de droit commun. Combien de gens approuvent un coup d'État sanglant, et ne justifieraient pas la plus légère violence exercée dans la vie privée! Dès qu'un intérêt peut sembler public ou se rattacher de loin à une idée générale, ceux qui le soutiennent se font une conscience qui n'est plus celle de leurs voisins; les mêmes actions sont méritoires ici, infâmes là-bas, et ailleurs ridicules. Alors, du sein de cette confusion s'élève le scepticisme ambitieux, qui ne condamne plus rien que l'insuccès, surtout l'insuccès sans éclat. César a vaincu à Pharsale; bravo César! Pompée a péri, mais il avait longtemps brillé; mieux vaut être Pompée et succomber comme lui, que de n'avoir pas eu *son jour*. Aux yeux de certaines personnes, tout ce qui a *son jour* est excusé; il y a des habiles et des heureux, des maladroits et des infortunés, mais plus d'honnêtes gens ni de scélérats. . .

Que Machiavel, afin de pouvoir tout raconter, fasse appel à ce scepticisme, à cette indifférence qui accepte tout, je le comprends; il n'en est

pas moins vrai que la masse du genre humain continue d'attribuer, même aux actes politiques, la qualité de bonne action ou de méfait, et que cette qualité, chacun l'applique suivant sa passion personnelle. Ah ! notre siècle, après tant de débats, pourra-t-il enfin découvrir ce *point fixe* que Pascal nous défia de trouver jamais; ce principe de morale qui, sans forcer les hommes à poursuivre tous le même but, les contraindra tous néanmoins à demeurer d'accord que, favorable ou non à leurs desseins, tel acte est honnête et tel autre ne l'est pas ?

Dans cette même préface où Machiavel cherche à prévenir les ressentiments des grandes familles, il nous apprend qu'il songea d'abord à écrire l'histoire de Florence seulement depuis l'élévation des Médicis, mais qu'il a renoncé à ce plan. Il a bien fait; son livre en a pris, si je puis dire, une plus fière et meilleure contenance. Ce n'est plus une maison illustre, c'est un peuple entier qui nous occupera; et quel peuple ? — Celui de Florence. — Sans doute; mais derrière lui, le grand peuple italien nous apparaît, pleuré, chéri et rappelé au jour par tous les vœux de Machiavel.

Les *Histoires florentines* nous étalent tout d'abord non l'origine de Florence, mais la chute de l'empire romain et les vicissitudes de l'Italie; c'est seulement au second livre que l'intérêt commencera de se concentrer sur la métropole de la Toscane; encore la reverrons-nous en lutte ou en alliance avec le reste de la Péninsule, avec ces voisins qui la

jalousent, et qui devraient plutôt s'unir à elle pour repousser les Barbares du Nord.

Les Barbares! dès les premières lignes l'auteur nous les montre menaçant l'Italie, fondant sur elle et renversant le superbe édifice élevé par le courage et par le génie de Rome. Le fracas de cette chute est horrible, les douleurs de cette agonie sont atroces; tout à coup un Barbare s'élève, meilleur et plus intelligent; il comprend la beauté de ce qu'on vient de détruire; il le restaure, en partie du moins, et l'Italie revoit d'heureux jours. Machiavel semble jouir de cette trêve salutaire, et la célèbre avec transport :

« Théodoric, dit-il, se montra un homme supérieur » et dans la guerre et dans la paix; toujours victo- » rieux, il employa les intervalles de ses triomphes » à combler de biens les villes et les peuples qui lui » étaient soumis... Il agrandit Ravenne, rétablit » Rome; et, à l'exception des emplois militaires, il » confia aux Romains toutes les autres fonctions. Il » contint dans leurs limites, sans recourir à la force, » mais par sa seule autorité, tous les rois barbares » possesseurs de l'empire; il construisit des villes et » des forteresses entre la pointe de la mer Adriatique » et les Alpes, pour fermer plus facilement le passage » aux nouveaux Barbares qui voudraient attaquer » l'Italie. Sa valeur et sa bienfaisance délivrèrent » non seulement Rome et l'Italie, mais encore toutes » les autres parties de l'empire d'Occident, des maux » continuels que leur avaient fait souffrir tant » d'inondations de Barbares pendant tant d'années;

» elles respirèrent enfin et virent renaître un peu
» d'ordre et de bonheur. En effet, il n'y avait pas eu
» pour l'Italie et pour ces provinces livrées aux incur-
» sions des Barbares, de temps plus malheureux que
» ceux qui s'écoulèrent depuis Arcadius et Honorius
» jusqu'à ce prince. Si l'on examine quel préjudice
» les changements de souverain ou de gouverne-
» ment, non par une force étrangère, mais seulement
» par les discordes civiles, causent dans une répu-
» blique ou dans un royaume; si l'on reconnaît que
» quelques innovations suffisent souvent pour ren-
» verser les États, même les plus puissants, on pourra
» facilement s'imaginer combien l'Italie et les autres
» provinces romaines souffrirent à cette époque.
» Elles changèrent non seulement de prince et de
» gouvernement, mais encore de lois, de mœurs,
» de manière de vivre, de religion, de langage,
» d'habillement et même de nom. Ces calamités
» furent telles, qu'à les considérer, non en masse,
» mais isolément, sans les voir ni en supporter le
» fardeau, la pensée seule suffit pour épouvanter
» l'homme le plus ferme et le plus courageux.
» Plusieurs villes leur durent leur ruine, leur
» origine, leur agrandissement; Aquilée, Luni
» Chiusi, Popolonia, Fiesole et quelques autres
» furent du nombre de celles qu'elles détruisirent.
» Parmi celles qui s'élevèrent, on compte Venise,
» Sienne, Ferrare, Aquila et beaucoup d'autres forts
» et châteaux qu'il serait trop long de nommer.
» Celles qui, de petites qu'elles étaient, devinrent
» considérables, furent Florence, Gênes, Pise, Milan,

» Naples et Bologne. Il faut y joindre la ruine et » le rétablissement de Rome. Plusieurs autres villes » éprouvèrent le même sort par divers accidents.

» Au milieu de ces écroulements et de ces peuples » nouveaux, il se forma des langues nouvelles » aussi, comme celles que l'on parle en France, en » Espagne, en Italie. Mêlées avec la langue mater- » nelle des Barbares et l'ancienne langue des » Romains, elles composent un langage nouveau. » Outre cela, non seulement les provinces, mais » encore les lacs, les fleuves, les mers, les hommes » ont changé de nom. La France, l'Italie, l'Espagne » sont remplies de dénominations nouvelles, entière- » ment différentes des anciennes. Sans parler de » tant d'autres, les noms de Pô, de Garda, d'Archipel » ne ressemblent en rien à ceux qu'ils ont remplacés. » Les hommes prirent les noms de Pierre, Jean et » Mathieu, au lieu de ceux de César et Pompée.

» Le changement le plus important fut celui de » la religion. L'opposition entre l'habitude de la » croyance ancienne et l'autorité des miracles de » la nouvelle fit naître des troubles et des dissensions » très graves. Si toutefois la religion chrétienne eût » été *une*, et n'eût pas éprouvé de divisions, il en » serait résulté moins de désordres. Mais celles qui » existèrent entre l'Église romaine, l'Église grecque » et l'Église de Ravenne, entre les hérétiques et les » catholiques, ne firent qu'accroître les malheurs » communs. L'Afrique en est une preuve : elle eut » beaucoup plus à souffrir du zèle des Vandales » pour l'arianisme que de leur avarice et de leur

» cruauté naturelle. Vivant au milieu de tant de
» persécutions, les hommes portaient dans leurs
» regards l'image de l'effroi de leur âme. Outre
» les maux infinis dont ils étaient accablés, plusieurs
» n'avaient pas même la consolation de pouvoir
» recourir à Dieu, l'espoir de tous les malheureux;
» car le plus grand nombre, ne sachant lequel il
» devait implorer, périssait misérablement, sans
» secours et sans espérance. »

L'homme qui a écrit ces pages aime son pays et connaît bien le cœur humain. Il a raison; c'est chose effroyable de joindre les dissensions religieuses aux misères matérielles infligées par l'ennemi. Encore, dans les v[e] et vi[e] siècles se demandait-on quel Dieu il fallait adorer; au xix[e] siècle, nous en sommes venus à nous demander s'il y en a un. Ah! quand reviendra pour nous l'heure des luttes avec l'étranger, puissions-nous être délivrés de ce doute! Puisse chacun de nous avoir retrouvé Dieu! Ou si c'est encore trop espérer, puissent du moins ceux qui n'adorent pas ne plus haïr ceux qui adorent!

Un grand mérite et un grand art de Machiavel est de faire planer sur ses récits des considérations générales. Presque tous les livres de ces histoires commencent ou finissent par de belles réflexions que les faits suggèrent ou doivent confirmer. Ici l'auteur observe avec tristesse combien un peuple, en cherchant son intérêt, en acquérant même un avantage, peut se préparer de regrets et de misères. Ainsi, le peuple florentin se réjouit fort d'abattre une noblesse oppressive; mais quand la féodalité

fut renversée, et que tout le monde se tourna vers les travaux de la paix, l'esprit militaire disparut, Florence devint une proie facile pour un étranger belliqueux. Ailleurs, Machiavel déplore l'égoïsme qui préside depuis si longtemps à la politique intérieure de sa patrie. Les Florentins font et défont des lois, non pour assurer le bien public, mais pour consolider au pouvoir telle coterie. Chaque gouvernement veut vivre, et dans l'intérêt de sa durée prépare le malheur du pays.

Ces lois qu'on fabrique et qu'on promulgue ne sont pas dirigées contre les crimes, mais contre les hommes; on frappe, non pas un abus, mais un ennemi. On donne à huit ou dix individus, qui sont les chefs de la cabale régnante, un pouvoir de tutelle, de *balia* sur tout l'État; et cette espèce de comité de salut public distribue, au gré de sa haine, les *ammonizioni* ou exclusions des magistratures. L'*avertissement* de ne point briguer les charges est donné à toutes les familles qui ne semblent pas satisfaites de la situation. Bientôt les *ammoniti*, trop nombreux, se liguent contre le gouvernement, envahissent le palais, s'installent au pouvoir, et ne font pas mieux que les autres. Pendant ce temps Florence n'a plus d'armées, perd ses alliances, laisse croître les dangers. Était-ce ainsi que l'on se conduisait à Rome, dans ces beaux temps, où une menace de l'ennemi suffisait à réconcilier toutes les factions? — Telles sont, en général, les observations de Machiavel : bien placées, étendues, jamais disproportionnées, elles varient nos impres-

sions, forcent nos esprits à s'élever, et peuvent utilement les avertir encore.

Parmi ces révolutions stériles, dont il se plaint, ces substitutions d'une coterie à une autre, on entendit un jour, vers la fin du moyen âge, sur les places publiques de Florence, retentir la grosse voix du menu peuple qui réclamait sa part des honneurs et des profits. Les *arts mineurs,* ou métiers secondaires, voulurent être représentés dans les colléges de magistrats. C'est ce que l'on a nommé *tumulto dei ciompi,* et *ciompi* signifiant *compères,* cette émeute de 1378 est presque contemporaine et homonyme de notre fameuse sédition des Jacques *Bonshommes.* Les petites gens, soulevés, commirent des excès, brûlèrent des maisons, saccagèrent des couvents, pillèrent quelques riches; puis, comme les magistrats, revenant de leur surprise, se disposaient à les punir, ils furent un moment très incertains. Des documents nouveaux exhumés depuis peu de temps, ou d'anciennes chroniques consultées avec plus de soin, ont permis à M. Gino Capponi de refaire parfaitement toute cette histoire sans y mêler de discours fictifs. Machiavel, imitant les écrivains anciens, a fabriqué ici d'excellentes harangues, vives, éloquentes, mais non réelles. Au lieu de nous rapporter les paroles authentiques d'un cordonnier mentionné par les chroniqueurs, il s'est permis de faire discourir ce qu'il appelle un homme *hardi* et *de grande expérience,* un sophiste populaire enfin, qui veut conserver ce qu'il a pris, et qui prétend avoir autant de droit à garder son butin et même à

l'accroître que les magistrats à le lui enlever. Historiquement, je le répète, ce discours est un diamant faux, mais aux yeux du littérateur et du moraliste, c'est une pierre rare et précieuse. Certaines phrases y sont jetées dans le moule de Salluste, et font penser au fameux discours de Marius. Il y a de la rhétorique ici, mais une rhétorique brutale, servant des convoitises rebelles.

« Si nous avions encore à délibérer s'il faut prendre » les armes, livrer au pillage et aux flammes les » maisons des citoyens, dépouiller les églises, je » serais de ceux qui penseraient que cette affaire » mérite réflexion, et je préférerais peut-être une » pauvreté tranquille à un gain périlleux. Mais » puisqu'il y a déjà beaucoup de mal de fait, et que » les armes sont prises, il faut songer aux moyens » de les conserver et de se mettre à l'abri de toutes » les recherches sur le passé... Cette ville, vous le » voyez, est remplie de haines et de ressentiments » contre nous; les citoyens se réunissent; la sei- » gneurie fait cause commune avec les autres » magistrats. Croyez qu'on ourdit des trames contre » nous, et que de nouveaux périls menacent nos » têtes.

» Nous devons, dans nos délibérations, tâcher » d'atteindre un double but : l'impunité pour le » passé, et une existence plus libre et plus heureuse » pour l'avenir. Il faut, selon moi, afin de nous faire » pardonner les fautes anciennes, en commettre de » nouvelles, redoubler les excès, multiplier les vols, les » incendies, et accroître autant que possible le nombre

» de nos complices. En effet, là où les coupables sont » si nombreux, il n'est possible de punir personne. » Les châtiments sont pour les petites fautes, et les » récompenses pour les grandes. En multipliant les » maux, nous obtiendrons donc plus facilement et » notre pardon et les jouissances que nous attendions » de notre liberté.

» Il me semble que nous marchons à une conquête » certaine; car ceux qui pourraient s'y opposer » sont riches et divisés. Leur désunion nous » donnera la victoire, et leurs richesses nous la » conserveront lorsqu'elles seront en notre pou- » voir. Ne vous en laissez point imposer par l'anti- » quité de la naissance; tous les hommes, ayant la » même origine, sont également anciens; la nature » les a formés tous sur le même modèle. Dépouillez- » vous de vos vêtements, et vous verrez que vous » vous ressemblez tous. Prenons ceux des riches, et » qu'ils prennent les nôtres; alors nous passerons » pour des nobles et eux pour des gens du bas » peuple. Il n'y a d'inégalité que dans la pauvreté » et les richesses.

» Je suis vivement affligé quand je vois que le » regret du passé semble faire craindre à plusieurs » d'entre vous de former des entreprises nouvelles : » s'il en est ainsi, vous n'êtes point les hommes » sur lesquels je comptais. Que les reproches de » votre conscience ne vous effraient point; soyez » insensibles à la honte; il n'en est point pour les » vainqueurs, de quelque façon qu'ils obtiennent la » victoire. Ne tenons nul compte des reproches de

» la conscience; des gens comme nous, que dévore » la peur de la faim et des prisons, n'ont pas le loisir » de craindre l'enfer. Observez la conduite des » hommes: vous verrez que tous ceux qui acquièrent » beaucoup de fortune et de puissance n'y parvien- » nent que par la violence ou la fourberie; ils » cherchent ensuite à décorer du faux titre de *gain* » les avantages conquis par ruse et par violence. » Les maladroits ou les pusillanimes qui ne savent » pas recourir à ces moyens croupissent à jamais » dans l'esclavage et la pauvreté. Les serviteurs » fidèles resteront toujours serviteurs, et les hommes » honnêtes toujours pauvres. On ne secoue le » joug de la servitude que par la perfidie et » l'audace, et celui de la pauvreté que par la » rapine et la fraude. Dieu et la nature ont placé » tous les biens devant l'homme, mais ils sont » plutôt la proie du brigandage et de la fourberie » que la récompense de l'industrie et d'un travail » honnête. Voilà pourquoi les hommes se dévorent » les uns les autres, et pourquoi le faible a toujours » le dessous.

» Nous devons donc employer la force, puisque » l'occasion s'en présente; la fortune ne peut » nous en offrir de plus favorable. Les citoyens » sont encore désunis; la seigneurie est incertaine » dans ses mesures, et l'effroi a saisi tous les magis- » trats. Il nous est facile de les opprimer avant qu'ils » aient pu se réunir et prendre un parti décisif. » Combien de fois vous ai-je entendus vous plaindre » de l'avarice de vos maîtres et de l'injustice de vos

» magistrats! Il est venu, le moment de vous » affranchir, que dis-je? de vous rendre leurs » maîtres, au point qu'ils aient plus de sujet de se » plaindre et de s'effrayer de votre pouvoir que vous » du leur. »

Que de remarques à faire sur ce discours! et d'abord que de machiavélisme à l'usage du prolétaire! Oui, lorsque le publiciste florentin prête à son homme du peuple des maximes comme celles-ci : « Il n'y a jamais de honte pour les » vainqueurs; on n'arrive à une grande puissance » que par la violence et la fourberie, » il répète ce qu'il a dit dans le *Prince* et dans les *Discours*, ce qu'il offrait, en guise de conseils utiles, à des nations et à des chefs d'État. Mais l'injustice est toujours la même, qu'elle s'exerce d'en bas ou d'en haut, et la conscience proteste avec une égale force contre le peuple et contre le roi qui l'outragent.

Une chose plus surprenante que cette conformité de Machiavel avec lui-même, c'est de trouver sous sa plume, au XVI[e] siècle, tant de propos que les socialistes nous redisent aujourd'hui contre la propriété. N'est-ce point le cas de répéter le mot d'un penseur mille fois plus ancien, de Salomon, qui, dans son *Ecclésiaste,* s'écrie déjà : Rien de nouveau sous le soleil!

Non, rien de nouveau; pour le bien comme pour le mal, les hommes sont depuis longtemps inventifs; et toutefois les idées anciennes peuvent n'être mûres, et fécondes en grands bienfaits ou en grandes misères, que depuis un petit nombre

d'années. Ainsi, ce n'est point une pensée nouvelle que la communauté forcée des biens ou le déplacement violent de toutes les richesses; du temps d'Aristophane, quelques rêveurs y songeaient déjà; on les laissa rêver, on se moqua d'eux, et ils ne tentèrent même pas de réaliser leur chimère. Au moyen âge, sous forme d'hérésie, le communisme reparut, prit les armes, fut écrasé, et ne sembla pas laisser de traces. En 1789, on saisit les biens de l'Église et des émigrés, mais personne n'osa conseiller que toute propriété fût abolie; seuls, en 1797, Babeuf et ses disciples conspirent pour cette idée; personne ne les défend, et ils périssent sur l'échafaud. Mais depuis, quel chemin ont fait ces utopies! Quelle part elles ont dans nos débats, dans nos alarmes, dans nos émeutes! Que de sang et de ruines elles nous ont coûtés! Leur existence est bien ancienne, mais leur puissance est bien nouvelle: pareille à certains germes depuis longtemps créés, mais qui attendent une fermentation pour s'y développer et pour vivre, l'idée s'éveille de bonne heure, puis se rendort pendant des siècles. Générations, événements se succèdent; le milieu trop propice est enfin formé; la chimère se ravive, grandit, travaille les têtes; elle devient un de ces fléaux qui céderont un jour à la vraie science, mais qui ne céderont qu'après avoir bien nui.

Au temps des *ciompi* florentins, le règne violent du prolétaire n'était ni venu ni près de venir. Les *arts mineurs* eurent beau saisir le pouvoir; les plus sages firent bientôt justice des turbulents et des

insensés; mais ces plus sages eux-mêmes manquaient d'expérience; n'ayant jamais manié d'affaires, ils succombaient sous le fardeau. La haute bourgeoisie, qui se sentait nécessaire, recouvrait chaque jour plus d'audace; elle riait hautement de ces pauvres magistrats, qui tenaient si fort à dîner aux frais de l'État dans les grandes salles du palais public. On reprit en détail au prolétariat tout ce qu'un jour d'émeute lui avait donné; les *arts majeurs* reconquirent leurs priviléges, et le peuple, que Machiavel a vu, de son temps, voter, gouverner et se perdre, n'était formé, comme nous l'avons dit, que de bourgeois. Les attaques générales contre la propriété, les théories de subversion pouvaient amuser le loisir de quelque esprit plus audacieux que solide; elles n'inquiétaient encore personne, parce qu'elles ne demandaient point à passer dans les faits.

Combien nous aimerions à feuilleter longuement les beaux récits des histoires florentines, et à citer surtout un de ces grands drames joués par les passions politiques et reproduits par Machiavel! Mais que choisir, et comment abréger des épisodes de quinze et vingt pages? Le plus beau peut-être, c'est l'exil et le retour de Cosme de Médicis [1]. Là, tous les caractères sont en relief et se soutiennent jusqu'à la fin; les contrastes sont bien ménagés, et l'art, qui est très grand, se dissimule sans cesse. Nous voyons contre Cosme, ambitieux persévérant,

[1] Livre IV.

maître de lui, affable, plein de doûceur, s'élancer l'impétueux et fier Barbadori, vainement dissuadé par le vieux sage, messire Nicolas de Uzzano. « Barbedor, Barbedor, dit Uzzano, jouant sur le nom » de son téméraire ami, j'aimerais mieux qu'on pût » t'appeler Barbe d'argent; tes avis seraient plus » raisonnables, et tu ne t'acharnerais pas, en persé- » cutant Cosme, à le rendre populaire. »

On ne suivit pas ce conseil; on s'obstina à bannir Médicis, et l'on assura sa grandeur. Comme il était le premier banquier d'Italie, et qu'il tenait les cordons de toutes les bourses, on eut besoin de lui; on le rappela, on le nomma Père de la patrie. Quand il mourut (en 1464), il jouissait très paisiblement de la puissance la moins officielle, et cependant la moins contestée; et Machiavel, avec sa merveilleuse souplesse de style, nous trace de lui un portrait doux et calme, où certains traits de force s'entremêlent habilement.

Après Cosme, vient son fils Pierre, longtemps combattu par ses ennemis. Ceux qui gouvernent voudraient, mais n'osent pas se défaire du Médicis. Pour amuser le peuple et se divertir eux-mêmes (car ils sont hommes et Italiens), ils interrompent quelques instants leurs luttes, et prodiguent dans des spectacles, dans des cavalcades et des fêtes, leur or et leur imagination. Florence est en liesse, et certains esprits naïfs espèrent qu'au sein de ces plaisirs les discordes viendront à s'éteindre. On les oublie, en effet, plusieurs semaines, mais ensuite tout reprend son train, on recommence à se jalouser, à se disputer

le pouvoir. Chaque fois qu'un prince ami vient visiter Florence, on l'y reçoit comme nous avons accueilli le schah de Perse, avec la plus ingénieuse politesse; tous sont d'accord pour le fêter; mais aussitôt après son départ, la lice se rouvrira et toutes les passions politiques y redescendront. Heureuse encore la cité florentine si, dans ces réjouissances, la morale et la religion ne recevaient aucune atteinte! Mais la jeunesse, nous apprend Machiavel, devenait (vers 1470) de plus en plus amie du luxe, des femmes et de la médisance; toute sensuelle et toute frondeuse, Florence pouvait se nommer à bon droit la ville des plaisirs et des factions. Le duc de Milan Jean-Galéas Sforza y fit un voyage avec la duchesse et la cour. Il venait, disait-il, *accomplir un vœu;* et durant tout le carême il n'observa, le pieux pèlerin! ni jeûne ni abstinence. En son honneur, on donna des spectacles; on représenta dans une église la descente du Saint-Esprit; mais ón alluma tant de feux pour cette espèce de pantomime, que l'église fut incendiée, et beaucoup de gens dirent alors : « C'est un signe du courroux de Dieu! »

Rentré dans sa capitale, Galéas tomba peu après sous le poignard des assassins, et le récit de cette conspiration étant, chez Machiavel, très dramatique et relativement assez court, je ne résiste pas au plaisir de le citer. La peinture des mœurs de ce temps, où la religion du Christ et le républicanisme antique s'amalgamaient parfois avec une facilité surprenante, le progrès pathétique de l'action, le

mouvement vrai des personnages et des choses, tout cela fait de ce morceau un chef-d'œuvre qui honorerait les plus grands historiens de Rome et d'Athènes :

« Un citoyen de Mantoue, nommé Cola, homme » lettré et ambitieux, enseignait, nous dit Machiavel, » la langue latine aux enfants des premières familles » de Milan. Soit qu'il fût blessé de la conduite et des » mœurs du duc, soit qu'il fût guidé par un autre » motif, il tâchait, dans tous ses discours, d'inspirer » à ses disciples de la haine pour le gouvernement » d'un mauvais prince. Il comblait d'éloges et esti» mait heureux ceux auxquels la nature et le hasard » avaient accordé l'avantage de naître et de vivre » dans une république; il faisait voir que tous les » hommes célèbres avaient été élevés sous ce gou» vernement et non sous la domination des princes : » Et pourquoi cela? disait-il; parce que les républi» ques ont soin des gens de mérite et savent s'en » servir; les despotes, au contraire, les craignent et » veulent les perdre.

» Jean André Lampognano, Charles Visconti et » Jérôme Olgiato étaient les jeunes gens avec lesquels » il avait des liaisons plus étroites. Il les entretenait » souvent du naturel atroce de Galéas et du malheur » de vivre sous un pareil souverain. Sa confiance » dans le caractère et les dispositions de ces jeunes » gens devint telle, qu'il leur fit promettre par » serment d'affranchir leur patrie dès que leur » âge le leur permettrait. Ce désir, dont ils étaient » remplis, s'accrut encore à mesure qu'ils prirent

» des années. La conduite et les mœurs de Galéas, » et des injures personnelles les portèrent à précipiter » l'exécution de leur dessein. Le duc était débauché » et cruel. Non content de séduire les femmes du » premier rang, il affichait leur déshonneur. Quand » il faisait mourir un homme, c'était toujours avec » quelque raffinement de barbarie. On le soupçonna » d'avoir contribué à la mort de sa mère... Il avait » déshonoré Charles et Jérôme en abusant de leurs » femmes, et refusé à Jean-André la jouissance de » l'abbaye de Miramonde accordée par le pape à l'un » de ses proches. L'envie de venger ces injures » particulières augmenta, dans le cœur de ces jeunes » gens, celle de briser les fers de leur patrie. Ils » pensèrent donc que, s'ils venaient à bout de faire » périr le duc, ils auraient pour eux à l'instant » presque toute la noblesse et le peuple entier.

» Déterminés à cette entreprise, ils se réunissaient » souvent, et comme leur ancienne liaison était » connue, leur réunion n'était pas suspecte. Ils » s'entretenaient toujours de ce complot, et pour » s'affermir dans leur résolution, ils se frappaient » mutuellement les flancs et la poitrine avec les » fourreaux des poignards destinés à l'exécution. » Ils raisonnaient souvent ensemble sur le lieu le » plus convenable au succès; il leur paraissait peu » sûr à tenter dans le château; à la chasse, il semblait » incertain; plein de périls et douteux dans un » repas; très difficile et même impossible pendant » ses promenades dans la ville. Leur avis fut donc » de tuer le duc au milieu de la solennité de quelque

» fête publique, où ils fussent assurés de le trouver,
» et où ils pussent réunir leurs amis sous différents
» prétextes. Ils convinrent encore que si quelques-uns
» d'entre eux, pour un motif quelconque, étaient
» arrêtés par la cour, les autres ne manqueraient pas
» de poursuivre leur entreprise, et de poignarder le
» duc, soit avec leurs armes, soit même avec celles
» de leurs ennemis.

» C'était en 1476, et la fête de Noël approchait.
» Galéas avait coutume, le jour de Saint-Étienne,
» de se rendre avec solennité au temple de ce martyr.
» Les conjurés résolurent de prendre ce lieu et ce
» moment pour exécuter leur projet. Le jour de la
» fête, dès le matin, ils firent armer quelques-uns
» de leurs amis et de leurs plus fidèles serviteurs,
» prétextant le dessein d'aller au secours de Jean
» André, qui voulait faire venir des eaux sur son
» terrain par des aqueducs, et rencontrait des diffi-
» cultés de la part de quelques voisins jaloux.
» Ensuite ils se rendirent avec ces gens armés à
» l'église de Saint-Étienne, disant qu'ils voulaient,
» avant de partir, prendre congé du prince. Ils
» rassemblèrent encore dans cet endroit, en alléguant
» divers motifs, nombre de leurs amis et de leurs
» parents.

» Leur espoir était, le premier coup porté, d'être
» soutenus par tout le peuple, qui les aiderait à
» achever leur entreprise. Le prince mis à mort, ils
» devaient se réunir à leurs gens armés, courir dans
» les endroits de la ville où ils croiraient pouvoir
» plus aisément soulever le menu peuple, lui faire

» prendre les armes contre la duchesse et contre les » chefs du gouvernement. Ils pensaient que ce » peuple, pressé par la famine, se prêterait volontiers » à leurs vues, d'autant plus qu'ils comptaient lui » abandonner à discrétion les maisons de Cecco » Simonetta, de Jean Botti et de François Lucano, » principaux membres de l'État, lui rendre par là sa » liberté et se mettre en sûreté eux-mêmes.

» Après avoir pris cette détermination et s'être » encouragés à l'exécuter, Jean-André et les autres » se rendirent de bonne heure à l'église, et assis» tèrent ensemble à la messe. A peine fut-elle » finie que Jean-André, se tournant vers une statue » de saint Ambroise, lui adressa cette prière : « Patron » de notre ville, tu connais l'intention qui nous anime » et le but que nous nous proposons en affrontant » de tels dangers; sois favorable à notre entreprise, » soutiens une cause juste, et montre ainsi que » l'injustice te déplaît. »

» De son côté, le duc, qui devait se rendre à » l'église de Saint-Étienne, eut plusieurs pressenti» ments de sa mort. Ce jour-là, il mit sa cuirasse » comme il le faisait souvent; puis il l'ôta tout à » coup, comme si elle l'eût blessé ou qu'il ne l'eût » vue qu'avec peine. Il voulut entendre la messe » dans le château; il se trouva que son chapelain » était allé à Saint-Étienne avec tous les ornements » de la chapelle. Le duc prie l'évêque Cosme de » célébrer la messe à la place du chapelain; ce » prélat allègue des raisons bien fondées qui l'empê» chent de la dire. Le duc se voit donc forcé d'aller

» à l'église. Ayant appelé auparavant ses fils Jean » Galéas et Hermès, il les embrassa plusieurs fois » tendrement; il paraissait ne pouvoir s'arracher de » leurs bras. Décidé enfin à partir, il sort du château, » se place entre l'envoyé de Ferrare et celui de » Mantoue, et se rend à Saint-Étienne. »

Ainsi les passions d'autrui, les siennes propres et ce que les païens nomment *fatalité*, entraînent également le duc Galéas à sa perte. Voyons maintenant si les hommes qui le frapperont sauront affranchir leur patrie.

« Les conjurés, dit Machiavel, pour donner moins » de soupçon, et à raison du froid qu'il faisait, » s'étaient retirés dans la chambre de l'archiprêtre, » qui était leur ami. Apprenant que le duc était » en route, ils rentrent dans l'église et se placent à » l'entrée, Jean-André et son frère à droite, Charles » à gauche. Ceux qui précédaient le duc y entrent » au même instant; il arrive lui-même bientôt après, » environné d'une foule nombreuse qui le suivait » ordinairement toutes les fois qu'il venait en céré- » monie à cette solennité. Lampognano et Jérôme » se mettent les premiers en mouvement. Feignant » de s'agiter pour que l'on fît place au prince, » ils s'approchent de lui, et ayant tiré de courts » poignards qu'ils avaient cachés dans leurs man- » ches, ils l'en frappent. Lampognano lui fit deux » blessures, l'une au ventre, l'autre à la gorge. Il » en reçut aussi une de Jérôme à la gorge et une » autre à la poitrine. Charles-Visconti s'était mis plus » près de la porte, et comme e duc avait dépassé

» la place où il était posté lorsque ses compagnons » l'attaquèrent, il ne put le frapper par devant; » mais il lui perça le dos et l'épaule de deux coups » qu'il lui porta.

» Ces six blessures furent faites avec tant de » promptitude, que le duc fut renversé, pour ainsi » dire, avant que personne s'en aperçût. Il ne put » ni rien faire, ni rien dire. A peine eut-il le temps » d'invoquer seulement une fois, en tombant, le nom » de la Sainte Vierge.

» Le duc étendu sur le pavé, il s'élève un grand » tumulte; beaucoup d'épées sont tirées du fourreau; » l'un s'enfuit de l'église, l'autre accourt au bruit, » sans en connaître la cause. Tout était dans un » trouble facile à imaginer. Ceux qui étaient le plus » près du duc, et l'avaient vu périr, reconnurent et » poursuivirent ses assassins. Jean-André, l'un des » conjurés, voulant sortir de l'église, passa au milieu » d'une troupe de femmes qui se trouvaient là; » comme elles étaient en grand nombre et assises par » terre, selon leur coutume, il s'embarrasse dans » leurs vêtements, ce qui donne à un nègre, valet de » pied du duc, le temps de l'atteindre et de le mettre » à mort. Charles fut aussi tué par ceux qui l'entou- » raient. Témoin du sort de ses complices, Jérôme » Olgiato sort de l'église à travers la foule; et ne » sachant où se réfugier, il va chez lui; mais son » père et ses frères refusent de le recevoir. Seulement » sa mère, touchée de compassion, le recommanda à » un prêtre, ancien ami de sa famille. Après l'avoir » revêtu de ses habits, ce prêtre le mena dans sa

» maison, où il resta deux jours, espérant qu'il » naîtrait à Milan quelque émeute, à la faveur de » laquelle il pourrait se sauver. Trompé dans son » espérance, il craignit d'être découvert en cet » endroit; mais il fut reconnu et livré à la justice; » alors il dévoila toute la conjuration.

» Jérôme avait trente-trois ans. Il fit paraître en » mourant autant de courage qu'il en avait montré » dans cette entreprise. Dépouillé de ses habits, » ayant devant lui le bourreau, le fer levé pour le » frapper, il dit ces mots en latin (car il était » instruit) : « *Mors acerba; fama perpetua; stabit* » *vetus memoria facti.* »

» Ce complot fut tramé par ces infortunés jeunes » gens avec beaucoup de secret, et exécuté avec un » grand courage. Leur perte vint de ce qu'ils ne » furent ni suivis ni défendus par ceux sur le » secours desquels ils avaient compté. Que cet exemple » instruise les princes à vivre de manière à se » concilier le respect et l'amour, en sorte que » personne n'espère trouver son salut dans leur » perte; qu'il apprenne aussi aux conspirateurs à » ne pas compter sur une multitude, si mécontente » qu'elle puisse être. »

Encore une moralité que l'auteur fonde uniquement sur l'intérêt; mais celle-ci, du moins, n'est point démentie par la conscience, et il faut avouer que si tous, peuples et chefs d'État, par calcul ou par devoir, s'astreignaient à la suivre, l'ère des révolutions serait bientôt fermée.

Deux ans après ce meurtre de Galéas, si bien

raconté, ou plutôt si vivement peint par Machiavel, une tragédie semblable se passait à Florence, et des détails encore plus atroces venaient s'y joindre. Les Pazzi, ennemis de Julien et de Laurent de Médicis, ayant résolu de les assassiner dans une église, venaient au-devant d'eux, le sourire sur les lèvres, les amenaient au lieu désigné pour le meurtre, et tout en conversant et en badinant avec eux, leur tâtaient les flancs et les côtes, pour s'assurer s'ils portaient une cuirasse et si le fer pourrait percer. Julien seul tomba sous leurs coups; Laurent échappa à la mort, et devint plus tard l'arbitre de l'Italie, le pacifique modérateur des ambitions. Tant qu'il vécut, il empêcha les discordes italiennes d'attirer sur la Péninsule le fléau des interventions étrangères. « Depuis sa mort, dit le patriote Machiavel, ont germé ces semences mauvaises qui ont ruiné et ruinent encore l'Italie. »

Mais là s'arrête sa narration. Au moment où le Français, l'Allemand et l'Espagnol vont passer les Alpes avec des armées formidables, et où l'Italie va servir de champ de bataille à ceux qui se disputent la suzeraineté de l'Europe, Machiavel remet au pape Clément VII les huit livres qu'il vient de terminer, et déclare que le reste de cette histoire, c'est-à-dire la période contemporaine, « mériterait » d'être racontée sur un ton plus noble et plus » pompeux. »

Avait-il l'intention d'entreprendre cette nouvelle tâche? On l'ignore; ce qui est certain, c'est que sa succession sera dignement recueillie : les vicissitudes

italiennes, de 1492 à 1534, les prouesses et les revers de nos Charles VIII, de nos Louis XII et de nos François Ier, le pillage de Rome par les lansquenets allemands, l'asservissement de Florence et de la Péninsule, tout ce magnifique et triste sujet sera traité par Guichardin. Cet ami de Machiavel aura ici la meilleure part, et méritera bien de la garder. Toutefois, si les hommes épris de la vérité historique donnent volontiers la palme à Guichardin, les connaisseurs en style, en éloquence et en littérature n'oublieront jamais et regretteront plus d'une fois le vif récit et l'incomparable diction de Machiavel.

CHAPITRE X

—

Derniers ouvrages et derniers jours de Machiavel.

Les *Histoires florentines* de Machiavel furent bientôt suivies des sept livres sur l'*Art de la Guerre*. En traitant un pareil sujet, il a encouru plus d'une critique, et n'a pas même échappé au ridicule. On s'est moqué, avant et après Brantôme, de « *ce bon gâlant de Machiavel* », qui, sans avoir été capitaine ni soldat, veut enseigner aux autres le métier des armes; et il est certain que, dans les questions où une science précise et technique serait le plus nécessaire, l'auteur se dérobe, en quelque sorte, et s'en tient aux superficies. Sur l'attaque et la défense des places, il ne sait rien, que des anecdotes et des histoires de stratagèmes antiques, proposés par lui à l'imitation des modernes.

Il avait, du reste, prévu le reproche qu'on lui ferait de disserter sur ce qu'il ignore, et il l'avait, en homme d'esprit, rejeté d'avance à ceux-là mêmes qui le lui adresseraient le plus volontiers. « Je ne » pense pas, dit-il, qu'on puisse m'accuser bien

» vivement pour oser occuper, seulement sur le » papier, un poste où beaucoup d'autres se sont mis » en réalité, avec plus de présomption encore. Mes » erreurs peuvent être rectifiées et n'auront nui à » personne; mais les fautes de ces gens-là ne » s'aperçoivent que par la ruine des empires. »

Machiavel pouvait ajouter que, même dans le métier des armes, son expérience n'était pas tout à fait nulle. Il avait joué, plus d'une fois, le rôle d'intendant, de commissaire aux vivres, de recruteur. Il avait, au nom de l'État, accompagné des troupes jusqu'à leur destination; il les avait vues dans leur campement, les jours de distribution ou de paie. Obsédé par l'image de l'antique puissance romaine et quelquefois aussi par le souvenir des premiers, exploits de Florence, il avait, en 1505, représenté à ses compatriotes qu'ils devaient enfin s'armer eux-mêmes et s'affranchir du honteux tribut payé à des *condottieri*. Le gonfalonier perpétuel avait approuvé cette pensée et investi Machiavel du droit de lever des troupes sur le territoire florentin. Le Secrétaire s'était mis à l'œuvre, avait enrôlé des paysans, et de temps à autre les faisait amener jusque sur les places de Florence, pour s'y exercer *à la Suisse (alla Svizzera)*. Les citadins accouraient à ces manœuvres, les observaient avec quelque sympathie, se gardaient bien de s'engager eux-mêmes, mais n'étaient pas fâchés que des rustres de bonne mine apprissent à défendre la patrie. Machiavel put former une légion toscane, pas plus d'une il est vrai, et ce fut trop peu; mais son effort

était digne de tout éloge, et l'insuccès ne saurait lui être reproché.

Non content d'armer son pays et de l'exhorter à poursuivre cette grande œuvre, Machiavel s'entretenait sans cesse avec des capitaines et des gens du métier; il demandait aux vétérans pourquoi telle bataille avait été gagnée ou perdue; si c'était l'infanterie qui décidait tout, et quelles qualités physiques ou morales distinguaient les soldats de l'Espagne, de la France et de la Germanie. De là ces dissertations militaires, si nombreuses dans les *Discours sur Tite-Live.*

Il était arrivé assez vite à se convaincre que des fantassins rangés en carré ou en ligne et présentant leurs piques inébranlables pouvaient défier toute cavalerie, et l'histoire des guerres, durant trois siècles, lui donne bien raison sur ce point.

Beaucoup de ses contemporains prophétisaient l'avenir de l'artillerie. « Dans quelque temps, » disaient-ils, elle sera tout; c'est avec elle seule » qu'il faudra compter. — Sans doute, répondait » Machiavel, pour faire des brèches aux remparts; » mais en rase campagne, voyez les Français : l'épée » et la pique à la main, comme ils courent enlever » ou éteindre les batteries! A quelque distance, on » leur tue des hommes; mais ils se rapprochent, » puis s'élancent, et font l'artillerie prisonnière. » Quelles lentes manœuvres, ajoutait-il, les pièces » de canon exigent! Elles portent toujours trop » haut ou trop bas; pour les relever ou les abaisser » il faut du temps et des efforts; de bons fantassins,

» au pas de course, viennent les faire taire avant » qu'elles puissent utilement parler. »

Hélas! les progrès de la balistique et les stratagèmes de nos ennemis ont réfuté les reproches que Machiavel adressait aux canons de son temps; il avait pleine raison alors; il a tort aujourd'hui, et les artilleurs de M. de Moltke, abrités derrière leurs ouvrages, ont vengé les victimes de Bayard et de Gaston de Foix. Eh bien! nous serons artilleurs; la main sur le levier à vis, les lunettes devant les yeux, l'ardoise et le crayon sur le rebord des terrassements, nous ferons d'un coup de canon un problème mathématique, et puisqu'il faut encore tuer des hommes pour assurer le respect ou la revendication du droit, nous aurons la patience d'abattre à huit mille mètres ceux qui veulent garder la Lorraine.

Une autre idée militaire, que Machiavel nourrit obstinément et préconise dans plusieurs ouvrages, c'est la supériorité de la légion romaine, formée de trois rangs qui s'ouvraient à propos et rentraient les uns dans les autres. Rien de meilleur, répète sans cesse le publiciste, pour donner asile aux combattants repoussés et leur permettre de renouveler la lutte. Les bataillons suisses et espagnols n'ont pas le même avantage; une fois rompus, leur désordre est sans remède; donc, il faut en revenir à la légion romaine.

Est-ce là une opinion vraie, ou l'une de ces manies que Sterne appelle *dadas?* Je laisse le soin de le décider aux militaires versés dans l'histoire de la

tactique; mais si ennemi qu'on soit des rêveries qu'un *civil* peut débiter sur l'art de la guerre, on devra toujours, chez Machiavel, approuver son dessein de recrutement national, et louer la beauté de son style.

Tous les Italiens sont d'accord que, dans aucun autre de ses ouvrages, la diction n'est plus noble, plus facile, plus éloquente. La discussion n'y revêt point une forme technique; c'est un entretien dont la mise en scène égale celle des dialogues de Cicéron. Voyez, sous les ombrages des jardins Ruccellaï, se promener ces Florentins si jeunes, si beaux, si passionnés pour les lettres et pour les arts : Zanobi Buondelmonte, Battista della Palla, Luigi Alamanni, grands amis de Machiavel, et Cosimo Ruccellaï, le possesseur de ce séjour. Tous se rassemblent autour d'un vieux guerrier, qui revient de combattre en Lombardie sous les drapeaux du roi d'Espagne. Le destin de l'Italie l'a ainsi voulu : il sert un monarque étranger, et cependant il est Romain de naissance, il appartient à une noble famille, et se nomme avec orgueil Fabrizio Colonna. On lui montre ces lieux embellis par les soins de deux ou trois générations; on le fait asseoir à l'endroit le plus frais, le plus respecté du soleil, sous des arbres majestueux qu'il regarde avec curiosité : « Vous ne les reconnaissez » pas, lui dit Cosimo; ce sont des arbres très rares » aujourd'hui... Mais les Anciens ont aimé ces » espèces; ils en peuplaient tous leurs jardins, et » pour cette raison même nous les cultivons. » A ce discours, le vieux guerrier reste pensif; puis, après

un moment de silence : « Combien il vaudrait mieux,
» dit-il, imiter les Anciens dans leurs grandes actions
» que dans leurs goûts les plus frivoles! »

— « Hélas! reprend Cosimo Ruccellaï, mon père
» aurait voulu suivre ces exemples de valeur et de
» discipline; mais de nos jours, qui le lui aurait
» permis? Les mœurs romaines ont disparu; à
» essayer de les faire revivre, on ne gagnerait que
» de se rendre ridicule ou suspect. Mon père a
» imité les Anciens dans les petites choses, parce
» que c'est la seule imitation qui aujourd'hui ne
» cause point de scandale. Il ne pouvait pratiquer
» les vertus antiques; il cultivait du moins les arbres
» que l'Antiquité aima le plus. »

— « Eh bien! reprend Fabrizio Colonna, vous ne
» savez pas, parmi les exemples des Anciens, tous
» ceux qu'on pourrait encore imiter. »

— « Lesquels? lui demande-t-on avec empresse-
» ment. Quoi! nous pourrions vraiment suivre leurs
» traces? »

— « Oui certes, et surtout celles de *mes Romains*
» *(i miei Romani)*; car c'est à eux qu'il en faut
» toujours revenir. On devrait, comme eux, honorer
» et récompenser la valeur, ne point mépriser la
» pauvreté, engager les citoyens à se chérir mutuel-
» lement, à fuir les factions, à préférer le bien de
» l'État à leurs avantages particuliers. Celui qui
» obtiendrait un pareil succès aurait planté des
» arbres à l'ombre desquels il passerait de plus
» heureux jours que sous ceux-ci. »

En achevant ces mots que nul poète ne désavoue-

rait, Fabrizio voit se resserrer autour de lui le cercle de cette jeunesse, avide de savoir comment sur le terrain moderne on pourrait vraiment replanter la vertu antique. L'art de la guerre ayant été l'étude de toute sa vie et le fondement de sa renommée, c'est sur ce point qu'on l'interroge de préférence, et quand il a exposé toutes ses idées, ou, si vous aimez mieux, celles de Machiavel, on lui demande pourquoi il n'a jamais tenté de les mettre en pratique et de régénérer l'Italie : « Ah! reprend-il, je ne suis pas » prince, je ne suis pas chef de république; je n'ai ni » souveraineté, ni indépendance; il m'a fallu vendre » mon épée à ceux qui se disputaient l'empire sur » notre sol. Qu'était-ce que mes soldats? Des coureurs » d'aventures, des vagabonds, des étrangers. Il » faudrait, pour relever les armes italiennes, être le » maître de sujets dociles et pouvoir faire de nom- » breuses recrues parmi des populations encore » neuves.

» Nos souverains d'Italie, s'écrie-t-il enfin avec » cette tristesse irritée qui n'est pas rare dans ses » ouvrages, nos souverains d'Italie, avant qu'on fût » venu d'au delà des monts leur porter la guerre, » s'imaginaient qu'il suffisait à un prince de savoir » écrire une belle lettre, arranger une réponse arti- » ficieuse, montrer dans ses discours de la subtilité » et de la pénétration, et préparer habilement une » perfidie. Couverts d'or et de pierres précieuses, ils » voulaient surpasser tous les mortels par le luxe de » leur table et de leur lit; environnés de débauches » au sein d'une honteuse oisiveté, gouvernant leurs

» sujets avec orgueil et avarice, ils n'accordaient » qu'à la faveur les grades de l'armée, dédaignaient » tout homme qui aurait osé leur donner un conseil » salutaire, et prétendaient que leurs moindres » paroles fussent regardées comme des oracles. Ils » ne sentaient pas, les malheureux, qu'ils ne faisaient » que se préparer à devenir la proie du premier » assaillant! De là vinrent, en 1494, les terreurs » subites, les fuites précipitées, et les plus inconce- » vables défaites.

» ... Nos princes actuels vivent dans les mêmes » désordres et persistent dans les mêmes erreurs. Ils » ne songent pas que, chez les Anciens, tout prince » jaloux de maintenir son autorité pratiquait avec » soin toutes les règles que je viens de prescrire, et » se montrait constamment appliqué à endurcir son » corps contre les fatigues, à fortifier son âme contre » les dangers. Alexandre, César et tous les grands » hommes de ces temps-là combattaient toujours aux » premiers rangs, marchaient à pied, chargés de » leurs armes, et n'abandonnaient leur empire » qu'avec la vie, voulant également vivre et mourir » avec honneur. On pouvait peut-être reprendre en » quelques-uns d'eux une trop grande ardeur de » dominer, mais jamais on ne leur reprocha nulle » mollesse, ni rien de ce qui énerve et dégrade » l'humanité. Si nos princes pouvaient s'instruire et » se pénétrer de pareils exemples, ils prendraient » sans aucun doute une autre manière de vivre et » changeraient ainsi la fortune de leurs États...

» Oui, je le soutiens, celui de nos souverains qui

» le premier adoptera le système que je propose, fera
» incontestablement la loi à l'Italie. Il en sera de sa
» puissance comme de celle des Macédoniens sous
» Philippe. Ce prince avait appris d'Épaminondas à
» former et discipliner une armée ; et tandis que le
» reste de la Grèce languissait dans l'oisiveté, uni-
» quement occupée à entendre des comédies, il
» devint si puissant, grâce à ses institutions mili-
» taires, qu'il fut en état d'asservir toute la Grèce et
» de laisser à son fils les moyens de conquérir le
» monde. Quiconque dédaigne de semblables insti-
» tutions est donc indifférent pour son autorité, s'il
» est monarque, et pour sa patrie, s'il est citoyen. »

Après cette véhémente sortie contre une indolence funeste, Machiavel suppose que son principal personnage, laissant retomber sa pensée sur lui-même, exhale en ces mots ses regrets et son espoir :

« Quant à moi, je me plains du destin, qui aurait
» dû me refuser la connaissance de ces importantes
» maximes, ou me donner les moyens de les pratiquer ;
» car à présent que me voilà arrivé à la vieillesse,
» puis-je espérer d'avoir jamais l'occasion d'exécuter
» cette grande entreprise ? J'ai donc voulu vous
» communiquer toutes mes méditations, à vous qui
» êtes jeunes et d'un rang élevé, et qui, si elles vous
» paraissent utiles, pourrez un jour, dans des temps
» plus heureux, profiter de la faveur de vos souverains
» pour leur conseiller cette indispensable réforme et
» en aider l'exécution. Que les difficultés ne vous
» découragent point ; notre patrie semble destinée à
» faire revivre ce qui est mort, comme l'ont prouvé

» nos poètes, nos sculpteurs et nos peintres. Je ne » puis concevoir pour moi de semblables espérances, » étant sur le déclin des ans; mais si la fortune » m'avait accordé un État assez puissant pour » entreprendre ce grand dessein, je crois qu'en bien » peu de temps j'aurais montré au monde tout le » prix des institutions antiques; et certes j'aurais » accru mes États avec gloire, ou je les aurais perdus » sans honte. »

Est-ce Fabrizio Colonna que Machiavel veut faire ici parler, ou est-ce son propre cœur qui se décharge? Machiavel ne fut jamais prince, ne put jamais relever une nation au gré de ses vues et de ses désirs. Il n'était même dans Florence que le premier et le plus intelligent employé du gouvernement, mais il ne comptait point au nombre des chefs de l'État. Quand il fallait avec l'étranger conclure un traité solennel, il écrivait : « Envoyez un ambassadeur qui » ait plus de nom et de prestige que moi. » Combien de fois ce génie pénétrant et irritable dut-il souffrir de ne point pouvoir façonner selon ses rêves les hommes et les choses! Combien il dut maudire ces princes qui l'obligeaient, lui, le contemplateur et l'enthousiaste de l'antique Rome, à rester citoyen d'une Italie sans armes, divisée contre elle-même, disputée par ses voisins! Aussi, dans cette page que je viens de citer, enchâsse-t-il, si je puis dire, et lègue-t-il à sa terre natale un véritable talisman contre l'oubli ou le désespoir.

Oui, représentons-nous un jeune Italien lisant Machiavel et y trouvant ces mots : « *Questa*

» *provincia pare nata per risuscitare le cose morte,* » *come si è visto della poesia, della pittura e della* » *scultura.* » Si frivole ou si amolli que soit ce descendant des vieux héros, peut-il ne pas regretter le passé de l'Italie, et ne pas se dire : L'avenir lui reste encore; elle a ressuscité à demi dans les arts et dans les lettres; pourquoi n'achèverait-elle pas de revivre en redevenant *une* et libre? — Il est vrai que l'inspiration, même littéraire et artistique, s'éteignit un jour en Italie; au XVIIe siècle, par exemple, plus de Michel-Ange ni de Machiavel; à ce moment la mort semble complète; les deux côtés, du moins, sont paralysés. N'importe! puisque, de la barbarie, on en était venu aux merveilles de la Renaissance, pourquoi ne pourrait-on pas, du sein de l'esclavage, revenir un jour à la liberté? Ce qui meurt sur cette terre-là n'est jamais mort irrévocablement : en attendant les circonstances prospères, la voix éloquente des aïeux flotte dans l'air et crie : Relevez-vous ! aux générations les plus endormies. Elles ne se relèvent pas, mais elles l'ont entendue; leurs descendants l'entendront de nouveau, et si une main généreuse les aide, ils se relèveront enfin. Voilà le sentiment et l'espérance que, pendant plus de trois cents ans, cette phrase de Machiavel a su nourrir. Quand l'étranger, un peu dédaigneux, disait à l'Italien : Votre pays est la terre des morts, ce sont les morts que nous visitons chez vous. — Signor, répondait l'Italien en souriant, sur cette terre les choses mortes ressuscitent. — Et comme la France a trouvé belle cette *résurrection* d'un peuple,

elle y a aidé de ses vœux, de son or et de son sang; par ses victoires si désintéressées, elle a fait du mot de Machiavel une réalité vivante.

Maintenant, hélas! c'est à son tour, non de ressusciter — car je ne sache pas qu'elle soit morte — mais de remonter à son rang. Elle ne trouvera pas, comme l'Italie, une autre France pour l'y aider généreusement; elle devra tirer d'elle-même toute sa force. Puisqu'elle le doit, elle saura le faire, et sans enlever à personne un seul droit, reconquérir tous ceux qu'on lui détient.

Cette pensée d'armer et de raviver sa patrie passionne à tel point Machiavel que, dans le cinquième livre de ses *Histoires florentines*, il fait injure aux lettres, source de sa propre gloire. Là il nomme *oisiveté* tout ce qui n'est point guerre ou préparation à combattre; là il déclare que les lettres sont une occupation *oiseuse*, la plus noble de ce genre, mais *oiseuse* néanmoins et propre à perdre les peuples par une funeste séduction. Deux siècles passeront, et notre Rousseau, mécontent de la société pour d'autres motifs, intentera un procès presque pareil aux lettres, nées, selon lui, du luxe et de la corruption. Tant il est vrai que les maux dont on souffre rendent aveugle aux biens mêmes qui pourraient aider à les guérir!

Tandis que Machiavel, tout en blâmant les lettres, exhorte, la plume à la main, les princes d'Italie à s'armer, un grand péril fond sur la Péninsule, et il sera, dans quelques jours, trop tard pour suivre ses conseils. Charles-Quint, roi d'Espagne, empereur de

Germanie et souverain du Nouveau-Monde, après sa victoire de Pavie, menace de tout soumettre au joug, depuis la Sicile jusqu'aux Alpes. « Formons » une armée italienne, écrit Machiavel inquiet, ou » tout au moins une *feinte d'armée* qui lui en » impose. » Mais cette armée n'existant point, le pape Clément VII se décide à se jeter dans les bras de la France; Guichardin lui-même l'y a exhorté, croyant voir de ce côté un péril moins pressant et un indispensable appui. Machiavel est chargé par le pontife lui-même de seconder la ligue de l'Église et des forces franco-italiennes. On lui confie des missions importantes, on le fait rentrer dans ce tourbillon d'affaires dont il a eu tant de peine à vivre éloigné, et il ressent enfin la double joie d'être employé très sérieusement et de défendre sa patrie. Au mois de juin 1526, il inspecte les murs de Florence et résume en un beau rapport l'avis des hommes de guerre et des ingénieurs sur les moyens de fortifier la ville.

Devenu presque le collègue de Guichardin, il le voit ou lui écrit sans cesse, exhorte l'armée de la Ligue à faire son devoir, à chasser de la Lombardie les dévastateurs espagnols et allemands. *Liberate diuturnâ curâ Italiam*, écrit-il en latin, comme pour faire de cette pensée une devise gravée en relief; *extirpate has immanes belluas quæ hominis, præter faciem ac vocem, nihil habent* (délivrez l'Italie de ses éternelles alarmes; exterminez ces monstrueuses bêtes qui n'ont rien d'humain, que le visage et la voix). Mais son ardeur est mal secondée; le duc

d'Urbin, capitaine de la Ligue, agit mollement; on se dispute, on se divise, on s'accuse. François Ier, à peine sorti des fers, n'envoie que des secours rares et tardifs, et le traître Bourbon, passé au service de Charles, conduit vers Rome quinze mille lansquenets luthériens, qu'une rage de sectaires, de bandits et d'hommes du Nord anime contre la riche et catholique cité, contre la capitale spirituelle des races latines. Plus d'une fois il semble possible de leur barrer le passage ou de les harceler; on n'en fait rien, on se contente de les regarder, et l'on se laisse dépasser par eux. Machiavel, courant de Florence à Parme pour activer la défense ou porter des nouvelles, échappe à grand'peine aux mains de l'ennemi. Enfin, au mois d'avril 1527, Rome commence à être assiégée. Vainement Bourbon tombe frappé d'une balle : la vengeance anime ses soldats; il faudrait pour rompre leurs lignes un général actif et une forte armée. Le 1er mai, Machiavel est à Florence, où la peste sévit, et où il trouve le temps de tracer du fléau une peinture demi-réelle et demi-romanesque, souvent voluptueuse, toujours originale, mais inférieure à l'admirable tableau de Boccace. Cinq jours après, Rome est prise et saccagée; le sang coule à flots, le pillage est sans frein, et le pape, réfugié au château Saint-Ange, se voit fermer toutes les issues, jusqu'au jour où l'empereur voudra décider de son sort. . . . .

Le 22 mai, Machiavel va trouver l'amiral génois André Doria, qui croise dans les eaux de Civita-Vecchia; il le conjure de tenter une descente pour

la délivrance du souverain pontife; l'amiral s'y refuse par prudence, et Clément VII n'aura d'autre ressource que de régler, de concert avec Charles Quint, le sort, ou pour mieux dire, l'asservissement de l'Italie.

Toutefois, ce pape étant un Médicis, son malheur même semble d'abord propice à la liberté florentine. On se révolte contre cette famille, on renverse son gouvernement, et l'on relève la république. Le souvenir de Savonarole animait tellement les auteurs de cette nouvelle révolution, que les laïques même récitèrent des sermons entiers de ce moine et proclamèrent le Christ seul roi de Florence.

La chute des Médicis eût peu affligé Machiavel, si le malheur de l'Italie ne s'y était joint; il est même sûr qu'il se tint prêt à servir encore la république avec son fils aîné Guido; mais d'insurmontables obstacles s'opposèrent, cette fois, à son ambition. Les républicains le haïssaient; ils ne pouvaient lui pardonner d'avoir passé aux Médicis, et de n'être pas resté noblement à l'écart tant qu'avait duré cette espèce de monarchie. Ils lui reprochaient surtout son livre du *Prince*, dédié à Laurent, et dans lequel il lui apprenait, disait-on, à enlever aux riches leur fortune, aux pauvres leur liberté. Comme ce livre n'était encore que manuscrit, l'auteur voulut le reprendre et le détruire; mais déjà trop de personnes l'avaient vu et copié; un pédant même, nommé Nifo, en avait inséré des fragments considérables dans un de ses propres ouvrages écrit

en latin. Le *Prince* vivait et ne pouvait plus mourir.

Aussi, dans sa patrie redevenue libre, Machiavel soupirait en vain pour un emploi; la masse du parti dominant ne voulait voir en lui qu'un flatteur des Médicis. Ceux auxquels il avait dédié ses *Discours sur Tite-Live,* Zanobi Buondelmonte et Cosimo Ruccellaï, avaient beau alléguer certaines pages républicaines, et dire que Machiavel aimait fort la liberté. « Peut-être, répondaient les républicains; mais il aime encore mieux les charges et les missions; il est allé, pour en obtenir, s'empêtrer *(impacciarsi)* avec les Médicis et le pape; il ne peut plus être des nôtres. »

Les ambitieux versatiles ont, dans leur vie, des douleurs atroces et des désespoirs pareils à ceux que les orateurs sacrés attribuent au pécheur mourant. Combien le coupable, à cette dernière heure, regrette les sacrifices qu'il a faits au monde et à ses passions! Que ne donnerait-il pas pour avoir accompli un acte de vertu sincère, pour s'être une fois immolé lui-même à Dieu! Mais il ne l'a pas fait; il a cédé à l'égoïsme et au plaisir, à tout ce qui passe, à tout ce qui n'est pas le devoir; il n'ose plus croire que Dieu lui pardonne jamais. Ainsi en fut-il de Machiavel et de ceux qui ont varié comme lui. Ah! s'ils avaient su quelques jours, quelques années de plus, prendre patience, ne point se compromettre avec un gouvernement qui devait tomber, apporter au nouveau pouvoir tout un passé sans tache, un dévouement de la veille, prouvé par

la disgrâce, par l'exil ou par l'abstention! Il est vrai qu'on aurait pu dire à Machiavel, repoussé par les républicains : Leur œuvre ne durera peut-être pas, et vous avez gagné, en servant les Médicis, quelques années de fonctions publiques; — mais un homme que harcèlent l'ambition et le besoin compte pour rien les emplois passés et ne sent que la privation présente. Machiavel, accablé de sa nouvelle infortune, peut-être aussi victime de quelque excès de table, tomba malade, eut recours, sans consulter personne, à des pilules qui l'avaient souvent guéri, et cette fois aggrava si bien son mal que, le 22 juin 1527, il expirait, âgé de cinquante-huit ans (1).

A peine était-il mort, que, sur sa réputation, s'engagea cette grande lutte non encore terminée. Tout ce qui s'est dit en sa faveur ou contre lui forme une immense bibliothèque; la plus complète analyse qu'on en ait faite se trouve au second volume (2) du livre de M. Artaud de Montor intitulé *Machiavel,* et publié en 1833; et depuis ce temps, combien d'autres ouvrages, combien d'articles ont encore paru sur le même sujet! Nous n'entrerons pas ici dans ce détail; ayant fait connaître de Machiavel tous les traits caractéristiques, même les plus contradictoires, nous avons mis le lecteur en état de comprendre et de juger toutes les attaques et toutes les apologies.

(1) Voyez, sur ces dernières disgrâces de Machiavel, l'ouvrage de M. Nourrisson : *Machiavel* (ch. x, p. 174-184). — Sur le plagiat de Nifo ou Niphus, *ibid.* (ch. xi, xii, xiii, xiv, p. 192-232.)

(2) Ch. xlvii, xlix, l, p. 287-537.

Revenons seulement quelques instants auprès du cercueil de Machiavel.

Les joyeuses compagnies de Florence, en apprenant sa mort, regrettèrent le grand comique, l'auteur de satires pleines de verve, le rédacteur de leurs burlesques règlements, l'homme qui les amusait par ses chants de carnaval, le diplomate qui, dans ses lettres, entremêlait l'anecdote licencieuse à la dissertation politique, et recommandait à Guichardin certaine chanteuse « dont il était, disait-il, plus occupé que de l'empereur Charles-Quint. »

Les partisans des Médicis lui reprochaient d'avoir vanté Brutus et loué souvent la forme républicaine; l'autre faction, ennemie des Médicis et adoratrice de Savonarole, publiait qu'il était mort en athée. Peu de jours avant son agonie, il aurait, selon ces pieux républicains, raconté à quelques amis un singulier rêve. « J'ai vu, aurait-il dit, un tas de » pauvres gens faméliques, mal en ordre, et que je » ne connaissais point. — Qui sont-ils? demandai-je. » — Les gens du paradis, me répondit-on; ceux dont » il est écrit : *Beati pauperes*... (bienheureux les » pauvres). — Ils se retirèrent enfin, et je vis » apparaître un nombre infini de personnes graves, » majestueuses, formant comme un sénat qui » traitait d'affaires d'État, et j'aperçus Platon, » Plutarque, Sénèque, Tacite et autres de cette » qualité. Je demandai qui étaient ces seigneurs si » vénérables; on me répondit que c'étaient les » damnés, les âmes réprouvées du ciel. *Sapientia » hujus seculi inimica est Dei*. Quand ils se furent

» retirés à leur tour, on me dit : Avec lesquels
» voudrais-tu être? — J'aimerais mieux, répondis-je,
» être en enfer avec de grands esprits pour deviser
» d'affaires d'État, que de me trouver au ciel avec
» cette vermine et ces bélîtres qu'on m'a fait voir
» d'abord. »

Voilà le songe de Machiavel mourant; est-ce une légende forgée par la calomnie? Si c'en est une, il faut avouer qu'elle n'est pas dénuée de fondement. Nous avons vu combien il regrettait l'orgueil indomptable des païens et la magnificence farouche de leurs sacrifices; combien l'humilité chrétienne lui paraissait affaiblir l'homme; et si nous avions lu sa *Vie de Castruccio*, sorte de roman demi-historique, nous aurions compris qu'à ses yeux l'idéal du prince, c'est le laïque armé, instruit, peu favorable aux moines, et ne s'occupant de la religion ni pour l'exalter, ni pour la combattre, ni pour se faire conduire par elle.

Le fils aîné de Machiavel a déclaré, dans une lettre encore subsistante, que son père, avant de mourir, s'était confessé à un moine; il aurait pu ajouter que, de son vivant, il avait fait partie d'une confrérie religieuse et prononcé au moins une homélie. Machiavel n'a jamais songé à détruire le culte public, mais il eut le cœur, les mœurs et l'esprit peu chrétiens; aux yeux même des philosophes, il eut la conscience dépravée. Le songe qu'on lui attribue est bien conforme à ses sentiments.

Du reste, quoi que l'on pensât de son caractère,

il fallait reconnaître qu'il laissait, en mourant, une trace large et profonde dans l'histoire politique et littéraire de son pays; et qu'il était désigné d'avance à la gratitude du siècle qui pourrait accomplir son idée fixe, son seul vœu constant : *l'Italie une, indépendante, armée.*

CHAPITRE XI

—

Castiglione : Le Courtisan *(Il Cortegiano).*

Tandis que Machiavel enseigne à gouverner les hommes, Balthazar Castiglione expose l'art de leur plaire et de briller à leurs yeux. Son livre du *Courtisan (Il Cortegiano)*, devient, comme le *Prince*, un bréviaire sans cesse feuilleté par quiconque ambitionne un certain genre de succès.

Voulez-vous passer pour un cavalier accompli, pour un personnage brave et instruit avec grâce, dont la conversation charme tout le monde et dont le commerce honore ses amis? Lisez le *Courtisan;* et bien que les principes y soient souvent opposés à ceux de Machiavel, il ne vous sera pas impossible de faire deux parts dans votre vie, l'une extérieure et pleine d'éclat, que dirigera Castiglione, l'autre profonde et politique, dont Machiavel sera le guide. Tel est le conseil qui dut être maintes fois donné aux jeunes gens du XVIe siècle, surtout aux princes, aux gentilshommes, appelés par les institutions de

ce temps-là à jouer un rôle sur la scène du monde. Et aujourd'hui, avant de lire l'Arioste, ce peintre de la vie chevaleresque et princière, des grands exploits et de la courtoisie, n'y a-t-il pas quelque intérêt à entendre parler de toutes ces choses celui qui fut, au même moment, l'oracle des cours? Le poète sera-t-il toujours d'accord avec l'élégant moraliste? En quoi diffèreront-ils? En quoi leurs idées se toucheront-elles? S'en rendre compte, c'est étudier bien des côtés, toujours vivants, de la nature humaine.

Disons d'abord un mot de l'homme qui a tracé en Italie le modèle du courtisan. Balthazar Castiglione naquit d'une famille noble le 6 décembre 1478 (neuf ans et demi après Machiavel, quatre ans et demi après l'Arioste). Il vit le jour à Castratico, près de Mantoue, et cette circonstance augmenta pour lui la difficulté d'acquérir une réputation d'écrivain. Il y eut, durant toute sa vie, des critiques qui lui reprochèrent de n'avoir pas connu la véritable langue toscane, née à Florence et formée par les Dante, les Pétrarque et les Boccace. Mais il soutint bravement la lutte contre ces puristes, leur fit observer que le temps avait déjà flétri plus d'une expression, très jeune encore et très fraîche chez les premiers maîtres; que Florence n'était pas toute l'Italie, et qu'il importait de créer un idiome commun à tous les États de la Péninsule. « Enfin, » dit-il avec esprit dans la préface de son livre, » j'aime mieux, en parlant franchement la langue » lombarde, me faire reconnaître pour Lombard, que

» de me révéler étranger à la Toscane à force de
» vouloir parler toscan. Lorsque Théophraste, dans
» Athènes, voulut trop parler *athénien*, une vieille
» femme reconnut qu'il ne l'était pas : s'il eût
» employé le grec commun, il ne se fût pas trahi
» de la sorte. » Raisons très justes et très dignes d'un homme du monde, qui sait combien il est imprudent de prétendre à ce qu'on ne peut atteindre, et de laisser voir qu'on y a prétendu.

Hâtons-nous d'ajouter que Castiglione n'abuse pas de la permission de rester Lombard, et que son italien (après sa mort, il est vrai) a fini par être déclaré classique; l'Académie de la Crusca le reconnaît pour un maître du style.

Son instruction fut sérieuse et variée; il apprit le latin dans la ville de Milan, à l'école de Mérula, le grec à celle de Chalcondyle, le français et l'espagnol par le commerce des gens de guerre et de cour: équitation, escrime, danse et musique, il excellait en tout cela, et s'il ne devint pas célèbre comme peintre et comme sculpteur, il jouit du moins d'une grande autorité auprès des artistes. Raphaël a peint son portrait, que l'on peut voir aujourd'hui dans notre Louvre, et Raphaël fut fier de son œuvre quand le modèle l'eut approuvée.

Très jeune encore, Castiglione entra au service de Ludovic Sforza, duc de Milan, mais sans cesser de prendre des leçons de belles-lettres; car il était de ceux qui n'estiment guère les études précipitées.

Lorsque Ludovic fut tombé sous les coups de la France, Castiglione revint dans son pays, où l'appe-

lait le marquis de Mantoue, Louis de Gonzague. Il fut présent avec ce prince à la bataille du Garigliano. Peu de temps après, il passait au service de Guidobaldo, duc d'Urbin, et se battait avec courage contre les troupes de César Borgia. Cette petite ville d'Urbin, située à l'Est de l'Italie, au pied des Apennins et dans un pays un peu sauvage, le retint par les charmes les plus délicats. La cour ducale, que présidaient la duchesse elle-même, Élisabeth de Gonzague, et la spirituelle Emilia Pia, était un rendez-vous d'hommes distingués, un séjour d'élégants plaisirs. Les intérêts des différents États, les missions politiques, l'assurance de voir leurs talents dignement appréciés et mis en lumière, y conduisaient tous les personnages célèbres. Les uns avaient vraiment affaire auprès du duc d'Urbin, les autres ne cherchaient qu'à se connaître, à se mêler, à briller ensemble dans des tournois d'esprit; tous recevaient une exquise hospitalité. Le palais d'Urbin était magnifique; les statues de marbre ou de bronze, les peintures, les instruments de musique, les livres rares et merveilleusement reliés, y révélaient le plus pur amour pour les lettres et pour les arts (1).

Quand la duchesse, le soir, après souper, réunissait autour d'elle tous ses hôtes, on se sentait à la fois libre et contenu. Chacun prenait sa place au hasard et non selon son rang; chacun pouvait disserter,

(1) Tous ces détails sont empruntés à Castiglione lui-même. (Préface du *Cortegiano* et début du livre Ier.)

railler, contredire, suivre les saillies de son humeur ou de son imagination; mais chacun se fût estimé bien malheureux et bien coupable, s'il eût dépassé certaines bornes et mérité que la duchesse le désapprouvât, même en silence. Aussi nul ne troublait par un écart la joie respectueuse qu'on éprouvait à se voir présidé par elle. Ces amours-propres de beaux esprits jouissaient, et ne se blessaient plus. « La duchesse, nous dit Castiglione, était comme » une chaîne qui les tenait tous amicalement unis, » et il régnait entre eux autant de concorde et » d'affection qu'il y en eut jamais entre des frères. »

Merveille du tact et du cœur féminins, qui plus d'une fois s'est renouvelée! Mme Récamier n'excellait elle pas de même à tenir unis auprès d'elle les caractères les plus opposés? Quelle reconnaissance une femme mérite lorsqu'elle sait faire redouter sa disgrâce à ceux qui veulent troubler la paix! Souvent, il est vrai, elles sont fières de nous désunir par la jalousie; on en a vu, comme certaines héroïnes de l'Arioste et du Tasse, se vanter des combats où l'on se disputait leur affection; triomphe funeste, que leurs adorateurs même maudissent : combien leur gloire n'est-elle pas plus pure lorsqu'elles travaillent à éteindre les haines! combien alors nous remercions le Ciel de les avoir créées si adroites, si puissantes, et d'avoir mis nos cœurs dans leurs mains!

Castiglione a compris ce charme exercé par une femme vertueuse, intelligente, sur la société dont elle s'environne; il a compris cela, et bien d'autres

choses encore; aussi son ouvrage mérite-t-il d'être tiré de l'oubli où on le laisse, trop persuadé qu'on est de n'y trouver que des conseils de politesse. Cet homme eut une grande expérience; il vécut tour à tour dans les camps et dans les palais, dans les bibliothèques et dans les chancelleries, et les princes qu'il servit furent souvent satisfaits de sa valeur et de son habileté. En 1506, il représentait le duc d'Urbin auprès du roi d'Angleterre Henri VII, qui lui témoigna beaucoup d'estime et lui fit don d'un collier précieux. Lorsque Guidobaldo fut mort sans postérité, Castiglione resta au service de son successeur, François-Marie de la Rovère. Ce neveu du pape Jules II ayant en pleine rue poignardé un cardinal qui lui imputait la perte de Bologne, fut obligé de venir se justifier à Rome : il y amena Castiglione, et quand il eut apaisé son oncle, voulant récompenser ce gentilhomme qui n'avait pas peu contribué à lui obtenir son pardon, il le gratifia d'un château et d'une terre magnifiques à quelques milles de Pesaro.

En ce temps-là Rome n'avait point, comme Florence ou comme Ferrare, une littérature née dans son enceinte, mais elle accueillait avec grâce et invitait par sa libéralité tous les écrivains et tous les artistes. Castiglione aima cette ville, s'y lia avec Raphaël et Michel-Ange, et fut même soupçonné d'avoir prêté sa plume au premier de ces grands hommes pour écrire un beau rapport sur la restauration des vieux monuments romains. S'étant marié au commencement de l'année 1516, il resta peu de

temps à Mantoue, et retourna bien vite, en qualité d'ambassadeur, dans cette antique capitale du monde, pour laquelle tant de gens sérieux et méditatifs se sont épris d'un si profond amour. Il y était, lorsqu'il apprit que sa jeune femme venait de mourir en devenant mère.

Sa douleur fut profonde, et mêlée peut-être d'un remords. Pourquoi l'avait-il quittée si tôt? Pourquoi ne l'avait-il pas emmenée dès les premiers jours de leur union? ou pourquoi, aux approches d'un moment douloureux, n'était-il pas retourné près d'elle? Il est vrai qu'en ce siècle-là tout voyage était difficile, coûtait du temps et de la fatigue. Quoi qu'il en soit, Rome entière s'empressa à consoler ce parfait gentilhomme, à lui témoigner du moins sa sympathie; Léon X lui accorda même une pension de deux cents écus d'or.

Quelques années plus tard, avec le consentement de son seigneur, le marquis de Mantoue, Castiglione accepta du pape Clément VII une mission en Espagne auprès de Charles-Quint. L'affaire à traiter était délicate; il s'agissait de savoir si l'empereur voulait décidément écraser le souverain pontife et conquérir toute l'Italie. Il fit à Castiglione l'accueil le plus flatteur, répondit doucement à ses ouvertures, lui laissa croire qu'il ne permettrait pas à Bourbon et à Frondsberg d'assiéger Rome. Puis, au moment où l'ambassadeur commençait à se rassurer, on apprit que Rome était prise, livrée au pillage, et le pape captif. Castiglione souffrit cruellement d'avoir été ainsi trompé. Les uns l'accusaient de maladresse,

les autres de lenteur, pour n'avoir pas su à temps arrêter et faire disparaître un premier message qui avait irrité Charles-Quint. Vainement l'empereur le comblait-il des marques personnelles de son estime; vainement lui donnait-il les revenus du riche évêché d'Avila; Castiglione ne fit plus que languir, et mourut le 2 février 1529, âgé de cinquante ans et deux mois. « Messieurs, dit Charles-Quint à ses » courtisans, je vous assure qu'il vient de mourir un » des meilleurs chevaliers du monde. » Témoignage honorable, mais qui nous fait songer au mot que certain personnage prononce dans une comédie moderne : « Comme père je te respecte, comme acheteur je t'enfonce ! » De même Charles-Quint accablait de faveurs Castiglione, gentilhomme accompli, mais il trompait sans aucun scrupule Castiglione, envoyé du pape.

Quand la nouvelle de cette mort vint en Italie, les regrets furent unanimes; mais beaucoup de gens s'étonnèrent : « Il ne devait pas, disaient-ils, mourir en Espagne : sur l'inspection des lignes de sa main un devin lui avait prédit qu'il mourrait à Mantoue. — Eh bien ! la prédiction est juste, répliquaient d'autres; Madrid, au temps de la domination romaine, ne s'appelait-il pas *Mantua Carpetanorum*, Mantoue des Carpétans? Vous voyez que le devin n'avait pas tort; Castiglione est mort à Mantoue; et c'est encore une preuve que si les prédictions trompent notre sens aveugle, du moins elles ne mentent jamais.

Telles sont à peu près, sur ce point, les réflexions

de l'historien Paul Jove (1); pourtant l'exacte vérité est que Castiglione mourut, non à Madrid, mais à Tolède.

Une année seulement avant de quitter ce monde il s'était décidé à publier son livre du *Courtisan* (2). Mais depuis longtemps il l'avait terminé et le laissait circuler de main en main; Vittoria Colonna, célèbre par sa beauté, ses nobles amours et ses poésies, en possédait une copie qu'elle avait permis de transcrire. Le livre fut, à ce que l'on pense, achevé en 1518; mais l'entretien qui s'y déroule est daté de 1516 par l'auteur lui-même.

A cette époque Castiglione représentait le duc d'Urbin en Angleterre; mais à son retour, nous dit-il, on lui raconta que le palais d'Urbin avait vu de bien belles réunions, entendu de bien beaux discours. Cavaliers, gens de lettres, artistes, érudits, avaient, sous la haute présidence de la duchesse et sous la direction plus immédiate d'Emilia Pia, cherché à concevoir, à former et à peindre le type parfait de l'homme de cour. Chacun de ces personnages si distingués avait tour à tour exposé ses vues ou contredit celles des autres; mais de la contradiction même étaient sortis des éclaircissements utiles, et l'image du courtisan s'était dressée, pure et brillante, devant des esprits dignes de l'admirer.

Suivant l'ingénieuse compagnie, ou si vous

(1) Paul Jove, *Elogia virorum litteris illustrium.*

(2) Il nous reste aussi de Castiglione des lettres et des poésies latines et italiennes. Sur ces poésies, voyez la note I placée à la fin du volume.

aimez mieux, suivant Castiglione, l'homme de cour doit, avant tout, être brave et faire des armes sa profession. La pureté morale de la femme, une fois ternie, ne retrouve plus son éclat; de même le courtisan est perdu d'honneur, si l'on peut un seul jour, un seul instant, lui reprocher l'ombre d'une lâcheté. Son devoir sévère de guerrier, il l'accomplit partout où se présente le péril; et lors même que personne ne le voit, ne le regarde, ne sait ce qu'il va faire, il s'interdit de céder à la crainte.

Mais une fois hors du champ de bataille, le courtisan doit être aussi aimable que tout à l'heure il se montrait brave. Un jour une dame ayant demandé à un capitaine s'il serait bien aise de danser, il répondit : Non. — D'entendre de la musique? — Non plus. — De causer d'arts ou de belles-lettres? — Pas davantage. Toutes ces babioles, ajouta-t-il, ne sont pas de mon métier, Madame. — Et quel est donc votre métier? — De combattre, répliqua-t-il avec un visage farouche. — Fort bien, reprit la dame, mais aujourd'hui que vous n'avez pas l'occasion de combattre, voici ce que je vous conseillerai. Faites-vous bien graisser et fourbir, vous et votre armure, et mettre dans une armoire; quand on aura besoin de vous deux, on vous en tirera, et puissiez-vous n'être pas trop rouillés!

Tel est en général le ton et, si je puis dire, la méthode de Castiglione. Aux préceptes il mêle l'anecdote, le mot piquant, l'allusion à des gens que l'on connaissait fort bien alors, et dont l'espèce, croyons-le, n'est pas perdue.

Combattre et plaire étant le but et comme la vie du courtisan, il doit exceller en ces deux choses. Homme de guerre, il saura manier toutes les armes, briller aux joutes et aux tournois non moins qu'aux batailles véritables; à cheval on l'admirera; il sera nageur et lutteur, dispos, agile, adroit, mais sans perdre sa dignité ni jamais devenir acrobate; homme du monde, il dansera avec élégance, plus ou moins vivement selon l'intimité des réunions, jamais comme un rustre ou un baladin.

Le charme suprême de ses dehors, c'est l'absence d'effort et de contrainte : il semblera toujours à l'aise, point concentré dans l'action présente, mais capable, s'il le voulait, de faire en même temps bien autre chose. Fi de ces cavaliers qui se tiennent raides, et comme fichés sur leur selle par un clou! craignent-ils donc de tomber à droite ou à gauche? Fi de ces danseurs qui paraissent compter tous leurs pas, comme s'ils avaient peur de manquer la cadence ou d'oublier une figure! Le courtisan doit montrer pour ses exercices une négligence pleine d'art, une sorte de gracieux dédain *(sprezzatura)* qui signifie : Je n'ai aucune crainte; je ne peux me tromper ni mal faire; aussi n'y a-t-il qu'une partie de moi-même qui soit occupée de ce que je fais.

Ah! fort bien, dit alors un des interlocuteurs; dansons d'un air distrait, comme tel de nos amis, qui dernièrement laissait tomber son petit manteau, perdait une de ses pantoufles, et sans s'inquiéter, dansait toujours. — Erreur, reprend Castiglione, ou celui qu'il prend pour interprète; erreur! cet

homme-là *affecte* la désinvolture, et toute chose *affectée* est détestable. Je n'aime pas qu'on perde ses habits, ni qu'on les rajuste à chaque instant; point de cheveux en désordre; mais point de page non plus qui vous suive, la brosse et le miroir à la main. Quelles sont dans une femme les grâces les plus séduisantes? Celles qui semblent plus involontaires et comme révélées par hasard. Elle sourit, et laisse voir de belles dents; je les admire, si elle ne sourit qu'à propos, et non point pour les montrer. Dès que les sourires se multiplient trop, je devine l'intention, et le charme est rompu. Elle a de belles mains; qu'elle ne se dégante pas à chaque instant, et ne m'oblige pas à voir ces mains-là plus souvent que celles d'une autre. Elle relève un moment sa robe pour monter les marches d'une église, et son petit pied se découvre, chaussé d'un joli brodequin de velours: bonne fortune pour celui qui passe auprès d'elle; mais que la robe retombe bientôt et ne se relève point à chaque pas, ou je dirai: Elle veut qu'on admire le petit pied et le joli brodequin. L'affectation tue la grâce, quand elle s'y mêle.

En toutes choses, le courtisan fera en sorte d'être un peu supérieur à tous; mais, ajoute Castiglione, il ne laissera pas soupçonner qu'il y aspire. Il recevra les leçons des meilleurs maîtres, et se rendra ainsi capable de toujours bien faire; rien qu'à le voir, au commencement d'un exercice, prendre l'attitude nécessaire, sans affectation, sans effort, on reconnaîtra l'homme qui sait parfaitement, et que nul ne peut surpasser.

Son esprit sera cultivé; il aimera les lettres, il les connaîtra. Qu'est-ce qu'un gentilhomme sans lettres? Un être rude, désagréable, que la gloire même touche assez peu. Car enfin, qui nous donne la gloire, surtout celle qui doit durer, s'étendre dans les siècles et dans l'espace? N'est-ce pas l'historien, le poète? Achille a fourni à Homère un beau sujet; mais, sans Homère, qui connaîtrait Achille? « En ce » moment, dit l'auteur, les Français ne sont pas » lettrés; ils croient même que le goût des lettres » nuit aux armes. Mais si Monseigneur d'Angoulême » monte sur le trône, les Français changeront » d'avis; car ce prince est bien persuadé que l'éclat » des armes ne suffit pas et que celui des lettres » doit tout couronner. »

Monseigneur d'Angoulême devint, en effet, François Ier, et personne n'ignore ce qu'il fit pour les lettres. Si Castiglione avait vécu un an de plus, il aurait applaudi, sans doute, à la fondation du Collége de France, lui qui soutient que « la chose » la plus désirable et la plus essentielle à l'homme, » c'est le *savoir*. »

Aussi le courtisan formé par lui saura beaucoup; il sera versé dans le grec et le latin; il connaîtra le français et l'espagnol; il parlera l'italien avec charme, mais ici encore il se gardera d'affecter la pureté toscane; soit qu'il parle, soit qu'il écrive, il changera de ton suivant les personnes et les choses; il conversera d'affaires et de plaisirs, sera éloquent au besoin, convaincra les esprits et touchera les cœurs.

Il cultivera la musique, et lorsque l'âge aura

cassé sa voix ou retiré à ses doigts leur souplesse, il restera pour les musiciens un juge expert, et pour lui-même un fin connaisseur, qui goûtera plus que tout autre les délices de l'harmonie.

Peintres et sculpteurs trouveront de même en lui un homme sensible à toutes les beautés de leurs œuvres; et comme il aura de sa main tenu plus d'une fois le crayon et le pinceau, aucun secret de l'art ne lui sera étranger. Tout ce qui charme un œil profane charmera le sien beaucoup plus vivement; un beau visage, une taille élégante lui diront plus qu'ils ne disent à personne; ainsi, toutes les jouissances délicates de la vie seront comme doublées en sa faveur.

Voilà tous les talents que Castiglione donne à son courtisan parfait; il est si rare de les voir ainsi rassemblés, que beaucoup de contemporains dirent : il a fait son livre uniquement pour s'y peindre.

Sur cet article, il se défend de manière à confirmer le reproche, mais à le confirmer sans présomption : « Je ne le nie point, dit-il, j'ai tenté d'apprendre » tout ce qui convient au courtisan; mais je suis » bien loin de le savoir. » Il a *tenté;* donc il parle de choses qui ne lui sont point étrangères; mais il ne se vante pas d'avoir réussi; donc il n'a point d'orgueil, et mérite qu'on l'écoute.

Les entretiens sur le *Courtisan* sont divisés en quatre livres. A la fin du premier, nous sommes déjà instruits des qualités et des connaissances que doit posséder un gentilhomme; reste à savoir comment il les emploiera.

Avant de nous le faire dire par ses personnages, Castiglione, imitant la marche des traités cicéroniens, interrompt un moment le dialogue et pose une question accessoire. D'où vient, demande-t-il, que de tout temps les vieillards ont loué le passé et blâmé la génération présente? Je m'en souviens, au moment même où nous admirions le plus la cour du duc d'Urbin, des hommes âgés se plaisaient à nous dire que les cours d'aujourd'hui ne valent point celles d'autrefois. Ils nous répétaient que jadis tout le monde s'aimait auprès des princes, qu'on n'échangeait point de mauvaises paroles, qu'on était respectueux et chaste envers les dames, et celles-ci réservées, prudentes, point coquettes; que tout enfin dégénère et se pervertit. Mais avaient-ils raison, ces panégyristes du passé? Je ne le crois point, dit l'auteur, et d'abord il est certain que « la » vieillesse traite les humains comme l'automne » traite les feuilles des arbres : elle fait tomber nos » pensées riantes, elle nous enveloppe le corps et » l'âme d'infirmités; elle plonge l'un et l'autre dans » une brumeuse tristesse, et des plaisirs d'autrefois » il ne nous reste qu'un souvenir tenace, intimement » associé à l'image de ce temps chéri où nous étions » jeunes; de ce temps où le ciel, la terre et toute » chose semblent nous faire fête et rient de toutes » parts à nos yeux; de ce temps enfin, où, dans » notre pensée, comme dans un délicieux et ravissant jardin, fleurit le printemps d'allégresse. Aussi » quand vient la froide saison nous dépouiller de ces » plaisirs, quand le soleil de notre vie penche vers

» son couchant, il serait bon, en même temps qu'on » les perd, de perdre également la mémoire, et » d'apprendre (comme disait Thémistocle) l'art » d'oublier. »

Cette prose nombreuse et périodique est un peu chargée d'épithètes, mais quelle vraie poésie s'en exhale! Combien de vers admirables elle nous rappelle, et de vers qui furent faits bien longtemps après ce livre!

Entendez-vous Bertaut chanter :

Félicité passée
Pour ne plus revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Entendez-vous Lamartine s'écrier :

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore...?

Mêmes sentiments, même tristesse et mêmes images. « Oui, continue Castiglione, nos sens » physiques sont si trompeurs qu'ils égarent même » le jugement de l'âme, et les vieillards sont comme » ceux qui s'éloignent du port, tenant leurs yeux » fixés sur la terre; ils croient que le navire reste, et » que le rivage s'en va : ce sont eux, au contraire, » qui fuient, c'est le port qui reste. Et pareillement » le temps et les plaisirs demeurent; et nous, sur le » navire de la mortalité, nous fuyons, nous nous en » allons l'un après l'autre, à travers cette mer » orageuse qui absorbe et dévore tout; reprendre » terre ne nous est plus permis; mais combattus

» sans cesse de vents contraires, à la fin sur quelque
» rocher nous allons briser le vaisseau. »

« Le temps passé, dit-il un peu plus loin, reste
» cher aux vieillards comme certaine fenêtre reste
» chère à un amoureux; elle est fermée maintenant,
» mais il se souvient qu'il y a vu jadis sa bien-
» aimée. »

Plaignons donc les vieillards, puisque les plaisirs les abandonnent, mais ne les prenons pas pour juges de ce que vaut le temps actuel, qui est pour eux un temps de misères ou d'ennuis.

Que nous reprochent-ils d'ailleurs? ajoute Castiglione. Des choses parfaitement indifférentes. Ils se scandalisent de voir les jeunes gens se promener à cheval dans les rues, porter pendant l'hiver des fourrures et de longs vêtements; ils disent qu'avant l'âge de dix-huit ans, un homme ne devrait pas se coiffer d'un bonnet. Eh bien! où est le mal? C'est affaire de coutume. Nos pères trouvaient joli de se promener tout le jour avec un faucon sur le poing. Ce n'était pas péché, mais ce n'était pas commode, et l'on a bien fait d'y renoncer : autre temps, autres manières; pourquoi se chicaner sur ces bagatelles? On nous dit, il est vrai, qu'aujourd'hui les enfants savent plus de malices que les hommes n'en savaient alors. — Eh bien! c'est qu'aujourd'hui l'on a plus d'esprit qu'autrefois. — On raffine sur le vice. — Peut-être; mais on épure aussi et l'on perfectionne la vertu. Si les mauvais sont pires, les bons sont meilleurs. Du reste, on n'a qu'à lire l'histoire pour voir que du temps de nos pères il y avait de grands

scélérats, et si ces gens-là vivaient de nos jours, ils excelleraient, encore aujourd'hui, dans le mal.

Et de tout cela, Castiglione conclut qu'il faut prendre son temps comme il est, jouir du progrès des lettres, des arts, de la courtoisie, et admirer les grands anciens sans les imiter servilement. Lui même en donne l'exemple; bien des pages de son livre sentent de fort loin leur Cicéron, leur Quintilien, mais un Cicéron non copié et adapté sans effort aux usages modernes.

Plein de talent et d'instruction, et satisfait de son époque jusqu'à un certain point, quel usage le courtisan fera-t-il de ses qualités? Un usage discret et habile, que règleront les circonstances. Où suis-je? à qui parlé-je? en présence de qui? Voilà les questions qu'il se posera, et que son tact naturel et exercé résoudra toujours heureusement.

Il observera les convenances et l'à-propos. Il ne se rendra pas ridicule, comme ce jeune et agile cardinal qui passait tout le jour à sauter dans son jardin, et qui disait à ses visiteurs : « Venez » ici, mettez-vous en pourpoint, sautez avec moi; » nous verrons qui sautera le mieux. » Il n'imitera pas davantage cet homme qui, se croyant fort sur l'escrime, déployait toute sa science, devant qui? devant une dame. Il était seul avec elle et c'était la première fois qu'il la voyait. Dès le début de la conversation, il lui raconte combien d'hommes il a tués; puis il tire son épée et lui montre, par expérience, comment on en joue à deux mains. Vient ensuite le tour de la hache. « Tenez, madame, lui

» disait-il, voici comme on pare sous l'armure; voici » comme on pare désarmé. » La pauvre dame tremblait de tous ses membres en voyant la hache et l'épée passer et repasser près de sa tête. Quand cet homme saisit son poignard, sa frayeur fut encore plus grande; cette pointe qui allait et venait la mettait au supplice; elle craignait qu'il ne l'ajoutât au nombre des malheureux déjà tués par lui; une heure de conversation lui parut un siècle.

Arrière ces sots et ces pédants de la gymnastique et de l'escrime! Arrière aussi ceux qui veulent être appelés bons compagnons et qui s'amusent à faire rougir les femmes, et ces niais enfin qui aiment mieux se diffamer et raconter comment ils ont fui du champ de bataille, que de ne point parler d'eux-mêmes. Le courtisan formé à l'école de Castiglione désire briller, et il y parvient en mêlant le mérite et l'adresse. Ainsi, dans un tournoi ou une cavalcade, il a grand soin de ne pas paraître le dernier, quand l'attention des spectateurs se lasse, mais au début, quand elle est tout éveillée. Il attire les regards par un costume gracieux, par une devise ingénieuse. Jeune, il se livre aux exercices du corps; vieux, il s'abstient, de peur d'y échouer et de faire rire. A-t-il une affaire à traiter : il se prépare très sérieusement et sur le fond et sur la forme; mais il efface autant que possible les traces d'étude et de méditation, et l'on dirait qu'il improvise. Dans les causeries, il insiste sur ce qu'il sait bien, glisse sur ce qu'il connaît à peine, mais tâche de laisser entendre qu'il en sait plus.

Se rend-il dans une société où il n'a point paru encore : il se fait précéder de sa bonne réputation; il n'est point fâché que quelques amis sèment sur son compte des bruits vrais, mais avantageux. C'est là ce qu'il nomme enchâsser son mérite, le relever, comme une pierre précieuse qu'on entoure d'or ou d'argent. Il veut émerveiller tout le monde, sans jamais s'étonner de rien; mais il se garde bien de dire aux autres qu'il les juge inférieurs à lui. Il n'est ni envieux, ni médisant, ni présomptueux; il n'humilie jamais personne; aussi arrive-t-il à ce beau résultat, qu'on le chérit autant qu'on l'admire.

Morale mondaine, assurément, et qui, selon l'expression de Pascal, couvre le *moi*, mais ne le supprime point; morale d'honnête homme toutefois et que la religion seule ou l'amour de la patrie pourrait élever plus haut, en immolant cette part d'égoïsme et de vanité à de plus saintes obligations.

Je dis l'amour de la patrie, car lorsque l'on combat pour elle, à quoi faut-il surtout songer? à la servir, à la faire triompher, dût-on en partager la gloire avec des gens qui ne nous valent pas. Or Castiglione, très jaloux de mettre en relief son gentilhomme, le prie de ne pas se laisser confondre dans la foule : « Aux escarmouches, dit-il, aux batailles rangées, » aux siéges de ville et dans toutes les occasions » semblables, il doit s'efforcer adroitement à se séparer » de la foule; ces choses signalées et hardies qu'il » veut faire, il doit les accomplir avec le moins de » compagnons possible et à la vue des hommes les » plus nobles et les plus estimés qui soient dans

» l'armée, surtout, s'il le peut, en présence et sous » les yeux mêmes du roi ou du seigneur qu'il sert; » car, en vérité (ajoute-t-il avec une certaine candeur » d'amour-propre), il est convenable de faire valoir » ses belles actions. Ne cherchez pas une gloire » fausse ou imméritée, mais ne vous frustrez pas » vous-même d'un honneur qui vous est dû, et » sachez obtenir cette louange qui seule est le prix » des nobles fatigues. J'ai connu des gens fort » braves qui, en ce point, agissaient grossièrement, » et qui exposaient leur vie pour enlever un trou- » peau, comme pour être les premiers à monter sur » les murs d'une place : c'est ce que ne fera point » notre courtisan, s'il se rappelle le motif qui » l'entraîne à la guerre, et qui doit être seulement » l'honneur. »

Ainsi, le courtisan de Castiglione, le chevalier de l'Arioste, et parfois même du Tasse, ne se donnera que des missions brillantes, flatteuses pour son nom et sa gloire; mais le citoyen fera mieux : il se chargera des plus obscures quand la patrie le lui commandera. Mourir en ravitaillant une armée ou mourir en prenant une ville, mourir en assistant les pestiférés ou en servant de pâture aux lions de l'amphithéâtre, qu'importe à celui qui s'immole pour son devoir ou pour sa foi?

Soyons justes pourtant, et ne répétons pas, avec tel critique, que Castiglione conseille seulement de *paraître* brave; lui-même a dit que la fausse gloire ne devait pas être recherchée; plus haut, il affirmait que, sans être ni vu, ni regardé, ni connu de personne,

un homme de cœur s'interdira toute lâcheté. Que son héros ne s'oublie pas assez, je le reconnais, et le lui reproche; mais qu'il soit fanfaron ou d'une bravoure suspecte, le texte en main, je le nierai toujours.

De même, si le courtisan de Castiglione aspire aux faveurs de son prince, soyez sûr qu'il fuira avec un soin égal les viles intrigues et le ridicule. A ce propos, l'auteur, plein d'expérience et d'art, dessine plus d'une curieuse figure qu'il avait vue dans les palais d'Urbin, de Milan et de Rome.

Voici d'abord un solliciteur qui fatigue le prince de ses démarches : comme il est peu maître de son ambition! comme sa physionomie respire le désir et l'impatience! Si on lui refuse la grâce qu'il demande, il est capable d'en mourir de chagrin. D'autres cependant ont plus de titres : il est donc évincé, et le prince désormais le regarde comme un ennemi; pourquoi? Précisément parce qu'il a trop laissé voir qu'il ne pouvait se passer de cette faveur. S'il eût été plus calme et, en quelque sorte, plus détaché, le prince se serait dit : Il ne m'en veut point, et je le dédommagerai un jour.

En face de ce mécontent, regardez l'homme satisfait dont on vient d'exaucer les vœux. Il est enivré d'allégresse; il ne sait plus que faire de ses pieds et de ses mains; il a l'air d'inviter tout le monde à venir le voir et le féliciter. Attitude absurde, qui donne à penser que les grâces et les honneurs sont des choses nouvelles pour lui, des choses bien au-dessus de son mérite, et où il ne pouvait s'attendre.

N'imitez pas non plus ces sots qui veulent toujours frayer avec les plus grands. Tandis qu'ils causent avec leur meilleur ami, ils voient passer un homme mieux vêtu ; vite ils quittent leur ami et vont s'attacher à l'autre : un troisième, mieux vêtu encore, les rencontre ; ils s'attachent à lui. Et quand le prince entre dans une église ou dans quelque lieu public, à coups de coude ils se font faire place, viennent se camper à côté de lui, et bien qu'ils n'aient rien à lui dire, s'obstinent à lui parler, et très longuement; ils rient, ils se frappent la tête avec les mains; ils veulent montrer qu'ils ont des affaires d'importance, et que le public les voie en faveur.

Où se passe cette scène? à Urbin ou à Versailles? chez Guidobaldo ou chez Louis XIV? Ne sont-ce pas là les premières et heureuses esquisses de ces admirables portraits si vivement coloriés par un Molière, un La Bruyère, un Saint-Simon? Les travers ici dénoncés sont immortels; ils renaîtront dans toutes les cours, et la démocratie ne les effacera point; car enfin il y aura toujours des solliciteurs, des flatteurs de ministres ou, ce qui ne vaut pas mieux, des flatteurs du peuple. Et lorsque tel tribun qu'on pourrait nommer vient dans une ville, que de gens sont fiers d'être vus à côté de lui, devant une table de café, sur une place, sur un balcon! Que d'importants, qui n'ont rien à lui dire, se plaisent à lui parler longuement devant tout le parti rassemblé!

Le courtisan de Castiglione évitera donc d'être ridicule, mais il saura par son esprit, ses bons mots

délicats et opportuns, réjouir les personnes qui l'écoutent. L'auteur ne manque pas de nous donner, à l'imitation de Cicéron, tout un traité de plaisanterie, non à l'usage du barreau, mais des cours. Ici les exemples et les traits abondent : il y en a de grossiers, de faibles, d'intraduisibles, beaucoup aussi de fort plaisants, et dont je citerai quelques-uns.

Le duc d'Urbin, conduisant son armée, arrive au bord d'une rivière très rapide : — « Passe donc, dit-il à un trompette. — Oh! Monseigneur, répond le trompette en ôtant son bonnet et s'inclinant très bas, Monseigneur, après vous! »

Un ami de Cosme de Médicis, très riche mais peu intelligent, avait été par lui revêtu d'une magistrature, et lui demandait conseil sur la conduite à tenir : « Habille-toi bien, dit-il, et parle peu. »

Un gentilhomme racontait à un autre certaine histoire tout à fait invraisemblable : « Permettez-moi, reprend son ami, de n'en rien croire. — Je vous jure que c'est vrai, et si vous l'exigiez, je vous l'attesterais sur le Saint-Sacrement. — Allons, dit l'autre, je le crois, et je ferais bien plus encore pour l'amour de vous. »

Un voyageur arrive à Sienne et se dirige vers une auberge; comme il était fort gros, un Siennois se met à rire et crie : « Voilà un drôle de corps; il porte sa besace par devant. — C'est ce qu'il faut faire, répond l'homme au gros ventre, quand on est en pays de voleurs. »

Deux gentilshommes se promenaient, et l'un

d'eux disait à son camarade combien il avait à se plaindre du cardinal Alidosio, archevêque de Pavie. Ils arrivent près d'un gibet, où se balance un cadavre récent. L'ennemi du prélat s'arrête, regarde, médite, puis tout à coup : « Heureux homme, s'écrie-t-il, heureux pendu ! tu es bien sûr maintenant de n'avoir point affaire à ce cardinal de Pavie. »

Rien de plus amusant, nous dit Castiglione, que certaines farces... pour ceux qui les jouent ou qui les observent.

Un paysan ayant reçu dans l'œil un coup terrible, vint trouver un médecin, qui comprit bientôt que le mal était incurable. Voulant toutefois en tirer profit, il lui promit de le guérir, et lui demanda une certaine somme. Plusieurs jours de suite le paysan revint et débοursa; mais à la fin il s'emporta et déclara que, malgré tous les remèdes, il ne voyait pas plus de cet œil-là que s'il était entièrement perdu. Le médecin, comprenant que de ce pauvre homme il n'y avait plus rien à tirer : « Frère, lui dit-il, prends ton mal en patience; tu as perdu cet œil, et sans ressource; Dieu veuille encore que tu gardes l'autre ! » Alors le paysan se mit à pleurer et à se plaindre énergiquement. « Maître, dit-il, vous m'avez assassiné; vous m'avez volé mon argent. Je demanderai justice au seigneur duc, » ajoutait-il en poussant des cris aigus. Le médecin, pour se débarrasser, entre tout à coup en colère : « Ah ! vilain traître, s'écrie-t-il, tu voudrais donc avoir deux yeux comme les citadins et les honnêtes gens ! va-t-en bien vite à la malheure ! » Le paysan, tout

troublé de cette sortie, s'en alla silencieux, la tête basse, croyant sincèrement avoir tort.

L'histoire de la fausse cécité est plus comique, mais si longue, que je renvoie mes lecteurs à la 12e page avant la fin du livre II (édition des Junte, 1518).

Castiglione ne recommande pas aux courtisans l'imitation de pareilles farces; l'une est trop inique, l'autre trop bouffonne; mais il remarque avec raison qu'en les racontant bien, on peut amuser; et il donne lui-même, en ce genre, d'assez jolis modèles de narration.

Quand vous plaisanterez, dit-il, respectez les dames et les princes, surtout le prince que vous servez; car celui-là, vous devez le servir, l'*adorer presque (e quasi adorare)*.

— Mais quoi ! demande un des interlocuteurs, si mon prince est mauvais, que dois-je faire ? Le quitter ? Bien des considérations s'y opposent. — Pour moi, reprend l'interprète de Castiglione, il me semble que le devoir doit toujours prévaloir sur toute considération *(mi pare che'l debito debba sempre valere contra ogni rispetto)*, et pourvu que le gentilhomme ne quitte pas son seigneur dans un moment de guerre ou d'adversité, et n'encoure pas ainsi le reproche de contribuer à son malheur, il est obligé, dès qu'il le pourra, de se soustraire à une servitude déshonorante.

Retenons cette maxime; l'Arioste l'appliquera lorsqu'il nous représentera le noble Roger attendant, pour quitter son suzerain musulman, que ce monarque n'ait plus besoin de son bras.

Mais on insiste sur cette obéissance due par le vassal au seigneur : quand un prince se fie à moi, qu'il me croit capable de tout pour lui, dois-je lui refuser mon concours ? Et s'il m'ordonne de tuer un homme dont la vie lui est odieuse, ne suis-je pas obligé de le faire ? — Non-seulement vous n'êtes pas tenu d'accomplir une trahison, mais vous êtes tenu de ne pas l'accomplir ; refusez en ce cas l'obéissance, dans votre intérêt et dans le sien : *vous n'avez pas le droit de vous déshonorer vous-même, ni d'être l'instrument de sa honte.*

Belle parole assurément, et qui rachète plus d'une faiblesse, plus d'une concession faite au désir de briller. Sera-t-il juste, après une telle déclaration, de dire, comme on l'a fait, que chez Castiglione la morale se dissipe, *s'évapore en politesse?* Non ; je le répète, son livre est d'un honnête homme : s'il ne nous présente pas le devoir tout pur et désintéressé, du moins il lui conserve une place dans notre vie, et sa *vraie* place, c'est-à-dire la *première.*

CHAPITRE XII

Les Femmes et les Princes, suivant Castiglione.

Dans le dialogue que Castiglione nous a légué sur les devoirs du courtisan, les rôles sont assez bien distribués et soutenus pour enlever à cet ouvrage le caractère d'une froide dissertation. Chacun des interlocuteurs a son aptitude, ses goûts, sa thèse favorite. Messire Bernard de Bibiena, célèbre par ses succès de poète comique, se voit chargé d'enseigner à ceux qui l'écoutent l'art de plaisanter avec grâce. Julien de Médicis, admirateur et champion des dames, entreprend peu après de tracer le portrait d'une femme de cour digne d'être aimée par le gentilhomme accompli. Mais ce dessein, annoncé dès le milieu du second livre, rencontre une certaine opposition : il semble que la question du mérite féminin divise profondément l'ingénieuse société. Bernard Accolti se tient tout prêt à déprécier les femmes autant que leur panégyriste voudra les élever, et messire Gaspar Pallavicino, d'un air dédaigneux, presque boudeur, demande s'il est bien nécessaire d'instruire avec

soin une femme de cour, et s'il ne suffirait pas de lui dire : Imitez le parfait courtisan, madame, dans la mesure de votre faiblesse *(imbecillità)*.

Julien de Médicis n'abandonne pas la cause qu'il se sent très fier de défendre; et par des arguments dont les uns sont vieillis et les autres toujours jeunes, il revendique pour la femme le rang qui lui est dû dans l'humanité. Il n'admet pas, avec certaines gens, qu'elle soit un *homme imparfait* ou *manqué*, ni, comme le dira Milton au siècle suivant, *un beau défaut de la nature*. Le genre humain, selon lui, c'est l'homme et la femme; supprimez celle-ci, laissez celui-là, et vous verrez quel beau genre humain vous aurez; combien parfait, combien durable! Quand Dieu a fait la femme, il ne s'est pas trompé, et n'a pas plus manqué son œuvre que dans l'instant où il a créé l'homme. — Pourtant, objecte un des interlocuteurs, il n'est pas rare d'entendre une femme s'écrier : Oh! si j'étais homme! D'où vient cela, si ce n'est qu'elle se sent imparfaite et désirerait monter vers la perfection? — Nullement, répond Julien; ce qui lui ferait souhaiter d'être homme, c'est le joug souvent odieux que nous appesantissons sur elle. « Combien de malheureuses » auraient presque le droit de demander à Dieu et à » la société la permission de quitter la vie, tant elles » ont peine à supporter, je ne dirai pas les mauvaises » paroles, mais les actions souverainement méchan- » tes de leurs maris! J'en connais quelques-unes qui » souffrent dès ce monde les supplices que l'on dit » exister dans l'enfer. »

Ces assertions de Julien ne demeurent pas sans réponse; on ne manque pas de dire que la femme a besoin, légère et irréfléchie comme elle est, de se sentir tenue par une main forte, et Julien réplique : Non! car les plus vertueuses sont précisément celles qu'on laisse le plus libres; les femmes captives et tyrannisées s'émancipent et se déshonorent.

Au siècle suivant, notre Molière partagera tout à fait cet avis, et l'on pourrait donner pour épigraphe à deux de ses plus charmantes pièces (l'*École des Maris* et l'*École des Femmes*) une phrase de Castiglione.

Que parlez-vous d'inconstance? ajoute Julien; n'a-t-on pas vu des femmes persister avec courage dans leurs affections ou dans leurs desseins? — Oh! oui, *s'obstiner*, répliquent les frondeurs; en fait d'obstination, la femme l'emporte sur nous; c'est un animal entêté; mais... — Mais l'obstination dans le bien, c'est la constance : or, la femme s'obstine dans le bien, plus souvent encore que nous-mêmes. Combien ont résisté à des passions coupables où leur propre cœur les eût entraînées! combien n'ont pas voulu survivre à certains outrages qui peut-être seraient demeurés inconnus! Et ce n'étaient pas seulement des femmes nobles qui se montraient si jalouses de leur honneur; c'étaient souvent de simples paysannes, des filles du peuple, vigilantes pour se garder, intrépides pour se défendre, n'accordant à personne le droit de les profaner, ni à elles mêmes le droit de faillir.

Qu'est-ce donc que cette prétendue imperfection

des femmes? « Qui ne sait, au contraire, s'écrie » Julien de Médicis, que sans les femmes on ne » trouverait aucun contentement, aucune satisfac- » tion dans toute notre vie? Combien, sans elles, » notre existence serait grossière, privée de douceur, » et plus farouche, en vérité, que celle des bêtes de » la montagne! Qui ne sait que les femmes enlèvent » de nos âmes toutes les préoccupations, tous les » soucis, toutes les orageuses tristesses qui trop » souvent nous accompagnent? »

Près de trois siècles passeront après Castiglione, et Châteaubriand, voulant peindre l'influence de la femme sur le cœur humain, revêtira d'une ravissante poésie une idée entièrement pareille :

« L'homme a ses chagrins, et sa compagne est là » pour les adoucir; ses jours sont mauvais et troublés, » mais il trouve des bras chastes dans sa couche, et » il oublie tous ses maux. Sans la femme il serait » rude, grossier, solitaire. La femme suspend autour » de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des » forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs » guirlandes parfumées. »

Que Châteaubriand ait pensé au livre dont nous parlons, je ne le crois pas; mais, pour être juste envers Castiglione, il faut reconnaître qu'on ne saurait le lire sans se rappeler d'admirables passages écrits bien longtemps après lui. Ce n'est pas un faible mérite d'avoir si souvent dit avec un certain charme d'excellentes choses que d'autres devaient dire merveilleusement. Il a ses défauts, je l'avoue, ses répétitions et ses longueurs, ses raisonnements

scolastiques qui interrompent des tirades trop fleuries; il est, à cet égard, de son siècle et de son monde; mais les pensées humaines et généreuses dont son ouvrage est libéralement semé seront, je l'espère, de tous les siècles. Il a uni à la connaissance des anciens une morale tout à fait moderne, capable d'élever, je ne dirai pas nos saints et nos héros, mais nos simples honnêtes gens bien au-dessus des sages de l'antiquité.

Ici j'entends une question qu'on m'adresse. Cet éloge de la femme, si complaisamment développé, ne doit-il pas paraître fade à quiconque sait bien que la femme, étant notre compagne de misère et de mortalité, a ses égarements tout comme nous, et peut faire notre malheur comme nous faisons le sien? — Sans doute, si dans le dialogue de Castiglione, les torts de la femme étaient oubliés; mais ils ne le sont pas; ils forment même un piquant contraste avec ses vertus; seulement l'auteur les atténue en nous montrant quelle en est la première source. Quoi de plus naturel, par exemple, que le désir d'être adoré de plusieurs, et de vous former une cour que votre beauté retient près de vous? Mais pour effectuer ces conquêtes, on croit devoir attirer les hommes, leur sourire, leur donner je ne sais quelle espérance. Ils viennent, en effet, pour d'assez mauvais motifs, et bientôt ils vous compromettent, ou, vous persuadant qu'ils vous aiment, obtiennent ce qu'ils ne mériteraient pas. On a tendu des piéges qu'on jugeait inoffensifs; on y est prise, on reste déshonorée.

Oui certes, continue le défenseur du sexe, plus d'une femme se rend coupable; mais combien ont été flétries sans avoir mérité la honte ni le reproche! Que d'hommes, se vengeant d'une vertueuse résistance, ont menti aux dépens des femmes! Ce genre de calomnie, si lâche et si funeste, éveille chez Castiglione la plus vive indignation; il déclare que tout chevalier doit défendre, le fer en main, une femme dont la vertu est faussement inculpée.

L'Arioste adoptera cette opinion, mais il la soutiendra d'une façon toute différente. Au IV[e] chant de son poëme, il nous représentera le paladin Renaud abordant en Écosse et apprenant que la fille du roi est accusée d'une coupable faiblesse. « Je la » défendrai, dit ce héros; je ne veux pas soutenir » qu'elle n'ait point commis ce qu'on lui impute; je » n'en sais rien et pourrais me tromper; mais je dis » que si elle l'avait commis, elle n'en serait pas » plus coupable, que je la louerais même, et très » vivement *(d'averlo fatto la loderei molto)*. On » veut la punir de trop d'amour! Quelle injustice! » Punissez les cruelles, mais une femme trop » bonne, jamais! »

Et l'Arioste s'amuse à nous raconter que tous les assistants approuvèrent cette morale; et quels assistants? Des religieux, qui ont accueilli et fêté Renaud dans leur abbaye. Indulgence plénière pour certaines passions, louanges même et félicitations, voilà ce que le voluptueux poëte se divertit à demander. Rien de pareil chez l'auteur du *Courtisan*. Il réclame pour la femme coupable, non l'estime,

mais la compassion. Celles qui parfois succombent, dit-il, sont dignes d'une profonde pitié *(sono degne di molta compassione)*. Il s'écrierait presque, comme Victor Hugo,

> Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe.
> Savez-vous sous quel poids la pauvre âme succombe?

Ce poids, suivant le poète démocrate, c'est la pauvreté, la misère; c'est le riche abusant de son or. Suivant le moraliste des cours, c'est l'ingénieuse et opiniâtre poursuite du séducteur.

Que de lacets tendus tout autour de la victime! Quel jour, quelle heure se passe sans qu'elle soit assiégée, sollicitée, tentée par mille moyens! L'or et les dons lui sont offerts; mais là n'est point le plus terrible danger; il est dans l'expression variée de cette tendresse ardente, qui partout suit son objet. Quand la jeune femme peut-elle se montrer à sa fenêtre, sans qu'elle voie passer son adorateur, dont le silence même est éloquent? Sort-elle de sa maison pour aller à l'église, il est là encore devant elle; toujours lui, lui partout! Et quelle tristesse sur le visage de ce jeune homme! Il semble n'attendre plus que la mort, si elle le repousse. La nuit, elle s'éveille un moment; la musique tout à coup vient frapper son oreille: c'est cet esprit inquiet qui tourne encore autour du balcon, et qui envoie sur l'aile de l'harmonie ses soupirs et ses vœux. Il se pare, il donne des fêtes, il imagine des devises et des costumes; il brille dans les tournois, dans les joutes, et c'est *pour elle;* il a grand soin qu'*elle*

le sache. Une confidente, gagnée par lui, ne manque point de le répéter; elle fait passer les messages, les sonnets; elle tient prêtes la fausse clef, l'échelle de corde; elle assure que le jeune homme veut seulement *lui dire un mot*. Que de ressources et de stratagèmes contre une malheureuse que son propre cœur agite! N'a-t-on pas été jusqu'à faire des livres où la séduction est réduite en art? Il y a d'ailleurs dans cette passion un mélange d'égoïsme et de dévouement, qu'on devrait craindre, et qui captive. « Quoi! dit l'auteur du *Courtisan*, une femme se » verra tant aimée, tant adorée par un jeune homme » beau, noble, d'exquises manières, qui mille fois le » jour s'expose à la mort pour la servir, et ne pense » à rien qu'à lui plaire; il renouvellera ses attaques » comme l'eau répète ses coups sur les marbres les » plus durs, et vous trouverez étrange qu'à la fin » elle se décide à l'aimer! »

La défense est bien difficile pour des créatures faibles, et que chacun cherche à conquérir ou à tromper. Le croirait-on? Sous le manteau de l'hypocrisie, parfois sous un habit sacré que d'infâmes convoitises profanent, certains hommes se glissent jusqu'à cette proie.

Car déjà Tartufe est au monde, ou si ce n'est lui, c'est son arrière-grand-père, esquissé avec vigueur par Castiglione, et portant certains traits bien caractéristiques, qu'on retrouvera dans son descendant.

L'hypocrite du XVI[e] siècle étale ses jeûnes, ses prières, ses aumônes; si vous lui dites que le Christ

a recommandé de jeûner en secret et de cacher à la main gauche les bonnes œuvres de la main droite, il vous répond : Moi je fais le bien devant tous, parce qu'il n'y a rien de meilleur que le bon exemple. Il affecte de parler peu, d'oser à peine adresser un mot à une femme, de ne manger que des herbes crues ; et quand il a ainsi trompé les simples, il n'hésite pas à falsifier des testaments, à mettre l'inimitié entre la femme et le mari, entre les enfants et le père ; il trouble une âme chaste, et si elle veut se défendre en lui reprochant sa perversité : « Je ne suis pas » innocent, répond-il, mais je suis prudent, et » l'essentiel c'est la prudence *(si non caste, tamen » caute)*. Dieu pardonne facilement les péchés » secrets, parce qu'il n'en résulte pas de mauvais » exemple. »

Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est point pécher que pécher en silence.

Mais la dame de cour, que forme Castiglione, la *donna di palazzo,* comme il l'appelle, échappera à tous ces piéges par la vivacité de son esprit et par la droiture de son cœur. Elle possédera toutes les qualités qui sont nécessaires à une femme ; elle saura bien administrer la fortune de son mari, élever ses enfants, tenir sa maison, et de plus (car c'est là ce qui la distingue de toute autre), elle excellera à converser avec des personnes de toute sorte. Chacun sera charmé de l'entendre, et ambitionnera d'être apprécié par elle. Des lettres et des arts, elle connaîtra tout ce qu'il faut pour en bien

juger : à force de voir et d'étudier les cavalcades et les joutes, elle rendra parfaite justice aux cavaliers et aux combattants. Sa danse sera gracieuse et modeste, sa parure de bon goût, et toujours d'accord avec le caractère de sa beauté. Aux entretiens, elle sera vive, sans jamais dépasser les bornes. Si devant elle on tient des propos un peu légers, elle ne s'armera pas d'une pruderie sauvage, elle ne se lèvera pas brusquement; mais elle écoutera, rougissante, embarrassée, et laissera voir qu'elle souffre de cette licence.

Point de médisance en elle, point d'acharnement à connaître les méfaits des autres, comme si elle voulait un jour en couvrir les siens; enfin mille agréments tempérés de sérieux, qui inspirent pour elle autant de respect que d'attachement, et font de son moindre sourire, de son plus léger signe de bienveillance, un délicieux honneur dont on est fier et ravi.

La dame de cour se laissera-t-elle aimer? Oui, si elle est jeune fille ou veuve, et que son adorateur puisse espérer devenir son époux. Mais elle ne doit pas croire aisément à l'amour; elle doit toujours craindre qu'on ne la trompe, et ne se rendre qu'à des preuves irrécusables, à des actes de dévouement, à ce qu'on appelait alors des *services*. Et même, lorsqu'elle consent à croire, ne permet-elle jamais que son adorateur espère rien dont elle puisse rougir un jour.

Quant aux femmes mariées, leur devoir est simple; qu'elles aiment uniquement leur mari. —

C'est bien sévère, dit un des interlocuteurs; et si le mari n'aime pas cette charmante dame, cette créature digne de toute affection, que vous vous êtes plu à former, à embellir de toutes les grâces? C'est un travers, hélas! trop commun d'être admirablement marié et de ne pas aimer sa femme. Que feront-elles donc, celles qui, dans le mariage, trouvent, non pas l'amour, mais la haine? — Question délicate, et que tant de gens s'ingénient chaque jour à résoudre, les uns proposant le divorce, les autres l'union libre, d'autres l'escapade romanesque. Castiglione conseille la patience, et prétend que toute femme se fait injure à elle-même quand elle aime un autre que son mari. Pourtant il est possible, ajoute-t-il, lorsque son mari l'abhorre, qu'elle soit comme malgré elle touchée de l'amour d'un *autre*, oui, d'un *autre* plus digne d'elle, et qu'elle voudrait pouvoir aimer. Sa pensée alors appartient à l'*autre*, et il lui devient bien difficile de la lui enlever; mais qu'elle ne lui donne rien de plus, qu'elle ne lui laisse pas deviner son penchant, son vœu, son regret; car du moment qu'une espérance entrerait dans l'âme de l'un des deux, le remords et la honte des choses illicites viendraient y régner en même temps.

Ainsi Castiglione ne se dément pas; comme il nous avait interdit de transgresser le devoir pour plaire à un prince, il nous interdit encore de le violer pour suivre nos plus doux penchants : faveur, plaisir, tout ce qu'on est tenté d'appeler bonheur de la vie, il ne veut rien de tout cela, si la conscience doit jamais nous le reprocher.

Mais il ne suffit pas à son courtisan de savoir servir le prince avec honneur et chérir sans honte une compagne digne de lui; il aspire à une plus haute gloire, et peut remplir une tâche utile au monde. Quand par des marques de dévouement, des talents aimables, des complaisances délicates et sans bassesse, il aura gagné la faveur du prince, à quoi emploiera-t-il son crédit et son influence? à l'instruire, à le conseiller, à élever ses pensées et ses actes vers la véritable grandeur. Le courtisan formé par Castiglione devient, dans le IVe livre, une sorte de Mentor qui forme à son tour le monarque.

Il écarte d'abord les adulateurs, ces fléaux de l'espèce humaine, qui abusent de leur adresse, et souvent de leurs manières aimables, pour gagner et corrompre le chef d'un État. « On peut dire d'eux, ajoute Castiglione, que ce sont les plus dangereux empoisonneurs; car ils infectent d'un venin mortel, non pas seulement un verre où un homme boira, mais la fontaine publique où tous doivent puiser. »

Comparaison si ingénieuse et si frappante que Bossuet l'a prise et enchâssée dans son sermon sur la justice. Bossuet avait-il lu l'écrivain que nous étudions? Avait-il trouvé cette maxime dans quelque recueil? L'avait-il entendue à l'hôtel de Rambouillet où on le mena dans sa jeunesse? Je l'ignore; mais enfin, voilà une fois de plus la trace de Castiglione dans une voie suivie longtemps après sa mort par un des plus sublimes génies.

On peut, du reste, expliquer assez facilement

cette conformité fréquente entre les idées de Castiglione et celles des maîtres de notre littérature. Qu'a-t-il vu, dans son pays même, et dans l'Europe où il a rempli quelques missions? La naissance de grandes monarchies, qu'entouraient des cours brillantes et soumises. Or, il a volontiers accepté cet état de choses; il s'est conformé au mouvement de son siècle; il a désiré que cette évolution vers la royauté toute-puissante s'achevât heureusement pour les princes et pour les peuples; et comme il avait l'esprit élevé, le cœur excellent, il a indiqué aux souverains tout le bien qu'on attendait d'eux.

Il ne s'emporte pas contre les républicains; il les laisse même, par la bouche de Bembo, né à Venise, exposer l'avantage du gouvernement qu'ils aiment. « Un seul homme, dit Bembo dans le dialogue qui » nous occupe, ne peut tout connaître, tout prévoir; » il est donc meilleur que l'autorité et le conseil se » partagent entre un grand nombre. » Mais à cela Castiglione fait répondre par son interprète, qu'il est plus facile de former à la sagesse un seul homme qu'une multitude : or, le prince, né d'un sang noble, élevé par des gens distingués, dirigé par un courtisan qui est lui-même accompli, a grande chance d'être un jour très sage et de bien comprendre sa mission. Écartons de lui l'ignorance, persuadons-le qu'il ne doit pas vouloir tout ce qu'il peut, et nous recueillerons bientôt les fruits d'une si excellente éducation.

Pour être plus sûr que le prince connaîtra les besoins de son peuple, Castiglione l'invite à créer

deux Conseils, l'un composé de nobles choisis par lui-même et avec lesquels il consulterait, leur accordant pleine licence de dire leur avis, et leur faisant savoir qu'il abhorre le mensonge; l'autre, appelé Conseil populaire, où entreraient des hommes de rang inférieur, choisis parmi la nation et qui confèreraient avec les nobles des affaires de la cité. Le prince serait la tête du corps politique, les deux Conseils en seraient les membres, et le gouvernement du tout résiderait principalement dans le prince.

Où Castiglione a-t-il conçu ce plan de constitution? Est-ce durant son ambassade auprès du roi d'Angleterre Henri VII? Il y a bien là quelque chose de britannique, qui fait songer à la chambre des lords et à celle des communes. Conseil des nobles, Conseil populaire, peu importent les noms; l'essentiel, c'est le mode de nomination. Or, l'auteur attribue le choix des conseillers nobles au souverain; ce n'est pas tout à fait ainsi que se passent les choses en Angleterre. Si le roi peut créer des lords, il ne peut pas, d'autre part, sans jugement, exclure de la Chambre haute ceux que leur naissance y fait entrer. Quant au Conseil populaire, Castiglione veut que les membres en soient choisis parmi le peuple, *eletti tra'l popolo*. Mais *parmi* le peuple ne dit point *par* le peuple, et le texte italien, portant plus haut ces expressions : *Vorrei che dei suoi sudditi eleggesse un numero di gentiluomini*... (je voudrais que parmi ses sujets *il choisît* un certain nombre de gentilshommes...), il est à croire qu'ici encore le mot

eletti désigne un choix fait par le prince, et non par les citoyens.

La nation que Castiglione fera gouverner selon ses maximes, recevra donc son bonheur du souverain, et ne sera pas appelée à se le créer elle-même; elle aura voix consultative, si l'on veut, mais point de pouvoir législatif, et le caractère du monarque sera d'une importance extrême, parce que personne n'aura le droit de redresser malgré lui ses erreurs. Aussi Castiglione s'attache-t-il avec grand soin à concevoir un prince parfait. Il veut que de bonne heure l'homme qui doit commander aux autres apprenne à se maîtriser lui-même et à soumettre toutes les puissances de son âme à la raison. Quand il sera grand, on lui prouvera qu'il faut se régler ainsi; mais dès l'enfance on l'y habituera, on le pliera insensiblement à la pratique de toutes les vertus, qui formeront en lui un harmonieux concert. Il ne voudra gouverner que selon les lois; il y obéira le premier; il s'en constituera le gardien et l'incorruptible exécuteur. Il conservera ses sujets dans un état tranquille, et leur donnera les biens de l'âme, du corps et de la fortune; sous son empire, ils seront bons, bien gouvernés et bien commandés. Les juges qu'il établira auront tant de sagesse et d'intégrité que la chicane s'enfuira devant eux. Son pouvoir sera celui d'un père, et non d'un maître; les méchants même, il les frappera, non par haine, mais par devoir, on pourrait presque dire par amour, afin de guérir leur méchanceté. Il n'entreprendra point de guerres injustes, ne combattra que ceux

qui l'auront attaqué, ou qui, par leur indigne conduite, par leur soif de domination, seront devenus le fléau de leurs voisins. La justice, en un mot, restera sa seule passion, et se confondra dans son âme avec la piété envers Dieu.

En entendant ces nobles maximes, plus faciles à concevoir qu'à réaliser, mais sorties d'un cœur vraiment bon et soucieux du bonheur des hommes, un interlocuteur du dialogue sent s'éveiller en lui le désir de critiquer. Ce n'est pas ainsi qu'il comprend le métier de roi; il y veut plus de faste, plus de luxe, moins de scrupules et, comme il dit, plus de *grandeur*.

Pourvoir à la tranquillité des peuples est nécessaire, suivant ce critique; mais il suffit pour cela de bien choisir ses agents, et le choix fait, le prince s'occupera de *plus grandes choses;* il éblouira le monde par sa valeur guerrière et par la promptitude de son esprit. Il sera généreux, splendide, donnera à tout le monde sans réserve, parce que Dieu (selon le proverbe) est le trésorier des princes généreux. Il fera des festins magnifiques, des fêtes, des jeux et des spectacles; il aura une foule de chevaux, utiles à la guerre, agréables dans la paix; des faucons, des chiens et tout ce qui sert aux plaisirs des grands seigneurs et des peuples. Il bâtira de grands édifices, qui l'honoreront de son vivant et l'immortaliseront près de la postérité. Voyez Alexandre! Non content d'avoir dompté le monde par les armes, il a fondé des villes en Égypte et dans l'Inde; il songeait même à tailler en figure d'homme le mont

Athos (et cette figure eût été la sienne); dans la main gauche il lui aurait mis une vaste cité, dans la droite une grande coupe, où seraient venus se rassembler tous les fleuves qui sortent de la montagne, pour tomber, de là, dans la mer. Pensée vraiment superbe et digne d'Alexandre le Grand!

« Voilà, poursuit l'amateur du faste, voilà les » choses qui conviennent à un noble et vrai prince; » voilà ce qui, dans la paix et dans la guerre, » conduit à la plus haute gloire, et non pas de faire » attention à toutes ces minuties, non pas de » prendre garde à ne combattre que pour le bien » des hommes. Si les Romains, Alexandre, Annibal » et les autres, avaient eu de pareils égards, ils ne » seraient point parvenus à ce comble de gloire » qu'ils atteignirent. »

A chaque ligne de ce morceau (que j'abrége), on sent passer une douce ironie; ces mots *grande*, *gloriosissimo*, *splendido*, cet exemple du mont Athos qu'on voulut changer en colosse, peignent bien l'engouement d'un certain vulgaire pour tout ce qui brille, étonne, fait du fracas, et comme on dit jette de la poudre aux yeux. Mais l'interprète de Castiglione répond avec beaucoup de sens qu'il est absurde, en faisant la guerre, de ne pas viser à la paix, absurde de déployer dans les combats une force extraordinaire, et de ne pas savoir goûter les fruits du repos.

La guerre, disait notre auteur quelques pages plus haut, est un mal en soi; la paix est bonne,

mais il faut que l'ordre y règne, que le puissant n'y écrase pas le faible. C'est ce qu'ont voulu les plus anciens héros; ils purgeaient le monde des tyrans et des oppresseurs; ils avaient ces scrupules, dont sourient certaines gens. Et Alexandre lui-même n'a pas réalisé son rêve du mont Athos taillé en statue; il a fait mieux, il a rendu toutes ses victoires vraiment utiles au genre humain. Chez les peuples qu'il a soumis il a introduit de meilleures lois; aux uns il a enseigné l'agriculture, aux autres le mariage régulier, à ceux-ci le respect de la vieillesse et de leurs parents, à ceux-là l'abstention des sacrifices humains. Sa vraie gloire est dans ses bienfaits beaucoup plus que dans ses conquêtes.

Voilà certainement des idées que notre société approuve, voilà des aspirations qui chaque jour deviennent plus vives. L'ambition les contredit sans doute; mais encore est-elle obligée de prendre pour prétexte ces idées mêmes. Les persécuteurs se nomment quelquefois les combattants de la civilisation, *cultur-kämpfer,* comme on dit à Berlin. Qu'ils se parent de ce nom sacré, qu'ils en abusent pendant quelques jours; la vraie civilisation, celle qui ne persécute pas, fait son chemin, habitue les peuples à la reconnaître, et se prépare à tuer par leurs mains toutes les tyrannies hypocrites qui prétendent faussement la défendre.

Mais revenons à Castiglione. Sur qui compte-t-il pour assurer, comme il le voudrait, le règne de la justice et du bonheur parmi les peuples? Sur les princes sages qui comprendront que mieux vaut un

petit territoire bien gouverné, qu'un immense État tout plein d'oppression. Y a-t-il de ces princes en Italie? Peut-être; mais l'Italie est à cette époque trop peu respectée de ses voisins. Castiglione, qui ne détaille pas, comme Machiavel et Guichardin, les malheurs de la Péninsule, reconnaît toutefois en passant que l'*étranger* menace de l'asservir; qu'il est affreux pour des souverains de s'appuyer sur l'*étranger* et de se faire garder par lui. Ailleurs, il appelle l'Italie malheureuse *(povera)* d'être si riche, si attrayante, et si mal défendue, tout cela par la faute de quelques-uns, dit-il; mais ces quelques-uns *(quei pochi)*, il ne les nomme pas.

A qui s'adressera-t-il donc? Aux souverains ou aux héritiers présomptifs des grands États européens, à Monseigneur d'Angoulême, au prince de Galles, à Charles de Bourgogne. Il voudrait les voir sincèrement unis, laissant en paix leurs voisins plus faibles, ou les lançant avec eux contre l'Orient, que l'on irait civiliser, que l'on conquerrait pour son bien.

Ah! le beau projet de croisade et de réconciliation européenne! Mais Monseigneur d'Angoulême peu de temps après s'est appelé François Ier, le prince de Galles Henri VIII, et Charles de Bourgogne Charles-Quint; tout le monde sait comment ils s'aimèrent.

Reconnaissons pourtant la vérité. Ces biens, cet ordre, cette justice que Castiglione souhaite pour les peuples et qu'il recommande aux princes de leur procurer, quelques souverains, en effet, les leur

donnèrent; ce furent de belles années que celles de Henri IV et d'Élisabeth, et la première partie du règne personnel de Louis XIV. Sécurité, bien-être, splendeur même, La Bruyère se félicitait de voir tout cela en France au moment où il écrivait; et avec plus de précision encore que Castiglione, il conseillait aux princes d'entrer dans les *détails*, afin de rendre les peuples heureux: « Que me » servirait, dit-il, que le prince fût heureux et » comblé de gloire, si je vivais dans l'oppression ou » dans l'indigence; si je me trouvais exposé, dans » les places ou les rues d'une ville, au fer d'un » assassin; si j'avais à souffrir, dans ma métairie, » du voisinage d'un grand; si par la facilité du » commerce, il m'était moins ordinaire de m'habiller » de bonnes étoffes et de me nourrir de viandes » saines? »

Après La Bruyère un siècle s'écoula, et les peuples, s'apercevant qu'un seul homme ne sait pas toujours faire leur bonheur, aspirèrent à se gouverner. Depuis ce temps, l'Europe est entrée dans une évolution nouvelle; les monarchies absolues s'écroulent ou se transforment tour à tour; comme à l'époque de Castiglione, les nations veulent l'ordre et la justice, mais elles n'entendent plus les recevoir que d'elles-mêmes, et les rois désormais ne seront plus leurs tuteurs, mais leurs agents.

Autre temps, autre esprit. Castiglione, pour rendre les hommes heureux, comptait encore sur les princes et leurs courtisans. Que les palais, disait-il, se remplissent d'hommes accomplis, et peu à peu le

goût de la vraie gloire, la passion de bien faire inspirera les souverains. Ils ne manqueront pas de bons conseils; tel courtisan qui, dans sa jeunesse, les aura servis l'épée à la main, vers le déclin de son âge, et plus utilement encore, les servira par ses avis.

La vieillesse affaiblit le corps, mais elle n'éteint ni l'esprit ni le cœur; l'amour même, oui, l'amour, est-il dit dans ce dialogue, peut s'allier avec l'âge, sans que la morale et le bon sens doivent en souffrir. — Mais quoi! sous des cheveux gris, soupirer comme jadis, chanter d'une voix chevrotante les *canzoni* qui célèbrent deux beaux yeux! espérer que la grâce, que la jeunesse et la force veuillent s'unir avec la faiblesse, les rides, la goutte et les épaules voûtées? — Non, non; il ne s'agit point de cet amour qui se laisse séduire par les sens et qui égare si souvent la raison; l'amour qu'un homme âgé peut admettre en son âme sans la plus légère crainte du ridicule, l'amour que la jeunesse elle-même devrait rechercher, si elle voulait s'exempter des jalousies, des fureurs et de la honte, c'est l'amour platonique, immatériel et pur, dont Messire Pierre Bembo fait des leçons et donne l'exemple. Que de belles et nobles dames il a aimées de cette manière, sans que leur honneur ait subi la moindre atteinte! Lucrèce Borgia lui envoya un jour une mèche de ses cheveux dans une lettre qui existe encore. Ah! si elle n'avait eu d'autre adorateur que Bembo, combien sa réputation serait meilleure! Bembo enseignera donc à l'ingénieuse société réunie

dans le palais d'Urbin la nature et les lois de l'amour platonique. C'est sa spécialité; on peut bien critiquer ses opinions et ses discours, on peut même sourire de sa vie, qu'il a partagée commodément entre l'amour platonique et l'autre; mais nul ne prétendra qu'il n'ait pas étudié, raffiné, retourné la question sur toutes ses faces.

Les dames qui président la réunion semblent avoir réservé sa parole, ainsi qu'un bouquet délicieux qu'on reçoit à la fin d'une fête et dont on respire à longs traits le parfum en se retirant.

Il commence donc; et comme il ne s'appuie pas directement sur la morale chrétienne, il accorde aux jeunes gens une certaine indulgence et juge presque impossible d'éviter certaines faiblesses. Pourtant, dit-il, c'est se tromper, c'est déchoir que d'associer les sens à son amour. Il faut songer que la beauté ne vient pas de la matière elle-même; elle est en Dieu comme la lumière dans le soleil; quand cet astre lance ses rayons sur un vase poli et bien proportionné, l'éclat qui en rejaillit charme les yeux. Ainsi, quand Dieu veut nous révéler sa beauté céleste, il nous en montre le reflet sur un corps gracieux ou sur un noble visage. Mais nous devons, derrière cette enveloppe matérielle, toute rayonnante qu'elle nous paraît, apercevoir une œuvre de Dieu plus belle encore; et cette œuvre c'est l'âme de la personne aimée. Adressons nos hommages à l'âme, cultivons-la, embellissons-la par nos conseils; offrons-lui notre âme à son tour, afin qu'elle l'élève pareillement et l'embellisse.

Concentrons d'abord nos désirs dans nos deux sens les plus spirituels, la vue et l'ouïe, et peu à peu montons plus haut, entrons dans le monde idéal, contemplons la source de toute beauté, de tout ordre, de toute harmonie... « Amour divin, qui as produit tous les êtres, unis-les entre eux et rappelle-les vers toi; fais que perdu dans ta lumière, n'écoutant plus ses sens, n'usant même plus du raisonnement, l'homme se transforme en un ange, et comprenne directement toutes les choses intelligibles. O Dieu! ravis-nous à ce corps, et joins-nous pour jamais à toi. »

En achevant ces mots, Messire Bembo s'arrête, les yeux levés au ciel, immobile et comme égaré. Il faut, pour le rappeler au monde réel, que Mme Émilia le tire par son manteau. Quand notre extatique déclamateur commence à revenir à lui, les détracteurs du sexe ne manquent pas de lui faire leurs objections : Les femmes, disent-ils, ne sont pas capables de ces sublimités de l'amour divin. — Quoi! reprend-il, vous oubliez Diotime, qui enseigna ces secrets à Socrate, et ~~Madeleine~~, et tant de saintes qui de l'amour des créatures ont passé si vivement à l'amour de Dieu!

En ce moment, où Bembo et ses auditeurs, partis de l'école de Platon, arrivaient sans effort, mais non sans un petit détour, à celle du Christ, la duchesse d'Urbin fit ouvrir les fenêtres qui donnaient sur les hautes cimes de l'Apennin. On aperçut vers l'Orient une belle aurore vermeille qui venait de naître; toutes les étoiles étaient disparues; seule la douce

planète de Vénus, l'astre de l'amour, régnait encore au ciel; un air frais et piquant faisait frissonner les bois et réveillait les concerts des oiseaux. On éteignit les torches, et à la lumière du jour, chacun fort étonné d'avoir si longtemps prolongé l'entretien se retira dans son appartement.

Ainsi se termine par un poétique tableau cette œuvre, surannée dans quelques parties, et toutefois plus moderne, plus vivante qu'on ne le croirait. Au seuil de ce grand palais monarchique, qui durant trois siècles abrita nos pères, Castiglione paraît avec honneur, tenant en main son livre du *Courtisan*, ce petit livre tout plein d'idées dont quelques-unes fleurissent encore, dont plusieurs luttent pour ne point mourir, et dont plusieurs ne mourront jamais.

CHAPITRE XIII

—

Vie de Sannazar.

Sannazar aussi tient une large place dans l'histoire intellectuelle de l'Italie et du XVIe siècle. Il a fait des poésies latines qui ravissaient d'admiration les humanistes de son temps, il a laissé des vers italiens fort distingués, et un poëme ou tableau pastoral, l'*Arcadie*, qui lui donne le droit d'être regardé comme le créateur d'un genre chez les modernes. Il est même, par cette œuvre, l'ancêtre du Tasse : sans l'*Arcadie*, l'*Aminta* serait-il né? Le double courant de littérature scolaire et de littérature vivante coule, si je puis dire, aux pieds de Sannazar, et sur l'un comme sur l'autre, il lance d'élégants navires, dont nous pouvons encore admirer la bonne grâce, bien que leurs ornements soient un peu passés de mode.

Par la date de sa naissance, il appartient à une époque d'érudition; par celle de sa mort, il est le contemporain des chefs-d'œuvre les plus brillants. Dans sa jeunesse, il voit Marsile Ficin traduire Platon;

dans son âge mûr, il lit le *Prince*, la *Mandragore* et le *Roland*. Jacques Sannazar, en effet, naquit à Naples le 6 août 1458. Vers la fin du siècle précédent, sa famille était venue de Pavie, où Dante l'avait connue jadis (car il y a un Sannazar de Pavie nommé dans le *Convito* du grand poète). Il paraît du reste qu'en remontant plus haut, on trouvait des preuves certaines de l'origine espagnole des Sannazar. L'Espagne, Pavie, le royaume de Naples, tels furent les trois séjours successifs de cette famille. Le père de celui qui nous occupe fut un gentilhomme riche et puissant; mais Jeanne II, reine de Naples, ayant rencontré en lui une certaine opposition, le disgracia et lui enleva presque tous ses biens. De bonne heure il mourut, et laissa son jeune fils confié à la tutelle de sa veuve. C'était une femme énergique, mais prudente, qui, après avoir tenté de tenir son rang à Naples avec les débris de sa fortune, jugea plus sage de quitter la capitale et d'aller vivre à moins de frais dans la petite ville de Nocera.

Elle partit; mais le premier maître de Jacques Sannazar, le savant Junianus Maius, se prit à regretter son élève, qui, jeune et même enfant, faisait déjà de si beaux vers latins! Plus d'une fois Junianus écrivit à la noble veuve qu'elle avait tort d'enfouir les talents de son fils et de le tenir éloigné des hommes instruits. A Naples, ce jeune arbre, qui promettait des fruits savoureux, pourrait recevoir une culture digne de lui; mais à Nocera, il s'étiolait!

La mère de Sannazar écouta ces conseils, et par amour maternel, revint à Naples. Là, Jacques fit des

progrès rapides, et goûta ces grands anciens qui pour un Italien, et même pour un Espagnol, sont des ancêtres; car enfin l'Espagne a donné aux lettres romaines Lucain, Sénèque, Martial et Quintilien. En 1480, un littérateur nommé Pontanus, qui n'écrivait qu'en langue latine, avait fondé à Naples une académie. Sannazar y entra, et suivant l'usage de cette société, prit un nom nouveau dont il signait ses discours et ses écrits. Il s'appela lui-même *Actius Sincerus*, et ses œuvres imprimées portent encore ce titre : *Actii Sinceri Sannazari opera*.

Tout appauvri qu'il était par la disgrâce dont une reine avait frappé son père, il avait rang de gentilhomme, et siégeait au Conseil de la Porte Neuve, où se réglaient les affaires d'un quartier de Naples. Or, un de ses collègues à ce Conseil avait une fille, Carmosine Bonifazio. Jacques Sannazar la vit, l'aima et désira d'en être aimé : mais elle n'y consentit point, et ne fut jamais pour lui qu'un objet de désirs trompés, de tristesse et d'inspiration. Vainement il lui adressa dans les deux langues des vœux ardents et des plaintes éloquentes.

« Je ne cherche plus la gloire, écrivait-il un » jour; je n'ai plus souci de surpasser Homère ou » Virgile, il me suffit d'être connu par mon amour... » Heureux celui qui a pu fléchir une jeune fille » inexorable, et goûter la joie d'un hymen souhaité ! » Peu lui importent les riches duvets qui naissent » aux forêts d'Éthiopie et la laine rougie par le » pourpre de Tyr; ce n'est ni l'or ni les pierres

» précieuses qui tourmentent de désirs les pauvres » amants; fléchir celle qu'on adore, c'est être assez » riche. » Carmosine Bonifazio ne partageait peut-être pas cette opinion; peut-être le fils d'un seigneur ruiné ne lui semblait-il pas assez riche pour vivre à deux; peut-être de tristes prévisions l'avertissaient-elles de ne consacrer à personne une existence qu'elle sentait menacée; peut-être aussi....; mais en vérité, nos *peut-être* ne finiraient point; eh! savent-elles toujours, les chères créatures, pourquoi elles aiment ou n'aiment pas? Ce qui est sûr, c'est que le jeune poète ne se vit encourager par aucune parole, par aucun signe.

Pour mieux faire apprécier le don de son cœur, il offrit à celle qu'il aimait cette immortalité que Pétrarque avait jadis donnée à Laure. Qu'elle lui sourît, qu'elle ne rejetât pas son hommage, et aussitôt il la nommerait dans ses *canzoni* et dans ses sonnets italiens. Elle ne sourit ni n'accepta: alors il la menaça d'en adorer une autre, et de décerner à cette rivale la gloire que refusait Carmosine. Ce ne fut plus en latin, mais en langue vivante qu'il adressa, non sans quelque courroux, cette mise en demeure à son ingrate.

« Repose-toi, ma lyre, disait-il; nos chants » commencent à peine; tu n'es point lasse encore, » mais dès maintenant tu dois être irritée; car celle » que j'espérais élever jusqu'au ciel ose indignement » souhaiter un autre sort. Oui, j'espérais remplir de » sa renommée toute cette Italie que ferment les » Alpes et que la mer environne; je comptais donner

» à ce beau nom le rang suprême et la durée où les » cœurs bien placés aspirent. Après mille et mille » années, on l'aurait vue encore vivante au monde; » on l'aurait appelée par son nom, cette femme qui » me refuse toute pitié. Eh bien! puisqu'il le faut, » nous suerons sous un autre joug, nous chercherons » la victoire dans une autre guerre, nous chanterons » un autre visage et d'autres attraits. » . . . .

Peu sensible à cette menace, Carmosine n'accorda rien, et Sannazar s'exhorta lui-même à laisser tout espoir d'amour, à ne plus s'occuper que d'étude et de gloire littéraire. « Reprends ta course première, » disait-il, ta sainte entreprise; poursuis de nouveau » le vrai honneur, aspire à la palme glorieuse, âme » infortunée! Laisse-toi conduire enfin par de meil- » leurs guides; vraiment on ne sentirait rien si l'on » ne ressentait pas de telles offenses! Malgré le » poids d'un corps mortel, tu peux, mon âme, » t'élever à une espérance plus noble et plus » auguste; tu peux de toutes tes armes te défendre » contre la mort. Que celle qui, nuit et jour, désire » mon trépas, trouve une trompette plus harmonieuse » et plus sonore, puisque mes vers ne font pas assez » retentir son nom! Ou si elle tient peu à la gloire » de sa beauté, qu'elle laisse ici-bas enfermés dans » les ténèbres de la tombe son beau visage et sa » renommée. » . . . .

L'homme qui tient ce langage assurément n'est point guéri. Quand on n'aime plus, on ne s'inquiète point de savoir ce que l'ingrate doit gagner ou perdre à être abandonnée de vous.

La plaie de Sannazar n'était donc point fermée, et sa douleur, à un certain moment, devint si poignante, qu'il songea, de son propre aveu, à en finir avec la vie. Puis il manqua de ce singulier courage nécessaire pour briser le lien de l'âme et du corps; il préféra quitter Naples et voyager. Peut-être, se disait-il, les choses nouvelles que je verrai me distrairont; peut-être oublierai-je Carmosine; peut-être ne m'oubliera-t-elle pas et me regrettera-t-elle à cause de mon absence même. Pensant ainsi, il se préparait au départ; puis il hésitait, car le cœur admet toutes les contradictions. Ce pays de Naples qu'il allait quitter n'était-il pas celui *où sa déesse était descendue du ciel?* celui où elle avait dormi, toute petite, en son berceau? N'était-ce pas ce pays superbe et bienfaisant où le Ciel se montre si large, si *courtois* envers les hommes? Que pouvait-on trouver de meilleur, de plus beau que Naples? Ajoutez-y la faveur naissante de Sannazar, cette amitié dont l'honorait le prince Frédéric d'Aragon, deuxième fils du roi Ferdinand : que de douces chaînes le retenaient! Si sa mère eût encore vécu, elle eût mis le dernier et le plus puissant obstacle à son départ; mais vers cette époque elle mourut, et le projet de voyage fut accompli.

Où se rendit le jeune poète? En Arcadie, si l'on en croit le livre auquel il a donné ce titre; peut-être en Orient, comme le pensent aujourd'hui certains critiques; plus vraisemblablement en France, comme l'ont dit les biographes les plus rapprochés de son temps. Quoi qu'il en soit, il ne trouva pas dans ses

lointaines pérégrinations tout le soulagement qu'il y cherchait. Regrettant toujours sa patrie, qu'il jugeait la plus belle du monde; pensant toujours à Carmosine, ne recevant d'elle aucune nouvelle, mais quelquefois la revoyant en songe et la revoyant moins inexorable qu'autrefois, il revint avec un mélange de tristesse et d'espérance. A son retour, il apprit que Carmosine n'était plus; comme il l'a dit poétiquement, un vent irrésistible avait abattu le bel oranger; rameaux et fleurs étaient couchés dans la poussière.

Carmosine morte, il ne restait plus qu'à la célébrer; Sannazar s'en acquitta bien, et peut-être (car tel est l'égoïsme des meilleurs) avec d'autant plus d'enthousiasme, que cette jeune fille, n'ayant jamais voulu s'unir à lui, ne s'était du moins donnée à personne.

Sauf ces malheurs en amour, Sannazar, à cette époque, pouvait se féliciter de sa fortune. Le roi de Naples Ferdinand Ier et ses deux fils l'avaient pris en grande amitié. L'aîné de ces princes, Alfonse d'Aragon, repoussa une descente des Turcs près d'Otrante, et fit la guerre au pape Sixte IV. Sannazar l'accompagna dans ces deux campagnes, et décocha contre ses ennemis deux épigrammes latines qui coururent vite de bouche en bouche. Les puissances italiennes se regardaient alors d'un œil si jaloux, qu'on avait vu la cour romaine redouter la victoire d'Alfonse sur les infidèles. Quand il les aura repoussés, disait-on, il est capable de marcher contre nous; peut-être même, comme Frédéric II au

moyen âge, prendra-t-il des Turcs à son service et les lancera-t-il sur le patrimoine de saint Pierre. « Ne crains rien, Rome, s'écrie à ce propos Sannazar; » il triomphera et t'apportera des lois meilleures; » sous le sceptre d'Alfonse, Rome, tu grandiras. »

Pone metum, vincet; sed te meliora manebunt
Imperia; Alfonso principe, major eris.

Ce rêve d'ambition — et peut-être d'*unité italienne* — ne s'accomplit pas alors; Sixte IV mourut; Naples se réconcilia avec le Sacré-Collége et avec les autres États que le pape avait liés à sa cause.

« Quelle est, dit alors Sannazar, cette paix qui brille à nos yeux? pourquoi le bruit des armes a-t-il soudain cessé? D'où vient cela? Sixte n'est plus. »

Dic unde, Allecto, pax hæc effulsit et unde
Tam subito reticent prælia? Sixtus obit.

Pour plaire au prince Alfonse, Sannazar guerroie, avec la plume, il est vrai, plus qu'avec l'épée; pour plaire à Frédéric, frère puîné d'Alfonse, il se livre à de pacifiques et quelquefois à de joyeux travaux : témoin ce jour où il lui présenta un livre intitulé *Gliomero,* recueil de facéties et de proverbes napolitains. Cet opuscule est bien rare aujourd'hui, et je confesse avec regret ne l'avoir pas lu; mais ce que je regrette plus encore, c'est que Sannazar, dans ses propres poésies, n'ait pas assez suivi cette veine populaire. De très bonne heure il lui vint l'idée de chanter la campagne et surtout les bords de la mer. Virgile, dans ses églogues, n'avait jamais peint la

vie des pêcheurs; Théocrite n'en avait touché qu'un mot ou deux; Sannazar résolut de combler cette lacune et de faire dialoguer en vers latins les pêcheurs du golfe de Naples.

Heureuse pensée, au fond; mais comment conseillerions-nous à un poète de l'exécuter?

D'abord nous aimerions mieux l'italien, même le patois vulgaire de Naples, que cette langue savante et morte; puis nous serions d'avis que l'auteur étudiât de près les mœurs, les besoins, les joies, les épreuves journalières de ces braves gens. Il ferait bien de choisir entre ses matériaux les plus agréables et les plus poétiques; d'encadrer ses scènes familières dans de beaux paysages, d'idéaliser enfin les hommes et les choses sans jamais les dénaturer. Théocrite avait fait ainsi pour les bergers siciliens; tous les propos qu'il leur attribuait étaient champêtres, et quoique les vrais paysans fussent incapables de parler si bien, ils n'auraient pas eu de peine néanmoins à comprendre ce beau langage. L'art, dans ses œuvres, était exquis, mais ne dégénérait point en artifice.

Sannazar eut un sens moins juste des conditions essentielles du genre. Dans cette nature et ces mœurs napolitaines, il travestit tout; il réunit des Tritons, des Nymphes, des Néréides sur les rivages et au sein des flots. Ses pêcheurs mêmes ne furent plus des hommes du peuple travaillant sur la mer pour gagner leur vie; ce furent les prête-noms des gens de lettres et des gens de cour parmi lesquels Sannazar vivait; que dis-je? ce furent des Sannazars

chantant leurs plaisirs et leurs peines en termes païens et imités, des Sannazars *parlant Virgile*, comme dirait Molière, et s'acharnant à se traduire eux-mêmes en un langage qui n'était plus celui de personne.

Il y a, du reste, beaucoup d'élégance dans ces vers, une harmonie délicate et soutenue, un sentiment de la nature visible, qui perce à travers tous les déguisements. Aussi les lettrés de la Renaissance vantèrent-ils à l'envi le poëte qui, du fond des bois, avait amené la Muse pastorale au bord des mers.

Les églogues de Sannazar sont au nombre de cinq seulement; mais on y joint un morceau qui, en son temps, fut fort goûté, et qui peut l'être dans le nôtre. La petite pièce portant pour titre : *les Saules (Salices)* ne serait pas trop indigne d'Ovide; elle est ingénieuse et charmante comme certains passages des *Métamorphoses*. Elle respire un amour ardent de la beauté, et par-dessus tout elle a l'avantage de ne point faire allusion à autre chose; de ne point être une réalité moderne mal travestie, mais une résurrection franche et sans sous-entendus des fables qui, jadis, enchantaient l'esprit des hommes, au temps où les Nymphes lascives

Ondulaient au soleil parmi les fleurs des eaux,
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives
Les Faunes indolents couchés dans les roseaux.

C'est de Nymphes, en effet, qu'il est question dans ce récit.

Un jour, nous raconte Sannazar, de jeunes satyres, au bord du petit fleuve Sarno, avaient fui, sous l'ombrage des aulnes, les dévorantes ardeurs de midi. Pour passer le temps, ils prennent leurs chalumeaux, les rajustent, les essaient, et modulent quelques airs rustiques. Des rires argentins tout à coup ont retenti. Les satyres lèvent la tête et voient sur le coteau des nymphes qui les regardent, mais qui n'osent approcher, car elles se souviennent des malheurs de leurs compagnes; jadis Daphné n'a-t-elle pas été poursuivie par Apollon, et Syrinx par le dieu Pan? C'est chose fatale, hélas! pour une nymphe, d'errer trop près d'un satyre ou d'un dieu.

Celles-ci craignent donc; mais elles ont eu grand tort de se laisser entendre et apercevoir. « Venez, leur disent les satyres; pourquoi vous tenir à cette distance? Que n'approchez-vous de la rive? Que ne dansez-vous au son de nos chalumeaux? Nous sommes las de jouer nos airs pour les bois et les rochers sourds. »

A ces paroles, les nymphes s'enfuient sans rien répondre. « Cessez de trembler, leur crient les satyres; nous ne vous tendons point de piége; nous ne nous cachons point pour vous surprendre; dans la prairie tout est découvert; elle ne recèle aucune embûche. Nous ne sommes pas des monstres avides de votre sang; nous sommes, comme vous, les enfants des dieux; nous aimons, comme vous, à bondir sur les rochers et à poursuivre les bêtes sauvages. »

Calmées par ces protestations, les nymphes

descendent dans la prairie et entrelacent leurs danses gracieuses : que de charmes déployés pour leur perte! Peu à peu les satyres se troublent, jettent leurs chalumeaux, violent enfin leur parole, s'élancent vers les nymphes, les effraient et les poursuivent. Vainement elles appellent les dieux à leur secours. Une seule ressource leur reste : se jeter dans le fleuve Sarno; elles y périront sans doute, car elles ne sont pas naïades, mais nymphes des bois : oui, elles y périront, mais elles auront échappé aux satyres. Déjà elles s'inclinent sur le fleuve; elles tendent les bras comme des nageuses qui vont fendre l'onde; soudain leurs pieds se paralysent, leurs ongles s'allongent en racines, le sang se dessèche dans leurs veines, l'écorce recouvre leur poitrine, leurs doigts deviennent des rameaux, un feuillage glauque remplace leurs blonds cheveux : ce ne sont plus des nymphes, mais des saules; et cependant ne cherchent-elles pas encore à éviter les dieux des forêts? Voyez-les toutes : fixées au bord de l'onde, elles s'inclinent, comme pour fuir, sur le milieu du fleuve.

Tels étaient les jeux d'imagination qui ravissaient au XVIe siècle les amateurs de l'antiquité, et ces amateurs étaient nombreux dans les petites cours italiennes; plus d'une dame même souriait avec intelligence aux vers latins dont on lui faisait hommage!

La maison royale de Naples ne laissa point sans récompense les efforts de Sannazar pour la charmer et la servir. Le prince Frédéric lui fit don d'une

villa située presque aux portes de Naples, d'où l'œil embrassait avec volupté le magnifique panorama du golfe. Ce lieu se nomme encore la Mergellina, et Sannazar en a célébré les splendeurs en hexamètres, en distiques et en odes. Il n'accuse pas le prince, comme le prétendent certains biographes, d'avoir voulu le reléguer à la campagne; il se réjouit sincèrement, au contraire, des nombreux bienfaits que la main de Frédéric a versés sur lui (1).

Et ces bienfaits, il les paie de deux manières : par des louanges et par du dévouement. Nous ne verrons dans sa vie ni changements d'opinions, ni flatteries prodiguées tour à tour à des ennemis tour à tour victorieux. Il n'a souhaité pour son pays qu'une domination, celle des princes aragonais issus du second fils d'Alphonse V. Espagnols d'origine, frères et cousins des rois espagnols, ces princes ne cherchaient qu'à devenir Italiens et à séparer leurs intérêts de l'Espagne. On pouvait donc être bon citoyen et s'attacher à leur dynastie.

Malheureusement, d'énormes difficultés se dressaient devant eux; une aristocratie puissante leur résistait, les désignait au peuple comme des étrangers, les contraignait à des coups d'État, puis leur faisait une réputation de perfidie et de cruauté. En même temps leurs cousins d'Espagne aspiraient à les anéantir, et les rois de France, héritiers de la maison d'Anjou, s'armaient contre eux. Jamais trône ne fut plus instable que celui de ces Ferdinands et

(1) *Contulit larga munera dextra.*

de ces Alfonses. Après la mort d'un père, d'un frère et d'un oncle, le prince Frédéric, protecteur de Sannazar, est proclamé roi; mais aussitôt notre Louis XII le menace. Il implore son cousin Ferdinand le Catholique, qui lui envoie une belle armée. Frédéric tend les bras à ces auxiliaires et se croit sûr de vaincre avec eux; mais tout à coup la batterie se démasque; Ferdinand le Catholique est convenu avec Louis XII de dépouiller par moitié son cousin. Français d'un côté, Espagnols de l'autre, prennent le malheureux prince entre deux feux, et ne lui laissent que le choix de sa captivité. Frédéric aime mieux se rendre à Louis XII, qui du moins ne l'a pas trompé; on l'accueille, on l'envoie en France, et Sannazar, courtisan du malheur, part avec son roi, en lui offrant le prix de son patrimoine, qu'il a vendu.

« Puissé-je en songe, disait-il, revoir souvent mon » pays de Naples, entendre le doux murmure de » mon *Sébèthe* et de mon *Sarno!* Je m'exile volon- » tairement. La fortune me favorisera; souvent elle » assiste les gens de cœur. Et puis, j'ai pour compa- » gnes les Muses, les divinités du poëte; d'heureux » pressentiments réjouissent mon âme; je prends » plaisir à ma résolution; ce qui d'ailleurs fait le » prix de mon exil, c'est ma fidélité même. »

Frédéric n'eut pas trop à se plaindre de sa captivité en France; il reçut de Louis XII une pension de 30,000 écus et le titre, un peu vain, de duc d'Anjou. Il mourut en 1504, à l'âge de cinquante quatre ans; son poëte fidèle lui ferma les yeux, et

pour consacrer la mémoire de ce malheur, il ajouta à ses armoiries une urne funèbre.

Cette urne étroite, écrivait-il encore, renferme tout ce que nous avons adoré (*Habet nostros hæc brevis urna Deos.*)

Son pieux devoir une fois rempli, Sannazar voulut revoir Naples; car même après des révolutions qui nous affligent, après la chute des gouvernements que nous préférions, le sol natal nous rappelle encore; c'est là qu'il nous est le plus doux de vivre; c'est là que nous voulons être aimés ou être illustres; c'est là que nous comptons mourir et laisser de nous les souvenirs les plus précieux. Sannazar revint donc et retrouva son domaine, présent des rois qu'il pleurait si sincèrement. A en juger par sa dernière élégie latine, la maison qu'il y fit bâtir était bien belle et bien ornée. On y voyait les statues des Muses et celle d'Apollon perçant de ses flèches le serpent Python; puis les images des princes aragonais et de leurs exploits sur terre et sur mer; puis des appartements variés, pour tous les usages et toutes les saisons. Cette description est sans doute un rêve poétique plutôt qu'une réalité; les biographes, cependant, attestent que Sannazar, en ses derniers jours, put jouir d'une assez grande fortune.

Il avait offert, nous l'avons vu, le prix de son patrimoine à son roi exilé; mais grâce à la pension accordée par Louis XII, ce sacrifice n'avait point été nécessaire. Revenu dans sa patrie, il fréquenta la cour de la reine Jeanne, veuve de l'un des derniers rois aragonais.

Il partageait son temps entre cette princesse, ses amis et ses ouvrages. Parfois il se rendait à Rome et s'y entretenait avec tous les lettrés du siècle. Attentif aux vicissitudes politiques, il se réjouissait des événements qui semblaient venger ses maîtres. Alexandre VI et César Borgia, s'appuyant sur l'alliance française, avaient trahi complètement les princes d'Aragon; aussi Sannazar les déteste-t-il entre tous.

Quelle joie pour lui lorsqu'il apprend que le duc de Gandie, fils aîné d'Alexandre, a été retrouvé dans le Tibre, percé de coups! « A la bonne heure, s'écrie-» t-il! voilà un vrai successeur de saint Pierre; un » pêcheur d'hommes, qui repêche ses propres fils. » Quand les Orsini traquent et poursuivent César Borgia, il se délecte à voir le *taureau* fuyant la dent *cruelle des ours*. « L'amphithéâtre, dit-il, nous est rendu; les jeux sont superbes! » Enfin quand Jules II contraint ce même César à donner les clefs de toutes ses forteresses, Sannazar éclate en exclamations aussi païennes que vindicatives.

« O Marino, écrit-il à l'un de ses amis, ce nouvel empereur de Rome, ce César Borgia, ce Borgia César, qui a profané la ville éternelle et englouti cinquante cités, est maintenant forcé de rendre gorge. O plaisant Jupiter! ô belle Némésis! ô destins charmants! On a raison de le dire, Marino : fortune trop vite avalée se digère mal. Il vomit maintenant, le malheureux, et c'est bien justice. Et pour rendre toutes ces villes que pendant cinq ans de suite il a dévorées, se souillant de crimes et de

rapines, sais-tu combien de jours il lui a fallu? Un seul! ô jour de joie! ô plaisant Jupiter! ô belle Némésis! ô destins charmants! Que cela est doux, Marino! que cela est bien fait! »

Puis, rappelant la fameuse devise : *ou César ou rien (aut Cæsar aut nihil)*, Sannazar lançait ces deux vers, comme deux banderillas, au taureau poursuivi :

Tu triomphais de tout, tu espérais tout, César,
Et tout te manque; et tu commences à n'être rien.

Omnia vincebas; sperabas omnia, Cæsar,
Omnia deficiunt: incipis esse nihil!

Latin vivant, en vérité! Et il en est toujours ainsi quand Sannazar se fait satirique, soit qu'il raille les hommes d'État, soit qu'il bafoue des gens plus obscurs. Qu'était-ce, par exemple, que ce Vétustinus de Rome, si bien décrit en vers ïambiques? Je l'ignore; mais sa figure, grâce au pinceau du malin poète, est de celles que l'on n'oublie pas.

Vétustinus (Sannazar nous l'apprend) a toujours vécu en avare. Il habite aux portes de Rome une guérite couverte de trois tuiles; il dort sur un grabat dont les punaises, les lézards, les souris ne veulent même plus. Il va de jardin en jardin cueillir un ail ou un oignon; il le croque, et c'est son souper. Quand il lui prend envie d'un meilleur régal, il va lui-même pêcher des grenouilles au marais; ou bien il ramasse dans l'égout quelque pigeon pourri, quelque chapon mort; il boit la lie la plus trouble des tonneaux. Eh bien! ce vieil

avare vient de se mettre en dépense. Il a acheté un champ... pour son tombeau; et ce tombeau, il le veut magnifique. Dès le matin il s'habille en hâte, court vers les architectes et les marbriers, ne leur laisse pas un instant de repos, les gronde, les emmène, les ramène, les promène à travers les ruines de Rome, montant et descendant toutes les petites rues. Il leur montre ces théâtres antiques, ces portiques de nos aïeux, ces arcs de triomphe élevés par nos princes, ces thermes ensevelis, ces voûtes qui maintenant gisent enterrées sous nos collines. Partis dès l'aurore, brisés de fatigue et de faim, il ne les rend qu'après midi à leur boutique, qu'ils n'ont pas eu le temps d'ouvrir. A chaque moment, nouvelle chicane; les couronnes ne sont pas bien; il faut changer la frise, refaire les fûts de colonne; aujourd'hui il les veut toscanes, demain corinthiennes, après-demain doriques. Que de soucis pour un tombeau! et cependant à ce cadavre-là les gémonies seraient assez bonnes!

Voilà un malheureux proprement lardé, n'est-ce pas? Il doit souffrir, car les vers de Sannazar avaient grand cours dans toute l'Italie; on respectait en lui la puissance de la plume, on la redoutait, on la courtisait. On eût même voulu l'acheter. Certain personnage, depuis quelques jours, lui envoyait des produits de son jardin : « Je vois ce que tu désires, lui répondit-il; tu veux être nommé dans mes vers, devenir célèbre, passer à la postérité. Par Apollon, si je te satisfais, tu t'en seras tiré à bon compte! L'immortalité pour un panier de choux! »

La république de Venise se montra plus généreuse : Sannazar ayant écrit trois distiques où il la mettait au-dessus de Rome, le sénat lui fit parvenir trois mille ducats pour chacun de ces six vers.

Il y avait à Naples, en ce temps-là, un homme illustre qui eût regardé comme un véritable triomphe un seul mot de Sannazar à sa louange : c'était Gonzalve de Cordoue, surnommé le Grand Capitaine et vice-roi de Naples pour Ferdinand le Catholique. Quelle joie, s'il avait pu écrire à son maître : Sannazar se rallie à nous ; il vient me voir ; il parle bien de moi ! Mais Sannazar ne pardonnait pas à Gonzalve d'avoir détrôné les anciens rois et retenu captif, contre la foi jurée, le jeune fils de Frédéric. Un jour, cependant, Gonzalve lui envoie dire qu'il veut faire une visite aux antiquités de Naples et qu'il le prie de lui servir de guide. Sannazar y consent, et la promenade commence. Gonzalve parlait seul ; le poète l'écoutait, gardant un silence poli, mais froid. Gonzalve énumérait les victoires des Espagnols, disait que le monde ancien et surtout le nouveau monde désormais allaient être à eux. Sannazar attendit que l'on fût arrivé au souterrain de Pausilippe. Là il parle à son tour, exalte cette œuvre des Romains, et fait entendre au vice-roi que nul peuple n'a encore égalé les grands ancêtres de l'Italie.

Vain orgueil, dira-t-on peut-être, puisqu'à ce moment même les Italiens pliaient sous le joug espagnol. — Orgueil fécond ! répliquerai-je, pourvu qu'on ne le laisse pas éteindre à la première génération

et qu'il se transmette des pères aux enfants et des enfants aux petits-fils. A force de redire : nous fûmes maîtres du monde, les Italiens sont redevenus un peuple ; à force de répéter que jadis Turenne chassa d'Alsace les Allemands, notre drapeau pourrait bien un jour revoir le Rhin.

Ni Alexandre VI, ni César Borgia, ni Gonzalve ne furent les seuls souverains ou conquérants qui excitèrent l'antipathie de Sannazar ; il n'aima guère plus Léon X, qui n'avait rien fait pour la restauration des princes d'Aragon, et qui s'était d'ailleurs rendu coupable d'un autre crime d'indifférence.

Tous les biographes nous disent que Sannazar, ayant dépassé soixante ans, s'intéressait à une jeune fille nommée Cassandra Marchesio. S'unir à cette enfant eût été folie ; le poète n'y songeait donc pas ; mais il aimait à la voir, à l'instruire, et souhaitait passionnément qu'elle fût heureuse. Un certain Alfonse Castriola, qui avait promis à Cassandra de l'épouser, oublia sa parole et causa une vive douleur à ce cœur sincèrement épris.

Sannazar en eut grand'pitié, prit fait et cause pour elle, écrivit en cour de Rome qu'une promesse de mariage valait bien un vœu monastique, et que le pape devait contraindre Alfonse à épouser celle qui l'aimait. Léon X vit la chose avec beaucoup plus de calme, et ne fit rien pour marier cet homme malgré lui ; Sannazar s'en fâcha et bouda le souverain pontife. Vainement Léon X lui fit-il demander de mettre au jour certain poëme religieux que depuis quelque temps il avait sur le métier ; vaine-

ment lui promit-il de bien accueillir cette œuvre et d'en patronner le succès. Sannazar avait deux raisons pour ne pas la publier sitôt : d'abord il voulait la polir, la rendre digne des suffrages les plus délicats; et puis il ne voulait pas faire plaisir au pape. Ce fut seulement sous le pontificat de Clément VII que parut ce poëme de *Partu Virginis* ou l'*Enfantement de la Vierge* : ouvrage célèbre, mais critiqué, dont on parle encore, mais qu'on admire peu.

Figurez-vous les premiers mystères de l'Évangile, l'Annonciation, la Visitation, la nuit de Noël, l'Adoration des Bergers et des Mages, jetés dans le moule païen des épopées classiques. Tout mot que Cicéron ou Virgile n'aurait pu comprendre est écarté avec le plus grand soin; notre Dieu, notre Rédempteur, nos anges, nos saints, nos croyances sont désignés par des termes du siècle d'Auguste. Le Christ s'y nomme l'*Espérance des immortels* (*Spes superum*), l'Enfer c'est le Tartare, le Styx; c'est même la demeure de Pluton. La Sainte Vierge, dans son humble retraite, ne lit pas les prophètes, mais les sibylles; et pourquoi? Parce que le mot *sibylle* est plus virgilien. Peu de temps après la naissance de l'Enfant-Dieu, le Jourdain est ému, il convoque ses nymphes, il leur annonce les merveilles de la Rédemption, prédites par le vieux Protée; il leur montre sur son urne l'histoire évangélique sculptée par le ciseau des Parques; il leur dit que Jésus marchera sur les eaux, et que Neptune, Amphitrite et les tritons viendront lui rendre hommage et lui

céder l'empire des mers. S'imagine-t-on le Christ entouré de tritons? Quel accouplement insensé! Quel délire de littérature profane! Et cependant lorsqu'on songe que le vieux Dante place sur la même ligne les visions de saint Paul et la descente d'Énée aux enfers, on se demande si, pour ces Italiens du moyen âge et de la Renaissance, les dieux païens n'étaient pas des êtres réels, des démons supplantés avec justice par le Tout-Puissant, mais qui existaient encore et qu'on avait plaisir à évoquer.

Le Hollandais Érasme, né dans un pays qui n'est point le berceau de la mythologie classique, signala tout d'abord l'absurdité d'un tel mélange; Rome et les cardinaux n'en furent point scandalisés; ils se réjouirent, au contraire, que la religion entrât ainsi dans le domaine du beau latin. Nul ne se méprenait du reste sur les bonnes intentions de l'auteur; on savait qu'il était dévot et qu'il avait, dans sa Mergellina, une chapelle consacrée par lui à la Sainte Vierge, où l'on disait la messe pour ses parents et pour les âmes des princes aragonais. Saint Nazaire, dont il prétendait porter le nom un peu altéré, recevait de lui un culte affectueux : mais il y a une grande différence entre la dévotion et la sainteté; Sannazar ne fut pas un saint, et comme le chapelain Pétrarque et le cardinal Pierre Bembo, il eut un enfant naturel que la mort lui enleva très jeune.

Les dernières années de sa vie semblaient devoir s'achever dans le calme. Ses contemporains les plus distingués aimaient à venir le voir, et il les recevait

bien, mais sans luxe. Quoique riche, il n'était servi que par deux domestiques, dont un cuisinier horriblement laid. « Ne regardez pas son visage, disait-il parfois à ses convives; voyez ses mains, comme elles sont propres! C'est l'essentiel pour un cuisinier. »

On citait de lui des mots heureux et qui accusaient une grande expérience du cœur humain. « Je connais, disait-il un jour, certain collyre qui aiguise bien la vue. — Et quel est-il? lui demanda-t-on. — L'envie; rien n'échappe à l'œil d'un envieux. » « Il est, ajoutait-il encore, une fièvre lente dont on ne guérit jamais, ou si par hasard on en guérit, on meurt bientôt de ne plus l'avoir. Cette fièvre lente qui nous agite, nous consume et nous soutient, c'est l'espérance. »

Au milieu de ses conversations, de ses travaux et du doux bruit de sa gloire, de grands orages vinrent l'assaillir. Charles-Quint et François Iᵉʳ se disputèrent le sud de l'Italie; la peste et les armées envahirent Naples; Sannazar s'enfuit au pied du Vésuve, chez Cassandra Marchesio. Là, il apprit que sa chère maison de campagne avait été occupée par les Allemands du prince Philibert d'Orange. Ce que les Allemands savent faire d'une villa abandonnée, nous le connaissons, hélas! par expérience. Tout fut saccagé, fracassé, brûlé dans la maison de la Mergellina. A cette nouvelle, le poète tomba malade; et, succombant sous le poids de l'âge et de la tristesse, il mourut en 1530, dans sa soixante douzième année.

Il laissait une réputation immense, dont il faut rabattre beaucoup, mais qu'il serait injuste d'anéantir. Nous examinerons à loisir ses ouvrages italiens et surtout son *Arcadie ;* nous reconnaîtrons que tout n'y sonne pas creux ; que ce qu'il peint avec des couleurs trop empruntées, il l'a pourtant lui-même rêvé, aimé, senti. En faut-il plus pour être poète ?

CHAPITRE XIV

Poésies italiennes de Sannazar.

Nous connaissons maintenant la biographie de Sannazar; nous savons ce qu'il faut savoir pour comprendre ses poésies italiennes, nées, comme celles de Pétrarque, des circonstances mêmes de sa vie. Il y a un choix à faire dans cette partie de ses œuvres; trop souvent l'affectation ou la fadeur, le langage vague, monotone et convenu de la galanterie *pétrarchesque* en rendent la lecture fatigante. Mais malgré ces défauts répandus un peu sur l'ensemble, de temps à autre certains morceaux fixent notre attention; nous y apercevons une idée originale, ou un sentiment vrai, ou l'une de ces pensées qui, d'âge en âge, consolent ou agitent le genre humain. A ces trois titres, les poésies de Sannazar méritent l'examen et l'estime.

C'est, par exemple, un curieux sonnet que celui qu'il compose à la louange du jeune Icare : d'ordinaire, on rappelle avec une pitié mêlée de blâme l'exemple de ce pauvre garçon aux ailes de cire, qui

voulut monter jusqu'au ciel, et qui tomba déplumé dans la mer. Sannazar ne le plaint ni ne le blâme; il l'admire et il l'envie. « Icare, dit-il, est allé bien haut, ne fût-ce qu'un moment; et quand il s'est noyé, le monde s'en est souvenu; une mer a gardé son nom. J'accepterais son malheur... avec sa gloire. »

A quelle époque Sannazar a-t-il écrit et pensé cela? S'il avait pris, comme Victor Hugo, la précaution de dater ses poésies, la question serait vite résolue; et en vérité, tout homme de talent devrait ainsi marquer ses époques d'inspiration; cette histoire physiologique et morale des esprits, que Sainte Beuve voulait nous enseigner à faire, y gagnerait beaucoup; car on saurait plus aisément sous quelles influences chaque œuvre est éclose. Mais enfin Sannazar n'a pas dit en quelle année il enviait si hardiment le sort d'Icare. C'était sans doute en son jeune âge; l'amour de la gloire, comme celui de la beauté, nous éblouit alors et nous enivre, et nous parlons sans effroi des chutes d'autrui, parce que nous avons confiance en nous-mêmes et que nous ne croyons pas tomber.

Mme de Sévigné eut aussi un jeune parent, qui courait briller à Versailles et dans les combats, et qui avait pris pour devise une fusée avec ces mots : *Che pèra purchè s'innalzi! (Qu'elle périsse, pourvu qu'elle s'élève!)* C'est le même sentiment sous une autre image; encore le mot pourrait-il convenir à Icare tout aussi bien qu'à une fusée : le jeune de Grignan (sans le savoir, j'imagine) s'accordait avec Sannazar : l'un dans les armes, l'autre dans les

lettres, ont, à un moment de leur vie, préféré l'éclat au bonheur et à la vie même.

Libre à eux; laissons-les exhaler leur ambition; amusons-nous à voir étinceler chez eux cette pointe d'audace; mais voici quelque chose de plus noble et de plus moral, quelque chose que nous répétons volontiers, toutes les fois que les convoitises égoïstes sommeillent en nous. S'adressant aux seigneurs napolitains, toujours en révolte contre le roi, toujours prêts à sacrifier l'indépendance de leur pays, Sannazar les menace d'une défaite, méritée par leurs rébellions : « Vous serez vaincus, leur » dit-il, car le Ciel abandonne rarement sans défense » les causes justes, bien que parfois la force ose » lutter contre le droit. »

Rare fiate il Ciel le cagion giuste
Indifese abbandona;
Benchè forza a ragion talor contrasta.

Oui, elle l'ose, et elle s'en vante, et même elle dit : Je prime le droit. N'est-ce pas le mot de ceux qui détiennent nos provinces? Et plus souvent que ne l'affirme Sannazar, le fait brutal semble leur donner raison. La force prime le droit! Pascal, notre grand penseur, tour à tour si hardi et si désespéré, l'a bien vu, et il a écrit ces mots : « Ne pouvant faire que ce » qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort » fût juste. » Que d'indignations cachées sous cette antithèse! quel blâme jeté aux institutions régnantes et au train général du monde! Et toutefois Pascal ne veut point de changement; la force a cela de

bon, selon lui, qu'elle coupe la racine de division; qu'elle fait taire, soumet et pacifie. La force a tort; elle est injuste le plus souvent; mais qui peut être juste? demande Pascal : les instruments de l'homme sont-ils assez fins pour arriver à la justice? C'est une pointe trop délicate; nous n'y atteignons jamais; nous donnons toujours à côté. — Que faire donc? — Rester tranquilles, dit le même philosophe; car si vous vous mettez en quête de la justice, vous perdrez la paix dont vous jouissez, et la justice, vous ne la trouverez pas. — Conseil prudent, mais triste, et que l'humanité n'a pas suivi, parce qu'elle a mieux espéré de sa puissance et de son destin. Elle s'est mise en quête de la justice; et maintenant elle poursuit sa marche, à travers des erreurs, des crimes, qui maintes fois semblent l'éloigner du but. Aussi quelques-uns crient : « De grâce, arrêtons-nous! » D'autres disent même : « Retournons en arrière, au temps où l'on ne cherchait pas! » Mais on marchera malgré eux, pour arriver enfin au terme où ce qui est juste sera fort, et où, selon le mot de Sannazar, la force n'osera plus lutter contre le droit.

Je ne veux rien exagérer pourtant : Sannazar ne prévoyait pas tout ce que la suite des âges nous suggérerait de pensées en lisant cette simple observation : « *Benchè la forza a ragion talor contraste.* » Il a, comme les honnêtes gens de toutes les époques, souhaité que le mal ne triomphât pas, et compté que le Ciel s'en mêlerait; et cette indignation, cette confiance sincères ont rendu un jour éloquente sa plume, d'ailleurs si exercée. Éloquente, ai-je dit;

je crois le mot assez juste pour cette *canzone* de Sannazar, qui avait un but positif, déterminé : il s'agissait d'attaquer par des vers la révolte des seigneurs et de les discréditer dans l'opinion.

Mais en feuilletant son recueil, nous passons maintenant à un sujet tout autre, à un ordre de sentiments que la politique n'atteint pas; le cœur et l'imagination y restent seuls à inspirer le poète et à lui concilier nos sympathies.

Sannazar vient de quitter Naples, pour distraire ses peines d'amour; il ne voit plus Carmosine que dans ses songes; mais alors il la voit telle qu'il la désirerait, favorable à ses vœux, attendrie, encourageante : « Je languissais, dit-il (1), et ma bien-aimée » était venue, souriante et belle, avec un doux et » humain visage, me consoler dans le sommeil. Et » moi, prenant courage, je lui dis toutes les peines » que j'avais endurées vainement. Je la vis alors, » pleine de pitié, m'appeler à elle, disant : Pourquoi » te consumer et brûler si loin de moi? Ne sais-tu » pas que les mêmes armes qui ont fait la plaie » peuvent la guérir? — Cependant le sommeil s'en- » fuyait pas à pas; moi, pour me tromper plus » longtemps, je ne voulais pas ouvrir les yeux; mais » cette blanche main que je tenais si serrée, je sentis » qu'elle m'abandonnait. »

C'est court et sobre, et c'est pris sur le fait. Oui, quand un rêve nous flatte, et que le réveil approche et que déjà nous soupçonnons l'erreur, il nous en

(1) Le texte italien de cette pièce et de celles qui suivent se trouve cité à l'Appendice du présent volume, note II.

coûte d'ouvrir les yeux; ce petit mouvement de la paupière va faire évanouir tant de joies! Nous volions à travers les airs, et nous allons retomber sur le sol; nous visitions des pays merveilleux, et nous allons revoir nos quatre murs, et reprendre les besognes fatigantes de chaque jour. L'ambitieux, en rêve, a toutes les voix pour lui; éveillé, il n'aura plus que la sienne. Le mal marié, en rêve, se revoit libre, sa jeunesse et ses premières amours recommencent; une fois éveillé, il retrouve sa chaîne, le mariage, et plus d'amour. De là cette lutte que Sannazar a si bien peinte, et qu'un trait douloureux termine. Le songeur inquiet ne veut pas ouvrir les yeux et renoncer à sa chimère; eh bien! c'est le fantôme chéri qui va lui-même l'abandonner. Vainement ce songeur s'obstine au sommeil; vainement il tient serrée la blanche main : cette main se dérobe à la sienne, et c'en est fait; il n'a rien quitté, mais tout le quitte.

Oui, tout, excepté l'espérance, et l'espérance va naître ici du sein même de la déception. Sannazar, éveillé, réfléchit sur le sommeil, sur cet étrange état, sur les visions qui le traversent, et qui sont peut-être un prélude. Le sommeil est bon; car il nous prête un instant de bonheur; la mort sera meilleure peut-être, elle nous le donnera.

« Si souvent, dit notre poète, le sommeil revient
» me consoler, que je commence maintenant à ne
» plus craindre la mort. Peut-être n'est-elle pas si
» âpre, si rigoureuse, si amère que le monde le croit.
» Car si l'âme veille, entend et voit, tandis que les

» membres restent languissants et morts; si elle » semble se réjouir le plus à l'heure que le corps y » pense et le demande le moins, il n'est donc pas » vain d'espérer que, dégagée plus tard du nœud » terrestre, elle verra, entendra, sentira ce qui lui » plaît le mieux. Réjouis-toi donc, âme affligée et » enveloppée dans les douleurs; si tu peux ici-bas » goûter une joie pareille, que feras-tu là-haut, » reçue dans ta patrie? »

Godi dunque, alma afflitta, in pene involta;
Chè se qui tanta gioja prender puoi
Che fardi su, nella tua patria accolta!

Ces derniers vers sont d'une beauté suprême; ils ont le mérite d'ailleurs, par leur expression simple et vaste, d'élever la question à une hauteur philosophique. « Si l'âme peut goûter ici une telle joie, » que fera-t-elle là-haut, reçue dans sa patrie? » Tenons-nous-en à cette forme du problème, et laissons de côté le sommeil physique, auquel la superstition prête trop facilement un caractère divin. Le fait indubitable, c'est l'immensité de nos désirs; c'est la vivacité de certaines joies, causées par nos aspirations et par nos rêves :

Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,
La nature répugne à la réalité :
Dans le sein du possible en songe elle s'élance,
Le réel est étroit, le possible est immense;
L'âme, avec ses désirs, s'y bâtit un séjour,
Où l'on puise à jamais la science et l'amour;
Où dans des océans de beauté, de lumière,
L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère
Et de songes si beaux enivrant son sommeil,
Ne se reconnaît plus au moment du réveil...

Ah! sans doute, on ne se reconnaît plus, parce que tout cela n'est point ici; mais faut-il croire que tout cela ne soit nulle part? Alors je demanderai, comme Descartes et Fénelon, d'où l'idée nous en est venue. De nous-mêmes? Mais nous sommes bornés, et c'est l'infini que nous voulons. De ce qui nous entoure? Mais rien ici-bas ne nous semble plus grand que nous, et comme nous, par conséquent, tout est borné. Donc cette idée et ce désir d'infini viennent de plus haut; et l'être supérieur qui se révèle ainsi ne nous a pas créés pour une éternelle déception. S'il ne devait jamais désaltérer la soif que lui-même allume en nos cœurs, il serait coupable de la plus cruelle perfidie. Il serait le Dieu-mensonge, et le moindre d'entre nous qui tient sa promesse et fait un peu de bien mériterait mieux d'être adoré.

Mais repoussons une telle contradiction; saluons dans nos désirs et dans nos rêves une preuve de notre destinée, un présage de notre future grandeur, et quand nous ressentirons une de ces nobles joies qui élèvent le cœur, illuminent l'esprit et se font approuver de la conscience, répétons avec Sannazar : Ame affligée, qu'enveloppent et que vont reprendre les peines de la vie, réjouis-toi; si un tel bonheur peut ici-bas te visiter, que feras-tu là-haut, reçue dans ta patrie?

Il y a eu de nos jours un grand écrivain, longtemps caché aux regards du monde, et qui, mieux que Lamartine ou Sannazar, aspirait au ciel et en recevait à chaque instant comme une annonce : c'est

Eugénie de Guérin. Sa dévotion fut grande, et ne lui fit pas de tort, cependant, auprès de gens assez peu dévots. Rendons ici justice au goût libéral de notre siècle : cette catholique Eugénie, si attachée aux vieilles croyances, si peu soucieuse de voir le paysan apprendre autre chose que le catéchisme, n'en a pas été moins appréciée par Sainte-Beuve et Georges Sand. Elle écrivait avec grand talent des choses sincères; cela suffit à ces artistes; et même leur scepticisme aidant, ils se sont plus livrés à son charme qu'elle ne s'est livrée au leur. Tout ce qu'on a publié d'elle, ils l'ont goûté; elle, au contraire, frémissait pudiquement et n'osait pas lire toutes leurs œuvres.

Quoi qu'il en soit, Eugénie de Guérin excelle, si je puis dire, à pressentir le paradis. Toute joie, toute douleur, toute chose insignifiante l'y fait penser. Une porte se ferme devant elle. « Que c'est donc triste, dit-elle aussitôt, une porte fermée à jamais! et quand c'est la porte du ciel! » — Sa colombe meurt : « Ah! c'est dommage, et qu'il n'y ait pas des colombes au ciel... » Elle espère recevoir, au courant de la journée, quelque bonne visite, quelque lettre, elle ne sait quoi, mais elle espère, et cette incertitude même lui plaît; « le paradis n'est-il pas aussi un mystère? » Sa vie trop resserrée par moments l'étouffe; elle s'ennuie au château du Cayla; il lui faudrait un horizon plus étendu ou moins monotone : elle songe à faire des vers, à sortir de l'obscurité; puis elle écarte, non sans remords, cette pensée d'orgueil ou de mécontement :

« Je resterai, dit-elle, où je me trouve; mon âme » n'habitera les lieux hauts qu'au ciel. »

Tout ce qu'elle aime, elle veut le revoir là; tout ce qui lui manque, elle compte l'y trouver; et si elle avait lu les trois vers que nous citions, elle eût bien aimé Sannazar; elle l'aurait cru peut-être plus saint qu'il ne fut.

Du reste, si confiant que l'on soit aux divines promesses, si vaillant et si fort qu'on se sente dès cette vie, il est des jours, tout au moins des instants, où elle nous pèse et où l'on regrette de n'en avoir pas été plus tôt déchargé. Cet abattement, cette lassitude, ce regard d'envie jeté sur ceux que Dieu a dispensés de vivre, tout cela est exprimé d'une façon vraiment touchante dans un sonnet de Sannazar. Ici encore la petite pièce de quatorze vers a une belle fin; elle s'arrête sur un soupir harmonieux et profond. Comme tout à l'heure, le poète part d'un sentiment personnel et particulier, pour arriver à une conclusion triste qui embrasse tout le genre humain. Il ne plaint d'abord que lui-même; puis il comprend que sa douleur ici-bas n'est pas la seule, et il devient l'interprète de tous ceux qui cheminent accablés sur cette route.

En ce moment Carmosine est bien loin de ses regards; peut-être même la mort la lui a-t-elle déjà ravie.

« Mon soleil ne luit plus, dit-il; au sein de ténèbres » et de souffrances, dans de longs pleurs et dans » une horreur solitaire je passe les jours, les heures, » les moments; durant la nuit cruelle, mes soupirs

» brûlants redoublent. Celle que l'amour a faite » maîtresse de mes désirs vient les calmer parfois » dans mon sommeil; et cependant ma vie serait » déjà éteinte, si partout où je vais et partout où je » regarde, mon cœur ne s'efforçait d'esquisser son » image. Mes yeux ne savent plus que pleurer; mon » âme ne se nourrit plus que de douleur; Amour, » qui a fait mes maux, en est témoin. O bienheu- » reux ceux qui, dès leur berceau, fermèrent les » yeux dans l'éternel sommeil, puisqu'on ne naît » ici-bas que pour languir! »

O ben nati color ch' avolti in fasce
Chiuser gli occhi in sempiterno sonno,
Poichè sol per languir quaggiù si nasce!

Combien de fois ce vœu ou ce regret s'est échappé du cœur de l'homme! En tout pays et sous toutes les croyances, on s'est plaint du malheur de vivre trop longtemps. Job eût voulu être mort dès le sein de sa mère : « Pourquoi, dit-il, n'ai-je pas expiré aussitôt qu'elle m'a conçu? Devait-elle me recevoir sur ses genoux? Devait-elle me nourrir du lait de ses mamelles? Maintenant je dormirais tranquille et reposerais dans mon sommeil... »

Ainsi parle le vieil Arabe, qui croit en Dieu, mais qui ne peut expliquer le malheur. Après lui viennent ces Grecs des premiers âges qui établirent entre toutes les parties de leur être un équilibre si brillant. La Grèce, au VIe siècle avant notre ère, aime la gloire, les combats, les beaux-arts; la vie est active en ce pays; elle a un but terrestre qu'elle

atteint sans trop de peine; et cependant, aux heures de réflexion, le Grec trouve que la vie gagne à être abrégée, que les dieux font acte de bonté quand dès la première heure ils nous relèvent de faction.

Quels furent les hommes les plus heureux? demandait un roi à Solon. Ce furent deux jeunes gens, répondit le sage, qui, après avoir accompli envers leur mère et envers Junon un devoir de piété filiale et religieuse, se mirent en prière dans le temple. Un doux sommeil leur fut envoyé par la déesse, et de ce sommeil ils ne s'éveillèrent pas. Les dieux n'ont rien de meilleur pour récompenser les mortels, et l'on meurt jeune quand on est aimé d'eux : Ὃν οἱ Θεοὶ φιλοῦσιν, ἀποθνήσκει νέος.

Bien des siècles s'écoulent; tout change, comme dit Musset, le ciel, la terre et l'homme; et nous trouvons en France une société brillante, affermie, dont les institutions, les croyances essentielles n'ont pas reçu de secousse encore sensible. Une personne s'y élève, pleine d'esprit et de bon sens, éprouvée par de vraies douleurs, mais soutenue par sa gaieté native; goûtant avec une honnête liberté cette bonne compagnie dont elle est la fleur et l'ornement. Vous la nommez déjà; c'est Mme de Sévigné, admiratrice de Bourdaloue et des contes de Lafontaine, veuve irréprochable à vingt-quatre ans, mère excellente, mais qui ne rougit pas de rire quand les désordres de son fils deviennent trop plaisants. Elle porte avec une certaine allégresse ce poids de la vie sous lequel tant d'autres succombèrent; elle est à cent lieues de l'humeur noire, du découragement et du doute. Et

cependant un jour, elle songe aux misères de l'existence, au compte qu'il en faut rendre à Dieu, à ce mélange profane qui chez elle nous amuse, mais qui peut-être n'est pas le plus sûr moyen d'arriver au port du salut. Elle craint alors de ne pas remplir sa tâche à la satisfaction du souverain Maître; et la voilà qui regrette à son tour d'avoir été condamnée à une longue vie : « Le mieux pour moi, dit-elle, eût été de mourir entre les bras de ma nourrice! »

Celle qui écrivait ces mots croyait au baptême et au bonheur de revenir sans tache dans le sein de Dieu. D'autres ont nié ce dogme, et n'en ont pas plus aimé la vie. En haine de ses souffrances, que nulle foi ne consolait, l'Italien Léopardi adresse à la mort les caresses les plus passionnées; il l'aime parce qu'elle guérit toutes les douleurs, parce que sur son sein virginal toute fatigue cesse, toute inquiétude s'endort à jamais. Suivant Léopardi, l'homme de cœur, en ce monde, ne doit souhaiter que deux choses : aimer ou mourir. Aimer, c'est le ravissement suprême; mais ravissement troublé par tout ce qui nous entoure, par les tyrannies sociales, par la faiblesse même de notre nature. Quiconque va aimer sent venir sur lui l'orage; aussi quiconque va aimer songe à mourir si son amour ne triomphe pas; et la lutte une fois engagée, lorsque le destin trompe ses vœux, il se jette éperdu dans les bras de la Mort. Quant à Léopardi, souffrant dès le berceau, il invoque la Mort de tous ses vœux; il la recevra sans vouloir être consolé, sans rien espérer après elle. Qui donc fait le charme de la Mort? C'est

qu'après elle il n'y a rien, c'est qu'avec elle tout est fini, c'est qu'elle nous délivre du cruel pouvoir qui nous tenait en vie pour se jouer de nos souffrances.

Ah! quelle douleur et quelle révolte dans cet hymne à la Mort que Léopardi nous a légué! Job seul semble lutter de tristesse avec lui, du moins au début de ses plaintes; mais la croyance en Dieu, inébranlable chez le saint Arabe, et cette attente orientale du Rédempteur, ne tardent pas à corriger l'amertume de ses premières larmes, et à faire entrevoir une réparation, une lumière de justice souveraine, ou sur cette terre ou au delà. Certes le sonnet de Sannazar ne saurait se comparer ni aux versets bibliques, ni même à l'effrayante *canzone* de Léopardi; il jette dans l'âme infiniment moins de trouble et de pensées; il fait surgir infiniment moins d'images devant les yeux; et toutefois les trois derniers vers expriment brièvement et avec candeur, sans l'outrer et sans l'affaiblir, un sentiment éternel de l'humanité.

Dans les pièces dont nous parlons, Sannazar suit les traces de Pétrarque; comme lui, à l'occasion de son amour ou des événements de sa vie, il s'élève sans efforts à une pensée morale; et cette pensée, il la jette avec soin dans un beau moule, d'où elle sort brillante et bien détachée.

Voulez-vous maintenant le voir travailler, à la manière de Dante, sur des sujets chrétiens et théologiques, sur des visions où les hommes sont jugés? Lisez la pièce qui a pour titre : *La mort de*

Pier-Leone. Quel était ce personnage? que sait-on de lui? Fort peu de chose. Faute de documents, on ne peut guère le connaître que par la pièce même de Sannazar. Encore si elle nous était parvenue avec une petite marge de commentaires! On rit trop aisément des commentateurs; on est trop porté à prétendre que ce sont gens ennuyeux ou grotesques; pour apprécier leur utilité réelle, il suffit de lire une œuvre non commentée, qui paraît belle et qui brille vivement çà et là. On voudrait tout comprendre, et l'on n'y parvient pas, parce que certaines allusions n'ont plus de clef. Dix lignes, ou moins encore, suffiraient à tout éclaircir; mais ces dix lignes manquent, et l'on est réduit à des conjectures.

Pier-Leone, si l'on en juge ici par les mots mêmes de Sannazar et par un très court passage de Guichardin (1), fut un savant du XV[e] siècle, voyageur, astrologue, médecin. Devenu riche et habitant Padoue, il reçut de Laurent de Médicis une invitation très pressante. Les astres semblaient lui conseiller de ne pas quitter son séjour; je ne sais quel péril le menaçait; cependant, à force de regarder les étoiles, il crut comprendre qu'elles lui défendaient d'aller en Afrique ou en Asie, mais non à Florence. Il part donc, il arrive dans la capitale de la Toscane; on le fête, on semble vouloir le rendre heureux; mais voilà qu'un jour son corps est trouvé au fond d'un puits ou d'un précipice. On

(1) Guicc., *Storia Fiorentina*, cap. IX, op. ined., t. III, p. 83.

l'accuse de suicide, et à ce titre on lui refuse les honneurs de la sépulture. Sannazar, qui l'aimait, s'indigne de voir ainsi traiter la dépouille d'un homme de bien, et il révèle au monde que Pier-Leone a été victime d'une trahison; pour lui voler son or, un de ses parents, peut-être même Laurent de Médicis, l'a jeté ou fait jeter dans l'abîme, et pour couvrir son forfait, l'a calomnié. Le malheureux savant ne s'est pas tué lui-même; il a été assassiné; une réparation d'honneur, une vengeance lui est due. Ainsi parle Sannazar à ses contemporains; et quelle preuve donne-t-il de son dire? Une vision, fort bien racontée, du moins dans sa seconde partie.

Car la première a le triple défaut d'être païenne, commune et mal motivée. Le poète suppose que s'étant endormi dans les champs, à la belle étoile, il a vu sortir des ondes de l'Arno le Génie de ce fleuve avec son éternelle robe de lin et sa couronne de roseaux : « Fuis ces murs impies, a crié le dieu; fuis » cette Florence qui se montre plus cruelle que les » nations les plus sauvages. » Effrayé, Sannazar se lève, et toute la nuit erre à l'aventure. Enfin, peu d'instants avant l'aurore, il aperçoit à quelque distance une ombre en habit de pèlerin. Ici heureusement la couleur mythologique s'efface; un intérêt réel, une curiosité touchante va s'attacher à chaque détail de la narration; il y règnera du mystère et de la tristesse.

« A son visage, dit le poète, à ses gestes, à sa » démarche, je m'aperçus que ce pèlerin était un » esprit de paix, en grâce avec le Ciel. Tandis que je

» me fatiguais pour l'atteindre, il reprit sa route » à travers un bois, détournant toujours un peu » vers moi son regard. L'obscurité ne m'empêchait » point de le voir; une telle lumière émanait de son » visage que je pus lui dire : « Je te reconnais; » ô gloire de Spolète, attends-moi! » Je voulais » poursuivre; mais ma langue resta enchaînée par » les pleurs. Alors il se retourna, et je repris haleine : » O Pier-Leone, lui demandai-je, toi qui as su la » cause de toute chose en ce monde, dis-moi, dans » cette vie bienfaisante et sereine, quel mal as-tu » trouvé qui te dégoûtât du jour? Pourquoi as-tu » voulu mourir, au risque d'un pareil châtiment? » Quel désir farouche te vint au cœur? Quelle colère » aveugle t'entraîna, à ne plus t'inquiéter de ton » corps, gisant au sein d'un tel opprobre? Qu'importe » que par ton grand sens tu aies surpassé tous les » autres? Qu'importent ton génie et ton courage, si » ta dernière heure a éteint à la fois ta gloire et ta » vie? O mon père, ô mon maître, sortir du corps, » comme tu l'as fait, n'est pas permis à l'âme, et ne » se doit point tant que le Ciel ne le veut pas. Et » rejeter ainsi le fardeau terrestre, c'est une honte » plus grande encore pour ceux qui aspirent à la » palme de l'honneur. »

On le voit, Sannazar voudrait que son maître fût innocent; il l'aime et le respecte, tout coupable qu'il le croit d'abord; mais la loi de Dieu qui condamne le suicide n'en prévaut pas moins sur l'amitié. Ainsi, trouvant jadis ses amis dans l'enfer, Dante pleurait, mais ne murmurait pas.

Ici, il est vrai, Sannazar supposera que Pier-Leone se justifie; et de quelle manière? par un raisonnement dont le cœur peut se contenter, mais que jamais un juge n'acceptera comme une preuve.

« J'ai visité, reprend l'ombre, toutes les rives et » toutes les pentes de ce monde, et la philosophie, » qui sait rendre l'homme heureux, a fait de moi un » autre Ulysse. Par elle, j'ai vu les sept étoiles » errantes et les astres fixes, et les fortunes et les » destins des hommes, et tout ce qu'ont écrit » Babylone et l'Égypte. Elle m'a montré aussi » bien des points qu'en leurs belles sciences Apollon » et son fils laissèrent inaccessibles et n'osèrent point » tenter. Mon nom volait partout; l'Italie le sait » bien, elle qui s'attriste et qui regrette le son » dispersé de mes paroles. Donc, en regardant les » choses selon la droite raison, vous verrez qu'en » une âme éclairée comme la mienne ni dégoût ni » colère n'ont jamais trouvé place. »

En d'autres termes, j'étais instruit et philosophe; donc, j'étais exempt des passions qui peuvent entraîner au suicide. Poétiquement, cela peut s'admettre; on aime à voir tracer un pareil idéal de curiosité, à la fois ardente et sereine. Mais que de faits l'ont démenti! que d'orages grondent souvent en un cœur de philosophe! qu'il est fréquent de voir l'orgueil, ou la volupté, ou simplement la maladie faire bouillonner, puis sauter hors de sa boîte la cervelle la mieux garnie! Le seul moyen peut-être de prévenir ce malheur, c'est de mettre en équilibre la volonté et l'intelligence, c'est de s'exercer à se

vaincre soi-même, c'est de faire travailler, à la lumière de la raison, le libre arbitre contre les passions aveugles. Le Pier-Leone de Sannazar se gouvernait-il ainsi? Quelques mots, vers la fin, semblent l'indiquer; mais ces mots viennent un peu tard; et en preuve de son innocence, l'ombre du philosophe se borne réellement à dire qu'il savait trop de choses pour faire jamais une folie.

« Donc, ajoute-t-il, écarte de ton esprit tout mau-
» vais soupçon; vainement on m'accuse d'une mort
» infâme, j'en suis tout à fait innocent. C'est malgré
» moi que je fus précipité au fond du grand, du
» terrible et sombre puits. Que me servit-il alors
» d'être éloquent à supplier? Ce loup ravissant et
» cruel n'avait plus rien de l'homme et n'écoutait
» rien quand il me jeta dans l'abîme.

» O destinée incertaine! Sort étrange et enveloppé!
» Ame ignorante et aveugle à ta propre ruine!
» combien furent impuissantes et vaines toutes tes
» défenses! Sans doute j'avais prévu le piége que
» tissait contre moi une avare jalousie, et je savais
» que ma dernière année était venue. Mais croyant
» devoir fuir le Pont et la Numidie, je quittai Padoue
» et je vins ici, où je rencontrai, hélas! la fraude et la
» trahison. Le papillon entraîné par ses désirs revient
» obstinément vers la flamme qui le séduit, jusqu'à
» ce que ce jeu lui soit funeste; de même je courus
» vers ma lumière, vers ce Laurent dont le courage
» et le grand sens régirent et guidèrent l'Italie. Et
» c'est ainsi que les étoiles ont repris leur ascendant
» sur moi. Va maintenant, âme abusée, aie confiance

» en toi-même, et crois qu'un léger signe te suffira » pour changer le mouvement des cieux. »

Pas plus que Dante, Sannazar n'ose contester l'influence des étoiles sur notre destin, mais il prétend que Dieu a toujours un dernier secret, et que nul être créé ne peut lire ce dernier mot ni au front des astres ni dans le sein même de la divinité. Toute cette exposition de doctrine, toute cette partie du discours qu'il prête au fantôme est remarquable de force et d'élévation : « L'auguste Providence, dit-il, » par qui le ciel est gouverné, ne veut pas que le » génie de l'homme puisse pénétrer l'admirable secret » où elle s'enferme. Et non seulement vous, qui » vivez dans cette fosse, mais les anges mêmes, tout » libres qu'ils sont du poids de la chair et des os, ne » jouissent point d'une pareille grâce. Chacun d'eux » se complaît et se rassasie à contempler le souverain » soleil; mais chacun d'eux aussi, tout en louant et » remerciant Dieu, laisse de côté ces éternelles lois. » On ne sait là-haut rien de plus que ce que veut » bien révéler le grand Moteur; celui qui en voulut » davantage pleure maintenant et mugit dans la » nuit infernale. »

Après cette noble affirmation de la souveraineté divine, Pier-Leone, poursuivant son récit, atteste le ciel et la terre qu'il n'est point coupable de suicide et que ses assassins calomniateurs ne tarderont pas à être punis.

Puis il se retourne et dit à Sannazar : « Cette » dépouille que l'on a jetée et privée de la sépulture » trouvera quelqu'un qui la recueillera pieusement.

» Mais que m'importe? Mon âme est vivante et » honorée dans la demeure céleste, où l'humaine » vertu arrive par la foi. C'est là qu'il lui est néces- » saire de montrer qu'elle a bien fait. » A la bonne heure! voilà le langage d'une âme sainte. La calomnie l'afflige, mais légèrement; les honneurs de ce monde la touchent à peine; ce qu'il lui faut, c'est d'être en paix avec elle-même et avec Dieu.

On le voit par ces divers exemples, les poésies détachées de Sannazar offrent encore aujourd'hui un intérêt sérieux; il y marche dans la voie de Pétrarque et même de Dante, bien loin derrière eux, il est vrai, mais cependant avec une aisance et une noblesse qu'il serait injuste d'oublier.

CHAPITRE XV

L'Arcadie de Sannazar.

C'est l'*Arcadie* qui fait de Sannazar un des précurseurs du Tasse; c'est elle qui en Espagne, en France, en Angleterre même inspira tant de bucoliques d'une valeur contestable et aujourd'hui assez peu lues. Mérite-t-elle de partager leur sort et de rester négligée, comme elle commence à l'être? ou doit-on y reconnaître un sérieux talent, une veine essentiellement heureuse qu'on aurait tort de laisser tarir, et surtout de ne point goûter? Voilà le sujet d'une étude attrayante pour le littérateur et le moraliste. Car enfin tout succès éclatant et universel, n'eût-il duré qu'un petit nombre d'années, ne se produit pas sans cause, et nous révèle une disposition des esprits. Si pour des lecteurs du XIXe siècle l'*Arcadie* a perdu son charme, il faudra expliquer au moins pourquoi nos ancêtres l'ont tant aimée; et si elle peut plaire encore à des lettrés consciencieux, il sera juste de la réhabiliter.

Dès la préface, l'intention de l'auteur se découvre; il veut nous ramener à la nature, à la simplicité champêtre. « Les oiseaux bocagers qui gazouillent » sous les verts rameaux charment plus nos oreilles, » dit-il, que ceux qui dans des villes et dans » d'élégantes cages ont été instruits à chanter. On » aime mieux des arbres hauts et touffus, nés spon- » tanément sur des monts sauvages, que des plantes » savamment émondées dans les jardins. Mieux vaut » enfin une fontaine jaillissant d'un roc vif et cou- » rant dans l'herbe verte, qu'une eau emprisonnée » dans le marbre et dans l'or! De même les chansons » des pasteurs seront préférées aux pompeux accords » qui retentissent dans nos palais. »

La comparaison est jolie, et l'on voit à quel sens ou à quel besoin Sannazar prétend s'adresser : l'excès de culture et de luxe nous fatigue; les plaisirs compliqués nous imposent une contrainte dont il est, par moments, nécessaire de s'affranchir; la vie spontanée, le grand air, la lumière pure et les champs nous rappellent. L'auteur le dit ou nous le fait entendre dans une prose élégante, doucement périodique, un peu trop chargée d'épithètes. Oui j'aimerais qu'il y en eût moins, que dans la même phrase on ne vît point paraître les arbres *hauts* et *touffus*, les monts *sauvages*, les plantes *cultivées*, les mains *savantes*, les oiseaux *bocagers*, les *verts* rameaux, les cités *peuplées*, les cages *gracieuses* et *dorées*. Assaisonner chaque nom d'un ou deux adjectifs, c'est mettre trop d'apprêts ou d'enluminure dans un éloge de la simplicité, et l'on peut

craindre qu'un désir si marqué de plaire ne nuise un peu à notre plaisir.

Pourtant l'idée première est juste, et cette légère manie n'en gâtera peut-être pas toute l'exécution. Écoutons donc ces chants de pasteurs, laissons-nous introduire dans ces séjours champêtres, et voyons si l'auteur tiendra sa promesse et nous fera réellement goûter le charme des choses simples et rustiques.

Il est allé, nous dit-il, en Arcadie, ou plutôt il s'y est *exilé*, pour distraire les chagrins qui dans son pays l'accablaient. En Arcadie, au sommet du mont Parthénius, il a vu un lieu agréable, sorte de place gazonnée, peu étendue, entourée d'arbres plus variés que nombreux, et où les pasteurs se rassemblaient pour converser, tirer de l'arc, lutter, lancer le javelot, jouer de la musette ou chanter. La première fois qu'il y vint, il en trouva deux, Ergasto et Selvaggio, dont le premier chanta en vers harmonieux la naissance de son amour et l'inexorable rigueur de sa belle. Puis on se salua, on échangea des réflexions et des confidences, on célébra encore d'autres amours, et sur le soir on se leva pour gagner un temple voisin et se préparer à une fête. Le lendemain la fête eut lieu, et l'auteur nous rapporte ce qu'on y fit et ce qu'on y chanta. Plus d'une fois les bergers se confient leurs peines, plus d'une fois ils nous intéressent ou même nous attendrissent, et comme ils se donnent entre eux des conseils, nous espérons souvent qu'une action va s'engager; mais cette attente est toujours déçue; rien ne se noue; il ne se forme ni drame ni roman;

personne n'est plus avancé à la fin qu'au début, mais tous, et particulièrement l'auteur, ont vu se dérouler des tableaux, se dessiner des scènes sans conséquence, mais non sans charme. Comment on aime, comment on prie, comment on travaille, comment on s'amuse, comment on jouit de la nature extérieure dans ce monde des bergers arcadiens, voilà ce que vous saurez très bien en achevant la lecture du livre. Chaque scène, chaque lieu est décrit en prose poétique; puis vient un chant naturellement amené; puis les pasteurs, après s'être applaudis réciproquement, se lèvent, se séparent ou s'unissent, et passent à une autre occupation.

Leurs noms sont d'origine grecque, latine ou italienne, mais toujours italianisés. Ils s'appellent Eugenio, Clonico, Elenco, Ergasto, Opico; l'on trouve parmi eux un Summontio et un Montano. Ceux-ci sont des amis de Sannazar transformés en bergers pour le plaisir de l'imagination; ce sont des membres de l'Académie de Pontanus. L'auteur lui même paraît, et se nomme tour à tour Sincero et Sannazar. Du reste, quand il raconte ses aventures, il ne les travestit pas; il appelle Naples et ses rois comme les historiens et les géographes les appellent; il se donne moins pour un berger que pour un gentilhomme volontairement exilé parmi eux.

Ici un danger commence à poindre. Ces pâtres grands seigneurs et académiciens garderont-ils le ton rustique de l'églogue? Sur le tombeau de cet Androgée, qui, suivant les commentateurs, est un des princes aragonais; sur les cendres de cette

Massilia, qui est la propre mère de Sannazar, ne prononcera-t-on pas des discours raffinés, fort étrangers à la campagne? N'oublions pas que Virgile même donna jadis contre cet écueil, et que les allusions fréquentes à la cour d'Auguste, aux querelles poétiques ou à la philosophie du temps ont un peu altéré, chez lui, le type de l'églogue sicilienne. Sannazar échappera-t-il à l'inconvénient de parler campagne et troupeaux avec toutes les préoccupations, tous les goûts de la ville et des compagnies lettrées?

Ne risque-t-il pas,

..... Dans son cabinet, assis au pied des hêtres,
De conter aux échos des sottises champêtres?

Oui, le danger existe, et Sannazar y tombe parfois; il sait cependant, plus qu'on ne le croirait, y échapper.

Ce qui le sauve, c'est son amour sincère de la nature : il la connaît et veut la peindre. Dès le début, il observe et décrit la forme diverse des arbres et les jeux de la lumière entre leurs feuillages. Quand ses bergers ont passé le jour en causeries et en chansons, ils s'arrêtent, sur le soir, à contempler le soleil qui décline et les mille variétés de nuages répandus dans tout l'occident : les uns sont violets, les autres bleuâtres, quelques-uns rouges comme du sang, d'autres nuancés entre le jaune et le noir, et plusieurs si brillants du reflet des rayons, qu'ils semblent d'or fin et bruni. Bientôt on se lève, on suit les brebis qui, obéissant à leur instinct mêlé d'habitude et de crainte, se sont déjà

mises en chemin sous la conduite des chiens vigilants. Les cigales se taisent, et la voix monotone des grillons leur succède, stridente, à travers les fentes de la terre (*stridendo per le fessure della terra*). La route qui mène aux bergeries est large, mais ombragée de sureaux vigoureux dont les fleurs exhalent une odeur pénétrante. La lune perce de ses rayons leur feuillage, et montre le chemin aux pasteurs comme s'il était jour. Ils vont, dans le silence de cette nuit sereine, et de mille manières ils s'occupent ou se récréent. L'un joue de la musette, ou chante une chanson, ou se plaint des rigueurs de sa belle, ou raille doucement un camarade; un autre appelle ses brebis par leur nom, encourage ses chiens, rit de ce mouton qui s'attarde pour attraper une feuille de chêne placée trop haut au-dessus de lui. Une herbe épaisse croît au bord du chemin; si ce mouton n'est pas assez repu, que ne broute-t-il à ses pieds? Mais non; il lui faut la feuille de chêne, que peut-être il n'atteindra pas : il est comme ces braves gens, riches et considérés, qui pourraient mener une vie commode, indépendante et sans orages, mais qui veulent autre chose, un mandat ou des fonctions.

Cependant les bergers de Sannazar poursuivent leur route; et comme ils ont, dans la journée, entendu deux chants admirables, bientôt toutes les conversations se concentrent sur ce seul point. On ne discute pas, on dit ce qu'on a éprouvé quand les deux poètes-bergers chantaient leurs vers. Et pendant qu'on ravive cet aimable souvenir, de

temps à autre, un cri se fait entendre : c'est la voix enrouée des faisans qui vont butiner dans les bois. A ce son, la causerie s'arrête, on tend l'oreille, *on est heureux de cette interruption*. C'est Sannazar qui le remarque, et son observation est d'un homme qui sourit au monde extérieur. Un pédant aurait dit : Oh! les ennuyeuses bêtes; laissons-les crier et causons littérature. — Mais Sannazar et ses bergers écoutent avec complaisance ce cri d'oiseau qui anime la nuit et qui marque, si je puis dire, une pulsation de la vie répandue partout.

Le lendemain nos amis se retrouvent; ce n'est plus un beau soir dont ils vont goûter les charmes; c'est un jour d'été, chaud et fécond.

« Nous nous couchâmes, dit le poète, sous de » hauts lentisques; plus haut encore, au-dessus de » nos têtes, des ormes, des chênes, des lauriers » balançaient leurs feuilles frissonnantes. A ce » frémissement s'ajoutait le rauque murmure des » ondes qui fuyaient rapides à travers les herbes » vertes et s'en allaient chercher la plaine avec un » bruit délicieux à entendre. Parmi les branches » ombreuses, les cigales babillardes se fatiguaient » à chanter sous la chaleur. La triste Philomèle se » lamentait au loin entre les taillis épineux; les » merles, les huppes, les calandres chantaient; la » tourterelle solitaire gémissait sur la rive élevée; » les abeilles diligentes bourdonnaient doucement » autour des fontaines; de toutes parts s'exhalaient » les parfums d'un été fertile; les fruits répandus à » terre embaumaient; à nos pieds et partout le sol en

» était couvert; et sur ces fruits déjà tombés les » arbres inclinant leurs rameaux semblaient prêts » à se briser sous le poids d'autres fruits mûrs. »

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris des délices et des trésors qu'à certaines heures la campagne nous prodigue. Ce n'est pas là un paysage proprement dit; c'est un ensemble d'harmonies, de senteurs, d'agréments rustiques; l'homme qui écrit de pareilles choses peut abuser légèrement des épithètes, sans qu'on l'accuse pour cela d'être un froid tourneur de périodes; avant de peindre les champs et les bois, il les a vus; avant d'en célébrer les charmes, il les a aimés.

Ses pasteurs, il est vrai, sont artistes et poètes; ils prennent plaisir à jouer de la musette, à faire des vers et à les graver sur l'écorce des arbres; leurs vêtements, leurs houlettes, leurs ustensiles sont élégants; ils n'en viennent pas encore néanmoins à s'enrubanner de faveurs roses; ils ne connaissent ni la soie ni les bijoux. Comme les bergers de Théocrite, ils ont plus d'art et plus de grâce innée que de luxe. Une blanche toison, une belle peau de chèvre agréablement jetée sur l'épaule leur est une suffisante parure; cette tasse ornée de ravissants reliefs par le ciseau d'un berger sculpteur n'est ni en or ni en porphyre, mais en simple buis; ce bâton pastoral, qu'entoure un feuillage ciselé ou que surmonte une tête de loup bien ressemblante, porte à son autre bout une rude pointe de fer dont les loups réels n'aiment pas à tâter. Et quand les Arcadiens se réunissent au portail d'un temple ou

autour d'un tombeau, pensez-vous qu'ils songent uniquement à jouer de la musette ou à faire des vers? Sans doute, ce sont là leurs plus chers plaisirs; mais ils ont d'autres occupations; celui-ci trait ses bêtes, celui-là raccommode sa pannetière ou sa bouteille; on reconnaît en eux des paysans plus aimables et plus cultivés que leurs confrères, mais très différents des citadins, et très peu soucieux d'aller en ville.

Ces gens-là ont des mœurs et une religion à eux; quelle religion? Celle de Théocrite et de Virgile. Ils croient aux dieux païens, surtout à Diane, aux Nymphes et aux Satyres qui habitent près d'eux. Voyez-les à genoux, sur les marches du temple rustique de Palès. Ils la supplient, ainsi que toutes les déités champêtres, de leur pardonner leurs imprudences. S'ils ont troublé par mégarde une fontaine sainte; si le son de leur flûte, à midi, a réveillé le dieu Pan qui faisait sa méridienne; s'ils ont surpris au bain Diane et ses nymphes chasseresses, que tous ces êtres puissants leur fassent grâce! qu'ils écartent du troupeau la faim, la maladie; qu'ils fécondent les herbes salutaires et flétrissent les plantes funestes! qu'ils acceptent l'offrande du lait, du vin, du miel! qu'ils permettent aux faibles mortels d'effacer leurs erreurs dans le sang d'un bouc ou d'un agneau!

Toutes ces idées, sans doute, ne sont pas de Sannazar; il les prend à pleines mains chez les poètes antiques, et l'on reconnaît ici, dans sa prose, des morceaux d'Ovide, de Properce, de

Tibulle, de tous ceux qui jadis chantèrent le culte et les légendes de la Grèce et du Latium. Mais ces détails bien amenés, choisis avec art, ont un vif attrait; le vieux monde, ou plutôt le monde enfant, est peu à peu évoqué devant nous; il renaît et nous y vivons. Nous ne pouvons nous empêcher de dire : c'étaient là des croyances erronées, mais ravissantes. On avait alors ses dieux si près de soi! Ils ressemblaient tellement aux hommes! Ils étaient si beaux et si passionnés, si indulgents pour certains désirs! La tâche de la vie paraissait si légère sous les yeux de juges aussi complaisants! L'instinct de la perfection morale étant alors à peine éveillé dans l'âme humaine, on avait moins à lutter avec soi, et ce petit royaume intérieur n'était pas, comme maintenant, divisé contre lui-même. Tout ce qui flattait les sens était sacré! Chaque plaisir avait son dieu! Illusion funeste, il est vrai, et que la réflexion condamne; mais l'imagination et l'instinct s'en accommodent; après tant de siècles, on peut nous captiver encore en rappelant les fables païennes. Il y faut, je l'avoue, certaines conditions. Quand les mots de *naïades*, de *Cérès*, de *Bacchus* sont simplement employés par un auteur comme synonymes d'*eau*, de *blé* et de *vin*, nous repoussons ces masques surannés, ces mauvaises figures de rhétorique. Mais lorsqu'un poète a senti les anciens, et par moments regretté de ne plus voir ce que les anciens voyaient chaque jour, nous le remercions de ressusciter, pour lui et pour nous, ces choses d'autrefois.

Deux écrivains en France ont réussi à reporter

notre imagination vers le monde antique : c'est Fénelon et André Chénier. Fénelon adoucit par ces riantes figures la face un peu austère de la morale chrétienne; caressant d'ailleurs des chimères de simplicité primitive, il refait avec complaisance un monde où cette simplicité brille. André Chénier n'est pas moraliste, mais poète; épris de la beauté antique, il en revêt ses rêves et ses maîtresses, et ne prête pas à sa Fanny ou à sa Lydie plus de pudeur et plus de voiles que Properce n'en prête à sa Cynthie. Entre ces deux façons d'être païen, l'auteur de l'*Arcadie* peut tenir le milieu; il ne moralise pas son lecteur, comme Fénelon, mais il lui montre moins de nudités que Chénier. On n'entrevoit pas chez ses pasteurs l'ombre d'un scandale; ils sont plutôt timides qu'entreprenants, et quand leurs bien aimées les repoussent, ils se désolent; ils font comme l'auteur lui-même lorsque Carmosine l'eut dédaigné.

Une fois seulement, Sannazar se laisse aller à une description un peu sensuelle : c'est dans le passage où il décrit la fête donnée par les pasteurs à leurs bergères. L'une d'elles est d'une beauté parfaite; sa virginale adolescence se révèle à des signes physiques que l'auteur a trop observés, mais qui ne l'empêchent pas d'être la plus pudique, la plus rougissante des jeunes filles. « Délicate et noble de taille, elle allait par les prés, cueillant des fleurs de sa blanche main. Déjà tout un pli de sa robe en était plein; mais à peine eut-elle entendu le jeune pasteur qui chantait prononcer le nom

d'Amarante, que, laissant tomber ses mains et sa robe, elle sembla sortir d'elle-même; sans qu'elle s'en aperçût, toutes ses fleurs s'échappèrent, semant la terre de vingt couleurs diverses. Mais bientôt revenant à elle, et sentant son trouble, elle devint rouge en son visage, comme quelquefois la lune sous l'influence des enchantements ou comme l'aurore au lever du soleil. Puis, sans aucun besoin, je pense, mais pour cacher sa rougeur et son émotion pudique, elle se reprit à baisser la tête vers la terre et à cueillir des fleurs, comme si elle n'avait point d'autre souci, séparant avec soin les fleurs blanches, violettes, bleues, ou vermeilles. Et moi qui la regardais avec attention et sollicitude, je conclus de tout cela qu'elle devait être la pastourelle dont le jeune homme, sous un nom mystérieux, chantait les charmes.

» Bientôt elle se fit avec ses fleurs une couronne toute simplette, et alla se mêler à ses belles compagnes, qui toutes, ayant de même moissonné l'honneur des prairies afin d'en orner leurs personnes, s'avancèrent d'un pas lent et fier; on les eût prises pour des naïades ou des napées. La diversité de leurs parures augmentait encore leurs attraits. Les unes portaient des guirlandes de troènes, entrelacées de fleurs jaunes ou vermeilles; d'autres avaient mêlé aux lis blancs ou purpurins quelques vertes feuilles d'oranger; celle-ci marchait, toute constellée de roses; celle-là, toute blanchissante de jasmins; si bien que chacune à part et toutes ensemble ressemblaient plus à des esprits divins qu'à des créatures

humaines; et beaucoup disaient avec admiration : Heureux celui qui posséderait une de ces beautés! »

Scène gracieuse, assurément, et dont chaque partie peut tenter un peintre. Dans leur pudeur comme dans leur fierté, ces jeunes créatures sont ravissantes; elles inspirent un certain respect, mais un respect où le désir prévaut encore, comme cela doit être en un tableau païen. La plus belle de ces bergères rougit (nous l'avons vu) quand elle s'entend louer; elle ressemble en ce point à Antiope, la future épouse de Télémaque. Mais Fénelon, qui veut proposer des modèles à la jeunesse et créer pour les femmes un idéal de perfection, énumère les vertus de son héroïne; il nous apprend comment elle aime son père, comment elle gouverne sa maison, comment elle se fait aimer et obéir de ses serviteurs; tout un traité de morale pourrait s'écrire sur ce portrait si soigneusement tracé. On ne saurait à la fois mieux plaire et mieux instruire; mais Sannazar, qui ne veut que plaire, n'énumère pas ainsi les vertus de son Amarante; il la fait disparaître aussitôt après la fête; elle a charmé les yeux, doucement troublé les cœurs; son rôle est fini.

Accueillera-t-elle avec faveur le jeune homme dont les louanges tout à l'heure l'ont émue? On peut le croire; mais l'auteur ne le dit pas; et sans avoir satisfait là-dessus notre curiosité, il nous parle d'un autre pasteur bien moins heureux, bien moins encouragé. Pauvre Clonico! Quelle triste mine il fait sur son petit âne, avec ses cheveux en désordre, son visage pâle, ses yeux qui veillent et pleurent chaque

nuit. Durant le jour, il erre comme une âme en peine; on le voit passer entre les arbres, au petit pas de son baudet; et où va-t-il? il n'en sait trop rien lui-même. C'est bien dommage; il avait un beau talent sur la musette, et maintenant encore, lorsqu'il chante ses douleurs, il vous fend l'âme. Mais il ne pourra pas vivre longtemps de la sorte, il oubliera peu à peu ses chansons, il se consumera de chagrin. Tout en racontant ses amours et ses désespoirs, l'idée lui vient de se rendre chez une vieille sorcière qui a grande réputation dans le pays et qui sans doute le soulagera. Croiriez-vous que cette étonnante vieille a eu jadis un songe où Diane lui enseigna les vertus de toutes les herbes!

Grâce à cette science, elle se change en oiseau de nuit, parcourt les airs dans les ténèbres, obscurcit par ses enchantements la lune et les étoiles, fait remonter les ruisseaux vers leur source; même en plein jour elle évoque les dieux de l'Enfer, ressuscite un instant les morts, et verse sur le monde les vapeurs de l'Érèbe. Que dis-je? avec le venin des cavales, le sang de la vipère, le cerveau de l'ours, le poil du bout de la queue des loups, elle fait des choses étonnantes, effroyables. Vous ne le croyez pas, vous, lecteur du XIXe siècle; mais Clonico le croit, avec l'Arcadie entière, et cette peinture des superstitions rurales, si elle manquait à l'Arcadie de Sannazar, y laisserait une lacune immense.

Il n'a garde de l'oublier, et même il s'y étend avec une complaisance amusante pour nous. Pauvre science humaine! comme nos craintes et nos désirs

t'ont défigurée pendant des siècles! Que de mensonges la passion a fait croître à côté du vrai! — Une plante nous découvrait son action sur les organes; c'était, par exemple, la mandragore, dont le suc peut assoupir les sens et adoucir certaines douleurs. Voilà qui est bien : faisons avec la mandragore des narcotiques et des calmants. Mais on ne s'en est pas tenu là. Avant même de savoir les vraies propriétés de cette plante, on a vu que sa racine, divisée en deux gros pivots, ressemblait aux deux jambes de l'homme. Là-dessus l'imagination fait son travail. « Ce n'est pas pour rien, se dit-elle, que la mandragore nous ressemble; il y a de l'homme dans cette plante; lorsqu'on l'arrache, elle gémit, son suc donne la fécondité et multiplie la race humaine. » Et voilà comment, aux époques bibliques, sous la tente des patriarches, une Rachel et une Lia se disputent des racines de mandragore que leurs enfants sont allés chercher. Connaître les vertus mystérieuses des plantes, des minéraux, des animaux même, devint l'occupation et le métier de certaines gens. Il y en a eu chez tous les peuples, et l'Arcadie n'aurait pas le moindre air de vraisemblance si elle ne possédait ses sorciers et sa magie.

Elle en possède, et quand le pasteur Clonico parle d'aller trouver sa vieille, on lui propose un vieux prêtre de Pan, qui est bien autre chose que cette femme. Il se nomme Enarète, et nul n'a jamais reçu de plus admirables révélations. Savez-vous que pendant qu'il était endormi, deux serpents léchèrent ses oreilles, et depuis ce jour il comprend la langue

des oiseaux; il a entendu les rossignols, les merles, les pinsons, les alouettes, discuter entre eux la vertu des eaux et des plantes; et comme les oiseaux vont partout, ils ont dit à ce bonhomme le nom et les propriétés de tous les fleuves, de tous les étangs. Quand vous regardez, au lever du jour, ces plantes encore pleines de rosée, devinez-vous ce qu'elles font? Elles rendent grâce au Ciel des vertus qu'il leur a données. Elles parlent, on ne les entend pas; mais si l'on buvait le sang d'un certain animal, on comprendrait tout ce qu'elles disent, et le vieil Enarète connaît cet animal. Il y a un pays très lointain dont les habitants sont vert-brun comme une olive mûre, et où le soleil passe si près du sol, que si l'on ne craignait pas de se brûler, on le toucherait avec la main. Eh bien! dans ce pays naît une herbe étonnante qui sèche toutes les eaux où on la jette, et ouvre toutes les serrures qu'elle touche; rien de fermé pour un homme qui est allé chercher cette herbe, et le vieil Enarète sait le pays!

Mais sans courir si loin, la verveine dont on pare les autels des dieux, a des vertus plus précieuses encore: quand on se frotte avec son suc, on devient irrésistible dans ses prières; on peut demander à une femme son amour, à un roi sa faveur, à un peuple son suffrage, on obtient tout. Seulement il faut bien remarquer où en est la lune quand on cueille la verveine. La lune fait tout ici, ou presque tout. Qu'un homme, dans le quinzième jour de la lune, avale un cœur de taupe encore chaud et palpitant, et se mette sur la langue un œil de tortue

indienne, soudain il prophétisera l'avenir. Et j'ai vu, dit le berger Opico, Enarète employer ce moyen; c'est vrai, il l'a fait devant moi. Voulez-vous dans les luttes être toujours vainqueur? tuez un coq blanc, tirez-lui du ventricule une petite pierre cristalline qui s'y trouve; prenez-la, portez-la sur vous : tout adversaire sera contraint de vous céder. Il y a une autre pierre, qui tombe parfois du ciel, et qui, liée avec une certaine herbe, rend un homme invisible. Une dent d'hyène, arrachée de la partie droite d'une des mâchoires de l'animal, est un trésor inestimable; qu'un chasseur se l'attache au bras, et ses coups seront infaillibles. Portez dans votre soulier la langue de l'hyène, jamais les chiens n'aboieront après vous. Mettez à votre bras gauche les poils du museau de cette bête, et toute bergère que vous aimerez vous suivra. Posez sur le côté gauche d'une femme un cœur de hibou, vous la forcerez à parler en rêve et à vous dire tous ses secrets.

Et voilà les belles choses que sait le vieil Enarète, voilà ce que dans la patrie de Sannazar plus d'un pêcheur ou d'un paysan croirait encore; on vend à Naples de petites cornes qui servent à défendre contre le diable et le mauvais œil. Il y en a de toute matière : en bois pour le lazzarone, en corne et en os pour le petit peuple, en corail pour les bourgeois, en or et en diamant pour les princes et les grandes dames; car toutes les classes, dans cette contrée, craignent qu'on ne leur jette un regard funeste. Nous rions de ces sottises; mais les pages de Sannazar sur la sorcellerie arcadienne ont préci-

sément le mérite de ne pas rire; les bergers y causent sérieusement, comme gens qui s'ébahissent, mais qui ont la foi. Tout en parlant des merveilleux secrets du vieil Enarète, ils arrivent au temple de Pan : nouvelle description très remarquable et faite avec un sens profond de l'antiquité.

Qu'était-ce, pour les Anciens, que le dieu Pan? C'était le grand Tout; l'univers, avec ses lois si difficiles à découvrir. Peu à peu cependant son domaine se restreignit : Jupiter et les dieux de l'Olympe prirent en main les grands ressorts du monde, et Pan se contenta de présider aux campagnes et à la nature animale. Mais les campagnes n'existeraient pas sans le ciel et les astres; aussi certains attributs de Pan rappellent-ils qu'il fut jadis le dieu du grand tout. Sa statue s'élève, nous dit Sannazar, sous une grotte taillée par la nature ou par le ciseau de l'homme.

On n'en approche qu'après avoir traversé une forêt de pins, lavé ses mains dans une eau pure, et prié les dieux inconnus qui se tiennent cachés au fond du bois, et qui se fâcheraient peut-être si l'on ne songeait pas à eux. On avance en partant du pied droit, suivant l'usage, *dextro pede;* c'est de bon augure. La statue de Pan est en simple olivier; le dieu tient dans sa main un bâton de ce bois et se dresse, fier, un peu moqueur, avec de hautes cornes tournées vers le ciel, une face rubiconde comme fraise mûre, des jambes et des pieds de chèvre. Son manteau est d'une grande peau de bête, tout étoilée de blanches taches, qui font penser aux astres semés sur la voûte céleste.

Aux deux côtés de l'autel sont suspendues deux grandes tables de bois de hêtre qui portent inscrites les lois de la vie pastorale; le cours des astres, le changement des saisons, les pronostics, les recettes d'élevage et de culture, enfin tout ce qu'Hésiode et Virgile ont si bien chanté dans leurs poëmes. Ici le style de Sannazar devient franc comme celui de ses nobles modèles; il appelle les choses par leur nom, ne craint pas de nous dire comment il faut soigner la reproduction des troupeaux, et laisse de côté non seulement les périphrases (qui ne sont pas chez lui un défaut habituel), mais sa surcharge ordinaire d'épithètes. Toute cette description du temple de Pan est rustique, religieuse à la façon païenne, et intéressante pour l'histoire de l'esprit humain.

Car ce vieux prêtre-sorcier donne des conseils aux pasteurs; il sait beaucoup de choses vraies, mais il en sait aussi beaucoup de fausses, et il a le tort de tenir à celles-là encore plus qu'aux autres. Il représente la science telle qu'elle fut pendant tant de siècles. Combien de découvertes admirables s'accouplèrent jadis à des chimères! Tout astronome n'était-il pas un astrologue, et tout chimiste ne perdait-il pas le temps à chercher la pierre philosophale? En l'année 1680, le sérieux Jacques Bernouilli ne se demandait-il pas si c'est la tête ou la queue des comètes qui annonce la colère divine? Depuis ce temps, la science a balayé toutes ces erreurs; elle ne consulte, dans le domaine des choses physiques, que l'observation et le calcul; les seuls phénomènes admis par elle sont ceux que

l'on *constate*, et non ceux qu'on désire ou que l'on craint.

Mais le vieil Enarète, prêtre de Pan, n'est pas un savant de notre siècle. Il croit sincèrement aux prodiges, et regardant avec compassion ce pauvre Clonico perdu d'amour, il se dispose à en faire un pour lui. Ce ne sera pas sans beaucoup de complications, d'apprêts et de cérémonies. Quand la lune se trouvera dans une phase favorable, on se rendra au fond d'une vallée mystérieuse, où mugit un fleuve souterrain; on immolera des victimes; on se purifiera avec du sang, du soufre et de la cendre; on invoquera trois cents dieux et plus; on fera des images de cire, on s'épuisera en prières et en épreuves, qui forceront l'inflexible bergère de Clonico à venir se jeter dans ses bras, folle d'amour : ainsi du moins le promet Enarète.

S'y jettera-t-elle, en effet? Je n'en sais rien : en cet endroit, comme partout, l'auteur évite de rien continuer; son *Arcadie*, dussions-nous en être agacés, n'est qu'une série de descriptions plutôt rapprochées que suivies; mais ces descriptions réussissent à faire revivre un monde charmant, et qui n'exista jamais qu'à demi : celui de Théocrite et de Virgile. Elles ont de la grâce; elles sont même animées par des sentiments vrais, et que le cœur humain éprouva jadis plus qu'aujourd'hui; enfin ce bouquet de fleurs pastorales et païennes exhale un parfum qui invite à les respirer plus d'une fois.

CHAPITRE XVI



L'Arcadie de Sannazar (suite et fin).

Les descriptions en prose et les chants bucoliques en vers se succèdent régulièrement dans cette œuvre; mais la valeur n'en est pas égale. La prose offre ici plus de précision, de netteté et de bon goût (malgré l'abus, si souvent noté, des épithètes); c'est dans les vers qu'éclatent davantage les défauts italiens et ceux de Sannazar. En voulant s'y parer avec plus de recherche, la pensée de l'auteur s'y égare ou s'y énerve. Peut-on entendre, par exemple, rien d'aussi ridicule que le berger Montano disant à ses compagnons : « Si vous voulez du feu pour » cuire vos aliments ou pour réchauffer vos étables, » venez à moi : depuis que j'ai vu ma bergère, je » suis tout feu et flamme. » Et Galicio reprend sur le même ton : « Si vous voulez vous reposer au bord » d'une eau courante, venez à moi; depuis que j'ai » vu cette cruelle, je suis devenu un fleuve de » larmes. » Ailleurs, au lieu de détails attachants qu'on espérait et qu'on avait droit d'exiger, on

trouve des formes convenues, des apostrophes usées ou des allusions obscures; et par malheur, la dernière pièce de vers, celle qui termine presque l'ouvrage entier, s'allonge démesurément sans captiver le cœur ni l'esprit. Ce sont là des taches assez graves, et ce furent surtout de mauvais exemples pour les poètes inférieurs à Sannazar. Mais un homme tel que lui, d'un talent délicat et cultivé, ne saurait jamais tomber à plat. Après une chute, ou plutôt une glissade, il se relève avec grâce, et rachète ces vers médiocres par d'autres plus heureux, où l'on s'arrête, où l'on revient même avec plaisir.

Le septième chant pastoral, qui porte pour titre *Serrano et Opico,* et que l'on pourrait aussi bien intituler *le Voleur rustique,* a beaucoup de charme et de naturel. Serrano, plus jeune, plus ardent, et irrité par une récente injure, raconte au vieil Opico, son ami, qu'il vient d'être indignement volé. « Puissé-je, s'écrie-t-il, avant que les moisson-» neurs aient achevé de lier les gerbes, voir le » coupable tomber d'un orme et se briser!... Tu sais » cet endroit du chemin où les pluies forment tant » de fange? Eh bien! c'est là qu'un misérable est » allé se mettre en embuscade, pour me détourner » au passage deux chèvres et deux chevreaux, que je » n'ai plus revus... Mes chiens, me dira-t-on, auraient » dû aboyer...; mais le voleur est un sorcier qui » porte sur lui des os de morts, des sucs de » plantes magiques, et qui sait se rendre invisible. » Bien lui en a pris : car mes chiens (s'ils l'avaient

» vu) l'auraient déchiré à belles dents; quand ils » peuvent en voir un, ni sifflet ni rappel ne » sauraient leur faire lâcher prise. »

Superstition naïve, n'est-ce pas? et tout ensemble amour-propre trompeur! On ne veut pas reconnaître qu'on a manqué soi-même de vigilance, ou qu'on a eu à son service des observateurs et des gardiens insuffisants; on aime mieux se dire abusé par des prestiges et par je ne sais quel art infernal; moyen commode de repousser les reproches d'autrui et ceux de sa propre conscience, mais moyen sûr de retomber dans les mêmes disgrâces. Si, au lieu de s'en aller, avec des camarades, souper (comme il l'avoue) au coin du feu, le négligent pasteur Serrano avait bien surveillé le défilé de ses chèvres, s'il avait regardé et fureté dans le chemin creux, il y eût aperçu l'espion voleur, embusqué là, à la façon prussienne, derrière les broussailles et dans la boue, et il n'eût pas été forcé de laisser entre ses mains rapaces deux belles chèvres et leurs petits dont la perte lui déchire le cœur. On est venu, pendant qu'il soupait, lui annoncer le méfait commis; il s'est levé alors, il est sorti, il a tout constaté, et rien prévenu. Et maintenant il s'en tient encore à d'impuissants souhaits de vengeance, à des plaintes vaines sur la corruption présente.

« Tu vois, dit-il, mon cher Opico, si le monde va de » mal en pis, et si tu as raison de gémir en pensant » au bon temps qui chaque jour se déprave. »

Opico n'est pas jeune; aussi cette invective contre la méchanceté du siècle fait vibrer en lui une fibre

qui ne s'engourdit jamais chez les vieux; il se rappelle à l'instant sa jeunesse, et ce que déjà les vieillards aimaient à lui conter sur ce sujet : car de génération en génération se transmettent les mêmes plaintes; dans tous les temps on trouve que les mœurs sont mauvaises, et l'on rêve d'un âge d'or où les hommes valaient mieux.

« Lorsque je commençais à peine, dit Opico, à » atteindre les premières branches des arbres, et que » je m'exerçais à monter sur l'âne pour broyer le » grain avec lui, mon vieux père, qui m'aimait tant, » souvent par de douces paroles m'appelait près de » lui à l'ombre des chênes-liéges, et, comme on fait » à ceux qui sont enfants, il m'enseignait à conduire » les troupeaux, à tondre leur laine, à presser leurs » mamelles. Parfois, dans ses propos, il rappelait » les temps antiques où les bœufs parlaient, où le » Ciel était plus prodigue de ses dons. Alors les » grands dieux ne dédaignaient pas de mener paître » les brebis dans les clairières, et, comme nous » faisons aujourd'hui, les dieux chantaient. L'homme » ne savait pas s'irriter contre l'homme; les champs » étaient communs; nulle borne ne les séparait, et » l'abondance y faisait sans cesse naître ses fruits. » On n'avait point alors ce fer qui aujourd'hui » tranche la vie humaine; point de ces zizanies d'où » germent toutes les guerres et tous les maux. On » ne voyait point ces rages insensées; on n'entendait » pas ces querelles et ces procès qui déchirent à » présent le monde. Quand les vieillards ne pou- » vaient plus, à la fin, sortir dans les bois, intrépi-

» dement ils se donnaient la mort, ou par des herbes
» enchantées se rajeunissaient. Les jours n'étaient
» ni froids ni sombres, mais toujours lumineux et
» tièdes; on n'entendait point les hiboux, mais de
» charmants oiseaux, aimables, harmonieux. La
» terre, qui semble, du fond de ses entrailles, faire
» pulluler les noirs aconits, les plantes âpres et
» mortelles, causes de tant de pleurs et de gémisse-
» ments, était féconde alors en herbes salutaires, en
» baume, en myrrhe précieuse et parfumée; l'encens
» partout coulait en larmes. Chacun, à l'ombre
» délicieuse des arbres, mangeait tour à tour du lait
» et des glands, des baies de genièvre et des mûres.

» O temps heureux! O vie enchanteresse! Quand
» je pense aux actions de nos premiers aïeux, non
» seulement je les honore en paroles, mais je m'incline
» jusqu'à terre et j'adore leur sainte mémoire! Où
» est cette vertu? Où est cet antique honneur? Où
» sont-ils maintenant, ces hommes? Hélas! ils ne
» sont plus que cendre; mais toute histoire proclame
» leur glorieuse renommée. »

Où sont ces hommes, pouvons-nous dire également, qui firent la France *une* et puissante? Ils lui donnèrent tout ce qu'il lui faut pour être entière et ne lui laissèrent ravir rien de ce qu'elle doit avoir. Prosternons-nous aussi devant leur mémoire illustre, mais prosternons-nous pour nous relever; et qu'avant peu, par nous et par nos fils, le *passé* de ces hommes redevienne notre *présent!*

Je reviens, avec Sannazar, aux images vraiment rustiques, qui abondent dans cet entretien des deux

pasteurs. Le plus jeune d'entre eux avait juré à celui qui lui dénonça le vol de ne pas divulguer le nom du coupable; mais sa colère l'emporte sur son serment, le nom maudit lui échappe des lèvres, et les réflexions dont il l'entoure sont bien d'un paysan qui n'a vu que ses campagnes (d'un paysan grec ou latin, s'entend) : « Je voudrais me taire, s'écrie » Serrano, mais ma douleur me force à le dire : » Connais-tu ce Lacinio? Hélas! rien qu'à le nommer, » mon cœur se sent mourir!... celui qui veille la » nuit et ne s'endort qu'au chant du coq : tous » l'appellent *Cacus*, parce qu'il ne vit que de brigan- » dage. Oh! ce Cacus! et combien d'autres Cacus » avides rôdent dans ces bois, et ne se nourrissent » que du sang d'autrui! Je le sais bien par expérience, » moi; car en vain mes chiens se fatiguent. Dans » ces forêts et tout aux alentours, combien de bergers » qui font mine d'honnêtes gens et qui tous volent » râteaux, bêches, musettes et charrues! Reproches » et déshonneur, ils ne s'en soucient guère, ces » compagnons du geai rapace. Dans leur mauvaise » vie, leurs cœurs s'endurcissent; ce qu'il leur faut, » c'est de remplir leurs mains au sac d'autrui. »

Voilà qui est franc, vif, familier; pas de mauvaises pointes ni de fadeurs; c'est de bonne satire campagnarde.

J'ai dit au chapitre précédent que Sannazar moralisait peu dans son Arcadie, et qu'il offrait plutôt aux lecteurs de gracieux tableaux que des préceptes utiles pour régler leur vie. Voici pourtant un autre dialogue où le bon sens le plus pratique

prend une forme tour à tour fine et brusque, qui n'exclut pas les riantes images. Il y a même ici un peu de comédie et un contraste assez piquant. Le pauvre amoureux Clonico, que nous avons déjà commencé à connaître, excite la pitié légèrement railleuse du sage Eugenio. « Quelle idée as-tu, lui dit ce dernier, de livrer ton âme à l'amour? C'est sillonner les ondes, c'est semer sur le sable, c'est chercher à prendre au filet le vent léger, que de fonder son espoir sur le cœur d'une femme :

Nell' onde solca e nell' arene semina,
E 'l vago vento spera in rete accogliere
Chi sue speranze fonda in cor di femina!

— » Ah! répond l'autre, je voudrais secouer le joug; je chanterais victoire si j'y parvenais, mais rien ne pourra me délivrer, je vivrai ou mourrai d'amour.

» Heureux ceux que l'Amour, dans la vie, dans la » mort, unit par des désirs constants! ceux que » jamais ne sépara ni envie ni colère jalouse! Sur » un grand orme solitaire hier soir j'ai vu deux » tourterelles se faire leur nid; et le ciel à moi seul » a refusé ce bonheur! Quand je les vis, hélas! se » tenir là, si amies, le souffle me manqua, la douleur » me vainquit, mes pieds à peine pouvaient me » soutenir. Dois-je le dire, enfin, ou le taire? J'étais » si désolé, que je fus sur le point de me pendre aux » branches d'un platane; Amour peignait devant » mes yeux le sort d'Iphis (1). »

(1) Jeune Salaminien, qui, dédaigné par Anaxarète, alla se pendre de désespoir.

En entendant ces mots, Eugenio plaint les amants, et il les plaint en homme positif, qui connaît la valeur des choses et les solides intérêts de la vie.

« Qu'ils sont aveugles! dit-il : ils estiment un » gracieux sourire, un doux regard plus qu'un » troupeau entier! »

Et comme son camarade lui assure de nouveau qu'il est obsédé par des idées de mort, qu'il a envie de se pendre à tous les arbres, Eugenio éclate avec éloquence, l'exhorte à repousser l'Amour et à lui substituer le travail, qui sauve l'homme. Mais quel travail? celui des mains? celui dont le but est de gagner? Oui, sans doute, celui-là; mais un autre encore : Eugenio estime un troupeau plus qu'un sourire, mais il estime la poésie autant qu'un troupeau.

« Aime Apollon, dit-il, ce dieu charmant; aime » aussi le génie sacré, et déteste ce cruel (Amour) » qui te déchire; dans la jeunesse, Amour, c'est la » ruine, et dans la vieillesse, c'est la honte... Alors » notre dieu Pan te comblera de ses grâces; la » bienfaisante Palès multipliera tes brebis; tous deux » viendront rassasier tes désirs. Et tu ne dédaigneras » pas de porter sur l'épaule le hoyau chéri *(la cara* » *zappa)*; et tu planteras la menthe, l'asperge; » l'aneth et le beau melon d'eau. N'occupe ton » temps qu'à ces ouvrages; ce n'est pas en pleurant » qu'on devient libre, et l'homme n'est malheureux » qu'autant qu'il croit l'être. Commence avec la » herse à briser la terre durcie, arrache le chardon » qui étouffe les blés dans leur croissance. Moi, pour

» ne pas me flétrir dans l'oisiveté, je tends des rets » ou des piéges aux oiseaux; je guette le renard » maudit et je parviens souvent à le frapper. Voilà » comment on chasse l'amour, comment on méprise » la jalousie des pasteurs paresseux, comment on se » rit du monde et de ses perfidies. »

Cette vie de travail a ses charmes, sa poésie, ses fêtes; je ne sais quelle sympathie pour la nature vivante nous y rappelle; et enfin, quand on est berger, on doit rougir de laisser à l'abandon terres et troupeaux.

« Pense donc un peu à tes chèvres pleines, continue » ce sage conseiller; par crainte des loups qui les » assaillent, elles fuient, plus timides que des cerfs; » elles fuient même devant les chiens. Vois les vallées » et les plaines s'émailler de mille couleurs; vois » les pasteurs, au son du fifre et de la castagnette, » danser joyeux autour des fontaines. Vois le bélier » de Phryxus, cher Clonico; observe sa marche, et » ne te laisse pas vaincre par l'ennui : dans quelques » jours le soleil va le frapper. Chasse les pensées qui » t'assiégent et qui te font courir, nuit et jour, comme » égaré. Il n'est point de mal en ce monde qui ne » trouve son remède; je te le dis, et avant de » parler, moi, je *rumine* mes *paroles*. »

E pria ch' io parli le parole mastico.

Très bien! voilà une figure familière, et qui convient fort à un berger. Quant au conseil de travailler pour chasser l'amour, il est des plus sages. Ovide ne le démentirait pas, lui qui attribue

à l'oisiveté toutes les sottises et les crimes de Clytemnestre et de son cousin Égisthe : Virgile non plus, puisqu'il reproche à son Alexis de ne pas s'occuper de sa vigne et de ses corbeilles. Mais ni Virgile ni Ovide n'avaient, comme Sannazar, composé toute une églogue sur ce sujet; Théocrite seul, dans ses *Moissonneurs*, avait effleuré la question et indiqué déjà le contraste entre un vieux travailleur sensé et un jeune homme troublé par d'inutiles rêveries. Les traits choisis par l'auteur grec sont plus nets, plus irréprochables; il s'exhale de sa pièce, fort courte, une plus pure senteur de poésie; mais la leçon et l'analyse morales y demeuraient à l'état d'ébauche; Sannazar les a complétées.

Du reste, lorsque le poète italien suit de plus près les modèles antiques, il ne les calque pas d'une main servile, et ne se fait pas faute d'y ajouter d'heureux détails. Théocrite avait représenté le pauvre Comatas, esclave gardeur de chèvres, placé au dernier rang de la hiérarchie pastorale et d'autant plus fier des faveurs ou, si vous aimez mieux, des agaceries d'une belle jeune fille. « Quand le chevrier, » dit Comatas, passe avec ses chèvres devant elle, » Cléariste lui jette des pommes et lui murmure un » doux appel. »

Καὶ ἁδύ τι ποππυλιάσδει.

Virgile goûte cette pensée, s'en inspire, la reproduit, y met encore plus d'esprit, de finesse, et montre que depuis Théocrite l'étude du cœur de la femme a fait des progrès :

« Galatée me jette une pomme, la folâtre ! et » s'enfuit derrière les saules, et veut, avant de se » cacher, qu'on la voie. »

Malo me Galatea petit, lasciva puella;
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

Vient enfin Sannazar, qui conserve ici tous les traits de Virgile, mais en digne contemporain des Léonard et des Raphaël, ajoute un détail pittoresque.

« Phyllis à tout moment m'appelle; puis elle se » cache, puis elle me jette une pomme, et rit, et » veut que je la voie paraître, blanche, au milieu des » verts feuillages. »

Le mouvement ici est plus compliqué que dans la ravissante esquisse des deux Anciens; c'est déjà un petit épisode; cette Phyllis de Sannazar commet deux malices successives; elle appelle; puis elle se cache; puis elle ressort de sa cachette, lance une pomme et s'enfuit une seconde fois, de manière à être aperçue. Mais la peinture la moins simple des trois est tout aussi vraisemblable que les autres, et le dernier coup de pinceau en est joli. Trop heureux Sannazar s'il s'en tenait toujours à de tels embellissements, et ne prêtait parfois à ses bergers des subtilités ou des allusions dignes de Pétrarque !

Très ingénieuse aussi, et cette fois très naturelle est la façon dont il imite le Ve livre de l'*Énéide.* Là (nous le savons tous), le poète latin raconte quels jeux les Troyens célébrèrent pour honorer l'ombre du vieil Anchise. On fit lutter de vitesse les plus

beaux navires; on courut, on s'arma du ceste ou gantelet de plomb; on applaudit à des escadrons d'enfants qui simulaient des attaques et des retraites. Les bergers de Sannazar se rassemblent de même autour du tombeau de Massilia; mais leurs jeux et leurs exercices sont moins fiers ou moins dangereux. Ils lancent devant eux le bâton ferré; ils se prennent corps à corps; l'un d'eux, mettant un pied dans une petite fosse, tient l'autre pied en l'air comme une cigogne, et défie ses compagnons de le renverser ou de lui faire poser les deux pieds à terre. Il y a des ruses, des malices, des chutes grotesques, plus de douce gaieté que d'ambition, et au lieu de gagner en prix des cuirasses ou des épées, on reçoit des moutons, des chiens, des faucilles. Disons aussi à la louange des bergers de Sannazar, que jamais ils ne songent à se donner en prix des femmes esclaves et des enfants. Le christianisme et les mœurs modernes ont passé par là; rien ne reste, dans cette *Arcadie,* de ce qui dégradait ou affligeait le genre humain; on ne prend du paganisme que les images, les croyances aimables et délicates; on veut être païen avec goût et complaisance, mais pourtant avec restriction; on regarde la beauté des femmes d'un œil plus charmé et plus voluptueux que ne le permettrait un Père de l'Église; mais on rougirait de les asservir pour s'en assurer la possession, et l'on n'admettra pas non plus qu'un Alexis puisse être le rival de Galatée.

Oui, tout élevée qu'est l'âme de Virgile et bien qu'il ait pressenti l'esprit nouveau, son œuvre

rappelle encore parfois certaines infamies des Anciens; l'*Arcadie*, au contraire, n'en a gardé nulle trace; c'est un livre païen par les choses qu'on y trouve, et moderne par celles qu'on n'y trouve pas.

Mais continuons d'assister aux jeux des bergers, que Sannazar a si ingénieusement imités de Virgile. L'auteur de l'*Énéide*, au Ve livre déjà cité, racontait avec une grâce divine ce tir à l'arc où brilla l'adresse des Troyens. On avait dressé, nous dit-il, un mât de navire, au sommet duquel une colombe fut attachée. Le premier qui tira mit sa flèche dans le mât lui-même : l'arbre *marin* trembla; la colombe effrayée battit des ailes; on applaudit, mais rien n'était fait encore. Le second se montre bien plus habile; sa flèche atteint presque le but vivant, coupe le lien et délivre la colombe; celle-ci s'envole joyeuse, monte jusqu'aux nuages, se croit libre et sauvée; mais le troisième invoque les dieux, tire, et l'atteint au haut des airs. Elle y exhale sa vie, et en tombant rapporte la flèche qui l'a frappée.

Rien n'était plus facile à Sannazar que de transcrire cet épisode; les lecteurs italiens lui en auraient su gré, et personne n'aurait dit que de tels détails convenaient peu à une églogue : héros ou bergers peuvent également tirer au pigeon. Mais il a voulu être original, et donner à ceux qui le liraient après l'*Énéide* une répétition variée du même plaisir. Il suppose donc, au lieu d'une colombe, un loup exposé aux coups des tireurs. On l'avait pris la veille derrière l'étable; on va le faire servir à

l'amusement. « Qui veut se gagner, dit le maître des jeux, un bon manteau de peau de loup contre les pluies d'hiver? Voici la bête attachée à cet arbre; d'un coup de fronde il faut l'abattre. »

Les jeunes bergers tenaient leurs frondes autour du corps en guise de ceintures; ils les dénouent, les prennent à la main, et pour se mettre en veine font siffler quelques pierres. Puis on tire au sort; désigné le premier, Montano s'avance, tourne la fronde au-dessus de sa tête, et lance la pierre avec vigueur. Le coup n'était pas mal visé. La pierre, stridente et rapide, aurait sans doute atteint son but, si le loup, effrayé du bruit, n'eût fait un mouvement en arrière; il s'écarta, et la pierre passa outre. Le second tireur, Fronimo, ajuste la tête de l'animal, mais ne l'atteint pas, et donne dans l'arbre, auquel il enlève un morceau d'écorce. Le loup s'effare, s'agite, fait grand tapage. Clonico, le troisième frondeur, attend avec patience qu'il se soit calmé, et dès qu'il le voit immobile, il tire. Cette fois, c'est la corde qui est atteinte et à demi rompue; le loup redouble d'efforts et la casse. Prenant son agitation pour les convulsions d'un animal blessé, on avait poussé vers le ciel une clameur joyeuse et triomphante; mais loin d'agoniser, le drôle se sentait libre, et se mettait à fuir vers un bois. Alors Parthénopée, qui tenait déjà sa fronde prête, le voyant traverser une route, invoque les dieux, lance la pierre, frappe le loup à la tempe sous l'oreille gauche, et le fait tomber roide mort. — Dénouement moins gracieux, moins poétique que celui de Virgile,

mais qui nous conserve en meilleure humeur, et cela par cette simple raison qu'un loup n'est pas une colombe. Un pauvre oiseau, qui se croit libre et qu'on tue, nous attendrit; un loup bien tué est un bonheur public.

Et c'en est un aussi que l'apparition d'un ouvrage pouvant, comme l'*Arcadie*, servir de médiateur ou d'interprète entre deux âges de civilisation. Parmi tant d'hommes de cour, de riches marchands et de femmes intelligentes, combien, au XVIe siècle et même en Italie, étaient capables de goûter directement le mérite des Anciens! Ceux qui savaient pour cela assez de latin et de grec, trouvaient parfois encore un peu trop de différence entre les mœurs actuelles et l'esprit de l'antiquité. Jamais une époque n'est si enthousiaste ou si engouée d'une autre qu'elle en sache tout comprendre et tout accepter. Sous Louis XIV, par exemple, nos pères aimaient à voir des Anciens sur le théâtre, mais des Anciens modernisés, moins farouches et plus galants que les vrais Anciens. De même en Italie, au XVIe siècle, un berger de Théocrite n'aurait pu plaire dans sa simplicité native; il fallait changer quelque chose à sa tournure et à son esprit.

Il est flatteur aussi pour l'amour-propre d'une nation ou d'une époque de voir naître une œuvre nouvelle, qui, tout en rappelant l'antiquité, n'en soit pas l'exacte copie; un Italien du XVIe siècle et même un étranger, contemporain de Sannazar, aimaient à dire : Nous avons maintenant notre Virgile, notre Théocrite; l'*Arcadie* est à nous; elle imite, mais ne

traduit pas; la graine que Sannazar a semée vient des Anciens, mais il l'a jetée dans notre champ et il cultive la plante un peu à notre façon.

Ah! je le sais, une objection se présente : Pourquoi recevoir ainsi la poésie toute faite en se bornant à la modifier *un peu?* N'eût-il pas mieux valu l'extraire de la réalité actuelle et vivante, lire moins souvent Théocrite et Virgile, et aller voir de près les bergers de l'Abruzze et de la Calabre? Ces gens-là avaient des passions, des rêveries, des fantaisies, des fêtes, des coutumes pittoresques enfin, qu'on pouvait chanter ou décrire. Que dans cette peinture, Sannazar eût fait revivre toutes les qualités des Anciens, sobriété, précision, grâce naturelle, choix exquis des détails, rien de mieux : il devait travailler une matière toute moderne comme les Anciens travaillaient la leur, écrire des vers antiques sur des pensées nouvelles, laisser où ils étaient Tityre et Mélibée, mais visiter dans leurs bois, sur leurs montagnes, Giovanni et Domenico, et tracer d'eux une peinture à la fois idéale et vraie.

Oui, l'églogue italienne ainsi conçue nous plairait mieux; mais les gens de cour ou les riches citadins, dont les lettrés d'alors briguaient le suffrage, auraient-ils aimé ces vrais paysans, trop pareils encore, selon eux, à ceux qu'ils voyaient sur leurs terres et qu'ils ne fréquentaient pas pour leur plaisir? Auraient-ils voulu reconnaître l'idéal et la poésie dans les mœurs et les sentiments de ces demi-sauvages? Auraient-ils admis ces gens-là dans leurs palais?

Repousser d'ailleurs la poésie toute faite, pour la faire soi-même avec la nature; dire toujours à Virgile et à Théocrite : Gardez vos trésors; je veux me créer seul ma richesse; c'eût été au poète napolitain une témérité singulière. Son invention, un peu faible et stérile (comme l'a prouvé le poëme *De Partu Virginis*), n'eût pas suffi à pareille tâche; il eût fait plus d'efforts, et il eût moins donné. Jouissons donc de ce qu'il a produit, et ne regrettons pas ce qu'il n'eût pu accomplir.

Il a trop imité, trop copié, selon quelques-uns; mais parmi tant de copies et d'imitations, certains sentiments personnels se font jour encore, et conservent à l'*Arcadie* un caractère propre. Ce livre sera toujours en grande partie une confidence de Sannazar; et tout homme qui souffrira, comme lui, les douleurs de l'amour méconnu et de l'exil ne pourra lui refuser une part de sympathie. Rappelons-nous la donnée première de son ouvrage. Il a quitté Naples, nous dit-il, pour distraire ses douleurs par le séjour en Arcadie. Eh bien! le charme des tableaux rustiques qu'il voit se dérouler sous ses yeux est impuissant à le consoler. Il regrette sa patrie, si splendide, si animée: fêtes, tournois, académies, magnificences de toute sorte, et le ciel même, et la mer, et les souvenirs historiques l'y rappellent. Vainement l'engage-t-on à demeurer en Arcadie; vainement, en des vers un peu vagues et par des allusions un peu confuses, lui fait-on entendre que son pays natal est en ce moment peu aimable à habiter, que des peuples pauvres et voleurs l'ont envahi, que des mangeurs

de glands s'y sont installés en maîtres et y remplacent leurs glands par des fruits délicieux; toutes ces douleurs de la patrie ne font que la lui rendre plus chère: il veut à tout prix revoir Naples.

Il y est ramené par une voie merveilleuse, un peu trop battue toutefois; car Virgile et même Dante y avaient passé. Une nymphe inconnue vient le prendre, le conduit sous terre avec elle, lui montre la source des grands fleuves. « Où est, demande-t-il » alors, mon petit Sébèthe, si voisin de Naples et » si doux à mes regards? — Tu le verras bientôt, » répond la nymphe. » Et poursuivant leur route dans ces cavités souterraines, tantôt resserrées en vallées étroites, tantôt élargies en plaines immenses et désertes, Sannazar et son gracieux guide aperçoivent bientôt un grand feu et sentent une forte odeur de soufre. Le cœur bat au poète de crainte et d'espérance : ce feu redoutable, ce soufre, annoncent le voisinage de Naples et de la Sicile. Voici divers foyers, assez proches les uns des autres : ici celui de l'Etna, là celui des îles Lipari, là celui d'Ischia qui semble aujourd'hui éteint, là celui du Vésuve qui mugit et bouillonne encore.

« Il fut un temps, ajoute l'auteur, où les habitants » du pays sentirent la fureur du géant, lorsqu'il » couvrit tous les alentours de flammes tempêtueuses » et de cendres; les roches fondues et brûlées l'attes- » tent encore aux regards. Sous ces roches est une » ville entière; oui, n'en doute pas, une cité célèbre, » qu'on nommait Pompéi, et qui, arrosée des fraîches » ondes du Sarno, fut, par un soudain tremblement

» de terre, engloutie dans le sol; la base terrestre
» où elle était fondée manqua tout à coup sous les
» pieds de ce peuple. Étrange et horrible genre de
» mort : être plein de vie, et se voir en une minute
» rayé du nombre des vivants! Mais après tout il
» faut arriver à un terme, et l'on ne saurait aller
» au delà du trépas. — Tandis que la nymphe me
» parlait encore, nous approchâmes de la cité qu'elle
» me désignait : nous pûmes en distinguer les
» tours, les maisons, les théâtres, les temples presque
» entiers. »

Quasi integri! Le mot est très juste; mais l'auteur ne croyait alors que rapporter une vision, car Pompéi n'était pas exhumée de son temps; elle devait rester encore plus de deux siècles dans son tombeau de cendre; c'est en 1755 que les premiers travaux pour la dégager commencèrent. — Et maintenant le mot de Sannazar est une prédiction réalisée : rues et maisons apparaissent presque entières; on retrouve sur les pavés la trace des chars et sur la margelle des puits le sillon creusé par les cordes.

Il n'a donc pas vu Pompéi; il l'a imaginée seulement, et il en a déploré la ruine avec une émotion sincère, mais résignée. Plus tard, Leopardi viendra reconnaître ces lieux célèbres par tant de catastrophes, et cette vue lui inspirera un effrayant réquisitoire contre la Nature ou la Providence, acharnée à détruire l'homme.

Moins éloquentes, mais plus saines à l'âme sont les dernières pages de l'Arcadie. L'auteur suppose que, sortant du sein de la terre, il arrive enfin aux

bords du Sébèthe. Le voilà rendu à sa patrie, mais non enlevé à sa douleur. Car il trouve sur la rive du fleuve un bel oranger abattu, symbole de Carmosine, moissonnée par la mort. — Sous quel arbre désormais m'abriterai-je pour chanter? — Sous celui-ci, répond la nymphe qui le guida. Ce nouvel arbre est un cyprès.

Sannazar s'en approche, exhale une dernière fois les tristesses où la mort d'une mère et d'une amante et les malheurs de la patrie l'ont condamné; puis il dépose, ou suspend aux branches du cyprès la musette pastorale qu'il a rapportée d'Arcadie.

Ainsi se termine cette œuvre, dont le succès fut grand, et du vivant même de l'auteur. Tout homme du monde, toute femme d'un esprit cultivé voulut, sous sa conduite, faire un pèlerinage au pays charmant des pasteurs. Sannazar vit cette grande vogue, et s'en méfia : « Elle ne durera pas, dit-il, parce qu'elle est due à la multitude; » et il commençait à regretter que son livre plût à tout le monde.

Avant la fin du XVIe siècle, ses prévisions s'accomplissaient, mais par une cause un peu différente; des œuvres que suscitait l'*Arcadie* elle-même, lui faisaient tort et aspiraient à la remplacer. Le Tasse, Guarini et quelques autres, voyant ce cadre et ce théâtre champêtre tout dressés et tout décorés par les mains du poète napolitain, firent le drame et le roman que Sannazar n'avait point faits. L'*Aminta*, le *Pastor fido*, l'*Adone*, la *Filli di Sciro*, furent applaudis comme la perfection de l'art, et l'*Arcadie*

n'en parut être que l'enfance. « Sannazar, disait-on, ne sait que décrire, les autres créent des personnages ou racontent des aventures; c'est à ceux-ci qu'il faut nous en tenir. »

Mais tout a un temps; on se lassa un jour du bel esprit répandu dans les pastorales, et l'on accusa Sannazar d'avoir le premier donné cet exemple : on ne voulut plus aimer l'*Arcadie,* en haine des enfants prétentieux qu'elle avait eus. Réaction excessive, comme elles le sont toutes, et qui ne doit pas nous dicter notre jugement. L'*Arcadie* (nous l'avons bien vu) est un livre aimable et varié, inspiré beaucoup par les Anciens, et plus souvent qu'on ne croit, par la nature; le condamner en masse, c'est commettre une injustice; et ne pas vouloir le goûter, c'est se priver d'un grand plaisir.

APPENDICE

NOTE I

POÉSIES DE CASTIGLIONE.

Ces œuvres en vers sont peu nombreuses, et la plupart du temps offrent plus d'élégance que d'originalité. Quelques-unes cependant laissent entrevoir un poète, et toutes peuvent fournir des renseignements curieux au biographe et à l'historien. Qu'il nous soit donc permis d'en dire un mot.

I. — *Poésies latines.*

L'épître que Castiglione se fait adresser par sa femme renferme une faute de prosodie, mais beaucoup de vers heureux, tendrement passionnés; sous cette enveloppe classique, un peu artificielle, on sent battre un cœur féminin. Quelle jeune épouse ne s'inquiéterait pas, comme Hippolyte, en voyant son mari, après quelques jours d'union, la laisser à Mantoue, reprendre le chemin de Rome et s'en aller vivre dans un monde brillant où mille distractions, mille travaux, mille plaisirs vont lui être offerts, qui tous peuvent le détacher d'elle? On aime à croire, pour l'honneur de Castiglione, que, comprenant si bien les anxiétés de sa compagne, il n'attendait qu'un

moment favorable (peut-être l'heureuse naissance de son premier enfant) pour l'appeler auprès de lui.

La pièce intitulée l'*Ombre de Pic de La Mirandole* nous donne une idée bien curieuse des sentiments qui animaient en Italie les serviteurs dévoués, mais laïques, de la papauté. Le duc d'Urbin, par ordre de son oncle Jules II, assiége la petite ville de la Mirandole. Le pontife vient en personne hâter les opérations de son armée, et faire ouvrir la brèche dans les remparts ennemis. Mais durant une nuit, où le canon tonne sans relâche, l'ombre du vieux comte Pic, si l'on en croit le poète, apparaît entre les deux camps et reproche amèrement au pape de s'acharner contre une famille dont il fut si longtemps l'ami. Tant il est vrai que ni le patriotisme ni l'intérêt le plus personnel ne parvenaient à réconcilier les Italiens avec l'idée d'un pontife belliqueux !

II. — *Poësies italiennes.*

L'églogue de cour qui a pour titre *Tircis,* contient l'éloge, parfois agréable, parfois recherché, de la duchesse d'Urbin et des beaux esprits qui l'environnent.

Trop de galanterie convenue, trop de vers plus harmonieux qu'expressifs : cela dut plaire jadis, mais c'est aujourd'hui bien suranné.

Nous aimons mieux suivre l'auteur dans ses promenades à travers Rome. Gémissant sous le poids d'un malheur (pleurant, sans doute, la mort de sa jeune femme), il contemple toutes ces ruines, moins pour consoler sa douleur que pour la distraire ; car il n'espère de consolation que du temps.

« Superbes collines, s'écrie-t-il, et vous, ruines sacrées, qui gardez encore le nom *seul* de Rome, quelles misérables reliques vous nous offrez de tant d'âmes grandes ou exquises !

» Colosses, arcs et théâtres, œuvres divines, pompes triomphales, monuments de gloire et de joie, vous voilà

convertis en un peu de cendres, et vous ne servez plus enfin qu'à faire bavarder une vile multitude.

» Ainsi pendant quelques années les œuvres fameuses luttent contre le temps; mais, poursuivant sa marche lente, ce temps jaloux couche à terre les œuvres et les noms.

» Je vivrai donc résigné dans mon martyre; si le temps met fin à tout ce qui est sur terre, peut-être mettra-t-il fin aussi à mon tourment (¹). »

Trois siècles s'écoulent, et Byron, à son tour, vient visiter la Ville éternelle; unissant ses propres douleurs à celles de cette reine détrônée, il sent qu'elles s'adoucissent peu à peu par cette sympathie, et à tous les malheureux, aux *orphelins du cœur,* comme il les appelle, il offre le spectacle de Rome pour consolation. « Que sont, leur dit-il, » vos misères? Des maux d'un jour; et voici à vos pieds tout » un monde, brisé comme notre argile humaine. Taisons- » nous donc, et renfermons tout dans notre cœur. »

Ainsi s'exprime le grand poète et le grand rebelle qui, même en s'imposant la patience, semble accuser

(¹) Voici le texte de ce sonnet :

Superbi colli, e voi, sacre ruine,
Che 'l nome sol di Roma ancor tenete,
Ahi che reliquie miserande avete,
Di tant' anime eccelse e peregrine!

Colossi, archi, teatri, op e divine,
Trionfal pompe gloriose e liete,
In poco cener pur converse siete,
E fatte al vulgo vil favola al fine.

Così, se ben un tempo al tempo guerra
Fanno l' opre famose, a passo lento
E l' opre e i nomi il tempo invido atterra.

Vivrò dunque fra miei martir contento;
Che se 'l tempo dà fine a ciò ch' è in terra,
Darà forse ancor fine al mio tormento.

Dieu. Castiglione est tout ensemble plus soumis et moins éloquent; mais cette fois encore il a l'honneur d'avoir, dans l'expression d'un sentiment, *devancé* celui qui devait le vaincre. Ce qui vaut mieux que de beaux vers, et ce qui prouve la sincérité de ses vœux pour le bien des peuples, c'est sa conduite au milieu des guerres d'Italie: « Nous avons causé, écrit-il un jour à sa mère, grand dégât » et grand préjudice à ce pauvre pays de Ravenne. Pour » moi, j'ai fait le moins de mal que j'ai pu; je vois que tout » le monde a gagné, excepté moi, et pourtant *je ne m'en » repens point.* »

NOTE II

Voici le texte italien des pièces de Sannazar citées au chapitre XIV :

I. — *L'Apparition.*

(P. 350 : Je languissais, et ma bien-aimée...)

Venuta era Madonna al mio languire
    Con dolce aspetto umano,
Allegra e bella, in sonno a consolarmi :
    Ed io, prendendo ardire
Di dirlo quanti affanni ho speso in vano,

Vidila con pietate a se chiamarmi,
    Dicendo : a che sospire?
A che ti struggi ed ardi di lontano?
    Non sai tu che quell' arme
Che fer la piaga, ponno il duol finire?

In tanto il sonno si partia pian piano;
    Ond' io, per ingannarmi,
Lungo spazio non volsi gli occhi aprire :
    Ma dalla bianca mano
Che si stretta tenea, sentii lasciarmi.

II. — *Espoir d'une autre vie.*

(P. 359 : Si souvent le sommeil...)

Si spesso a consolarmi il sonno riede,
Ch' omai comincio a desiar la morte,
La qual forse non è tant' aspra e forte
Nè tanta acerba quanto il mondo crede.

Che se la mente vegghia, intende e vede,
Quando le membra stan languide e morte,
Ed allor par che più si riconforte,
Che 'l corpo meno il pensa e meno il chiede,

Non è vano sperar ch' ancor da poi
Che dal nodo terrestre sia disciolta,
Veggia, senta ed intenda i piacer suoi.

Godi dunque, alma afflitta, in pene involta :
Che se qui tanta gioja prender puoi,
Che farai sù, nella tua patria accolta!

III. — *Le poids de la vie.*

(P. 353 : Mon soleil...)

Senza 'l mio sole, in tenebre e martiri,
In lungo pianto, in solitario orrore
Trapasso i giorni, ed i momenti, e l' ore,
E l' aspre notti in più caldi sospiri :

E benchè in sonno acqueti i miei desiri
Quella, nel cui poter gli pose Amore,
Io sarei spento già : se non che 'l core
Si sforza adombrarla ove ch' io vada o miri.

Altro che lagrimar gli occhi non ponno,
Nè d' altro che di duol l' alma si pasce :
Colui se 'l sa che del mio danno è donno.

O ben nati color ch' avvolti in fasce,
Chiuser le luci in sempiterno sonno,
Poichè sol per languir quaggiù si nasce!

IV. — *L'ombre de Pier-Leone.*

(P. 369-373.)

La notte che dal ciel, carca d' obblio,
Suol portar tregua a' miseri mortali,
Venuta era, pietosa, al pianger mio;

E già con l' ombra delle sue grand' ali
Il volto della terra avea coverto,
E tacean le contrade e gli animali;

Quando me, lasso e di mia vita incerto,
Non so come, in un punto il sonno prese,
Sotto l' asse del ciel freddo e scoperto.

Ed ecco il verde dio del bel paese,
Arno, tutto elevato sopra l' onde,
S'offerse agli occhi miei pronto e paleso.

Di lino un manto avea sparso di fronde,
E di salci una selva in su la testa,
Con la qual gli occhi e 'l viso si nasconde.

« Oimè, Fiorenza! oimè! qual rabbia è questa?
Venia gridando; oimè! non ti rincrebbe?
Con voce paventosa, irata e mesta.

» Pietosa oggi ver te Tracia sarebbe,
Pietosi i fieri altar di quella terra
La qual sol un Busiri al suo temp' ebbe.

» Ben fosti figlia tu d' ingiusta guerra;
Pen sei madre di sangue, e più sarai,
La vendetta dal ciel non si disserra. »

Indi rivolto a me, disse: « Che fai?
Fuggi le mal fondate e empie mura! »
Ond' io tutto smarrito mi destai;

E tanta ebbe in me forza la paura,
Che sconsigliato e sol presi 'l camino,
Senz' altra scorta che di notte oscura.

Errando sempre andai fin al mattino,
Tanto ch' allor da lunge un' ombra scorsi,
Ch' in abito venia di peregrino.

Al volto, ai gesti e à l'andar m'accorsi
Che spirto era di pace, al ciel amico;
Onde più ratto per vederlo io corsi.

E mentre in arrivarlo io m' affatico,
Ei riprese la via per entro un bosco,
Sempre guardando me col volto obblico.

Non mi tolse il veder quell' aer fosco;
Che 'l lume del suo aspetto era pur tanto,
Che bastò ben per dirli : « Io ti conosco ;

O gloria di Spoleto, aspetta alquanto! »
E volendo seguir il mio sermone,
La lingua si restò vinta dal pianto.

Allor voltòssi, ed io : « O Pier-Leone,
Ricominciai a lui con miglior lena,
Che del mondo sapesti ogni cagione,

» Deh! dimmi, questa vita alma e serena
Per qual difetto suo tanto ti spiacque,
Che volesti morir con si gran pena?

» Qual sì fero desir nel cor ti nacque?
Qual cieco sdegno a non curar ti strinse
Del corpo tuo, che 'n tanto obbrobrio giacque?

» Che ti val se 'l tuo senno ogn' altro vinse?
Che l' ingegno e 'l valor, se l' ultima ora
Con la vita la gloria insieme estinse?

» O padre, o signor mio, l' uscir di fuora,
Come tu fai, non è permesso all' alma,
Nè far si dee, se 'l ciel non vuole ancora :

» Che 'l dispregiar della terrena salma
A quei con più vergogna si disdice
Che più braman d'onor aver la palma. »

— « Ogni riva del mondo, ogni pendice
Cercai, rispose, e femmi un altro Ulisse
Filosofia, che suol far l' uom felice.

» Per lei le sette erranti e l' altre fisse
Stelle poi vidi, e le fortune e i fati,
Con quanto Egitto e Babilonia scrisse.

» E più luoghi altri mi fur mostrati,
Ch' Apollo, e 'l figlio nella lor bell' arte
Lasciar quasi inaccessi e intentati.

» Volava il nome mio per ogni parte;
Italia il sa, che mesta oggi sospira,
Bramando il suon delle parole sparte.

» Però chi con ragion ben dritto mira
Potrà veder ch' in un sì colto petto
Non trovò loco mai disdegno od ira.

» Dunque da te rimuovi ogni sospetto,
E se del morir mio l'infamia io porto
Sappi che pur da me non fu 'l difetto;

» Che mal mio grado io fui sospinto e morto
Nel fondo del gran pozzo orrendo e cupo;
Nè mi valse al pregar esser accorto;

» Che quel rapace e famulento lupo
Non ascoltava suon di parole umane,
Quando giù mi mandò nel gran dirupo.

» O dubbii fati! o sorti involte e strane!
O mente ignara e cieca al proprio danno,
Come fur tue difese insulse e vane!

» Previsto avea ben l'occulto inganno
Ch' al mio morir tessea l' avara invidia,
E sapea ch' era giunto all' ultim' anno:

» Ma credendo fuggir Ponto o Numidia,
Di Padoa mi parti, venendo in loco,
Ove, lasso! trovai frode e perfidia.

» E qual farfalla al desiato foco,

Tirata dal voler, si riconduce,
Tanto ch' al fin gli pare amaro 'l gioco;

» Tal mi mossi correndo alla mia luce,
Lorenzo dico, il cui valore e 'l senno
A tutta Italia fu maestro e duce.

» Così le stelle in me lor forza fenno :
Or va, mente ingannata! in te ti fida,
Che muover credi il ciel con picciol cenno!

» Quell' alma Providenza che 'l ciel guida
Non vuol ch' umano ingegno intender possa
L' ammirando segreto ove s' annida.

» E non pur voi, che sete in questa fossa,
Ma gli angeli non hanno ancor tal grazia,
Quantunque scarchi sian di carne e d' ossa.

» Di contemplar ciascun s' allegra e sazia
Nel sommo Sol; pur quelle leggi eterne
Lasciando a parte, il ciel loda e ringrazia.

» Tanto si sa là sù quanto decerne
L' alto Motor; colui che più ne volse
Or geme e mugghia nelle notti inferne.

» Quando dal corpo mio l' alma si sciolse,
Non le gravò 'l partir, ma l'empia fama
Che lasciava di se quaggiù le dolse;

» Nè d' altro innanzi a Dio or si richiama :
Se 'l feci, se 'l pensai, se fui nocente,
Tu, ciel, tu, verità, tu, terra, esclama!

» O mal nata avarizia, o sete ardente
Di mondani tesor, che sempre cresci!
Miser chi dietro a te suo mal non sente!

» Or va, infelice! a te stessa rincresci;
Poichè fan senza te più lieta vita
Le fere vaghe, e gli augelletti e' pesci.

» Ma quella man che 'n me fu tanto ardita,
Perch' è cagion che il mondo oggi m' incolpe,
Contra mia voglia a profetar m' invita.

» Io dico che di questa e d' altre colpe
Vedràssi di lassù venir vendetta,
Prima che 'l corpo mio si snerve e spolpe.

» Macchiare, ahi stolta e sanguinaria setta!
Macchiar cercasti un nitido cristallo,
Un' alma in ben oprar sincera e netta!

» Sappi, crudel, se non purghi 'l tuo fallo,
Se non ti volgi a Dio, sappi ch' io veggio
A la ruina tua breve intervallo.

» Che caderà quel caro antico seggio (1)
(Questo mi pesa), e finirà con doglia
La vita, che del mal s' elesse il peggio. »

Poi volse i passi, e disse : « Quella spoglia
Che fu gittata ed or di tomba è priva
Ben verrà con pietà chi la raccoglia.

» Ma che più questo a me? pur l' alma è viva,
Ed onorata nei superni chiostri,
Ove umana virtù per fede arriva;

» Ivi convien che 'l suo ben far si mostri. »

(1) Ce mot semble indiquer que les coupables étaient bien puissants, et peut-être *souverains* à Florence.

TABLE DES MATIÈRES

Bordeaux. — Imp. G. Gounouilhou. rue Guiraude, 11.




LIBROS
PORTER
BARCELONA

